

# YU Miri

## Gold Rush

Roman traduit du japonais  
par Karine Chesneau



Éditions  
Philippe Picquier

# Copyright

Titre original : *Gold Rush*

Roman traduit du japonais par Karine Chesneau

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© 1998, Yu Miri Originally published in Japan by Shinchosha, Tôkyô

© 2001, éditions Philippe Picquier pour la traduction en langue française

*En couverture* : © Ryuichirou Mori

*Conception graphique* : Picquier & Protière

Dépôt légal : mars 2001

ISBN : 2-87730-543-0

## Sur l'auteur

Yu Miri, née en 1968, a obtenu à vingt-neuf ans le célèbre prix Akutagawa pour *Cinéma familial* (à paraître aux éditions Philippe Picquier). Écrivain d'origine coréenne, son œuvre « ne pouvait être que celle d'une déracinée ». Elle aime les auteurs des ténèbres comme Dostoïevski, Céline ou le Japonais Dazai, chez lequel elle retrouve les blessures de son enfance. Car, dit-elle, « les êtres que je décris sont des êtres au fond de l'abîme ».

Aucun passant ne posait son regard sur le jeune garçon qui marchait droit devant lui. L'avenue Isezaki paraissait irréaliste dans le halo intense des rayons du soleil. À mesure que l'ombre rattrapait peu à peu les boutiques des deux côtés de la rue, l'adolescent ralentissait le pas, puis subitement il tourna à gauche et disparut.

Koganechô, le Quartier d'or, rejette la lumière du soleil, ou plutôt, comme il s'y condense une fièvre particulière, peut-être est-ce le soleil qui évite ce secteur. Vu du ciel, tout Koganechô est enveloppé de ténèbres comme au fond d'une caverne, et c'est à se demander si les habitants n'ont pas besoin de lumière artificielle même en plein jour. Cette fièvre chargée de violence et de décadence déchire les oreilles des personnes extérieures qui tentent de s'approcher, et ceux qui ferment les yeux de peur, ce quartier ne les incitant pas à entrer, n'essaient même pas d'y mettre le pied supposant que Koganechô est synonyme de plaisirs dangereux. Ici c'est un microcosme de désirs. Les autres quartiers de plaisirs se sont régulièrement transformés au fil des courants de chaque époque, mais Koganechô, sans perturber les désirs des clients, continue de leur procurer drogues et sexe à des tarifs raisonnables.

Fondu dans l'ombre d'une ruelle, l'adolescent expira profondément et vit à sa montre qu'il était quatre heures et demie passées. C'était une Rolex offerte par son père un mois plus tôt, pour ses quatorze ans. Encore vingt-sept minutes jusqu'à l'heure du rendez-vous, constata-t-il tout en quittant la ruelle, pour déboucher sur l'avenue qui longeait la rivière Ookagawa. Un panneau installé par le Comité pour la purification de l'environnement de Koganechô était tombé dans un massif d'azalées brunes, desséchées, tuées par la lumière impitoyable du plein été, et de l'intérieur d'une antique voiture à traction arrière échouée juste à côté, dépassaient casseroles, marmites, futon et perche pour faire sécher le linge. L'odeur d'un corps couvert de crasse formait comme une barrière autour du véhicule qui revendiquait le droit de propriété du résident.

L'adolescent baissa les yeux vers la rivière, et aperçut une masse blanche qui flottait sur l'eau que l'on devinait stagnante et aussi noire que de la vieille huile

de friture pour tempuras, mais quand il identifia un cadavre de chat, l'idée qu'il n'aurait sans doute pas prévenu non plus la police s'il s'était agi du corps d'un bébé émergea dans son cerveau comme l'écume à la surface de la rivière avant de disparaître. Le crépuscule regorgeait d'odeurs fétides, celle d'oignons frits échappée de restaurants à menu unique installés sous le viaduc de la voie ferrée, celle encore émanant des ruelles qui longent cette ligne aérienne, rappelant un parfum de prostituée mêlé à du lait caillé. Autant d'odeurs familières, qui déferlaient comme la marée montante et descendante dans l'air lourd, humide, et qu'il inspira la bouche grande ouverte pour les faire pénétrer dans tout son corps.

Il y a onze ans, lorsque le médecin avait annoncé à Miki, sa mère, que la maladie de Williams de son fils aîné Kôki était incurable, elle avait laissé son cadet et sa fille Miho à la femme de ménage pour pouvoir rester tout le temps auprès du malade. Leur père, Yuminaga Hidetomo, emmenait les enfants au Palais des billes d'or, une salle de *pachinko*<sup>(1)</sup> qu'il dirigeait devant la gare de Koganechô, et les confiait à la garde de l'un des employés. D'autres s'occupèrent d'eux par la suite, et Yasuda, celui avec lequel ils restèrent le plus longtemps, avait trente ans à peine, mais déjà le haut du crâne dégarni et deux petites filles de six et cinq ans à nourrir.

À l'époque où il jouait au poker à en perdre la raison par désespoir d'avoir été quitté par sa femme, il avait rencontré dans un cercle de jeux Hayashi, le gérant de la salle de *pachinko*. Lequel était intervenu auprès du père de l'adolescent pour faire embaucher Yasuda, qui s'était installé avec ses filles dans le dortoir du Palais des billes d'or. Technicien dans une entreprise d'électricité avant la fugue de sa femme, ses yeux brillaient de bonheur rien qu'en réparant les jouets abîmés du petit garçon. Toujours absorbé dans ses pensées, il ne répondait même pas lorsque l'enfant lui disait : allez, viens, viens. Le petit garçon lui lançait alors de toutes ses forces un coup de pied dans les mollets, mais l'autre répondait dans un éclat de rire : quoi donc Kazu-chan ? laissant apparaître ses gencives toutes blanches et donnant à ses sourcils clairsemés une forme d'accent circonflexe, puis il lui saisissait la main et lui demandait : à quoi veux-tu jouer ? Le garçon avait huit ans et était en deuxième année de l'école primaire, quand Yasuda s'était pendu avec la corde à sauter de ses filles attachée à la rampe de l'escalier de secours. Tous ses souvenirs relatifs à cette époque restaient flous. Moins d'une semaine plus tard, les deux petites filles avaient disparu du dortoir et personne n'avait plus parlé de Yasuda.

L'adolescent n'aimait pas la jeune employée chargée de s'occuper de lui à la place de Yasuda. Elle l'emmenait souvent au Game Center en face du Palais des billes d'or, mais elle s'évaporait dès qu'il faisait semblant d'être absorbé dans un

jeu. Il en profitait alors pour suivre un inconnu et se promener dans tout le quartier. Homme ou femme, peu importait, il ajustait ses pas à ceux de la personne. Quand celle-ci se dirigeait vers le quartier d'Isezakichô, il l'abandonnait, et en choisissait une autre qui allait vers Hinodechô en longeant la rivière et la voie ferrée aérienne, mais il finissait toujours par la perdre de vue en chemin. Koganechô est un quartier qui conserve encore maintenant l'atmosphère d'immédiat après-guerre : jusqu'à la tombée du jour, où que l'on se tourne, ne se perçoivent que des teintes marron et grises d'où seuls émergent des graffitis sous la voie ferrée. De l'intérieur des snacks à la mode japonaise et des restaurants populaires dont les devantures semblent se serrer l'une contre l'autre quand tout s'assombrit alentour, les ampoules électriques, à travers la cellophane rouge ou violette, émettent la lueur sombre des lampes utilisées pour attirer les insectes. Et la porte toujours ouverte, les petits comptoirs des bars qui ne peuvent accueillir que quatre ou cinq personnes à la fois, ainsi que les tabourets bancals se teintaient en rouge et violet. Une fille se tenait devant chaque boutique, parfois debout, parfois assise sur une chaise à attendre le client. Il y avait la femme d'âge mûr, toute suintante, à l'air d'une grenade écrasée du bout du pied, ou celle qui ressemble à un pétale de fleur très épais dans une serre chaude dont on voit au premier coup d'œil qu'il s'agit d'une étrangère. Dans la journée, quand le va-et-vient des passants était rare, ces femmes, postées à l'entrée des bars à partir de midi, câlinaient le jeune garçon qui se laissait offrir des gâteaux, caresser la tête ou prendre sur les genoux chaque fois qu'il passait dans leur ruelle. Et quand le soleil se cachait, elles relevaient leur chemisier transparent sans lui prêter la moindre attention et montraient leurs seins à un homme qui passait, ou décroisaient leurs jambes sous la minijupe et pointaient l'index droit, stoppant le regard et la marche de l'éventuel client.

« Dix mille yens, dix mille yens ! » Leurs voix aux intonations évoquant les divagations d'un malade rongé par le désespoir ou l'instinct de survie restaient gravés dans son oreille.

— Quel beau garçon ! À toi, je ne demanderai pas de mettre de capote.

— Une chatte, si bonne, si géniale !

— Moi, j'aime les jeunes vicieux.

Les enseignes des boutiques avaient des noms faciles à lire pour son âge : Lueur, Mimiko, Panda.

Quand il était en dernière année d'école primaire, son père lui avait interdit d'aller s'amuser dans le Quartier d'or, mais il mentait en prétextant un rendez-

vous avec des amis au zoo de Nogeyama et s'égarait dans le dédale des rues du quartier.

Après avoir tourné plusieurs angles de rues, il pénétra dans un immeuble oblong gris, puis monta l'escalier sans ralentir son allure.

Il ne savait pas pourquoi on appelait cet immeuble le bunker. Dans les années 1955, il y avait sur les rives de la rivière Ookagawa quelques bâtiments dévolus au trafic de drogue clandestin, équipés de deux lourdes portes et d'une sortie de secours, que l'on avait surnommés bunkers. Plus tard, ils avaient été transformés en immeubles abritant des magasins, restaurants, bureaux, *love hotels*, centres de remise en forme, etc., mais le surnom restait.

Quand il parvint enfin au palier du deuxième étage, il avait l'esprit un peu ailleurs mais il continua de monter à toute vitesse jusqu'au quatrième, avant de frapper à la porte en fer d'un unique et fort coup de poing. Au fond de son crâne, quelque chose de noir et dur s'était transformé en ganglion de la taille d'un projectile, et il avait presque envie de le saisir, de le verbaliser, mais pour le moment il n'était pas question de se concentrer là-dessus.

Il sentit s'approcher quelqu'un derrière la porte. L'œilleton s'obscurcit, et au bruit d'une chaîne que l'on retire succéda celui de la clé tournée dans la serrure. Voilà un an qu'il fréquentait cet endroit, et c'était toujours le même jeune qui lui ouvrait, maigre, cheveux très courts, tee-shirt blanc et jersey gris. Une cigarette allumée entre les doigts de la main gauche maintint la porte entrebâillée, et l'homme, ne reculant pas même d'un demi-pas, n'échangea ni regard ni parole. L'adolescent sortit des billets de sa poche, les lui donna, et reçut une enveloppe contenant trois sachets en plastique d'un gramme. La porte se referma sur cet échange de quelques petites secondes, et il glissa l'enveloppe dans sa poche et redescendit l'escalier en courant.

Son cuir chevelu le démangeait à cause de la sueur, il lécha les gouttelettes qui lui coulaient jusqu'aux lèvres, et stoppa net dans sa trajectoire sa main droite, qu'il avait levée pour regarder sa montre, et la laissa retomber. Ses jambes l'avaient égaré à son insu. Il ne s'arrêta pas mais ralentit son allure et leva les yeux vers le premier étage au-dessus d'un snack. Des culottes, des soutiens-gorges à peine essorés avaient été mis à sécher. Sans doute les habitants ne possédaient-ils pas de climatiseur car toutes les fenêtres étaient ouvertes, à l'exception de celle où pendait un rideau de plastique bleu. Les gémissements d'une femme se firent entendre, et il essuya avec sa paume la sueur qui coulait sur son front, imaginant le futon jamais aéré et qui ne séchait jamais depuis des années, et la femme, jambes grandes écartées sur un drap jauni par la

transpiration et les liquides corporels. Des pleurs, des cris stridents lui parvenaient parfois aux oreilles quand il marchait, mais des bruits habituels qui faisaient partie du quartier au même titre que les aller-retour incessants de l'express Tôkyô-Yokohama au-dessus de leurs têtes.

— Kazu-chan !

L'adolescent s'arrêta, et regarda rapidement autour de lui, les muscles de ses mollets et de son cou raidis. Une femme agitait la main, adossée à la porte d'entrée où il n'avait vu personne en passant là juste avant. C'était Ryôko. Une prostituée dans la trentaine, très éloignée de la fraîcheur qu'évoquait son nom et qui travaillait dans cette ruelle depuis le temps où le jeune garçon avait atteint l'âge de raison. Ses seins terriblement imposants ne tenaient même plus dans son soutien-gorge rose visible en transparence sous son chemisier à pois violets sur un fond blanc, et pendaient jusqu'au nombril. Chez une autre, ces formes auraient été celles d'une femme bien en chair, mais c'est parce qu'elle avait la peau boursouflée et blême comme celle d'un cadavre plongé dans du formol qu'elle donnait l'impression d'être vraiment obèse. Il semblait que ses petits yeux cachés au fond de son visage maquillé de rouge et de bleu avaient été frappés à coups de poing et avaient tout à fait l'air de mines de crayon cassé fourré dans de la glaise en papier...

— Kazu-chan, dit-elle d'une voix enrouée touillée comme une machine qui n'a pas tourné depuis longtemps. T'as drôlement grandi ! Quand je pense que je pouvais te prendre sur mes genoux il n'y a pas si longtemps encore !

En un clin d'œil, elle s'était approchée de lui d'un pas chancelant sur ses hauts talons usés, et lui avait pris le coude dans sa main droite moite de sueur.

— Faut que tu fasses des études, hein ?

— C'est ce que je fais.

Il se réjouit d'avoir pu donner une réponse digne d'un enfant de cinq ans.

— Alors, c'est bien, Kazu-chan.

Couvertes de poudre de riz, les joues craquelées de Ryôko tressaillirent dans une sorte d'éclat de rire très bref, et sa main délaissa le coude du garçon pour se poser sur son estomac à elle. Comme si le rire qu'elle ne pouvait pas bien dissimuler se déchaînait dans son ventre, elle eut un accès de toux, tremblant de tout son corps. Lorsqu'il la prit dans ses bras pour soutenir son corps maintenant penché en avant, elle vomit de la bile jaune sur la chaussée, et après s'être essuyé la bouche de la main, recula d'un pas pour le regarder.

Il n'était même pas certain que Ryôko ait connu la jeunesse, mais elle semblait éprouver de la nostalgie pour l'âge de l'adolescent. Ses souvenirs de jeunesse se déchaînaient parfois comme un chat enfermé dans un sac, mais ils lui faisaient chaque fois prendre conscience qu'il n'y avait pas d'issue, et le sentiment d'efforts vains pour sortir d'une vie misérable reprenait le dessus.

Le bruit courait que, dix ans plus tôt, la fille qu'elle avait mise au monde et confiée à sa sœur était morte des suites de brûlures. Comme il s'agissait d'une rumeur, personne ne lui avait présenté de condoléances. Qu'ils aient échoué dans le quartier une dizaine d'années plus tôt ou très récemment, tous les résidents souhaitaient le quitter au plus vite, et personne ne cherchait à s'y installer ou entretenir des relations humaines, encore moins à vérifier la véracité des rumeurs. L'intéressée elle-même restait debout comme d'habitude devant la porte d'entrée, dans sa tenue habituelle, et alpaguait le client. La rumeur avait aussitôt été oubliée. Son délire avait progressé peu à peu hors d'atteinte du regard des autres, mais pas une seule personne ne se souciait de savoir pourquoi cette femme avait beaucoup grossi et n'essayait pas de teindre ses cheveux blancs maintenant visibles, ni où elle serait ensuite reléguée. Dans cette rue où les jeunes filles thaïes devenues majoritaires remplaçaient les filles d'autrefois, les clients ne s'arrêtaient plus, malgré les rabais de cinquante pour cent qu'offrait Ryôko.

— Pour toi, Kazu-chan, je peux te la faire gratis, mais dis donc, tu n'es plus un enfant ! dit Ryôko, les yeux attirés par la Rolex.

Le sourire de l'adolescent se figea soudain et il eut l'impression de la sentir se détacher de son visage. Il fourra les deux mains dans ses poches et se mit à marcher en gardant la tête baissée. Le bruit des hauts talons retentit dans son dos, mais comme il cessa soudain, le garçon se retourna. « Hé là, minou, viens par ici », disait Ryôko la main tendue, à un chat trois couleurs qui s'était approché d'elle craintivement. L'animal lui renifla le doigt, puis se coucha de tout son long sur le dos et commença à ronronner en s'étirant. Quand la culotte rouge fut visible entre les jambes de la femme accroupie au-dessus du chat, l'adolescent fut brusquement assailli par la sensation d'un outil coupant qui glissait sur sa peau. Tout devint plat comme un tableau dans son regard fixé sur Ryôko et le chat, et il n'entendit distinctement que le ronronnement de l'animal dont elle caressait le ventre.

Quand il passa sous le pont du chemin de fer de Koganechô, il fut pris de panique à l'idée qu'on allait sûrement l'enfermer, et il se dirigea droit devant lui, incapable de sortir du tunnel. Il lui était même arrivé de marcher en crabe

appuyé contre le mur, et de se retourner à maintes reprises en se demandant de quel côté il pouvait s'enfuir. La tête secouée par le passage de l'express Tôkyô-Yokohama au-dessus de lui, il tomba dans un trou de mémoire sombre.

Le 9 février à quatre heures de l'après-midi, il était entré avec trois anciens camarades de l'école primaire, Kiyoshi, Takuya et Reiji, d'un an plus vieux que lui, dans une petite salle insonorisée de karaoké à Kannai. Reiji avait invité à les rejoindre deux lycéennes croisées dans le couloir, lesquelles avaient accepté sans se faire prier. À cinq heures et demie, l'une d'elle partit, et ils retinrent l'autre qui chanta quatre chansons. À sept heures passées, Reiji chanta un duo avec la lycéenne en la prenant par les épaules, et entre deux couplets il l'invita chez lui. Ils se levèrent en même temps qu'ils finissaient le deuxième couplet, prirent un taxi en se partageant en deux groupes, et c'est à sept heures et demie qu'ils arrivèrent à la maison de Reiji située à Koboyama. Enfant unique, ce dernier vivait seul avec sa mère, et comme elle travaillait dans un snack du quartier de Hinode, elle rentrait rarement avant une heure du matin et parfois même à l'aube.

Reiji avait mis sur la table des canettes de bière, mais personne ne voulait se servir.

— J'ai soif, mais j'ai horreur de la bière. Y aurait pas un truc comme du jus de fruit ? demanda la lycéenne.

Reiji se leva.

— Un Pepsi, ça t'irait ? J'ai que ça.

— En même temps, fais-moi un bol de nouilles, dit Takuya en jetant à côté de l'oreiller la bande dessinée qu'il était en train de lire, avant de s'allonger à plat ventre.

— J'en veux moi aussi, fit la fille.

La porte se referma et la conversation s'interrompit tandis qu'ils écoutaient le bruit des pas de Reiji qui descendait au rez-de-chaussée ; le silence produisit de la chaleur dans la pièce et les enveloppa, et la lycéenne sentit ses aisselles s'humidifier légèrement. Les autres percevaient la respiration de la jeune fille qui semblait devenir peu à peu nerveuse et haletante, mais l'adolescent resta muet, la force concentrée dans la partie inférieure de son corps. Il ne fallait pas laisser de traces, il retint sa respiration en se disant qu'il devait devenir un homme invisible. Quand la respiration de la lycéenne et leurs battements de

cœur furent au même rythme et que l'air dans la pièce commença à tourbillonner, le regard de la fille tomba sur sa montre.

— Oh là là, s'exclama-t-elle en se levant, faut que je rentre.

— On a fait spécialement des nouilles, alors tu vas les manger ! fit Takuya d'une voix criarde.

Elle fronça ses sourcils pratiquement rasés.

— Mais... fait chaud dans cette pièce, non ?

— Baisse le chauffage, dit Takuya à Kiyoshi qui saisit la télécommande sur la table pour régler la température à vingt degrés.

À ce moment-là, Reiji revint avec un plateau chargé de bols en carton de nouilles instantanées et de canettes de Pepsi.

La lycéenne releva ses longs cheveux châtain qui tombaient sur ses joues et, après les avoir coincés derrière ses oreilles, elle commença à manger les nouilles en maniant maladroitement les baguettes. Une fois mangées les nouilles et la garniture, elle posa ses baguettes, prit le récipient dans ses mains et aspira bruyamment le liquide jusqu'à la dernière goutte, puis elle alluma une cigarette. Eux la surveillaient du coin de l'œil tout en regardant dans des directions différentes ; Takuya et Kiyoshi retenaient leur souffle en guettant le moment où Reiji allait fondre sur sa proie. Collé au mur, l'adolescent resta dans la position assise et se déplaça petit à petit vers la porte.

La lycéenne tapota la cendre de sa cigarette dans la canette de Pepsi qu'elle était en train de boire, et elle dit en riant : « Ça m'arrive souvent de boire ça sans le faire exprès, pas vous ? Et beurk, je recrache le tabac quand il m'arrive dans le bec », mais elle referma la bouche au bout de quelques secondes, écrasa la cigarette dans le cendrier avec une vague expression de mauvaise humeur, et plongea les doigts dans le paquet qu'elle découvrit vide.

Reiji sortit un paquet de sa poche.

— Tu veux des Caster ?

Ses mains coincées entre ses genoux, ou se tordant les doigts en silence, la lycéenne éprouvait le même plaisir envahissant que lorsque, assise dans un train les jambes croisées, elle sentait le regard de tous les hommes parvenir jusqu'à la naissance de ses cuisses, mais la prise de conscience subite qu'elle se trouvait dans une chambre fermée fit clignoter avec une intensité grandissante son signal d'alarme intérieur. Au fond d'elle-même, elle pensa que « merde » elle aurait dû rentrer après le karaoké. « Faut que je rentre maintenant », dit-elle en tirant sur

sa jupe, elle prit son cartable et se leva en faisant « Bon, salut ». Reiji lui fit un croche-pied, alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Elle perdit l'équilibre et tomba. « Qu'est-ce que tu fous ? » lança-t-elle dans un cri, et c'est presque en même temps que Takuya et Kiyoshi lui bloquèrent mains et pieds. Reiji se mit à califourchon sur elle, releva le haut de sa blouse à col marin, et posa la main sur son soutien-gorge. Elle le griffa avec ses ongles longs, essaya de repousser son bras, battit des pieds. Même complètement immobilisée, la bouche maintenue fermée, elle se débattait en se contorsionnant désespérément, et ne cessait d'agiter la tête, les yeux écarquillés.

— Vas-y !

Pendant que Kiyoshi, foudroyé du regard par Reiji, retirait ses mains des jambes de la fille malgré son trouble et ouvrait la fermeture éclair de son pantalon pour l'ôter, Takuya tira la culotte de la lycéenne jusqu'aux chevilles puis écarta grand ses cuisses. Kiyoshi prit son pénis dans la main et essaya de l'introduire, mais, faute d'érection, il ne réussit pas à pénétrer le sexe de la fille qui ne mouillait pas. « Essaie de mettre de la salive ! » cria Reiji d'une voix perçante. Kiyoshi cracha sur sa main, frotta le bout de son pénis et l'enfonça résolument. Chaque fois qu'il l'enfonçait, il y mettait tout le poids de son corps et agitait violemment ses hanches d'avant en arrière. Il poussa un gémissement, s'allongea sur la fille et respira profondément en ouvrant les épaules.

Sous les yeux de la fille anéantie s'étaient formés des cernes tout noirs de mascara dilué par les larmes. Incapable de détourner le regard, l'adolescent fixait son visage. Les larmes se mirent à couler sur ses joues, sans sanglots ni pleurs violents, mais un flot intarissable, et chaque fois qu'elle inspirait profondément, sa poitrine ondulait. Takuya enleva le haut du costume marin, dégrafa le soutien-gorge, baissa la jupe et dénuda complètement la lycéenne. Il lui saisit les seins, y enfonça ses ongles avec tant de force qu'il les écrasa presque. Lèvres serrées, elle ne laissa pas échapper un soupir. Reiji lui écarta les genoux en appuyant dessus, puis fit entrer et sortir son index. Les cuisses de la fille furent aspergées de sperme. La tirant sur le lit par les cheveux, Reiji dit à Takuya qui avait fait glisser son pantalon et son slip jusqu'aux fesses : « Tu peux la baiser par-derrière. »

Takuya saisit les hanches de la fille à deux mains et les souleva très haut. Les ressorts du lit grincèrent, ses seins s'agitèrent, et elle avait l'air de serrer les dents, mais à mesure que le mouvement des hanches de Takuya devenait violent, son souffle se transformait en cris.

L'adolescent regardait cette scène l'esprit absent, ses cinq sens lui semblaient tellement engourdis qu'il ne pouvait pas reconnaître clairement ce qu'il voyait, ou entendait. L'insupportable se transforma en dégoût, et sa haine pour cette fille faillit le faire vomir.

Quand Takuya eut fini, Reiji s'allongea de tout son long sur le corps de la lycéenne. « Regardez, dit-il en faisant monter et descendre lentement ses hanches, je suis le meilleur baiseur. Ça y est, elle commence à mouiller vachement. » Il haletait, intensifiait ses mouvements de hanches, et à l'instant où il se renversait en arriéré, il retira son pénis et son sperme éclaboussa le ventre de la fille. « Un pro n'éjacule pas dedans », fit-il remarquer. Il mit une cigarette entre ses lèvres, l'alluma puis se rhabilla prestement. Takuya et Kiyoshi renfilèrent leur pantalon en toute hâte comme pour éviter un coup sur les fesses, puis leur chemise.

Reiji regarda furtivement le visage de l'adolescent.

— Cette fille a joui à fond, mais tu peux encore la baiser.

— Je viens de jouir, moi, à l'instant, rien qu'en regardant.

L'adolescent s'était forgé la voix la plus pitoyable possible, se frottant les genoux l'un contre l'autre.

L'air de la pièce était épais, immobile, chargé d'odeur de sueur et de sperme. Les garçons trouvaient sale et non pas obscène la nudité de la fille, et comme pour éviter d'être souillés, ils reculèrent du lit et s'adossèrent au mur.

— C'est fini, connasse. Rhabille-toi, en vitesse, fit Reiji en attrapant avec ses orteils le soutien-gorge qu'il laissa tomber sur le visage de la fille.

La lycéenne se mit à quatre pattes. Elle se frotta les paupières de ses poings fermés, puis tira vers elle son uniforme d'une main d'aveugle. Faisant un rempart de son dos, elle dissimula avec l'uniforme son corps couvert de la sueur, de la salive, et du sperme des trois garçons. Puis on entendit le bruit saccadé d'une fermeture éclair que l'on remonte. D'une main agitée de tremblements, elle lissa sa frange. Quand elle essaya de se relever, un gémissement s'échappa d'entre ses dents et elle mit la main sur son bas-ventre. Elle resta accroupie quelques minutes dans cette même posture, puis releva sa culotte enroulée mollement autour de sa cheville droite, enfila le pied gauche, puis se mit debout en chancelant. Elle poussa la porte pour sortir, et descendit l'escalier avec précaution marche après marche en s'appuyant au mur.

Les grincements de l'escalier les oppressèrent, et ils ne firent pas le moindre mouvement avant d'entendre la porte d'entrée se refermer. Le souffle tiède qu'exhalait le climatiseur brassait leur respiration, leur odeur corporelle et leur sueur. Reiji avait arrêté le chauffage avec la télécommande et essuyé son front moite de sueur, mais il ôta sa chemise d'un geste vif en s'exclamant : « Quelle chaleur ! » Et après avoir épongé la sueur de son dos et de ses aisselles, il plongea la main dans la poche arrière de son pantalon pour en sortir une Caster. Sans même avoir été sollicité, Kiyoshi lui alluma sa cigarette avec un briquet Zippo.

Reiji s'effondra sur le lit, cigarette aux lèvres.

— C'est bien de violer en groupe, dit-il, mais c'est quand même qu'une gamine, faut finalement une fille de plus de vingt ans pour qu'on ait vraiment l'impression d'avoir baisé, hein ?

— Hé, Ryoji !

Kiyoshi avait extirpé des draps des chaussettes à la mode tire-bouchonnées et les agita au-dessus du visage de son camarade.

— Te fous pas de moi !

Reiji repoussa les chaussettes, donna un coup de pied à la hanche de Kiyoshi, et alluma une nouvelle cigarette pour que ses camarades ne s'aperçoivent pas de l'angoisse qui avait envahi son visage. Il s'empara d'une bière sur la table, la décapsula, sirota la mousse qui débordait, et la recracha aussitôt dans le cendrier en faisant : « Beurk, elle est tiède. »

— Elle va peut-être porter plainte contre nous, dit l'adolescent sans quitter des yeux les socquettes.

— Elle nous accusera pas !

Reiji essuya d'un revers de main la mousse sur son menton.

Les quatre garçons étaient saisis par l'angoisse. Comme si l'intensité de la lumière faiblissait au point de rendre flous leurs visages respectifs, et qu'ils allaient rester enfermés dans cette pièce engluée dans le noir et le silence.

— C'est que j'ai éjaculé dedans, moi, laissa échapper Takuya sans venir à bout d'une angoisse insupportable.

— Moi aussi. De grosses gouttes de sueur pendaient au bout du nez de Kiyoshi qui recommençait à transpirer d'effroi. Si elle tombe enceinte, ses parents découvriront tout, c'est hypermauvais.

— Mais elle prend la pilule ou fait un autre truc. La voix de Reiji sembla caresser les joues des trois autres. Et cette fille-là couche pour le fric, elle baise tous les jours avec un vieux.

— On va nous arrêter, ça sortira dans les journaux ou aux infos, fit Kiyoshi avec nervosité.

— Les gens sauront rien ! Avec la législation pour les mineurs, hé ben, on peut pas diffuser notre nom et notre visage. Reiji prit Kiyoshi par les épaules en maîtrisant son envie de le frapper. Et comment veux-tu qu'elle porte plainte contre nous pour ça, cette fille a pas mal joui, hein ? C'est cent pour cent impossible, absolument impossible.

L'événement qui venait de se produire là revint en flash-back dans le cerveau de l'adolescent. Sa frayeur tomba, et tout se dessina avec des contours nets.

— Je n'ai rien fait, j'ai juste observé, murmura-t-il avec soulagement avant de regarder froidement le visage des trois autres.

Reiji fit remarquer d'une voix basse sombre et effrayante :

— On aurait mieux fait de prendre des photos.

— Pourquoi ? demanda Kiyoshi en jetant un coup d'œil à Reiji avant de baisser la tête.

— On pourrait la faire chanter en la menaçant de distribuer partout les photos si elle parlait.

Ignorant Kiyoshi, Reiji regardait le visage de l'adolescent, mais son regard d'adulte inexpressif et cruel lui fit instinctivement détourner les yeux.

L'adolescent se redressa d'un air lassé.

— S'il le fallait, mon père connaît des gens importants, et je crois bien qu'il a aussi de l'influence du côté des autorités policières.

Après avoir ricané bruyamment pour sauver les apparences, Reiji lança un regard agacé à Takuya et Kiyoshi.

— On décide donc ça : Yuminaga a voulu nous dissuader, mais on a violé la fille sans écouter ce qu'il disait.

Takuya et Kiyoshi changèrent d'expression, et semblaient hésiter entre tomber dans une profonde angoisse ou la faire voler en éclat dans un grand rire.

— Mais ce genre de truc n'arrivera pas, ça n'existe pas les filles victimes d'un viol collectif qui vont à la police. Reiji se délesta de son angoisse dans un

rire nerveux. Si on est arrêtés, on était trois à la violer. On racontera à la police que Yuminaga n'était pas là si elle nous pose des questions.

Il fit un clin d'œil rusé à Takuya et Kiyoshi qui se composèrent un air sérieux et acquiescèrent fermement d'un signe de tête.

— Où pouvais-tu être alors, Yuminaga ? demanda Reiji avec une voix de fausset en sautant au cou de l'adolescent, avant de lui enfoncer un pouce dans le creux de l'estomac.

Une fois franchi le tunnel sous le pont de la voie ferrée, on voyait des panneaux qui indiquaient : *Stop aux prostituées étrangères ! Sida : le piège de la vie ! Prostituées et gangs, dehors !*

— Mon garçon !

Il se retourna pour voir qui l'appelait ainsi : c'était Kanamoto. Ce dernier lui avait raconté qu'il bossait comme docker dans sa jeunesse et avait atterri à Koganechô à la suite d'un accident survenu trente ans plus tôt qui l'avait affaibli physiquement, mais l'adolescent ne l'avait pas cru et il le tenait plutôt pour un cadre de la pègre. Au Game Center où, encore enfant, il s'amusait, Kanamoto venait parfois lui demander : « Tu me laisses un peu jouer, mon garçon ? » et il prenait sa place, tuait ses ennemis coup sur coup comme par magie, et faisait des scores formidables. On avait donné au jeune garçon un laissez-passer qui lui permettait d'aller et venir librement dans tous les endroits de Koganechô. Kanamoto lui enseignait comment serrer le poing pour frapper quelqu'un, ou lui racontait qu'il avait fait du trafic avec un bateau de contrebande chargé de pistolets. En certaines occasions, il expliquait aussi que les coups de pieds de son père avaient failli le rendre aveugle, et retroussait ses manches pour lui montrer la cicatrice d'une cigarette que son père avait écrasée sur son bras à l'époque où il n'était qu'un enfant. Le garçon le considérait alors comme un caïd, mais à dix ans, il se mit à trouver agréable d'écouter toutes ces histoires, et finit même par éviter les bavardages de Kanamoto.

Lorsqu'il lui devint impossible de porter les vêtements achetés pour son entrée au collège et devenus trop étroits, l'adolescent crut qu'il ne pourrait pas accéder à l'âge adulte s'il ne coupait pas avec le passé. Il avait grandi de dix-sept centimètres en un an depuis l'été de ses douze ans. Comment fallait-il s'habiller désormais pour devenir adulte ? Il savait qu'il fallait fumer, boire et parler comme un grand, mais quoi d'autre ? Un jour, il réalisa que la différence entre adulte et enfant était une question de pouvoir. En examinant les choses à la loupe, il constata que le monde qui semblait si chaotique était divisé en deux

parties bien distinctes. Père, professeur, policier gardent leur dignité justement parce qu'ils ont le pouvoir. S'ils le perdent, ils ne sont plus que des déchets. Et qu'est-ce qui permet de posséder ce pouvoir, sinon l'argent ? Avec l'argent, on acquiert puissance et autorité. D'ailleurs, que ne peut-on acheter avec de l'argent ? Dans ces conditions, les pauvres sont en fait ce qu'on appelle tout simplement des épaves, mais les habitants de Koganechô ressemblent tous à son frère atteint de la maladie de Williams, ce sont des êtres à part qui ne sont ni des adultes ni des enfants. Ce que ne doivent jamais oublier les gens qui détiennent le pouvoir, c'est le sens de la compassion, pensa l'adolescent, avant de décider qu'il devait devenir adulte au plus tôt.

— Vous m'avez l'air en forme, mon garçon.

L'air affectueux de Kanamoto devant lui, avec ces dents en or qui brillaient tellement qu'elles donnaient l'impression d'être brossées au dentifrice spécial, ce menton en retrait pas rasé de frais, ce nez marqué par les mauvais coups d'autrefois, rien n'avait changé. Kanamoto aplatit le toupet qui se cramponnait péniblement au sommet de son crâne, et pour dissimuler sa confusion, sortit de la poche de poitrine d'une chemise à col ouvert des cigarettes sans filtre Lucky Strike, en mit une entre ses lèvres et craqua une allumette.

— Mais c'est toi qui as l'air en forme.

Kanamoto forma un o avec sa bouche pour faire un rond de fumée qu'il détruisit en riant à petits coups. Une haleine fétide mêlée de whisky vint piquer les narines du garçon.

— Vous avez sûrement une copine, hé ! fit Kanamoto qui se lécha les gencives du bout de la langue, avant de lever le petit doigt d'un geste entendu.

— Te moques pas de moi.

L'adolescent baissa les yeux avec un air d'enfant timide, et de la pointe de ses *sneakers*, donna des petits coups sur le bitume.

— Je croyais que vous en aviez fini avec Koganechô. Cet endroit n'est pas pour vous, mon garçon. Vous ne devriez pas venir ici, si vous n'arrêtez pas maintenant, il va vous arriver des bricoles, dit Kanamoto d'une voix rauque, les joues creusées.

L'adolescent se remit à marcher, laissant ses paroles en suspens, la tête baissée et le visage crispé. Dans son champ visuel, il discerna Kanamoto levant le bras, mais il fut incapable de lui répondre d'un geste de main comme des

années plus tôt, et glissa la main dans sa poche pour vérifier la présence de la cocaïne.

Quand il tourna à droite dans la rue le long de la rivière et voulut traverser le pont, le bruit de quelque chose jetée dans l'eau lui fit lever la tête. La silhouette sombre d'une fille penchée par-dessus le parapet obstrua sa vue. Sur le coup, le gémissement de la lycéenne violée par le groupe lui revint en mémoire et son estomac se contracta, mais celle qui tourna son visage vers lui était une femme entre deux âges, semblable à une épave à la dérive. Il regarda la rivière en contrebas, et fixa son regard sur les restes d'un bateau tout noir juste sous le pont. Ce cours d'eau est un véritable cimetière de bateaux, la police ne peut pas prendre sur le fait les gens qui viennent discrètement en pleine nuit abandonner leurs embarcations en bout de course, et tant de bateaux y pourrissent que personne ne remarque quand il y en a un en plus. L'eau de la rivière ne changeait pas : de nuit comme de jour, elle était stagnante, mais le soir venu, elle laissait apparaître et disparaître des enseignes en néon rose et bleu.

En dépit d'un air lourd, chaud et immobile, la jupe blanche à volants et les cheveux longs jusqu'à la taille de la femme ondulaient dans la brise qui semblait souffler uniquement à l'endroit où elle se tenait debout. Elle remua les lèvres, et prononça quelques mots.

— J'ai peur de tout. Je veux mourir. Quelqu'un comme moi préfère encore être mort, mais personne ne comprend ça ! Je ne peux pas vivre, vous ne comprenez même pas ça ?

La fille cria comme si elle jetait brutalement ses paroles à la figure de l'autre qui ne répondait pas.

— Vous ne comprenez pas, docteur !

Sa voix transperça les oreilles de l'adolescent.

— Je dois mourir, il vaut mieux être morte, docteur, rendez-moi mon sac à main, s'il vous plaît. Je n'ai plus que ça. Vite, rendez-le-moi ! cria-t-elle avec un rire en sourdine. Un rire qui glissa à la surface de l'eau, avant d'y plonger puis de rejaillir avec une force terrible, et d'être emporté à toute allure par le courant.

— Je vous avais dit de me rendre mon sac, docteur. Le rire se transforma en sanglots, ses paroles devinrent inaudibles, mais la femme continuait de remuer les lèvres. Prisonnier de l'illusion que l'eau de la rivière où elle vomissait les ténèbres se répandait comme de l'encre de Chine, débordait, teintait la ville d'un noir épais, le garçon eut l'impression que la femme elle-même n'était qu'une vision. L'idée lui vint soudain que c'était peut-être un spectre, et malgré la

chaleur ambiante il eut la chair de poule. Il se mit à courir. Si les feux du passage protégé passaient au rouge, la malédiction le tuerait. S'il parvenait à traverser la chaussée, il rallongerait encore la distance. S'il croisait quelqu'un avant de tourner au prochain coin, la malédiction le rattraperait quand même. Il courait ainsi de toutes ses forces comme cela ne lui était pas arrivé depuis plusieurs années pour échapper à cette menace, et au moment où il souleva de la main droite le rideau du Pavillon d'or, des gouttes de sueur coulèrent de son front.

Il n'y avait qu'une cliente. Une Blanche qui était assise, ses grosses fesses étalées sur le haut siège du bar, se retourna et plissa les yeux comme pour le jauger. Le visage couvert de poudre blanche, les joues outrageusement maquillées de rouge, elle empestait un parfum bon marché. Seul le foulard en tissu jaune citron noué autour de son cou semblait en soie véritable.

— T'es qui, toi ? demanda-t-elle.

Derrière le comptoir, le vieil homme baissa les yeux sur sa marmite après un rapide coup d'œil à l'adolescent, égoutta ses nouilles dans une écumoire et dit :

— C'est mon petit-fils.

Il fréquentait le Pavillon d'or depuis l'âge de cinq ans, et il s'était attaché à la vieille dame alitée au premier qu'il appelait mémé Shige, et au vieil homme qu'il nommait pépé Sada. Le vieil homme avait ouvert ici même avant la guerre un snack à la japonaise, avant de changer de style en 1955 pour le Pavillon d'or, un petit restaurant de cuisine chinoise.

Tout en jetant un œil discret au jeune garçon assis à ses côtés séparé d'elle par une chaise, la femme blanche piqua ses baguettes dans son plat à base de poulet et de porc, secoua la tête, et poussa un soupir nerveux.

Des rires retentirent à la télévision, et Chihiro qui lavait une assiette arrêta son geste et releva la tête. L'adolescent ne savait pas si elle regardait flotter devant l'écran la fumée de cigarette de la cliente, ou bien si elle essayait de comprendre le gag du comique. Pourquoi ne deviendrait-elle pas de temps en temps un compagnon de jeu pour son frère ? Il eut envie de l'inviter à venir chez lui, mais à l'idée que ce n'était pas possible de trouver un ami pour quelqu'un d'autre, il n'osa pas le lui proposer. Tout de même, quelle serait son impression, si elle entendait son frère jouer du piano ?

— De l'eau, demanda-t-il, mais Chihiro ne quittait pas des yeux la télévision.

Il se leva et prit un gobelet en plastique retourné sur le plateau du bar, mais à la vue des traces de doigts et de la saleté, il se pencha par-dessus le comptoir

pour le laver à l'eau du robinet tout en commandant à Chihiro « Un Fan-ta-rai-sin » en détachant bien les mots.

Un jour, il était venu au Pavillon d'or, et il avait découvert Chihiro en train de laver des assiettes debout aux côtés du vieil homme comme si elle faisait ça depuis plusieurs années. À chaque fois qu'il passait, elle avait encore grossi alors qu'au début elle était déliée comme une liane, et son corps était bien plus blanc et opulent que celui de cette Blanche qui s'était mise à manger un bol de nouilles. Tenter de poser des questions à propos de Chihiro ne servirait à rien, le vieil homme s'obstinerait sans doute à garder le silence. Que ce soient les vieux, les prostituées, les vendeurs de narcotiques, aucun habitant de Koganechô ne donnait à quiconque toutes les clés qui fermaient le coffre-fort de leur mémoire comme si le passé était leur seul et unique bien.

Les yeux levés vers la télévision, l'air désintéressé, la femme blanche triturait les déchets pris entre ses dents puis les recrachait dans une assiette. Elle avait une coupe de cheveux au bol, égalisée à la va-vite sous les oreilles, mais plus d'un mois s'était sans doute écoulé depuis sa dernière teinture, car les racines de ses cheveux blonds étaient toutes noires. Dans la zone située sous le pont des voies ferrées où se glisse la rivière Ookagawa, il y a d'un côté des prostituées originaires d'Asie de l'Est : Thaïlandaises, Malaisiennes, Philippines qui se vendent pour dix mille yens les vingt minutes, mais, de l'autre côté, c'est un quartier de *love hotels*, et le tarif de la passe des femmes blanches originaires de Russie et de Colombie est de vingt mille yens l'heure, frais de la chambre en sus pour le client. Comme les femmes, de quelque pays qu'elles soient, retournent chez elles après avoir gagné un maximum d'argent en un minimum de temps, un client devenu l'habitué d'une fille peut très bien ne plus la retrouver d'une semaine sur l'autre. Mais parmi elles, il y a aussi des filles qui restent au même endroit sans se rendre compte des années qui passent et ne peuvent plus jamais s'échapper du quartier.

— Des légumes sautés, commanda la Blanche.

L'établissement étant situé sous le pont de la voie ferrée, à chaque passage de train, l'intensité sismique était de magnitude 4. L'adolescent restait assis, immobile, jusqu'à ce que les secousses se calment, mais la femme blanche, elle, levait les yeux au plafond qu'elle fixait. Quand enfin la magnitude retomba à un degré supportable physiquement, le vieil homme ouvrit la bouche.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Non, ça va.

Le vieil homme s'entêtait à ne pas accepter d'argent du garçon quelle que soit l'heure à laquelle il apparaissait et ce qu'il mangeait... Quand le garçon était entré au collège un an et demi plus tôt, et avait posé sur le comptoir dix mille yens au moment de repartir, en lui disant « Garde la monnaie », il avait déchiré le billet sous ses yeux.

— Je peux aller au premier ?

Le vieil homme acquiesça d'un signe de tête sans un mot.

— Il y en a trois autres qui vont arriver, tu pourras leur dire de monter tout de suite au premier ?

Chihiro versa du Fanta dans le gobelet d'une main encore couverte de mousse du lave-vaisselle, et le posa sur le bar.

L'adolescent but une gorgée, puis demanda :

— Et au premier ?

Le vieil homme jeta un œil vers le premier sans ralentir le rythme du couteau qui hachait les poireaux, puis baissa de nouveau la tête.

— C'est bientôt la fin, lâcha-t-il d'une voix neutre qui ne laissait filtrer aucune émotion.

Au vu du tas de poireaux sur la planche à découper, il y en avait apparemment pour un mois.

— Qu'est-ce que tu racontes, tu perds la tête ! C'est à ta mort, pépé Sada, que mémé Shige se laissera partir, si tu tiens tellement à la tuer, tu n'as qu'à mourir le premier.

Le vieil homme alluma le gaz sous la marmite chinoise. Si occupé qu'il fut dans son restaurant, que le malheur tombe sur lui, ou qu'il soit même à l'agonie, il continuerait d'écouter attentivement les histoires du garçon. Quelle que soit la situation dans laquelle se trouvait le garçon et quoi qu'il fasse, il ne le défendait ni ne le rejetait, il l'acceptait tout simplement. Ainsi en avait-il décidé en son for intérieur.

Le vieil homme se souvenait distinctement du jour où il était entré au Pavillon d'or, la main dans celle de Kanamoto. C'était quelque chose de tellement pur et unique pour lui qu'il l'avait regardé bouche bée, les bras ballants, aussi stupéfait que si le petit d'une grue était apparu dans son restaurant. Kanamoto l'avait pris dans ses bras pour le faire asseoir sur une

chaise et avait dit : « Des nouilles pour le garçon », mais le vieil homme était resté immobile, les yeux fixés sur l'enfant.

— Je vous ai demandé des nouilles ! avait lancé gaiement Kanamoto, mais lui ne pouvait toujours pas prononcer un mot ni bouger le petit doigt.

Puis il avait enfin dit calmement :

— Je ne saurai pas faire des nouilles pour nourrir un gamin, va dans un autre restaurant.

— Tu crois sans doute que je l'ai kidnappé, c'est un peu trop tôt pour devenir gâteux, non ? Des nouilles !

— Faut donc que je te le répète, ma cuisine ne peut pas plaire à ce même. Est-ce qu'une seule fois dans ma vie, je suis revenu sur mes paroles, tais-toi et disparaïs ! avait dit le vieux sans quitter des yeux le visage du jeune garçon.

Kanamoto l'avait déjà fait descendre de sa chaise d'un air fâché, quand le petit, ses yeux plantés dans ceux du vieil homme, avait déclaré :

— Je voudrais manger les nouilles de ce vieux monsieur, moi.

— Tu en veux ? avait murmuré le vieil homme d'une voix encore plus basse, et il avait jeté les nouilles dans l'eau bouillante. Après le départ de l'enfant, accroché à la main de Kanamoto, sa femme, que le garçon avait pris l'habitude par la suite d'appeler mémé Shige, avait été la seule à le voir verser des larmes tandis qu'il débarrassait le grand bol vide où ne restait plus une goutte de bouillon.

L'adolescent ne pouvait pas admettre l'idée que mémé Shige était réellement sur le point de mourir. Les gens qui vivent si longtemps qu'on finit par oublier leur âge peuvent-ils mourir aussi facilement ? Mais pour lui, une seule chose était certaine : à chacune de ses visites, son état empirait. Alors pourquoi la laissait-on couchée au premier ? Parce que cela coûtait de l'argent ? Assis en équilibre sur les deux pieds arrière de la chaise, et bien qu'il n'eût pas l'intention de poser de questions, il se mit à parler tout en la remettant sur ses quatre pieds.

— Pourquoi tu ne l'envoies pas à l'hôpital ?

Dans la marmite chinoise, l'huile de friture des légumes éclaboussait et crépitait bruyamment, et s'il n'avait pas été tourné vers lui, le vieil homme ne l'aurait pas du tout entendu parler.

De l'huile avait peut-être giclé sur sa main, car le vieil homme fronça fort les sourcils où se mêlaient des poils blancs, mais sa voix sembla étouffer un rire.

— Elle préférerait aller au cimetière plutôt qu'à l'hôpital.

Chihiro tourna la tête vers l'entrée. On entendit un chuchotement, un bout du rideau de la porte se souleva, et Reiji apparut.

— Le plan qu'on m'a faxé pour venir ici, eh ben, il m'a vraiment servi à rien.

— Sérieux, on s'est paumés.

Il n'avait pas revu Kiyoshi depuis un moment, et celui-ci avait maintenant une voix de contralto.

La femme blanche leva les sourcils à l'apparition des deux garçons, mais quand elle comprit que c'étaient des amis de l'adolescent, elle baissa les yeux et commença à murmurer des paroles qui ressemblaient plus à des formules magiques qu'à du russe.

— Tu as l'air en forme, dit Reiji, et comme il levait la main droite, l'adolescent leva aussi la sienne qu'il fit claquer contre l'autre. Il vit des taches de sueur toutes noires de la forme d'une main qui s'étaient étalées sur son tee-shirt au niveau de la poitrine.

Reiji parcourut rapidement la salle des yeux.

— Où on fait nos devoirs ?

L'adolescent montra le premier étage en relevant énergiquement le menton :

— En haut ?

— Et Takuya, il est en retard bien sûr. Un sourire ironique obscurcit les yeux de Reiji.

Un train passa au-dessus de leur tête, et sans attendre que le bruit se soit éloigné, l'adolescent mit les mains sur le bar, et s'appuya dessus pour se lever de sa chaise.

— On va là-haut.

Les trois garçons se déchaussèrent en bas de l'escalier situé à côté des toilettes, au fond de l'établissement. L'intérieur de ses Reebok, qu'il avait gardées aux pieds tout l'après-midi, était humide et même ses chaussettes étaient mouillées. Quand il pressa sur l'interrupteur, une ampoule électrique nue de soixante watts coiffée d'un abat-jour en forme de bol s'alluma comme si elle expirait. L'escalier ayant été construit en 1955 et jamais restauré, ses marches en bois gémirent sous leur poids dès qu'ils l'abordèrent tous les trois ensemble. Et en raison de l'obscurité, de la fumée et de l'odeur de la cuisine qui flottaient, ils eurent l'impression que l'escalier de seulement dix marches n'en finissait pas.

Il tourna la poignée de porte.

Reiji et Kiyoshi qui entrèrent à sa suite dans la pièce obscure restèrent pétrifiés, le souffle coupé. Leurs yeux rivés sur le futon.

Il s'agenouilla au chevet du lit.

— J'utilise la chambre, mémé Shige, ça va ?

Les yeux de la vieille femme se mouillèrent quand il s'approcha d'elle, et ses lèvres toutes ridées remuèrent comme pour sourire.

— Asseyez-vous, dit-il à Reiji et Kiyoshi.

À ces mots, ils avancèrent d'un pas, puis d'un deuxième, mais restaient perplexes, ne sachant où s'asseoir.

Un chandail vert mousse était accroché au mur, une montre arrêtée indiquait trois heures vingt-cinq, un calendrier avec une fille nue blonde qui souriait de toutes ses dents, allongée sur une plage de sable, traînait, un certificat du mérite d'on ne savait quoi avait été mis dans un cadre, des coupures de journaux qui dataient d'on ne sait quand étaient punaisées dans un coin. Il n'y avait rien qui ressemblât à un meuble en dehors d'une petite table à thé sur les tatamis, d'un fauteuil à bascule près de la fenêtre, d'un réchaud à huile et d'une petite armoire en paulownia, sur laquelle était posée une bouteille de bière servant de vase à un grand tournesol complètement sec dont il ne restait pas un pétale, seulement la partie centrale qui baissait la tête comme un homme au cou brûlé. Seuls les draps et la taie d'oreiller étaient relativement neufs dans cette pièce. Tout ce qui se trouvait là exhalait une odeur de vin en passe de tourner au vinaigre.

— Sérieux, qu'est-ce qu'il fait noir, murmura Kiyoshi en levant les yeux vers le plafond. Un cordon tressé de kimono était noué autour de l'abat-jour de la lampe électrique.

Reiji baissa la voix.

— On change de crèche.

— On est en sécurité ici, répondit l'adolescent avec un sourire.

— Mais... fit Kiyoshi entre ses dents, en jetant un regard sur le futon.

Détournant les yeux, Reiji s'assit devant la petite table, où l'adolescent posa en silence un sachet en plastique contenant un gramme de cocaïne, puis il dit : « Je vais voir, il est en retard », et sortit de la pièce.

Il descendit l'escalier, et vit la Blanche dire quelque chose au vieil homme derrière le bar, puis choisir du bout de ses baguettes une bouchée de chou parmi

la viande et les légumes cuits. Il venait d'enfiler en vitesse les sandales de l'établissement, quand le rideau de porte se souleva et Takuya apparut. La femme s'interrompit pour lui jeter un regard, puis se tourna de nouveau vers le vieil homme, et fit le signe de croix en murmurant deux, trois mots. Des mots dont il ne comprit pas la signification, ce qui l'incita précisément à supposer qu'il s'agissait d'une prière. Un sentiment d'angoisse le submergea alors comme si un grand tissu blanc l'avait recouvert de la tête aux pieds.

— Oh ! ils sont pas tous arrivés ?

Takuya avait sûrement couru, car il était essoufflé.

— Au premier, lui fit l'adolescent avec un clin d'œil pour l'inciter à le suivre.

Une fois dans la chambre, il vit sur la petite table la cocaïne déjà divisée en quatre parts égales. Reiji leva les yeux vers l'adolescent et Takuya avec un large sourire, puis il secoua comme des maracas une boîte de cigares plaquée argent, et après avoir éclaté de rire en la tapant encore une fois de la main sur le côté, il en ouvrit le couvercle, sortit deux demi-pailles et en passa une à Kiyoshi. Ils inspirèrent tous les deux prudemment la cocaïne au plus profond de leurs narines. Kiyoshi passa la sienne à Takuya qui inspira après lui. Au bout de quelques petites minutes, les trois garçons exaltés se mirent à parler avec volubilité de leur expérience en centre de rééducation et en maison de correction. L'adolescent ne voulait pas prendre une dose de cocaïne avant de discuter du prix et que l'affaire fût conclue. Il pensa seulement qu'ils exagéraient leurs récits et en décuplaient l'aspect pour tirer le meilleur parti possible de la négociation.

— Et si tu faisais snifer la vieille. Peut-être qu'elle pourrait guérir ! dit Reiji, dont les paroles firent tomber à la renverse Takuya et Kiyoshi qui avaient éclaté de rire.

— On nous réveillait à six heures du matin, tu te rappelles. Si on dormait encore quand on venait nous réveiller, sérieux, on nous donnait des coups de pieds. J'avais envie de leur crier : vous aurez de mes nouvelles quand je serai sorti ! Mais ça risquait de durer si je parlais, on m'aurait encore bourré de coups.

Reiji s'empêtra dans un sourire à l'adresse de l'adolescent comme pour l'embobiner.

— C'était donc comme ça... répondit-il distraitement, en se disant qu'ils allaient bientôt être à court puisqu'une demi-heure s'était écoulée, et il hésitait entre donner un autre sachet, ou attendre qu'ils lui fassent leurs propositions.

— Moi, eh ben, tous les jours, je pensais à ce que je ferais une fois sorti, et ce que je ferais en tout premier.

Kiyoshi regarda alternativement les visages de Reiji et de Takuya comme pour demander leur approbation.

— Mais tu sais, entre un centre de rééducation et une maison de correction, il y a la même différence qu'entre un jardin d'enfants et une université ! Car chez nous, à la maison de correction, c'était l'enfer, dit Reiji qui inspira bruyamment la paille par le nez.

— Le nom a changé, on ne dit plus maison de correction, comment on dit déjà ? Machin indépendant ou quelque chose comme ça.

Takuya voulait se montrer intéressant, mais personne ne l'avait écouté.

— Les exercices physiques dans la matinée, c'est de la vraie torture, on nous oblige à faire cinquante pompes, au moindre petit retard, vlan ! un coup de sabre de bambou. On n'a qu'un répit de trente secondes, puis les pompes passent à cent, deux cents, et pendant ce temps-là, il ne faut pas s'arrêter de compter tous ensemble à voix haute un, deux, trois, mais si on n'y arrive pas, les coups pleuvent à nouveau, mais qui est capable de faire cent ou deux cents pompes à la suite ? C'est impossible. Alors, tout le monde y passait. Pas de quoi rigoler, je vous assure !

L'adolescent prit un sachet en plastique dans sa poche.

— Quoi ! t'aurais pu le sortir plus tôt si t'en avais.

Cette fois, Reiji en prit la moitié pour lui. Comme Takuya lui tendait la paille, l'adolescent ne put faire autrement que de renifler profondément, avant de repasser la paille à Takuya. Il eut la tête claire immédiatement, son dégoût pour les trois autres disparut, et une sensation de tranquillité l'envahit. Reiji parlait d'examen médical, mais plus rien n'entraît dans son cerveau. Les bruits de la pièce où ils se trouvaient s'éloignèrent, tandis que des bruits lointains se rapprochèrent l'un après l'autre au point de sembler à sa portée, et l'adolescent dressa l'oreille au son d'une voix différente de celles des garçons. La prière en russe de la Blanche au rez-de-chaussée lui parvint comme si elle murmurait au creux de son oreille.

Les mouvements de bouche de Takuya cessèrent brusquement. Quand les lèvres animées d'une vivacité extraordinaire s'immobilisèrent, le visage de Takuya ressembla à un masque de nô.

À ce moment-là, il entendit un coup hésitant sur la porte, l'entrouvrit, et Chihiro lui tendit un plateau argenté chargé de raviolis *gyoza*, sauce de soja, huile chinoise, vinaigre, et baguettes jetables en bois. Avec sa main délivrée du plateau, Chihiro essuya la sueur au bout de son nez, et fixa le visage de l'adolescent en clignant lentement des yeux.

— Ah ! que ça sent bon, super, une cargaison de *gyoza*, dit Kiyoshi d'une voix hésitante.

Après avoir murmuré « Merci », l'adolescent referma la porte et posa le plateau sur la petite table. Reiji prit la paire de baguettes qu'il sépara en deux avec les dents, et tandis qu'il versait dans une petite assiette la sauce de soja et le vinaigre, il oublia l'existence des baguettes, et engouffra les *gyoza* dans sa bouche avec les doigts. Mais comme il mastiquait, les raviolis dégoulinèrent des commissures de ses lèvres et se répandirent sur ses genoux.

À voir ses trois compagnons en train de manger, l'adolescent eut l'impression que Reiji était un chien, Takuya un chat, Kiyoshi un cochon et il rit comme un fou en les montrant du doigt, mais eux ne lui jetèrent qu'un coup d'œil et continuèrent de manger sans lui prêter aucune attention. Malgré l'inconfort de la position assise dans laquelle il se trouvait depuis un bon moment, la poignée d'armoire dans le dos, il ne sentait pas de raideur, ni même de fourmis dans les jambes. Alors que leurs silhouettes à tous trois restaient immobiles, il avait l'impression qu'elles s'éloignaient comme au fond d'un miroir face à lui. Son cœur volait comme un petit oisillon, des vagues déferlaient comme un raz de marée, emportant son corps. Libéré de sa tête et de son corps, il flottait à la dérive dans l'obscurité noire d'encre. Soudain, il se sentit heureux sans aucune raison. Il n'avait plus envie de quitter cette obscurité, mais une voix perça un trou par lequel pénétra un rai de lumière, et ce fut la pénombre.

— On nous faisait tenir un journal, on était obligés d'écrire chaque jour des choses qui vous feraient marrer.

— Sinon, on pouvait pas faire croire qu'on regrettait ce qu'on avait fait alors j'écrivais ce machin comme un dingue.

— Ce ne serait pas le bruit de la pluie ?

Sa propre voix aussi était lointaine, il s'enfonça l'index dans l'oreille. Tout d'un coup, un rire fit des cabrioles dans son tympan qu'il prenait pour un trampoline, et il dit, secouant violemment la tête pour chasser le rire.

— C'est le bruit du train.

Tandis que subsistaient encore dans son tympan les vibrations de sa voix et les profondes résonances du rire d'un autre, il sentit tout à coup approcher un bruit énorme. Un déluge de voix sifflantes semblables à une immense armée de sauterelles, et à l'instant où il se bouchait les oreilles des deux mains pour se protéger de cette invasion, son ouïe retrouva sa fonction normale. Ce qui eut pour effet d'évincer la sensation d'euphorie qu'il avait jusqu'à présent. Un vide se fit dans son cœur, preuve que ce bonheur avait indubitablement existé, puis l'obscurité vint combler ce vide et se colla aux parois de son cœur pour ne plus le quitter. Il eut l'impression que quelqu'un fumait une cigarette dont le bout incandescent clignotait. Reiji, Kiyoshi, Takuya, c'était bien de la cocaïne qu'ils consommaient tous les trois en ce moment et non pas du tabac, mais il y avait quelqu'un d'autre dans cette pièce. Quand il fixa intentionnellement la partie plongée dans l'ombre, il lui sembla que la femme allongée sur le lit était sa mère.

— Tu as mal ? Tu souffres ? demanda-t-il tout en lui peignant les cheveux avec ses doigts, mais hormis les yeux, le corps entier était enfermé dans le mutisme, il avait le sentiment que ces yeux lisaient tout en lui, et après avoir enlevé du bout de son index les croûtes sur le bord des paupières, il les ferma.

Il trempa un essuie-main dans l'eau de la cuvette au chevet du lit puis l'essora pour lui essuyer la figure dans les moindres recoins, ouvrit ensuite le col du kimono de coton pour enlever la sueur sous les aisselles et dans le cou. Il lava l'essuie-main, l'essora une fois encore, le passa sur la plante des pieds, releva le bas du vêtement, et après avoir essuyé les mollets où les rides se dessinaient nettement comme des nervures de feuilles, l'arrière des genoux, les cuisses, il retira la couche de papier qu'il posa à côté, puis il prit dans le tiroir de l'armoire en paulownia une couche en papier neuve et un kimono propre. Lorsqu'il voulut essuyer la partie la plus sale, la vieille femme ouvrit les yeux. Il retira sa main, et quand il lui demanda « Ça t'embête ? », elle cligna lentement des yeux, alors il demanda « Tu veux que je t'essuie le dos ? », et comme elle clignait encore des yeux, il dit : « On fera le dos la prochaine fois dans ce cas. Bien, on se change », fit-il en passant la main sous elle pour la tourner doucement sur le côté, et il lui changea son kimono avec habileté.

Il regarda les trois autres qui se roulaient par terre de rire, et fronça les sourcils d'un air dégoûté comme s'il voyait des bêtes curieuses hideuses. Pourquoi riaient-ils en le regardant s'occuper de sa mère malade ?

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Il répéta sa question pour essayer de comprendre quelque chose :

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Mais au lieu de répondre, les trois garçons se roulèrent par terre de rire, pris d'un irrépressible hoquet.

Il se leva, saisit Kiyoshi par le col, et lui envoya son poing dans la figure.

— Espèce d'imbécile, c'est normal, non, que je soigne maman qui est malade, ce n'est pas drôle du tout, tu comprends !

Après avoir effleuré de la main les cheveux de Kiyoshi penché en avant, le visage dissimulé, il sentit le brouillard qui recouvrait sa conscience se dissiper tandis qu'il regardait Reiji en train d'épousseter avec ardeur autour de ses pieds une horde de fourmis innombrables. Parties de la pointe des orteils, les bestioles étaient passées sur ses mollets, et grimpaient maintenant sur ses cuisses, montaient à l'assaut de ses fesses, son ventre, son visage, jusqu'au sommet de son crâne, et quand tout son corps serait noir de fourmis, il se mettrait à hurler : « Au secours ! » Si Reiji tirait de temps en temps sur son tee-shirt, c'est parce que les taches de sueur ressemblaient à des tarentules ou des cobras. Il écarquilla les yeux de frayeur, de la salive coula de sa bouche. Allez-vous-en, ouste ! Ouste ! hurla-t-il et tout son corps fut pris de convulsions. Takuya et Kiyoshi riaient bruyamment, mais soudain pris de peur, il étala la poudre devant Reiji, et lui fourra la paille dans le nez.

— Vas-y ! Snife ! cria-t-il à Reiji qui inspira la cocaïne, et au bout de quelques secondes son corps se détendit.

La dose de cocaïne que Reiji absorbait avait considérablement augmenté depuis sa rencontre avec l'adolescent. À l'automne de l'année précédente, Kiyoshi et Takuya qu'il connaissait vaguement l'avaient emmené dans un Game Center d'Isezakichô. À leur première rencontre, Reiji n'avait éprouvé aucun intérêt pour ce garçon qui lui avait donné l'impression d'être un collégien sérieux issu d'une famille aisée, mais tous les quatre étaient allés dans un fast-food et au cours de leur conversation, Reiji avait eu l'intuition que le langage faussement poli du garçon n'était pas le résultat direct d'une bonne éducation, mais qu'il s'agissait d'une sorte de vernis dissimulant des fêlures du cœur, et qui empêchait désespérément des crevasses de s'y former. Ces fêlures chez les adolescents semblaient émettre des ondes et finissaient par constituer un réseau de délinquants juvéniles dans la société. Quand Reiji lui avait dit sur un ton léger : « Prête-moi mille yens », l'adolescent lui avait sorti un billet sans manifester aucun trouble, et Reiji s'était comporté exactement comme quelqu'un qui reprend sa monnaie à la caisse d'une supérette. Lorsque Kiyoshi lui avait

raconté que le père de l'adolescent était le directeur du Végas, Reiji avait failli lancer « Bingo ! » et pensé qu'il lui fallait à tout prix ferrer ce gros poisson. Trois jours plus tard, il les avait invités tous les trois à venir s'amuser dans une salle de karaoké, et les avait emmenés ce soir-là dans son appartement, avant de jeter un appât d'un demi-gramme de cocaïne préparé à cet effet. À chacun il avait donné deux cents milligrammes de poudre et s'en était réservé trois cents. Le groupe avait plané pendant trois bonnes heures. Dès la deuxième fois, l'adolescent avait pris en charge sans aucun problème les frais de cocaïne. Et quand le garçon se procurait un gramme pour trente mille yens, Reiji avait l'impression qu'il ne faisait pas la différence avec une dépense de dix yens sur une carte de téléphone.

— Alors, qu'est-ce que t'as promis ? lança Reiji brutalement. On a tenu notre promesse, nous.

Sa voix renfermait quelque chose de visqueux et de vulgaire.

— Combien ? demanda l'adolescent sur un ton froid.

— Pour les autres, ça pourra aller avec cent mille yens. Mais moi, j'étais dans une maison de correction, donc ce sera deux cent mille.

— D'accord ?

L'adolescent jeta un coup d'œil à Kiyoshi qui saignait du nez et à Takuya, puis ses yeux revinrent vers Reiji. Comme ce dernier lui sautait au cou les bras grands ouverts dans un geste théâtral, l'adolescent le repoussa rudement et ouvrit la fenêtre. La fille violée par le groupe les regardait d'en bas. Il fixa son regard sur elle, puis soudain la main de la fille émergea, ses ongles longs se recourbèrent dans la nuit, et elle s'étira jusque sous la fenêtre en essayant de s'y agripper. Le garçon la referma en hurlant.

Il détailla l'extérieur du Végas. Tout le bâtiment était en métal blanc, la porte d'entrée automatique vitrée était surmontée par un grand miroir en forme de demi-lune, où se reflétaient comme dans un arc-en-ciel des lumières rouges, vertes, bleues et jaunes de tubes de néon. Hormis cet élément décoratif, il n'y avait ni enseigne, ni illuminations, ni même de fleurs rappelant l'inauguration de l'établissement. L'édifice n'aurait pas détonné à côté d'une boutique des quartiers de Bashado ou de Motomachi.

Six ans plus tôt, Hidetomo, le père de l'adolescent, avait fait démolir le Palais des billes d'or créé par son père décédé, puis construire une salle de

*pachinko* de style moderne et transformé l'ancien nom en Végas. Mais dans ce quartier, on connaissait toujours l'établissement sous le nom de Palais des billes d'or. Le nom de la société Taieki S.A. avait aussi été abandonné pour celui du groupe Icare. Les commerces à l'apparence d'hôtel ou de restaurant étaient à la mode, mais le bruit courait qu'il avait choisi la sobriété à cause de sa nomination au poste d'administrateur de l'institut Hôsei.

L'adolescent fréquentait cet institut réputé dans tout le pays pour préparer à l'entrée des meilleures écoles supérieures. En témoignait le nombre de candidats reçus à Tôdai, la célèbre université de Tokyo. Hôsei participait aussi régulièrement aux grandes rencontres nationales de football, mais on n'y entraînait intensivement que les deux cents étudiants ayant obtenu les meilleurs résultats à l'examen blanc. En fait, la gestion de l'école était centrée sur la rentabilité au point que même les professeurs se moquaient d'eux-mêmes en disant que les mille autres élèves étaient de simples pourvoyeurs de frais de scolarité. Quand Hidetomo se vantait auprès de ses interlocuteurs que le bâtiment sud de l'école primaire construit quatre ans plus tôt – l'institut Hôsei était aussi doté d'un lycée et d'un collège – avait vu le jour grâce à ses donations, personne ne le croyait. À la rigueur, les gens pensaient que si c'était vrai, il ne s'agissait tout au plus que du rez-de-chaussée, mais selon ses dires, il avait réellement donné cinq cents millions de yens au cours de ces six dernières années, dont deux cents millions provenaient de la fraude fiscale. Mais plutôt que le désir de faire entrer dans cette école renommée l'adolescent et sa sœur sans examen ou quasiment, c'est surtout le titre d'administrateur qui l'avait intéressé et la possibilité d'avoir en main le clan de l'institut Hôsei en étroite relation avec le monde de la finance, de la politique et du sport. Car Hidetomo avait comme projet de développer le groupe Icare fort de huit établissements dans tout le pays, en centres de loisirs offrant toutes les possibilités, équipements de sport, salles de karaoké, restaurants, hôtel. À la moindre occasion, il donnait de l'argent au président du conseil d'administration, en tout plus de trente millions de yens sur six ans, moyennant quoi, ce docteur en économie diplômé de Tôdai n'hésitait pas à appeler Hidetomo « mon bras droit » au club et au restaurant de luxe.

L'adolescent avança tout en détaillant la salle. Des glaces avaient été placées un peu partout pour rehausser encore le plafond dont les tons dominants étaient le vert et le blanc. Les allées étaient si larges et confortables que deux personnes pouvaient se croiser sans se gêner même en faisant de grands gestes. Au fond à droite se trouvait la pièce de repos avec cabines téléphoniques insonorisées et distributeurs automatiques de boissons ou autres, mais elle était déserte. Les

billes de *pachinko* chromées dansaient dans le regard des clients en effectuant librement leurs cabrioles dans un espace restreint et aussi scintillant que Las Végas et Disneyland réunis. De retour des toilettes au fond de la salle ou du comptoir de remise des primes, les clients jetaient un œil à l'adolescent lorsqu'ils passaient près de lui et pensaient que ce jeune était venu chercher son père. Les employés, eux, relevaient prestement la tête comme des moineaux et s'inclinaient légèrement pour le saluer. Soudain pris d'un étourdissement, il s'arrêta et ferma les yeux juste un instant. Sans doute à cause de la cocaïne inspirée la veille, des lumières jaunes apparurent derrière ses paupières comme des mouchetures provoquées par un soleil éblouissant. Malgré la sueur sur ses paumes moites, il était glacé, et imagina que l'air sec et froid créait une quantité d'étincelles d'électricité statique. L'air conditionné est à la mauvaise température, se dit l'adolescent à la recherche de Hayashi, ce n'est pas fait pour retenir les clients.

Le gérant, Hayashi, n'avait pas apporté de capitaux mais fondé le Palais des billes d'or avec Hideaki, le grand-père de l'adolescent, et à deux, ils se partageaient le travail : Hideaki à la gestion, Hayashi à la direction de la salle. Cheveux blancs toujours séparés par une raie impeccable au tiers du crâne, barbe rasée de près, lunettes de presbyte à monture or fin, costume bien coupé fabriqué en Angleterre sur chemise blanche empesée, cravates Versace ou Armani, chaussures de cuir noir vernies et chaussettes de soie noire, Hayashi, debout dans la salle, aurait pu passer pour un directeur de banque. Mais de sa personne émanait une impression si étrange que même un groom d'hôtel se serait méfié de lui. Il dirigeait la salle comme au temps du Palais des billes d'or pourtant devenu le Végas.

De son côté, Hidetomo dévorait les livres consacrés à la culture d'entreprise, particulièrement les biographies de gestionnaires. En apprenant qu'un directeur de grande entreprise avait suivi dès l'âge de treize ans l'éducation spéciale des futurs décideurs, il avait demandé à l'adolescent qui venait d'entrer en première année de collège d'assister à la réunion des directeurs de succursales, et imposé à chacun d'eux de traiter le jeune garçon comme s'il était vice-président-directeur général à peine franchi le seuil de la salle.

— Hayashi n'est pas dans la salle, apparemment. Appelle Sugimoto au bureau, ordonna-t-il à l'employée préposée à la remise des primes, dis-lui de l'appeler sur son portable.

La femme rondelette entre deux âges, dans la société depuis seulement six mois, fut effrayée par les yeux si peu expressifs de l'adolescent, qui la regardait

à peine, et se jeta sur le téléphone pour appuyer sur la touche de la ligne interne.

Puis le garçon observa avec dédain la salle dont la symphonie des bruits électroniques émis par les consoles de *pachinko* constituait la musique de fond. Un sourire d'extase se développa sur ses lèvres fines à peine ouvertes. Pour lui, les clients adultes ne représentaient qu'une troupe d'animaux domestiques. Quand la télévision montrait des images d'étable ou de porcherie dans une ferme, les clients du Végas lui venaient aussitôt à l'esprit. Il avait entendu dire que la population des joueurs de *pachinko*, qui s'élevait dans tout le pays à vingt-sept millions selon son père, dépensait en une année quinze trillions de yens, dont quatre cents milliards revenaient au trésor public. Pour lui, les adultes qui lançaient des petites billes d'un coup de pouce aux heures habituelles de travail hebdomadaire sans que personne ne leur en fasse le reproche n'étaient que de vulgaires poulets inférieurs aux vaches et aux cochons. Ou plutôt non, ils leur étaient encore inférieurs, car les poulets de batterie sont élevés dans un but bien précis et terminent leur courte vie en apportant leur contribution à la société. Et à l'idée que tous, étudiants, ménagères, *salarymen*, et même professeurs, étaient des clients de *pachinko*, il ne sentait monter en lui d'autre sentiment à leur égard que du mépris. Bienvenue au Végas ! avait-il envie de crier.

Sentant une présence s'approcher à vive allure dans son dos, il se retourna. Le regard de l'adolescent et celui de Hayashi se croisèrent une fraction seconde, puis ils baissèrent les yeux à peu près en même temps.

— J'étais allé un moment du côté de la salle de Sakuragichô, excusez-moi d'être en retard, dit Hayashi en se penchant à quarante-cinq degrés, et quand il redressa la tête, il l'inclina à gauche en croisant les deux mains devant lui avant de demander : « Que puis-je faire pour votre service ? » Les commissures des lèvres se relevèrent en un sourire fabriqué, expression que ne partagea pas son regard derrière les lunettes à monture d'or.

— On caille ici ! Monte la température. (Venir de Sakuragichô en cinq minutes, c'était impossible même avec une voiture rapide.)

L'adolescent regardait de haut Hayashi en constatant qu'il était devenu plus grand que lui.

— Veuillez m'excuser.

Hayashi hocha la tête, puis s'adressa à l'employé du comptoir de la remise des primes qui retenait son souffle derrière eux, et prononça à toute vitesse :

— Va dire à Fujimaki de monter la température.

L'autre sortit en hâte de derrière le comptoir.

— Quelque chose de particulier ? demanda l'adolescent.

Sur le ton de quelqu'un qui rend compte au président-directeur général, Hayashi expliqua :

— Il y a trois jours, on a découvert que certaines primes étaient des contrefaçons. Je pourrais vous les montrer, ce sont en tout cas les meilleures imitations que j'ai vues jusqu'à présent. Comme leur valeur pièce est de cinq mille yens, les bénéfices de nos adversaires et le montant de nos pertes ne sont pas si importants que ça, n'est-ce pas, car un établissement qui fait correctement ses comptes tous les jours le découvre généralement tout de suite. À la différence des contrefaçons de cédérom qui permettent de gagner de l'argent sur une longue durée, c'est là un travail rentable sur une seule journée, n'est-ce pas ? Et comme les primes sont différentes dans chaque salle, ce n'est pas non plus avantageux puisqu'on ne peut pas en fabriquer en grande quantité.

Face au regard imposant et au ton poli de Hayashi, l'adolescent se sentit puéril et petit.

— Mais il y en a qui disent qu'il vaudrait mieux fabriquer les mêmes primes pour toute une préfecture.

Inconsciemment, le garçon avait sorti les mains de ses poches et il croisa les bras.

— À Tokyo, les primes standardisées circulent déjà. Cela dépend des pourparlers du milieu *pachinko* avec la préfecture de police, n'est-ce pas ? Elles ne sont pas encore uniformisées partout, et comme vous le dites, on est sur le point de le faire. Mais vous savez...

— Et où est votre patron ? l'interrompit l'adolescent, sentant que son exaltation faiblissait à mesure que Hayashi s'échauffait dans ses explications.

— Il ne vient pas dans la salle ces temps-ci, quand il est là, c'est au bureau.

— Ah bon, fit l'adolescent qui tourna les talons, les lèvres étroitement serrées.

Après une légère inclinaison de la tête, Hayashi regarda s'éloigner de dos la silhouette qui était en train de ressembler point par point à son père.

Le bureau se trouvait au premier étage d'un vieil immeuble en brique dont le rez-de-chaussée, voisin du Végas, était occupé par un petit restaurant de viande grillée. Quand il jeta un coup d'œil à l'intérieur entre les lettres dorées d'Icare

collées sur la vitre enchâssée dans la porte, deux dobermans foncèrent sur lui en aboyant comme des fous. Sugimoto, qui s'était approchée derrière les chiens, arbora un sourire dans le regard, caressa le dos des dobermans debout contre la porte et qui griffaient la vitre avec leurs pattes de devant, puis ouvrit la porte de la main gauche. Elle mit les bras autour du cou des deux chiennes, qu'elle avait baptisées Doll et Bell, et tout en se laissant lécher la figure elle faisait aussi entrer et sortir sa langue. B-o-n-j-o-u-r-K-a-z-u-k-i-c-h-a-n, parvint-elle à articuler. Secrétaire privée et gardienne du coffre de Hidetomo, Sugimoto travaillait au bureau depuis vingt ans, et à son insu elle était surnommée l'impératrice du Végas.

Sugimoto prit l'adolescent par les épaules avec la main qui s'était éloignée des chiens, et demanda « Tu veux du thé d'orge froid, ou bien du coca ? » mais il ne répondit pas.

Hidetomo se redressa à moitié pour s'approcher du garçon mais il se ravisa, appuya sur la touche de la ligne intérieure du téléphone et hurla « Appelle Hayashi ! » Puis il fit remonter lentement son regard rempli de colère le long des bras de son fils, immobile de l'autre côté de la fenêtre, puis les épaules, les joues, et tout le visage.

— Ne viens plus dans cette salle, et arrête de jouer au directeur de *pachinko* pour quelque temps. Tu croyais que je ne savais pas depuis quand tu n'allais plus à l'école, Kazuki ? Ton professeur principal, Shimada, m'informe de tout. Je me moque de cette école de merde, mais après cette affaire, faut y aller sérieusement pendant un moment. Ne fréquente plus cette bande, Kazuki, plus du tout. On dit que ces types-là sortent de tôle. Mais vous savez, Sugimoto, un viol collectif à leur âge n'est pas un crime si terrible, ils ne seront pas sanctionnés sévèrement.

Tels furent les mots de Hidetomo qui saisit la tasse que la secrétaire avait posée sur la table et la vida d'un trait.

— Ah bon, dans ce cas, il faut que je fasse attention moi aussi, fit Sugimoto la bouche toute poisseuse de sourire.

Un coup fut frappé à la porte, et Hayashi entra puis avança le dos bien droit jusqu'à un mètre du bureau de Hidetomo, où il salua d'une inclinaison du corps à quarante-cinq degrés.

— Dis donc, Hayashi, c'est quoi le nom de ta fille ?

— Yôko, monsieur le directeur. Les coins de la bouche de Hayashi s'écartèrent pour façonner un large sourire en travers du visage.

— Elle fait l'actrice, hein, je l'ai vue dans un hebdomadaire ou quelque chose comme ça, comment peut-elle être actrice en étant aussi moche ?

Sugimoto poussa un petit cri. « Patron, le réprimanda-t-elle, ce n'est pas vrai ce que vous dites ! Elle est mignonne, vraiment très mignonne », mais les coins de bouche de Hayashi s'écartèrent plus encore.

— Moi, je connais ta fille depuis le temps où elle n'était même pas capable de planter une allumette dans sa chatte. Écoute, elle fait du cinéma porno.

— Il paraît que ce n'est pas du porno, monsieur le directeur, mais du cinéma érotique.

Le sourire sur le visage de Hayashi s'était durci comme du verre et il n'essaya pas de le déformer.

— Essaie donc de m'expliquer la différence entre le cinéma porno et le cinéma érotique, Hayashi !

Hayashi avait la tête penchée comme un chien qui a laissé échapper les instructions de son maître, mais il la releva après avoir transformé son embarras en sourire.

— Je ne sais comment m'excuser.

— Je t'ai posé une question ! Quelle est la différence entre le cinéma porno et érotique, Hayashi !

Hidetomo frappa la table avec son poing, et cracha les mots posés sur sa langue tout en observant le visage de Hayashi.

— Allons, Hayashi, dis-moi un peu la différence.

— Apparemment, le porno ce sont des films obscènes que regardent les hommes adultes, tandis qu'un film érotique c'est du cinéma, c'est-à-dire une œuvre artistique. Je n'en ai jamais vu, mais ce doit être quelque chose de ce genre.

— Ouais, ah bon, je me fous de tes explications, Hayashi. Amène ta fille ici, demain.

— Entendu, monsieur. De quoi s'agit-il ?

— Quand as-tu baisé une fille récemment, Hayashi ?

Le bruit assourdissant de l'express Tokyo-Yokohama passa au milieu du silence de Hayashi.

— Je te dis que je vais t'acheter ta fille ! Tu sais combien tu me dois !

Le sang afflua brusquement dans la tête de l'adolescent, et fit un vague bruit comme si les moulins de la Hiérarchie se mettaient à tourner tous ensemble et à moudre le grain pour la farine. Il se leva d'un bond. Les mouvements du garçon se reflétèrent comme au ralenti dans les yeux de Hidetomo, Sugimoto et Hayashi. Il avait quitté le canapé pour passer derrière son père et avait disparu de son champ visuel. Quand il saisit un club dans le sac de golf appuyé contre le mur, l'angoisse se lut brusquement dans les yeux de Sugimoto, et les lèvres tremblantes, l'adolescent frappa avec le club sur la tête des dobermans. Il évalua mal la distance. Et ce ne fut pas le choc d'un fort impact ayant frappé et brisé le crâne du chien qui rebondit dans sa main, mais une résistance bien plus douce. En outre, ce n'est pas la tête du club qui toucha le ventre mais la partie mince au milieu. Le chien gémit de douleur, et après avoir reçu la première attaque, il s'écarta d'un bond alors que le geste suivant allait l'assaillir et gronda en montrant les crocs. L'adolescent se retourna, agita le bras vers le bas sur l'autre chien qui s'était arc-bouté, la mâchoire posée à terre, prêt à bondir. Le club frôla l'oreille de l'animal et cingla le linoléum du sol. Les cris aigus et discordants de Sugimoto retentirent dans toute la pièce. Il leva le club, et cette fois sa juste évaluation de la distance lui permit de frapper dans le mille. Le chien tomba en crachant de l'écume de sang en même temps qu'il hurlait à la mort, il se débattit des quatre membres puis les relâcha. Son ventre se gonfla, se vida, se gonfla encore, la bête respirait toujours, mais l'instant suivant, un courant électrique parcourut le corps de l'adolescent, il sentit sa tête s'engourdir depuis le haut du cerveau jusqu'au cou, et tous ses sentiments furent emportés avec son vertige. Il recula d'un pas et agita le club en visant sa cible. Sugimoto se voila le visage des deux mains. La tête de l'animal se fendit, béante, et le sang mouilla copieusement le pelage court, mais prise dans son élan la main du garçon n'arrêtait plus. Il le frappa violemment plusieurs fois. Il toucha le dos et le derrière, et à chaque fois on entendait le bruit abominable des os qui se brisent. Le sang et la cervelle giclèrent sur le bas de son pantalon et sur ses Reebok. La tête de l'animal se tordit de manière informe, ses yeux devinrent vagues comme ceux d'un clochard ivre et endormi, et toutes preuves qu'il était encore vivant avaient disparu. L'adolescent s'approcha de l'autre chien qui gémissait dans un coin de la pièce, il allait abattre violemment le club sur sa tête, mais à l'instant où il vit l'expression triste des yeux levés vers lui pleins de douleur de la bête abattue qui haletait, la langue pendante, il comprit ce qu'il avait fait. La bouche déformée de terreur, les trois adultes retenaient leur souffle en regardant alternativement le garçon et l'animal.

— Vous n’avez aucune fierté ! cria-t-il, la mâchoire tremblante comme si elle résistait aux muscles des joues.

Son estomac se tordit, sa gorge lui fit aussi mal que s’il avait le gosier en feu. Il passa près de la tête de l’animal aplatie au sol toute rouge, tourna la poignée de porte qui resta inébranlable. Il essaya de nouveau quand elle s’ouvrit d’un coup, et il faillit tomber à la renverse. Quelqu’un laissa échapper quelque chose et il se retourna, mais leurs silhouettes ne lui semblaient être que des ombres qui se balançaient lentement. Quand il sortit, penché en avant, un air tiède afflua dans ses poumons, l’excitation et la tension se transformèrent en nausée, il sentit que pour un peu, il allait vomir. Mais après avoir retrouvé l’équilibre en laissant ramper sa main sur le mur, chancelant, il descendit l’escalier. Au moment où ses chaussures touchaient le trottoir, un vertige l’envahit comme s’il s’était soûlé.

Il fit glisser l’une après l’autre ses semelles sur l’asphalte. Son pas incertain était celui d’un enfant qui marche pour la première fois avec des chaussures. Si quelqu’un l’avait croisé, il aurait remarqué les tremblements du garçon, mais il n’y avait pas âme qui vive. Son visage tremblait, mais aussi ses cheveux, son dos, tout son corps, et ayant senti une odeur répugnante, il réalisa qu’il avait uriné dans son pantalon.

— Vous revenez du golf ?

Quand il leva la tête pour voir qui lui adressait soudain la parole, il vit Kanamoto, un petit sourire aux lèvres d’inspecteur de police qui a un coupable devant lui. L’adolescent voulut lâcher la poignée mais ses doigts refusèrent d’obéir, et le club restait collé à sa main qui ne cessait de trembler. Quand Kanamoto lui prit le club, l’adolescent comprit enfin qu’il était dans le tunnel sous la voie ferrée.

— Vous voulez que nous nous arrêtions dans un café ?

— L’or, ça vaut combien ?

Kanamoto, qui eut la chair de poule en entendant la voix candide et douceuse de l’adolescent, regarda fixement son visage en se disant que non, ce n’était pas possible, il n’aurait pas tué quelqu’un !

— Pour l’instant, appuyez-vous un peu contre le mur.

Il y a des types qui vieillissent d’un coup et d’autres qui retombent en enfance après avoir tué quelqu’un, se dit Kanamoto, tandis que le visage de ces voyous du quartier d’il y a une trentaine d’années lui revenait à l’esprit. Du temps où le garçon était encore un enfant, Kanamoto avait presque renvoyé avec

des menaces l'employé du Palais des billes d'or qui s'occupait de lui, pour devenir son compagnon de jeux. Tout en trouvant étrange que ce dernier préfère s'amuser dans ce quartier, plutôt que d'aller dans les grands magasins et les boutiques de jouets, Kanamoto, qui connaissait les moindres recoins de Koganechô, lui avait tout montré. Le garçon avait fini par se séparer de lui quelques années plus tôt seulement, le saluant à peine quand ils se croisaient par hasard.

— Des lingots d'or, ça vaut combien pièce ?

Le visage de Kanamoto lui parut soudain jauni par le soleil alors qu'aucun rayon ne pénétrait l'ombre jusque-là. Ces mots marmonnés lui restaient collés comme de la crème de lait chaud aux gencives, à la langue, à l'intérieur des joues. Mais pourquoi l'ai-je questionné sur l'or ? se demanda l'adolescent.

Kanamoto hocha la tête d'un air dubitatif.

— Un kilo, ça doit faire un million, un million trois ou quatre cent mille yens, à peu près, n'est-ce pas ? Ces temps-ci, je ne m'occupe pas beaucoup d'or. Si tu veux absolument le savoir, mon garçon, je vais me renseigner, mais que se passe-t-il ?

— Rien, rien, c'est bon. Je voulais juste poser la question.

Il avait parlé sur le ton de la familiarité pour combler le vide qui s'était produit entre les mots, Kanamoto et lui, mais il avait maintenant l'esprit dans le vague.

Kanamoto fut saisi d'épouvante à la vue du regard absent de l'adolescent.

— Tu n'as pas l'air d'aller bien, mon garçon !

— Si, si, tout va bien.

Kanamoto voulut dire quelque chose et ses dents en or brillèrent, quand il sentit l'odeur de la tête du club.

— Bon, au revoir.

L'adolescent salua mollement de la main droite, et se dirigea vers un endroit ensoleillé. Kanamoto le saisit par le bras.

— Je te raccompagne en taxi.

— J'ai tué un chien. C'est bizarre de prendre un taxi après avoir tué un chien. Je vais prendre un peu l'air, et je rentrerai en train. Lâche-moi !

Comme il souriait en secouant la tête comme un enfant qui refuse quelque chose, Kanamoto le laissa, et regarda s'éloigner la silhouette du garçon qui, contre toute attente, s'était mis à marcher d'un pas ferme.

L'adolescent entendait le bruit métallique de travaux de construction quelque part à proximité, mais il ne pouvait pas voir en dessous car il se trouvait sur le quai d'une ligne coincée entre d'autres voies ferrées aériennes. Il voyait le toit-terrasse de l'immeuble où se trouvait le bureau du Végas. Un corbeau tourbillonna dans un bruissement d'ailes, et se posa sur le réservoir d'eau. Combien de corbeaux tourbillonneraient ainsi si on avait déposé là le cadavre du chien ? L'adolescent se souvint d'un enterrement parsi vu dans un documentaire à la télévision. L'aigle qui tournait élégamment dans les airs faisait penser à une cérémonie sacrée et cruelle, mais dès qu'il battait des ailes, accroché à la dépouille humaine dont il déchiquetait la chair et les globes oculaires avec son cri rauque, alors il devenait grotesque. Pour ces funérailles, on transportait le corps à un endroit susceptible d'attirer facilement le regard du rapace, puis la famille du défunt découpait le corps avec un couteau et étalait les morceaux pour que l'oiseau le mange facilement. Après avoir séparé les tendons et les muscles des bras, sorti les viscères, ils s'éloignaient, oui, c'était bien ça. L'adolescent sentait le sang qui brillait comme une nappe d'huile remplir lentement le vide obscur au fond de sa tête. Un tissu blanc mis à sécher devant le réservoir d'eau ondoyait en claquant dans l'air. Pourquoi faisait-on sécher du linge à cet endroit ? Personne ne vivait dans cet immeuble, et sitôt sec il était de nouveau sale, pourtant, c'était sûrement le restaurant de viande grillée du rez-de-chaussée qui l'avait étendu là, et cette nappe flottait si fort au vent qu'elle semblait prête à s'envoler. L'adolescent humecta ses lèvres sèches, et se dirigea vers un distributeur automatique de boisson, quand un train rouge arriva juste à quai en couvrant le bruit des travaux.

Comme c'était un après-midi de semaine, il n'y avait personne dans le wagon où monta l'adolescent. Préoccupé par ses fesses mouillées par l'urine, il s'assit sur un siège vert usé çà et là à cause du frottement, avec des poils pelucheux blanchâtres, et attendit que le paysage de l'autre côté de la fenêtre entre en mouvement. Il aurait voulu aller jusqu'au terminus à Misakiguchi, mais pour rentrer chez lui, il devait monter dans un train en direction inverse, descendre à Yokohama et changer de train. Était-ce parce que ce train roulait sur une voie aérienne, ou parce que le wagon était vieux, toujours est-il qu'il tremblait horriblement. Depuis son enfance, chaque fois qu'il prenait l'express Tôkyô-Yokohama, il était tendu, avec l'impression désagréable que le train allait se renverser.

Même à Hinodechô, il ne monta qu'un seul passager. L'homme s'assit juste en face de l'adolescent, alors que tous les autres sièges étaient vides, et croisa les pieds et les mains. Le garçon baissa le regard. L'homme avait les yeux fixés sur lui. Il essaya de se calmer en se persuadant que l'inconnu regardait le paysage derrière lui, mais dans ce cas, pourquoi s'était-il assis juste face à lui ? Il frémit. Un inspecteur de police ? Il voulut se rendre dans le wagon voisin mais son corps refusa de bouger. C'était peut-être un dealer, ou peut-être quelqu'un du bureau gouvernemental de répression du trafic des stupéfiants déguisé en dealer. L'adolescent serra inconsciemment par-dessus sa chemise le pendentif sur sa poitrine.

La veille de sa rentrée à l'école primaire, il avait descendu pour la première fois l'escalier qui menait au sous-sol, à la demande de son père. Alors que celui-ci faisait toujours beaucoup de bruit dans la descente comme s'il battait la mesure, ce jour-là, il s'était montré aussi discret qu'un chat qui s'approche de sa proie. Le garçon découvrit une porte, fermée à double tour. Son père choisit une clé parmi la dizaine suspendues au porte-clefs, ouvrit la serrure, puis lui fit signe d'entrer.

À gauche de la porte d'entrée, étaient disposées sur une étagère des bouteilles de whisky et de cognac, de face se trouvait un lit deux personnes, tout au fond à droite, une chaîne stéréo, à sa gauche, une grande étagère décorative qui exposait une collection de sabres et d'épées. La pièce faisait une vingtaine de tatamis recouverts d'un tapis persan avec une table et un canapé en cuir noir pour seul mobilier.

— Enlève ton haut.

Le garçon enleva en silence son sweat-shirt, comme le lui demandait son père, lequel lui mit autour du cou un pendentif en or sorti de sa poche. Ses nom, adresse et numéro de téléphone étaient gravés dessus. Son père alluma la stéréo, qui diffusa deux arabesques de Debussy.

— Ce que j'aime, c'est la musique de Tchaïkovski et Debussy. Toi aussi, n'écoute que du classique. Regarde, ce truc permet d'identifier quelqu'un. Les soldats américains en portent tous un au cou. Si tu as un accident, et que tu portes ce truc, on me préviendra. Mais tu n'auras pas d'accident car c'est une amulette. Ne le montre à personne, et ne le perds pas.

Le garçon caressait le pendentif entre le pouce et le majeur, prenant plaisir à toucher cette matière douce comme de la soie, quand il entendit son père lui

ordonner à nouveau « Aide-moi ». Ils poussèrent le canapé et la table loin du tapis. Son père le roula d'une main experte, et lorsqu'il eut retiré des lattes du parquet, le garçon vit un réduit cimenté d'un mètre carré et demi. Comme son père le désignait du doigt sans mot dire, il s'agenouilla pour y jeter un œil, et découvrit des tas de lingots d'or. Tout devint calme alentour comme si les bruits s'étaient transformés en lumière. Il se retourna : les yeux de son père plantés derrière lui étaient rivés sur les lingots d'or.

Combien de temps s'écoula-t-il ainsi ? Peut-être une seule minute en réalité. Son père baissa le volume de la stéréo et ouvrit soudain la bouche.

Il parla d'une voix rauque et basse, proche d'un gémissement, la gorge nouée visiblement.

— Un jour, ils seront à toi. Ils devraient revenir à Kôki en fait, mais cela n'aurait pas de sens pour lui. Tout sera à toi un jour.

— Quand ?

— Ce sera à toi à ma mort, dit son père d'une voix mystérieuse comme s'il avait perdu quelque chose.

Au moment où il aperçut la file de taxis en bas de l'escalier à la gare d'Ishikawachô, il leva la main alors qu'à l'origine, il n'avait aucune intention d'en prendre un. Il donna au chauffeur le numéro d'une voix éteinte pour éviter que celui-ci ne rage d'indignation à l'idée d'être exploité par un enfant, puis après s'être assuré que son pantalon était quasiment sec, il s'adossa au siège et fit semblant d'être malade, la main sur le front, réussissant à le convaincre de son état.

— C'est devant Saint-Joseph, on y sera en moins de dix minutes, mais n'hésite pas à me le dire si tu te sens mal, dit l'homme inquiet, avant de remonter lentement la côte Jizôzaka.

L'adolescent entrouvrit les yeux et regarda le paysage. Les branches d'arbres qui dépassaient du mur de clôture de l'école confessionnelle ombrageaient la rue. Si quelqu'un prenait en photo ce quartier de carte postale et le montrait en disant : voilà l'Amérique ! personne n'en douterait, songeait-il chaque fois qu'il passait dans cette rue. Il se fit déposer devant l'école Saint-Joseph, descendit sur une dizaine de mètres la pente qui menait à Motomachi et s'arrêta devant un grand portail en fer. La maison blanche rectangulaire à l'allure de forteresse entourée par un mur d'enceinte qui faisait facilement deux fois sa taille n'avait

pas de fenêtres visibles de la rue. Sans doute voulait-on se garder des invasions de l'extérieur, mais l'édifice semblait aussi conçu pour cloîtrer les gens à l'intérieur. Le grand-père du garçon, mort trois ans plus tôt, avait lui-même dressé les plans et construit cette maison. L'adolescent appuya ses doigts sur le lecteur d'empreintes digitales à l'entrée, et le portail s'ouvrit. Son père avait voulu une telle forteresse par crainte d'un kidnapping de ses trois enfants, mais plutôt que d'avoir peur pour la vie de sa progéniture, il devait surtout craindre de se voir réclamer une fortune. Peut-être souhaitait-il exhiber le fait que son immense richesse entraînait un risque de kidnapping. Une Benz noire et une Porsche rouge étaient garées sous le vaste porche à l'intérieur de la propriété. Aujourd'hui, son père avait pris la BMW gris métallisé.

Tandis qu'il marchait dans l'allée pavée de pierres rondes qui traversait la pelouse depuis le portail jusqu'au vestibule, il sentait la bise sur ses joues, et l'odeur d'herbe lui chatouillait les narines. Des pourpiers à grandes fleurs s'épanouissaient dans le parterre bordé de pierres proche de la porte d'entrée. Rouges, jaunes, blanches, elles fleurissaient toujours l'été venu, sans aucun apport d'engrais ni d'eau. Près de l'entrée s'étendait une terrasse avec une table et un transat, mais si on s'en approchait tant soit peu, on voyait bien qu'ils étaient abîmés par les intempéries, presque autant que des meubles jetés dans une décharge. À l'intérieur de la maison, son frère l'entendait sûrement marcher. Il disait que les bruits du frigidaire tout comme celui de la climatisation l'agaçaient et l'empêchaient de lire, et le vol d'un hélicoptère dans le ciel par exemple lui donnait un terrible mal de tête. La main qui tenait le trousseau de clés était moite de sueur, l'odeur du métal lui piqua le nez. Au moment où il ouvrait la porte, après avoir tourné la clé dans la serrure, le sourire de son frère lui sauta au visage.

— Bonjour !

— Bonjour, marmonna-t-il.

Kôki sauta pieds nus dans le vestibule pour se pendre au cou de son frère. Il le serra fort comme pour communiquer avec lui dans le profond silence par l'intermédiaire de ses bras, et le regardait avec des yeux gais chargés de douceur qui semblaient demander quelque chose. Ses joues gonflées un peu tombantes, son large front proéminent, ses paupières bouffies, et ses yeux très écartés lui donnaient l'air d'une poupée en porcelaine. En réalité, il était si mignon tout jeune que les gens dans la rue s'exclamaient : oh, on dirait une vraie poupée ! Mais avec l'âge, son nez sans protubérance pratiquement plat, ses narines

relevées vers le haut aux deux trous découverts, ses lèvres épaisses toujours entrouvertes, faisaient un drôle d'effet.

— Je suis crevé. Je suis allé dans la salle de *pachinko*.

— Alors, tu dois monter l'escalier, aller dans le bain, mettre de l'eau chaude, enduire ton corps de mousse de savon, et l'enlever avec l'eau de la douche pour te réchauffer. Si les monstres dans ta tête ne disparaissent pas, tu dois t'essuyer avec une serviette de bain, te sécher les cheveux avec un séchoir, dormir la tête sous l'oreiller et ne pas rêver. Ne crois pas que je ne sais rien faire, Kazuki. Je veux devenir intelligent comme toi.

La voix métallique et enrouée lui chatouilla les oreilles. Kôki ne muait pas ni ne souffrait d'un rhume, il avait cette voix enrouée depuis ses quatre ans, âge auquel il avait commencé à parler, et c'était également l'une des particularités de la maladie de Williams.

Son frère se haussa sur la pointe des pieds et fit déferler sur lui son sourire en le serrant contre sa poitrine. Ils avaient eu la même taille à peu près jusqu'à la troisième ou quatrième année de l'école primaire, puis il avait dépassé un jour son frère aîné, et faisait maintenant dix centimètres de plus. Kôki caressa son long cou de girafe et le frappa légèrement à l'épaule, avant de s'écarter de lui.

Kyôko les regardait comme si elle les comparait tous les deux. Quand Shimamura, la nouvelle femme de ménage qui s'occupait de son frère, prenait un congé, il demandait discrètement à Kyôko de venir, sans le dire à son père.

Un jour, à la fin de l'année dernière, il était tombé par hasard sur Yôko, la fille de Hayashi, à Motomachi. Celle-ci se promenait avec une amie de son âge. Quand il avait pris place au café en se joignant à elles sur leur invitation, Yôko avait donné un petit coup de coude à la jeune fille assise à ses côtés « Tu sais qui c'est ? » avait-elle demandé à l'adolescent avec un rire. Mais il avait répondu les yeux baissés qu'il ne savait pas. Elle avait de nouveau ri en lui poussant légèrement le menton du doigt, et insisté : « Regarde bien, elle a toujours la même tête, c'est Kyôko-chan, ton amie d'enfance, Yasuda Kyôko ». C'était la fille de Yasuda qui s'était suicidé. D'après les dires de Yôko ce jour-là, Hayashi avait inscrit à l'Aide sociale à l'enfance Kyôko et sa sœur Haruko, devenues orphelines, et plusieurs fois par an il les prenait chez lui et les emmenait à Disneyland ou ailleurs. Kyôko avait dix-sept ans, comme Yôko. Une fois ses études au collège terminées, elle était sortie de l'Aide sociale. Yôko avait finalement expliqué que son amie travaillait maintenant comme serveuse dans un restaurant de Sakuragichô sur la recommandation de Hayashi, et lorsqu'elle avait

dit : « Allez, échangez donc vos numéros de téléphone », Kyôko avait un léger sourire aux lèvres.

C'est l'adolescent qui avait téléphoné le premier. Lors de leur première rencontre en tête-à-tête, à chaque question qu'il lui posait, Kyôko se contentait de faire de brèves réponses : « oui », « non ». Il avait pourtant rougi en réalisant qu'il bavardait depuis trois bonnes heures alors qu'il se montrait plutôt taciturne d'habitude. L'envie l'avait saisi de lui offrir un cadeau, mais il n'en avait rien fait, et quand, au moment du départ, il avait voulu lui donner trente mille yens, elle lui avait posé sa première question : « Tu veux m'entretenir ? » Il avait donc renoncé à son idée. Il s'était senti blessé de ne pouvoir exprimer sa sympathie pour elle, et sèchement, il avait dit « On pourra se rappeler ». Ils s'étaient séparés sur ces mots.

— Kôkô, je vais un peu travailler dans la chambre avec Kyôko.

— D'accord. Entendu.

Kôki s'en alla vers le séjour avec la démarche d'une femme enceinte le mois de son accouchement qui maintient son ventre proéminent.

Sa chambre, où Kyôko mettait les pieds pour la première fois, était une pièce très ordinaire de collégien ou sont rangés pêle-mêle posters, cassettes, ordinateur, cassettes vidéo, outils de travail tels que carnets, manuels scolaires et boîtes de crayons. Cette pièce ordinaire étonna Kyôko, qui rit de sa propre surprise. Après tout, c'était un collégien.

Le son d'un piano monta l'escalier à vive allure et se glissa dans la pièce par les interstices de la porte. Derrière ses paupières se dessina la main de son frère qui bondissait énergiquement sur le clavier d'une manière comique : il plantait droit le pouce sur les touches, son annulaire et son petit doigt recourbés. Kôki ne savait pas lire les notes de musique. Quand leur mère était encore à la maison, il avait appris en regardant les mouvements de doigts du professeur de piano qui venait une fois par semaine, mais désormais il écoutait plusieurs fois le même CD d'un morceau qui lui plaisait et faisait des exercices assis devant le piano pendant des heures. L'adolescent ignorait pourquoi une personne atteinte de la maladie de Williams avait ainsi une excellente oreille.

Kyôko, assise à l'extrémité du lit, et lui, sur une chaise, écoutèrent pendant un moment le son du piano.

— Ferme les yeux.

— Oui.

Kyôko ferma les yeux, les mains posées sur ses cuisses.

L'adolescent enleva son tee-shirt, baissa son pantalon et son slip, et se retrouva tout nu. Ne lui restait que son pendentif collé sur sa poitrine.

— Je dois puer.

— Oui.

Il ne pouvait plus parler. Ses lèvres remuèrent, il essaya d'appeler, mais les mots ne sortaient pas. Tandis qu'il s'efforçait de parler, un long moment, plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il ne parvienne à ouvrir la bouche.

— J'ai pissé dans ma culotte.

— Mais pourquoi ? demanda Kyôko, les yeux toujours fermés.

— J'ai tué un chien.

— Pourquoi ?

— J'en sais rien.

Kyôko ouvrit les yeux, regarda fixement l'adolescent et, après un petit hochement de tête, se leva pour sortir de la pièce. Elle revint au bout de plusieurs minutes avec une serviette mouillée, s'agenouilla et commença à essuyer le corps de l'adolescent puis l'obligea à se lever. Il resta ainsi debout en se mordillant les lèvres. Une fois fini de l'essuyer, Kyôko lui donna des vêtements de rechange, pris dans le tiroir de la commode, un slip et un tee-shirt sortis de la pile de vêtements correctement pliés.

L'adolescent toucha le bras de Kyôko. Elle-même toucha le bras du garçon. Ne sachant ce qu'ils devaient dire, ou faire, les deux se regardaient dans les yeux, désorientés. Il passa les bras autour du cou de Kyôko et ferma les yeux. Ses lèvres s'approchèrent des siennes. Kyôko aussi ferma les yeux. Puis ils s'allongèrent l'un sur l'autre sur le lit, leurs bouches jointes, et se mirent à sucer leurs lèvres respectives. S'il lui demandait de coucher avec lui, elle ne refuserait pas, pensa l'adolescent, mais pour le moment, il n'en avait pas envie. La mélodie du piano couvrait le tumulte des flots qu'il entendait rugir tout au fond du cœur de la jeune fille. Il se releva lentement, s'assit au bout du lit, puis redressa Kyôko, et, côte à côte, ils écoutèrent de toutes leurs oreilles le son du piano.

Après un long moment, Kyôko posa la main sur son épaule. Il se tourna vers elle, et lui aussi posa la main sur son épaule. Les mains de la jeune fille remontèrent lentement, au rythme de la musique, elle lui prit le visage entre ses deux paumes, et quand elle le serra fortement contre sa poitrine, le son du piano

emplit la pièce. Le garçon ferma les yeux en état d'apesanteur, et tout en priant pour qu'on le laisse ainsi flotter éternellement, il tendit l'oreille au tumulte des flots de Kyôko et à la mélodie du piano.

— Kôki devrait devenir pianiste professionnel !

Les paroles de Kyôko le frappèrent en plein cœur au lieu de retentir dans ses tympans, et elles résonnaient maintenant dans son corps vide.

— Mais c'est impossible, bien sûr !

— Il n'aimerait pas donner un concert dans une petite salle ?

Kyôko exprimait sa pensée après avoir écouté Kôki au piano pendant deux heures de suite dans la journée. Elle allait dire « On pourrait même inviter des gens ici dans cette maison sans louer de salle », quand l'adolescent se leva et fit sèchement « Rentre chez toi » en lui tournant le dos.

Kyôko arrangea le lit et sortit de la chambre en silence. Le garçon se mettait fréquemment en colère sans qu'elle comprenne pourquoi. Lorsqu'il bouillonnait ainsi, il était inutile d'insister.

Il ne demandait pas d'excuses pour ce qui aurait pu le rendre furieux, il s'abandonnait juste à la colère. Bien que le foyer du séisme fût à l'intérieur de son cœur, lui-même n'avait pas la force de la maîtriser.

Les feuilles du ginkgo qui continuait de s'enraciner depuis au moins deux cents ans fondaient jour après jour, et interceptaient les rayons du soleil couchant, collés contre la fenêtre de sa chambre. Ceux qui réussissaient à filtrer à travers et entre les feuilles au gré des mouvements du vent dansaient sur le front du garçon allongé sur le dos dans son lit, mais ils perdaient peu à peu de leur éclat, et son visage comme son corps se fondaient dans le crépuscule mélancolique. Il serra les paupières, dans l'attente d'une apparition. Il regardait fixement l'obscurité depuis l'âge de sept ans, et sentait la présence de choses qui fourmillaient dans le noir, mais elles disparaissaient juste avant d'avoir pris une forme distincte. Il avait compris que pour voir l'invisible, il devait se fabriquer un cristallin dans le cerveau, sorte de troisième œil capable de réfracter la lumière même dans les ténèbres. Si cela s'avérait impossible, il devait faire entrer la lumière dans sa tête, mais comment s'y prendre dans ce cas, il ne connaissait rien à l'alchimie ? Il n'y avait aucun bruit dans la maison. Les tympans de son frère, où le silence retentissait sans doute plus intensément que chez les autres, devaient trembler à cause du bruit du frigidaire et des

craquements de la maison, mais lui-même ne percevait que faiblement le frottement des feuilles du ginkgo sur la vitre. Il grimaça à l'odeur du sang des dobermans qui imprégnait ses muqueuses nasales, il se frotta les narines, puis renifla ses bras et ses mains, mais il ne sentit qu'une odeur de sueur. Il avait la peau moite de cette sueur qui jaillissait de tous ses pores. Il se souvint du visage d'un homme agonisant vu à la télévision voilà bien longtemps, dont le sang jaillissait ainsi de tous les pores. Les médecins dissimulaient entièrement leur visage et leur corps sous des vêtements blancs de protection semblables à des tenues d'hommes de l'espace pour ne pas être contaminés par un virus. Avoir le corps dévoré par un virus est la pire des morts. À l'instant où il pensa qu'il deviendrait fou si l'un d'eux envahissait sa tête, il eut l'impression que les cellules de son cerveau subissaient une invasion virale, et il se leva de son lit pour se coller dos au mur, la tête prise entre les mains comme pour une passe de basket-ball. La peur et le noir se concertaient pour le harceler. Il ne craignait pas le noir en soi. Mais il se sentait captif d'une peur sans substance, de même que pour l'espoir. Il souhaitait ardemment voir la peur s'abattre sur lui, et ne voulait pas être surpris par l'espoir. L'espoir est une maladie qui ne touche que les adultes. Depuis qu'il comprenait le sens des mots, il était persuadé qu'une catastrophe surviendrait, et dans son cerveau, il avait enregistré toutes les peurs : accident de la circulation, suicide, démence, kidnapping, virus. Pour dominer sa peur, il faudrait seulement qu'il devienne adulte, ou plutôt non, il ne pourrait devenir adulte qu'une fois la peur vaincue. Alors, le moment serait venu pour lui. Jusque-là, il passait son temps à faire simplement des aller-retour école-maison, mais il attendait que se jette sur lui une peur évoquant une peau écorchée. Une peur à vif. Néanmoins, celle-ci repoussait sans cesse le moment de sortir, et laissait traîner son ombre dans le corps de l'adolescent. Seule la colère était capable de vaincre la peur. Lui-même attendait le jour où ces deux-là entreraient en collision, et l'angoisse comme l'impatience de constater que le moment venu n'arrivait toujours pas, étaient des sentiments familiers chez lui. Il attendait que l'odeur de la peur se répande partout dans ses narines. Celle du sang des chiens avait déjà disparu. Il tendit la main vers son bureau pour attraper une cigarette, mais saisit à côté un bonbon au menthol qu'il jeta dans sa bouche. Il avait entendu Reiji et les autres raconter leurs histoires de centre de rééducation pour adolescents ou de maison de correction, et se demandait en quoi ce monde était différent de celui où il vivait. L'unique différence, à la rigueur, se résumerait à la liberté. Lui pouvait utiliser librement son ordinateur, aller à la supérette, fumer et boire de l'alcool. Mais alors, si cette sensation avait de l'intérêt, pourquoi restait-il allongé sur son lit, les yeux ouverts dans le noir, pourquoi se sentait-il emmuré, le corps pris dans du plâtre, pourquoi les lumières

fluorescentes de la supérette lui faisaient-elles penser à une prison comme au cinéma ? Reiji et les autres ne se rendaient pas compte que dans la liberté, la peur aussi montrait les crocs.

L'animosité qu'il éprouvait pour Kyôko provenait de la manière irresponsable dont elle avait parlé de son frère. À quoi cela servirait-il de laisser des étrangers l'écouter jouer du piano ? Si l'on prenait cette initiative pour faire plaisir à son frère, il faudrait réunir du monde tous les jours. Et lui serait obligé de vivre dans l'attente quotidienne d'un public. Kyôko, qui ne comprenait pas du tout combien il était cruel de faire naître un tel espoir, se montrait d'une insensibilité incroyable. La nature véritable de la peur qui hantait son frère venait de son incapacité à marcher seul librement, à vivre seul. Ou plutôt non, ce n'était pas de la peur, mais seulement la souffrance de ne pouvoir sortir seul. Ce sentiment était né chez Kôki lorsqu'il avait appris l'existence d'un monde au-dehors. Par conséquent, il ne fallait pas lui faire connaître le plaisir de jouer devant un public, Kyôko ne comprenait même pas une chose pareille ! Par chance, Kôki ne pouvait ressentir réellement la peur. Mais lui-même ne se fâchait-il pas contre les autres uniquement parce qu'il ne savait que faire d'une colère prête à bouillir ? Ce serait risible si le moment venu pour lui était déjà arrivé, et qu'il ne s'en était tout simplement pas rendu compte. S'il cessait d'attendre et bouillait enfin de colère, la peur montrerait peut-être sa nature véritable. Il prit le miroir sur la table pour se regarder étendu sur le lit. Les contours de son nez et de sa bouche étaient horriblement flous. On aurait dit les photos superposées de deux visages, l'un adulte, l'autre enfant. Il serra les mâchoires, le regard noir.

Le bruit du portail qui s'ouvre, celui des pneus d'une voiture qui se rapproche, le bruit d'un moteur, le garçon se leva d'un bond et alluma la lumière. Il enleva son tee-shirt trempé de sueur collé à la peau, sortit une chemise propre de la commode et l'enfila tout en descendant l'escalier à toute vitesse.

Les lèvres serrées et les yeux plissés, Hidetomo regarda le garçon planté comme un piquet dans le vestibule, puis baissa aussitôt la tête et se déchaussa brutalement.

En lisant dans les yeux de son père la peur qu'il lui inspirait, lui qui avait tué le doberman, il sentit avec plaisir un chatouillement dans le bas de son ventre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Son père visiblement ivre tituba.

— Mais rien, répondit l'adolescent en souriant presque, avant de se mettre à genoux pour lui prendre ses chaussures en cuir, puis les disposer en A, selon l'enseignement paternel dans son enfance, les pointes légèrement écartées l'une de l'autre.

— À boire ! lâcha Hidetomo, avant de descendre l'escalier qui menait au sous-sol.

L'adolescent prépara un whisky allongé d'eau dans la cuisine, descendit, et quand il entra dans la pièce du sous-sol, il découvrit son père affalé dans le canapé, en train de fumer une cigarette, les deux jambes posées sur la table. Le garçon posa sur un dessous de verre le whisky habilement préparé.

— Miho est rentrée ? demanda Hidetomo en portant le verre à sa bouche, sans regarder son fils.

— Pas encore, apparemment.

Hidetomo laissa couler le liquide dans sa gorge avec un ricanement, et en voulant prendre une cigarette, en fit tomber plusieurs par terre. Mais il ne se donna pas la peine de les ramasser, en saisit une à portée de main et la glissa entre ses lèvres.

— Il est quelle heure ?

L'adolescent baissa les yeux sur sa Rolex.

— Il est dix heures quarante-sept.

Quand et comment avait-il perdu la notion de l'heure ? Il faisait encore jour lorsque Kyôko était partie. Il devait être cinq ou six heures.

— Elle ne va plus à l'école depuis un an maintenant. Elle est au lycée, ça peut donc encore aller, mais pour toi, l'enseignement est obligatoire, alors je reçois tous les jours un coup de téléphone de ton professeur principal Shimada. Vas-y même si c'est juste pour dormir à l'infirmerie.

Il n'avait pas l'intention de discuter du problème de l'école avec son père. Tant que l'institut Hôsei n'exigeait pas qu'il change d'établissement pour un collège public, il pouvait continuer d'aller à l'école quand cela lui disait comme à présent. Hôsei consulterait sûrement son père avant de prendre une décision définitive et de le renvoyer. Jusque-là, il lui restait sans doute un répit d'un ou deux mois, et quand le moment serait venu pour lui, chacun d'eux, Hôsei, son père et lui-même, auraient la réponse, simple et claire. En attendant, les trois étaient bien obligés de faire un peu de concessions. Le pacte selon lequel les parents et l'école ont le devoir de scolariser l'enfant, et lui, celui de fréquenter

l'école, était déjà rompu. Il avait du respect pour son grand-père qui avait établi les bases du Végas sans avoir fréquenté l'école, ou pratiquement pas, y compris en primaire. Il voulait travailler comme lui. De toute façon, il prendrait forcément la succession de son père, alors quel mal y avait-il à travailler dès maintenant ? Un jour, il avait insisté pour que son professeur principal Shimada réponde à sa question : « Si vous voulez que je m'engage à fréquenter l'école jusqu'à quinze ans, j'aimerais au moins comprendre pourquoi c'est nécessaire. » Mais l'autre avait répondu : « Je suis bien embêté, euh, même le ministre de l'Éducation ne pourrait te répondre. Peut-être que je devrais te dire, euh, que c'est pour devenir un homme bien ou quelque chose comme ça. Cela me gêne que tu tapes là, euh, où ça fait mal. Il y a une loi-cadre de l'éducation qui s'appuie sur la constitution, euh, en bref puisque la loi le stipule ainsi, euh, on n'a pas le choix. » Mais il n'avait retenu que les « euh » désagréables de Shimada.

Il ignorait que l'enseignant était retourné dans la salle des professeurs pour prendre sur une étagère le livre *Lois sur l'école*, qu'il avait lu l'article 36 du chapitre III « Objectif de l'éducation au collège », et murmuré : « Hôsei, euh, est tout de même en infraction avec la loi. »

— Si tu savais ce que ta sœur fait quand elle ne va pas à l'école, eh ben, même toi tu serais surpris. Je ne sais pas de quoi elle se plaint, je ne vous demande pas d'avoir de bonnes notes à tous les deux. C'est moi le mieux placé pour connaître votre niveau d'intelligence. Mais je vous demande d'aller à l'école. Pas tous les jours, arrangez-vous juste pour sauver les apparences. Et même si tu n'en sais rien en ce qui te concerne, Kazuki, pourquoi Miho ne va pas à l'école, hein ? Dis-le à ton papa.

Il croyait bien voir pour la première fois son père avec un air blessé, désorienté, et il détourna la tête. Cet homme était-il tourmenté ou ressentait-il de l'angoisse, comme tout le monde ?

— Tu pourrais aller à l'école trois ou quatre jours par semaine, et t'amuser autant que tu le veux le reste du temps. Moi, je pense qu'on peut faire n'importe quoi du moment qu'on n'a pas d'ennuis avec la police. Et les filles, hein, Kazuki, je t'ai dit que si tu en voulais, je t'en payais une dès que tu en avais envie, n'importe quand. Pour toi, je peux demander à une beauté beaucoup mieux roulée qu'un mannequin, n'importe quand, c'est facile pour moi. Tu connais un homme ayant plus de tempérament que ton papa ? Hein, Kazuki ? Il y en a d'autres, des pères comme moi ?

L'adolescent refusa d'un signe de tête. Il jugea que c'était le bon moment pour aborder la question des quatre cent mille yens. Son père ne lui avait jamais demandé ce qu'il en faisait, mais cette fois-ci, le montant dépassait de beaucoup les sommes précédentes.

— J'aurais besoin de quatre cent mille yens.

— Combien j'ai prêté déjà ?

— Ce ne serait pas neuf cent mille yens ?

Hidetomo devina que le langage poli du garçon était chargé de mépris, mais il ne voyait pas pourquoi il l'inciterait à changer pour plus de familiarité. Il n'avait pas de fils et de fille aînés, ou peu s'en faut, donc il ne pouvait se permettre de creuser davantage le fossé qui existait entre son cadet et lui. Jusqu'en primaire, son deuxième fils obtenait toujours les meilleurs résultats de l'ensemble des élèves de la préfecture de Kanagawa, et il avait réussi aisément l'examen d'entrée à l'école Eiko-Gakuen, d'un rang supérieur à Hôsei. Pourtant, le père l'avait inscrit dans le second établissement, sur la recommandation insistante du président du conseil d'administration. Mais une fois entré au collège, dès l'été de la première année, les résultats du garçon s'étaient effondrés, et depuis, il paraissait développer de jour en jour une personnalité différente à mesure qu'il prenait des centimètres. Il gardait la même apparence de brillant sujet sérieux et consciencieux qu'à l'école primaire, mais pour sa tranquillité, Hidetomo aurait préféré au contraire que son fils se teigne les cheveux en châtain ou lui parle brutalement. Et même pour cette affaire de viol, il éprouvait vaguement des craintes au sujet de l'adolescent qui avait donné facilement un alibi à l'inspecteur, alors que de toute évidence il était complice. Par moments, et d'une manière fugitive, il se sentait traversé par l'envie irrésistible de secouer son fils aux épaules afin de lui faire comprendre clairement que le même sang coulait en eux, mais il hésitait, de peur qu'en ouvrant le couvercle, il ne laisse apparaître une autre personne, étrange et inquiétante tout à fait inattendue. Hidetomo ne l'avait jamais frappé, ne fût-ce qu'une seule fois. Et malgré ses bras raidis sous le coup de la colère, ses forces le quittèrent subitement quand l'adolescent le regarda avec les yeux d'un animal filmé par une caméra à infrarouge.

— Devine un peu combien valait ce chien ? demanda Hidetomo. Il finit de boire son whisky, et montra du doigt le verre vide.

Le garçon mit des glaçons et de l'alcool qu'il allongea d'eau minérale, puis posa le récipient devant son père. Il prenait plaisir à préparer son whisky, rôle

qui lui était dévolu depuis une époque lointaine et indéterminée, avec un sentiment de supériorité comparable à celui du barman qui observe ses clients ivres par-dessus son comptoir. Il avait envie de dire : Vous voulez encore un verre, monsieur le client ? Un autre de ses plaisirs était de pouvoir rendre son père ivre mort en lui versant la quantité d'alcool adéquate.

— Ce chien avait pour géniteurs des champions de show canins asiatiques, et cette année, tu vois, on avait l'intention de le présenter à une manifestation déterminante pour l'élection des champions japonais. Il valait deux millions de yens. Et puis, qu'est-ce qu'est devenu ce club de golf ? Je l'avais commandé spécialement. Ce qui fait un million cinq cent mille yens de plus.

Il n'y avait aucune colère dans la voix de son père, seulement du ressentiment exprimé sur un ton plaintif. Son père lui semblait accablé par l'angoisse de perdre une chose ayant plus de valeur que le chien et le club de golf. Si au moins il ressentait de la pitié pour cet homme, et non pas du mépris. Les adultes sans fierté, il fallait les exclure.

— Tu sais combien j'ai dépensé pour cette affaire de viol ? J'ai remis un million de yens à chacune des familles des trois types pour qu'ils paient les dommages et intérêts, et tu dois savoir ce que j'ai donné pour un arrangement à l'amiable. Ton papa a payé les frais d'avocat et ajouté deux millions de yens : ce qui fait cinq millions.

Hidetomo prit le verre dans la main de l'adolescent et gonfla ses joues de whisky.

— Tu as dit que tu ne l'avais pas violée, mais moi, je devine que si. Par conséquent, tu es puni : tu n'iras plus dans la salle de *pachinko* jusqu'à la fin de tes études au lycée. Tu es consigné à la maison, compris ?

Hidetomo voulut enlever ses chaussettes mais en s'apercevant qu'il avait sa cigarette à la main, il la coinça entre les lèvres d'un air agacé, retira ses chaussettes qu'il mit en boule, avant de les jeter violemment contre le mur. Il posa par terre ses pieds nus pâles aussi légers que des pantoufles d'hôtel.

Au son du carillon dans le vestibule, leurs regards se croisèrent.

— Quelle heure est-il ?

L'adolescent regarda sa Rolex. :

— Onze heures et demie.

— Elle n'a pas de clé ?

— Elle les a peut-être perdues.

L'adolescent se leva.

— Voulez-vous que je l'amène ici ?

— Je monte. Je ne laisse entrer que mon héritier ici, sourit Hidetomo.

Le carillon se fit à nouveau entendre pendant que l'adolescent montait l'escalier en courant. Il se rendit pieds nus dans le vestibule et ouvrit la porte.

— Désolée, tu dormais ? dit Miho en entrant.

Mais quand ses yeux se posèrent sur les chaussures de Hidetomo, elle se raidit et resta silencieuse comme pour sentir l'atmosphère. Puis elle essaya de se déchausser et perdit l'équilibre sur ses mules hautes de quinze centimètres dotées de semelles de cinq centimètres d'épaisseur, mais elle repoussa la main de l'adolescent qui lui saisissait le bras pour la soutenir et s'assit dans l'entrée.

— Il dort ? demanda Miho tout en frottant doucement son pied gauche extrait difficilement de la chaussure.

— Non, il est réveillé. Il attendait peut-être ton retour.

L'adolescent se posta devant la porte vitrée du séjour pour regarder son père qui respirait bruyamment, les yeux brillants, avant de revenir d'un air blasé vers sa sœur.

— Merde ! j'aurais pas dû rentrer, lança Miho.

Elle se dirigea vers la salle de bain en traînant sa jambe gauche qui souffrait d'une déchirure musculaire au mollet due au coup de pied de Hidetomo donné une semaine plus tôt.

Quand elle passa près de lui, une odeur de shampoing vint lui piquer les narines. Le visage du garçon s'assombrit à la vue des cheveux de sa sœur encore tout mouillés aux pointes, mais il la suivit dans la salle de bain où elle avait commencé à se rincer la bouche au-dessus du lavabo, et dit :

— Tu ne crois pas que tu devrais aller dormir chez une amie ?

Ce qui se passait entre son père et sa sœur ne le concernait pas, il voulait juste s'endormir rapidement. Et il ne tenait pas à prendre la défense de sa sœur, car elle avait perdu sa fierté en devenant l'une de ces délinquantes anonymes qui se livraient à la débauche.

— Ça m'emmerde de remettre mes chaussures.

Miho le dévisagea dans le miroir tandis qu'elle essuyait lentement le tour de sa bouche avec un doigt, puis elle sortit de la salle de bain en faisant remarquer :

— Tu ne fuis pas, Kazuki, mais tu te caches toujours.

Elle s'arrêta devant la porte du séjour, reboutonna son chemisier sans manches, et après s'être lissé les cheveux avec les doigts, entra dans la pièce.

Quand sa sœur fut assise dans le canapé, face à son père, l'adolescent remarqua qu'ils se ressemblaient trait pour trait. Cheveux bruns, arête fine du nez, bord des paupières plissé. Les yeux de son père étaient contaminés par la sournoiserie et la lâcheté, tandis que n'émergeait pas encore à la surface de ceux de sa sœur ce qui pourrissait peu à peu à l'intérieur. Elle ne lançait pas dans toutes les directions un regard plus ou moins gêné comme son père, mais, le visage vide de toute expression comme si elle avait renoncé à tout, elle fixait l'écran noir de la télévision qui n'émettait aucune image.

« Comment vais-je pouvoir la blesser pour qu'elle se brise presque en deux, ou l'humilier au point de lui donner envie de mourir ? » se demandait Hidetomo qui vida son verre de whisky tout en échafaudant des injures dans sa tête, puis il fit signe du doigt à l'adolescent. Lequel prit le verre vide, versa du whisky, l'allongea avec un tout petit peu d'eau minérale et le posa devant son père.

— Tu es allée dans un *love hotel* à Yamashitachô ! Pour une récréation de deux heures, que tu as prolongée d'une heure, dit Hidetomo, avant de porter le verre à sa bouche en regardant furtivement Miho dans les yeux. Ça veut dire quoi ça ?

L'adolescent regarda sa sœur qui enlaidissait de seconde en seconde. Il comprit clairement la raison de ses cheveux encore mouillés à son arrivée. Elle avait le bout du nez et le front qui pelaient, parce qu'elle était sans doute restée allongée sur une plage de sable pour bronzer, n'étant pas rentrée la veille ni l'avant-veille. Quand il aperçut ses cuisses sous la jupe courte de vingt centimètres au-dessus des genoux, l'image de sa sœur les jambes largement ouvertes sous le corps d'un homme émergea au fond de son cerveau, et à cet instant, il eut l'impression que toutes les portes des snacks de Koganechô s'ouvraient en grand, et que les filles éclataient de rire en même temps.

— C'est un *love hotel* en bas de la côte du parc qui donne sur le port.

Après avoir familiarisé le whisky avec les moindres recoins de sa bouche, Hidetomo l'avala bruyamment d'un seul trait. Son visage rougi par le soleil au golf devint cramoisi, et de grosses veines se dessinèrent sur sa pomme d'Adam.

— Un *love hotel* ?

Miho plongeait son regard dans celui de son frère, et sa joue se mit à palpiter comme si elle allait éclater de rire.

— Oui, un hôtel où l'odeur de chatte et de sperme imprègne toutes les chambres.

— Je suis jamais allée dans un endroit comme ça, moi !

— Ne mens pas ! ricana Hidetomo en agitant les glaçons dans le verre.

L'adolescent versa du whisky et regarda son père. Alors que celui-ci aurait dû être à présent ivre mort, il se demandait si la décharge d'adrénaline consécutive à la colère avait pour effet de retarder l'ivresse. Si seulement son père pouvait conclure avec des claques, des coups de pieds ou de poings, se dit-il en réprimant un bâillement. Si cet homme parlait pour rendre la violence plus agréable, c'était décidément un con. S'il était retourné au sous-sol après avoir donné des coups sans rien dire, peut-être aurait-il eu un peu d'estime pour lui. Mais quel intérêt peuvent bien avoir des mots ?

Miho avait-elle pris sa résolution ? Elle croisa les jambes dans une pause de défi, les yeux froncés. Tout en se frottant doucement la main gauche avec la paume droite, elle se disait que son père devait se renseigner aussi auprès des *love hotels*. La secrétaire Sugimoto était venue l'interpeller trois ans plus tôt alors qu'elle se laissait draguer par des hommes devant le Vivre à la gare de Yokohama, et qu'elle s'amusait dans une salle de karaoké. Elle l'avait emmenée en taxi au bureau de Koganechô, et fait asseoir devant son père de la même manière qu'aujourd'hui. D'après ce qu'il disait, il avait demandé à toutes les salles de karaoké de la ville de lui rapporter quand et avec qui elle venait chez eux. Mais quel signe distinctif permettait aux employés des salles de la repérer ? Elle n'allait presque plus à l'école depuis ses quatorze ans, au premier trimestre de la deuxième année de collège, donc elle ne portait pas l'uniforme de Hôsei. Il lui semblait impossible qu'il distribue partout sa photo comme pour diffuser un signalement, toutes les salles manquaient de personnel, et les employés qui cumulaient le travail de caissier, homme de ménage et serveur n'avaient pas le temps de contrôler un à un le visage des clients. Si ça se trouve, des caméras de surveillance étaient reliées au Végas ? Pas possible, comment croire ce qu'il racontait ! Mais depuis trois ans, Miho faisait des incursions jusqu'à Kawasaki et Ofuna pour s'amuser dans les salles de karaoké et les Game Center. S'il avait découvert qu'elle était allée dans un *love hotel* aujourd'hui, il la faisait donc suivre par quelqu'un. Un employé du Végas était prêt à exécuter n'importe quel

ordre donné par son père, lequel avait également des amis dans la pègre. Et cela ne représentait pas non plus une grosse dépense pour lui d'engager un détective. Miho sentit que la haine venue détrôner la douleur montait du mollet le long de sa cuisse et rampait d'une traite jusqu'à sa nuque.

— Tu sèches l'école tous les jours, tu pars flirter à la mer avec un homme, ou tu vas baiser dans un *love hotel*. Hein ?

Hidetomo vida son verre, avant de poursuivre :

— Un homme de quarante, quarante-cinq ans en polo blanc, un mètre soixante-cinq environ, des lunettes à monture rectangulaire noire, et comme affaire, juste un petit sac Vuitton. Et toi, avant d'aller dans l'hôtel, tu es entrée avec lui dans une pharmacie. Je vais te dire ce que tu as acheté : des préservatifs à deux mille yens. Malheureusement, tu vois, le propriétaire de la pharmacie connaît Sugimoto, alors il lui a donné un coup de fil pour la prévenir qu'il t'avait vue, dit-il en saisissant une liasse de billets dans sa poche de pantalon, puis il lécha son index pour compter les billets de dix mille yens. Voilà quatre cent mille, je te les prête, fit-il à l'adolescent en les jetant à ses pieds, puis avec les derniers billets, il frappa Miho au visage. Pourquoi la fille de Yuminaga a-t-elle besoin de se faire entretenir ? Hein ? Tu as autant d'argent que tu veux, non ? La prochaine fois que tu laisses entrer un type dans ta chatte, tu auras de mes nouvelles !

— Je gêne personne !

— Ne fais pas la maligne. Je ne suis pas comme ces critiques professionnels qui se laissent facilement impressionnés. Mais ça m'emmerderait que les autres ricanent en disant que ma fille est une pute. Il n'y a que les prostituées qui ne gênent personne en se prostituant, donc tu es une prostituée, hein ?

Miho grimaça comme si on lui avait envoyé des saletés en pleine figure, mais elle n'était pas blessée. Papa entretient une cinquième femme dans un appartement, se dit-elle, il est mille fois plus sale que moi, et quand c'est le dernier des mecs qui me traite de moins que rien, je m'en fous complètement. Papa ne peut baiser qu'avec les filles des bains moussants et des salons de massage qui couchent avec tout le monde du moment qu'on leur file de l'argent. Ces filles-là se font entretenir par n'importe quel vieux type riche, mais moi, à dix-sept ans, je ne baise pas avec des pépés dans ton genre malgré tout le fric qu'ils pourraient me donner. Mes copines non plus ne les laisseraient pas poser un petit doigt sur elles, donc, nous, eh ben, on n'est pas des pros, on choisit, donc on n'est pas des putes, on baise quand on veut, avec qui on veut, et l'argent

qu'on reçoit quand on couche, on ne l'utilise pas pour la vie quotidienne mais pour s'amuser, donc on n'est pas du tout des putes. Miho sentit pour la première fois l'odeur corporelle et la mauvaise haleine de son père. Elle se détendit soudain, prise d'une envie de rire, car il avait l'air d'un homme ordinaire comme il y en a tant dans le coin et non de quelqu'un de repoussant, mais elle se retint en serrant les lèvres. Désormais capable de le regarder en face, Miho leva la tête. Il lui sembla voir apparaître un sentiment autre que la colère sur le visage de son père dont le front et le nez luisaient de sueur à cause du whisky.

Un sentiment de frustration provenant de sa propre vie chaotique commençait à déstabiliser Hidetomo. Sa famille, située dans un coin du domaine de ses désirs, était devenue une terre si inculte qu'il ne pouvait escompter de moisson d'aucune sorte, mais il n'était pas question pour lui de la délaissier tant qu'il y aurait le panneau indiquant : ici, c'est le domaine de Yuminaga. Toutefois, comment pouvait-il régler le problème des créances douteuses qu'il avait sur les bras ? Hidetomo n'avait aucun moyen. Chasser sa fille de la maison se révélait sans doute efficace autrefois dans une certaine mesure, mais il aurait beau la mettre dehors et avoir coupé les liens, si cette sale fille faisait quelque chose de répréhensible paraissant dans le journal, il ne pourrait pas se défilier en disant qu'il s'agissait d'une inconnue, et tant qu'elle était mineure, il fallait payer. Je m'en fous qu'on la traite de lycéenne vulgaire aux jambes à poil ou n'importe quoi d'autre, pensa Hidetomo, mais elle exhibe même devant son père ses grosses cuisses qui ne servent à rien d'autre qu'à attirer les hommes ! Si c'était moi, je n'en donnerais pas mille yens, mais peut-être qu'il y a pas mal d'hommes qui ont envie de coucher avec cette salope, et s'ils lui filent trente mille yens ce n'est pas cher, car c'est une lycéenne, de Hôsei en plus, merde, cette fille ne cherche pas l'argent, elle a juste envie de baiser, puisque c'est comme ça, elle n'a qu'à prendre un mec pour baiser autant qu'elle veut, en tout cas c'est mauvais si le bruit se répand que ma fille se prostitue, ah, si on pouvait donner un mec à cette putain !

— T'as pas d'homme, t'as pas un amant ?

Miho ne pouvait plus se retenir, elle éclata de rire et se leva. T'as pas honte, espèce de vieux vicelard, jura-t-elle intérieurement contre son père, et à l'instant où elle lui tournait le dos, on lui attrapa les cheveux, au point qu'elle pensa qu'on les lui arrachait et crut les entendre tomber par terre. Tandis quelle était ainsi tirée en arrière, on lui colla une liasse de billets sur le visage.

Les billets s'éparpillèrent sur le sol, et le bras du père décrivit un grand arc de cercle avant de venir frapper la joue de sa fille. Le garçon ne comprit pas ce

qu'ils criaient, ce qu'ils hurlaient tous les deux. Comme des appels au secours lancés d'un endroit très lointain, des hurlements ou des malédictions jaillissant des profondeurs de son être retentirent, vides de sens, dans ses oreilles. Quand les mots ont perdu leur signification, seule la violence est une certitude. Il sentit son esprit s'éloigner de lui pendant qu'il respirait profondément plusieurs fois. Son esprit passé à travers la porte vitrée du séjour flottait sans bruit dans l'obscurité. Il y eut un bruit de coups sur un corps, et quand il se retourna, il vit sa sœur donner un coup d'épaule brutal à son père, qui roula par terre entre la table et le canapé, et hurla en agitant les jambes.

Hidetomo poussa la table, se tourna de côté pour se rétablir, puis se releva en soufflant bruyamment. Les yeux dans ce visage injecté de sang à cause de l'alcool et de la colère n'étaient pas ceux de son père. Il frappa Miho à la volée sur la figure. Du sang se mit à gicler d'une plaie béante sur les paupières. Les coups de genoux manquèrent le bas-ventre et touchèrent le tibia. Il y eut un bruit sourd, Miho se plia en deux et s'écroula.

L'adolescent se rapprocha de sa sœur tout en écoutant le murmure du sang qui remplissait la pièce. Sa jambe gauche, qui traînait sur le côté, ressemblait à une batte cassée, son visage était couvert de sang, ses yeux gonflaient à vue d'œil, un filet de sang coulait de sa bouche. De deux choses l'une, soit ses joues étaient fendues à l'intérieur, soit elle avait des dents cassées. Cela tenait-il au whisky ou bien son père refusait-il de voir ce qu'il avait fait ? Lorsque le garçon porta les yeux sur lui, celui-ci balançait son corps d'avant en arrière, le regard dans le vague.

Je dois régler une chose importante avant de dormir, je n'arrive pas à me souvenir quoi, songeait Hidetomo qui tournait et retournait en tous sens ses pensées dans son esprit tombé dans un état de confusion extrême.

— J'appelle une ambulance ?

La voix de l'adolescent était si douce et apaisée qu'il en venait presque à douter du spectacle devant lui. Il saisit le téléphone sans fil dans l'intention de composer le 119, quand son père s'en empara et le jeta contre le mur.

Hidetomo regarda l'appareil à terre dont le couvercle s'était ouvert, puis descendit d'un pas chancelant l'escalier du sous-sol en murmurant des mots inintelligibles. « C'était ça, ce que je devais faire avant de dormir ? parvint-il à articuler. C'est stupide. »

L'adolescent s'accroupit près de sa sœur et approcha les lèvres de son oreille.

— On appelle l'ambulance ?

En fait, il aurait préféré la laisser dormir sans intervenir, et la voir partir toute seule à l'hôpital le lendemain matin, mais si elle mourrait, il risquait d'avoir des ennuis, et pour vérifier qu'elle était encore consciente, il souffla dans son oreille « Mimi », le surnom qu'il lui donnait dans son enfance. Ses paupières répondirent par un frémissement. Il se rendit donc dans la salle de bain, mouilla deux serviettes qu'il essora à peine, puis retourna dans le séjour et en mit une dans la main de sa sœur. Mais son bras se souleva à peine. Il essuyait le sang autour des paupières de sa sœur avec l'autre serviette, quand elle remua les doigts et entrouvrit les yeux. Il répéta sa question : « J'appelle l'ambulance ? » Un oui laborieux sortit du fond de sa gorge. Et quand il lui demanda si elle pouvait se lever, des paroles réussirent à s'échapper de sa bouche. « Je reste encore un peu comme ça », puis elle ajouta plus distinctement :

— Tiens, donne-moi mon sac.

L'adolescent aperçut un sac qui avait roulé sous le canapé. Il le ramassa et s'approcha de la tête de Miho.

— Il y a une boîte dedans, tu peux lire ? Il est inscrit « bon voyage » en français, donne-la-moi s'il te plaît.

Il tendit la boîte à sa sœur qui voulut la prendre dans la main, mais elle était trop faible. « Oh, c'est du speed ! » s'écria le garçon en ouvrant la boîte. Il versa de l'eau minérale dans un verre, passa la main sous la tête de sa sœur, la posa sur ses genoux, lui glissa les amphétamines dans la bouche, puis colla le verre contre ses lèvres. Elle avala le liquide en une seule gorgée. Finalement, elle avait deux dents de devant cassées.

— Il y a un type au Végas en qui on pourrait avoir confiance ?

L'adolescent réfléchit tout en reposant la tête de sa sœur.

— Hayashi ? Non. Il n'y a personne ? Un adulte, quelqu'un en qui on pourrait avoir confiance.

— Si, il y a quelqu'un, répondit l'adolescent.

— Qui ça ?

— Kanamoto, ça n'irait pas ?

— Lui ? Bon d'accord, tu appelles ce Kanamoto demain pour moi ?

Le garçon acquiesça.

— C'est efficace le speed, en fait.

L'adolescent s'apprêtait à en prendre un aussi dans la boîte, quand la silhouette de son frère aîné entra dans son champ de vision. Son visage ressemblait à la tête empaillée d'un cerf fixée en décoration sur un mur. Sa bouche grande ouverte, comme pour attraper quelque chose au loin, laissait échapper des sons mi-grognement mi-aboiement, ses yeux paraissaient sortis de leur orbite d'indignation et de stupéfaction. Comme s'ils venaient de rencontrer un horrible malheur et qu'ils s'étaient évadés d'eux-mêmes. Le garçon s'approcha de son frère, et prit son visage entre les mains en l'appelant « Kôkô ». Il avait le corps tout raide. Il lui ferma les yeux avec les pouces, puis la bouche, comme s'il modelait une forme en argile, et le serra dans les bras. Quand il le secoua par les épaules pour le conduire au premier, son frère rouvrit les yeux et le regarda. Kôkô me fait des reproches, se dit l'adolescent en se mordant les lèvres. À ce moment-là, il entendit un faible rire saccadé à ses pieds derrière lui. Il se retourna. Le rire de sa sœur se déversa alors de sa bouche comme des bulles de savon qui se répandaient sur le plancher.

Était-il dans l'écran, ou bien hors du cadre, en train de regarder ? Il avait l'impression d'entrer et sortir librement, mais aussi que sa tête, petite ombre en haut à gauche de l'écran, observait tout. Il rêvait souvent qu'il rêvait.

Maintenant, il rêve. Tigres, girafes, ours, autruches, singes, les animaux dorment. Les mulots sont les seuls à s'agiter. Il se faufile entre les animaux, et se dirige vers ce cheval sauvage. À l'idée que ce cheval rêve également, l'adolescent se glisse dans son rêve. Il voit des ombres humaines disposées en cercle. Il s'approche : les ombres regardent dans un trou. L'une d'elles ouvre le paquet emballé dans du papier journal qu'elle tient dans la main, et voilà qu'apparaissent une grande grenouille, un chimpanzé, un dauphin, et aussi la tête d'un mouton. L'ombre fait tomber la tête dans le trou. Il se retourne : les animaux sont toujours en train de dormir. À l'instant où il se racle la gorge pour crier « Debout ! », il entend tomber la tête de cheval, qui descend au fond du trou à une vitesse vertigineuse, mais elle change d'aspect pendant sa course : c'est la sienne à présent. Ah, aaaaah ! Malgré la peur qui l'étreint, il retrouve son calme. Il ne s'agit que d'un rêve, se dit-il. Cette fois, il est devant une roulette dans un bunker. Un vendeur maigre aux cheveux coupés très courts lui semble assis à ses côtés, il voudrait voir s'il porte un jersey gris et un tee-shirt blanc, mais il ne peut absolument pas distinguer sa tenue vestimentaire. La roulette ne porte aucun chiffre, uniquement YES et NO écrits en lettres fines. Il se lève, marche dans le bunker en béton, et entre dans une pièce dépourvue de porte.

C'est une chambre d'hôpital. Une fille toute nue, le bras relié à un goutte-à-goutte, est allongée sur le dos et le regarde fixement tout en croisant et décroisant les jambes. Les inscriptions des enseignes en néon à l'extérieur se reflètent sur son bas-ventre à travers le carreau de la fenêtre. L'adolescent s'approche du lit pour regarder le visage de la fille. Les lumières fluorescentes clignotent, il ne peut voir son visage. Il s'approche encore dans l'espoir de savoir coûte que coûte qui est allongé là, quand les bras et les jambes de la fille l'enlacent et plus il se débat plus il se sent serré comme dans un étau. Il pousse un cri.

J'ai mal ! Le fourmillement ne disparaissait pas alors qu'il était réveillé. Pourquoi cette sensation douloureuse ressentie dans son rêve ne cessait-elle pas ? Peut-être était-il encore dans un rêve. Il leva la tête pour regarder autour de lui : il s'agissait bien de sa chambre. L'écran de télévision était toujours allumé, et l'adolescent se souvint qu'il avait coupé le son avant de s'endormir. Qui pouvait bien être cette fille ? Il eut beau chercher, il ne trouvait aucune piste susceptible de le conduire vers la vérité. Le cheval, le trou, la roulette restaient séparés en fragments, et il ne voyait rien qui put relier les trois. Mais la sensation douloureuse disparaissait peu à peu, constatait-il, les yeux toujours grand ouverts. Des milliards d'hommes sur terre, en dépit des décalages horaires, rêvent nécessairement chaque nuit. Pourquoi le rêve, qui n'est d'aucune utilité, ne disparaît pas du cerveau par dégénérescence, se demandait-il, ou bien le rêve aurait-il un rôle quelconque ? Personne ne fait les mêmes rêves, ils sont donc peut-être là justement pour exprimer la personnalité d'un individu, et dévoiler ses capacités. L'adolescent créait des histoires de cheval, de trou, de fille nue, pour tenter de combler les lacunes de sa mémoire. Il galopait dans un pré, des nuages noirs volaient dans le ciel gris, l'animal se dirigeait à toute allure vers un trou. Ah oui, on a fait tomber des têtes d'animaux dans le trou. Il essaya de relier ce passage à la roulette, mais il fut incapable de poursuivre l'histoire. Le rêve est peut-être l'âme d'un homme, elle est bien plus proche de sa réalité que l'ange gardien derrière lui. S'il s'agit de l'âme, elle veut sûrement transmettre quelque chose, et comme dans la plupart des cas le rêve se déroule dans un contexte détraqué, elle doit suggérer des choses au sujet de ce qui est fou ou normal. La roulette, si ça se trouve...

Au souvenir qu'il devait téléphoner à Kanamoto, l'adolescent prit son portable, s'allongea sur le lit et appuya sur la touche du numéro de téléphone. Les aiguilles de sa Rolex indiquaient plus de quatre heures du matin. Pas de réponse. Il était déjà absent quand il avait appelé avant de s'endormir. Le garçon posa son regard sur l'écran de télévision. Épice centre du tremblement de terre :

préfecture Shizuoka au large d'Itô. Secousses sismiques sur tout le territoire. Magnitude 5 : Numazu-Itô. Magnitude 4 : Hamamatsu. Magnitude 3 (le nom de la capitale défila en surimpression) : Tokyo. À Yokohama, le séisme était de magnitude 4. La ville avait donc tremblé pendant son sommeil ? Sur l'écran, une vieille femme blanche, sans lien aucun avec les sous-titres, faisait des abdominaux dans une émission de fitness.

L'adolescent raccrocha, puis essaya de fouiller encore dans sa mémoire. Il en était là : cheval, trou, roulette et fille nue lui revinrent à l'esprit, mais tout était éparpillé en morceaux et avait sombré au fond de sa conscience. Il voulut se lever, mais réalisa qu'il n'avait aucun but. Le tremblement de terre ! C'était comique d'avoir rêvé au milieu d'un séisme d'une magnitude 4 ! Il rappela de nouveau Kanamoto.

— Qui est-ce ? demanda une voix rauque, presque effrayante.

— C'est moi, Yuminaga.

L'adolescent ne l'avait pas appelé depuis environ trois ans.

— Oh, c'est vous mon garçon, que se passe-t-il ?

Au son paisible de sa voix, il se sentit soulagé.

— Mimi est blessée, c'est horrible.

Un viol ? Kanamoto essaya de se souvenir du visage de Miho mais en vain, aucune image ne se dessina dans son esprit.

— Tu ne pourrais pas venir à la maison aujourd'hui, à sept ou huit heures ?

Avant d'appeler Kanamoto au téléphone, l'adolescent était certain qu'il viendrait, mais cela tenait-il à la mauvaise qualité de la communication transmise par son portable, la voix de son interlocuteur lui parut soudain faible, lointaine. Saisi d'angoisse, il ajouta, au bord des larmes : « Je voulais l'emmener à l'hôpital, mais je sais pas comment faire, moi. »

— Entendu, je viens à sept heures.

Incapable de dissimuler sa joie à l'idée que l'adolescent lui faisait confiance, Kanamoto avait répondu d'une voix pleine d'entrain alors qu'il venait de se réveiller. Puis il ajouta :

— Mais je peux venir maintenant si vous voulez, cela ne me dérange pas.

— Ça va pour l'instant, elle s'est calmée. Alors, à sept heures, dit-il à Kanamoto avant de raccrocher, sans se rendre compte qu'il concluait sur un ton sec.

Quand il jeta un œil à la télévision, il vit un jeune couple en justaucorps qui s'agitait sur des appareils de fitness, tandis que les sous-titres relatifs au séisme ne cessaient de défiler en bas de l'écran. Pourquoi les gens avaient-ils peur des tremblements de terre ? De deux choses l'une : soit on meurt ou bien on est gravement blessé sous l'effondrement d'une maison, soit on s'en tire avec de légères blessures causées par la chute du mobilier. En cas de grand tremblement de terre, on ne peut que se résigner à mourir sur le coup, et s'il s'agit d'un petit séisme, il suffit d'attendre que les secousses se calment. Pourquoi les gens sont-ils nerveux dans la vallée de la vie et de la mort, la peur est dans la vie et la mort mêmes. Entre les deux, il n'y a que du vide. Quant à l'adolescent, c'étaient les tremblements dans les profondeurs souterraines de son cœur qui lui faisaient peur.

Pour s'assurer que quelque chose était en train de se produire, et non pas pour faire quelque chose, l'adolescent ouvrit la porte qu'il laissa ouverte et sortit dans le couloir. Il évalua l'intensité des secousses secondaires sur la plante de ses pieds nus, et descendit l'escalier en se demandant si sa sœur sentait la deuxième vague des vibrations.

Il entra dans le séjour, et la regarda étendue comme une planche de bois flottant.

— Tu veux du speed ?

— Y en a plus.

Sa sœur tenait la boîte Bon Voyage dans la main. Elle avait pris les deux derniers comprimés.

— Mais la cocaïne, ça, j'en ai.

— Pas besoin, répondit Miho avec un faible sourire.

L'adolescent ramassa les billets de dix mille yens éparpillés par terre.

— Tu vas pas à l'école ?

— Ça dépend, répondit-il, en dévisageant sa sœur.

Son timbre de voix était si semblable à celui de sa mère.

— Tu en as du pot, mon petit Kazu.

— Pourquoi ?

— Tu vas prendre la succession du Végas.

— Mais tu n'as qu'à le faire, Mimi.

— Impossible !

— Et pourquoi ça ?

L'adolescent s'assit sur le canapé, puis aligna sur la table les billets de dix mille yens mouillés par le whisky.

— Je peux pas.

— Pourquoi ?

— Je peux pas, je te dis.

L'adolescent se souleva légèrement, pris de l'envie de pleurer sans savoir ce qu'il fallait dire.

— Je suis une pauvre conne, j'ai réfléchi mais j'ai rien envie de faire. Je trouve aucune idée moi-même, alors j'imitte ce que font les autres, mais ça peut pas me faire plaisir, comment veux-tu que je m'amuse, je peux pas continuer à vivre en prenant tout le temps du speed, oh ! ah ! qu'est-ce que j'ai mal. Miho mit le poing devant son visage qui grimaçait de douleur.

— J'appelle une ambulance ?

Miho secoua la tête.

— Ce serait pas bon si on me signalait à la police.

L'adolescent glissa sous la tête de sa sœur l'oreiller pris dans sa chambre, la recouvrit d'une couverture, puis ajouta Miho au groupe des êtres humains pour qui il éprouvait secrètement de la compassion, et se jura de la protéger le jour où il aurait le pouvoir.

— Mais si tu souffres, Mimi, c'est parce que tu n'as aucun désir, tu n'as rien envie de faire ? Dans ce cas, je ne connais pas de moyen pour t'aider.

Des sanglots montèrent de la couverture.

— Tu n'as vraiment aucun désir ?

Les sanglots disparurent peu à peu. La maison retomba dans le calme. Elle devait dormir. Jusqu'à présent, il devait juste s'occuper de son frère aîné avec la collaboration de la femme de ménage, mais maintenant il fallait aussi protéger sa sœur. Son père n'était à la maison que deux ou trois jours par semaine maximum, il n'y avait donc personne d'autre que lui pour assumer les responsabilités, l'ensemble de la maison était placé sous son autorité. Il ne détestait pas, non, pas du tout. Il pensa avec fierté qu'il était chargé d'une mission, celle de protéger la famille.

— Je voudrais devenir mannequin, mais c'est impossible.

— Mannequin ? Mais tu peux le devenir, affirma-t-il, tu le peux vraiment. Je te le jure.

— Tu m'aiderais à devenir mannequin, mon petit Kazu ?

Miho sortit la tête de la couverture, et demanda avec un rire timide :

— Comment tu feras ?

Il frappa le sol avec son poing.

— Je t'aiderai, c'est juré.

Miho ferma les yeux, respira profondément, un sourire aux lèvres, et moins de cinq minutes plus tard, sa respiration était celle de quelqu'un qui dort d'un sommeil paisible.

Quand il sortit dans le vestibule après avoir fourré dans sa poche la liasse de billets, il entendit comme le frottement de deux coquillages l'un contre l'autre, quelque chose de dur en tout cas, nettement différent des craquements d'une maison. D'une autre nature que les crissements d'une pièce de métal sur une vitre, mais aussi désagréable à l'oreille, dont le bruit donnait des frissons. Il venait de la pièce du sous-sol. Que faisait-il donc ? L'adolescent descendit l'escalier. La porte entrebâillée laissait filtrer une lumière morne. Le bruit sinistre amplifiait à mesure qu'il approchait. Le pied sur la dernière marche, il avala avec effort la salive accumulée dans sa bouche en prenant soin de ne pas faire de bruit. Puis il glissa l'épaule dans l'ouverture de la porte.

Son père était affalé sur le lit, comme si quelqu'un l'avait renversé d'un coup de poing. Kr... kr... kr... kr... kr... Il grinçait des dents. L'adolescent s'approcha lentement en évitant les flaques de vomi qui sentait la cuisine chinoise, puis resta immobile à son chevet, les yeux sur lui. Kr... kr... kr... kr... Il se pencha doucement pour dévisager l'homme étendu. Une barbe de plusieurs jours avait poussé sur ses joues lisses à son retour à la maison. L'adolescent ignorait pourquoi il dévisageait ainsi son père. Il ne voulait rien faire de particulier, mais il souhaitait connaître la signification des grincements de dents.

Il avait une ouïe différente de celle de Kôki. Pour lui, un bruit anormal était soit l'annonce d'un événement funeste soit une bonne nouvelle. Si les mots sont dépossédés de leur signification, il ne reste que le bruit, et les grincements proviennent de leurs efforts à récupérer leur sens. Les tympanes de l'adolescent vibraient toujours quand il entendait des grincements.

Il glissa entre ses lèvres une des cigarettes prise sur la table de chevet, mais ne trouvant pas de briquet, il écrasa le paquet dans sa main d'un geste agacé, et le jeta brutalement sur son père. Les grincements de dents continuaient. Jusque-là, il n'avait jamais pensé à la vie intime de cet homme, mais ce dernier portait peut-être en lui tellement de ressentiment, de haine intense qu'il ne pouvait plus les garder au plus profond de son être. Il avait hérité de la fortune de son père, puis l'avait fait fructifier, et cet homme qui pouvait satisfaire presque tous ses désirs grâce au pouvoir de l'argent, grinçait ainsi des dents parce qu'il était tourmenté par l'angoisse, n'ayant plus de raison de vivre ni d'espérer. Il n'y a pas d'avenir possible pour un homme qui fait subir des sévices à sa fille et perd la raison à cause de l'alcool. Il détourna les yeux de son père englué dans la mort comme un poisson sorti hors de l'eau. Il grava dans sa mémoire le fait qu'il fallait absolument montrer aux autres cette forme endormie hideuse. Car cet homme finirait par la traîner avec lui comme une ombre pendant son éveil.

Il s'assit sur le canapé et croisa les jambes. Non seulement cet homme ne trouve pas que ce soit d'un quelconque intérêt de maintenir et de poursuivre jusqu'à la mort ce qu'il possède, mais il est aussi incapable de découvrir autre chose. Rien n'a de valeur en dehors des désirs que l'on crée soi-même. Le garçon ne se rappelait pas comment il en était arrivé à de telles pensées, il savait juste depuis son enfance que ce qui vous est donné ne vaut rien. Si l'on n'acquiert pas soi-même une chose essentielle, on tournera en rond jusqu'à la fin de ses jours.

Les grincements de dents cessèrent. Son père avait ouvert la bouche, son sommeil était devenu léger, peut-être allait-il se réveiller. Il fallait sortir de la pièce, mais l'adolescent ne pouvait détourner les yeux. Il fixa l'intérieur de la bouche de son père. Ses dents étaient jaunies de nicotine et noircies dans les interstices. Ses narines se gonflèrent légèrement, et il se mit à ronfler la bouche ouverte de manière vulgaire. Le garçon poussa un soupir de soulagement, car le ronflement s'était intensifié et son rythme restait régulier.

Soudain, il eut le sentiment qu'on le fixait. Il détourna le regard du visage de son père et le dirigea vers la collection de sabres et d'épées sur l'étagère. Puis il se leva, posa la main sur la poignée de la porte vitrée. Elle s'ouvrit subitement, alors qu'elle était fermée à clé quand il guettait la sortie de son père quelques mois plus tôt. Il prit le fourreau d'une épée et en sortit lentement la lame. À l'instant même, son âme fut captivée par sa beauté, et la sensation de froid qui remontait le long de sa colonne vertébrale le fit trembler de tous ses membres. En contact pour la première fois de sa vie avec une existence parfaite sans aucun manque ni superflu, le garçon avait le souffle coupé. Enveloppé par une lumière

froide féerique, l'adolescent en extase posa la lame sur son index et la fit glisser doucement en faisant couler un mince filet de sang. La lame était-elle devenue l'expression même de la beauté précisément parce qu'on l'avait empêchée d'atteindre son but, donner la mort ? Et même s'il était permis à cette lame de tuer à nouveau quelqu'un, il ne croyait pas qu'il existait sur terre un être digne de l'utiliser. Pourquoi cet homme pourrissait-il comme une tête de poisson coupée avec un couteau de cuisine rouillé alors qu'il possédait une lame en mesure de lui offrir même la noblesse, et un pouvoir supplémentaire ? Il faut que j'hérite du droit de la posséder, se dit l'adolescent, puis que j'apprenne beaucoup pour acquérir une présence aussi forte que cette lame. Il remit l'épée dans son fourreau et la rangea sur l'étagère d'exposition.

L'adolescent plongea la main dans le sac de son père jeté sur le tapis pour prendre la clé de la pièce du sous-sol qu'il mit dans sa poche. La prochaine fois, il n'aurait qu'à chercher celle de l'étagère. Kr... kr... kr... kr... Les grincements de dents recommençaient. Le garçon sortit et ferma la porte en imaginant les éclairs lancés par la lame blanche qui étincelait dans l'obscurité infinie.

La fenêtre de sa chambre s'était teintée du gris de l'aube comme aspergée de spray. Quand il s'approcha de la fenêtre pour fermer les rideaux, il vit des petits papillons de nuit blancs ou marron et des insectes ailés collés au tissu. Il n'avait plus le courage de toucher aux rideaux. Il s'affala sur le lit, enleva tee-shirt et short, et se mit en boule, son oreiller dans les bras. Un bruit de pluie aussi fort que les battements d'ailes d'un oiseau qui prend son envol retentit au-dessus de lui en train de s'assoupir, assailli par l'envie de dormir. Il se leva en hâte et cligna des yeux pour regarder sa Rolex : encore une heure avant l'arrivée de Kanamoto à sept heures. S'il dormait maintenant, il ne pourrait plus se lever, il devait rester éveillé. L'adolescent prit un sachet de cocaïne dans le tiroir de son bureau et snifa une ligne.

Il expliqua la situation à Kanamoto arrivé à sept heures pile. Une fois qu'il eut fini d'entendre son histoire sans être intervenu, ce dernier appela un taxi, porta Miho jusqu'à la porte d'entrée et l'allongea sur le siège arrière du taxi, mais lorsque le garçon voulut monter avec eux, il dit en lui tapotant la poitrine :

— N'ayez pas peur, mon garçon, faites-moi confiance, je l'emmène à l'hôpital. Vous, je vous demande d'aller à l'école, ne vous en faites pas, tout se passera bien.

Il redescendit au sous-sol. Son père ronflait toujours. Il retourna dans sa chambre et resta allongé sur le lit pendant quelques minutes, mais comme il voyait bien qu'il ne pourrait pas trouver le sommeil, il mit son uniforme, prit son sac et sortit dans le vestibule en chancelant. Aujourd'hui, il ne vit pas apparaître son frère qui se jetait toujours dans ses bras quand il partait en ville, en criant joyeusement « À tout à l'heure ! » avec son large sourire habituel, avant d'enfiler ses chaussures à ses côtés et de sortir en même temps que lui dans le jardin. Puis il s'arrêtait toujours au niveau du portail et s'y appuyait pour agiter la main jusqu'à ce que l'adolescent ait disparu de sa vue. Le garçon ferma silencieusement la porte, tourna le dos à la maison et se mit en route.

Il se posta devant l'école américaine pour attraper un taxi. La porte d'entrée de l'école Saint-Joseph était grande ouverte, et les élèves, blancs, noirs, asiatiques, du primaire au lycée, étaient aspirés à l'intérieur tandis qu'ils échangeaient des paroles en anglais. Lui qui, à quatorze ans, n'était jamais dehors à cette heure depuis trois mois, date de son entrée en deuxième année de collège qu'il ne fréquentait presque plus, fut frappé de stupeur en découvrant que tous allaient à l'école autour de lui. Il serra la clé du sous-sol dans sa poche.

Un taxi s'arrêta enfin au bout d'un quart d'heure. L'adolescent se colla au siège arrière comme pour se soustraire aux regards des élèves de Saint-Joseph, et sur le trajet vers la gare de Sekigawachô, il se mit à bâiller, se disant que de toute façon il aurait dormi à l'infirmerie jusqu'à la fin des cours. Au souvenir des paroles de sa sœur : « Tu ne fuis pas, Kazuki, mais tu te caches toujours », il rectifia en son for intérieur : « Mais non, tu vois, je ne me cache pas. » Il pouvait très bien flâner dans la ville sans aller à l'école. Un agent de police l'avait interpellé plusieurs fois, mais il lui suffisait de dire en donnant le nom de l'hôpital : ma mère est tombée subitement malade, on l'a transportée d'urgence en ambulance là-bas, pour que l'autre s'éloigne sans aucun soupçon. Il avait déjà lu quelque part que l'école était à l'origine une prison destinée à enfermer les enfants. Personne n'obligerait aucun enfant à fréquenter l'école si on avait besoin d'eux comme main-d'œuvre. De nos jours encore, certains pays demandent aux enfants d'effectuer des travaux pénibles, et d'autres leur procurent des armes à feu pour en faire des soldats.

Les trottoirs de la rue en pente étaient noirs de lycéennes vêtues de l'uniforme de leur école respective, Felice, Futaba, Kyôritsu, l'institut de Yokohama. La rue Jizôzaka, baptisée ainsi après l'érection d'un petit temple bouddhique qui célèbre six ou sept *jizô* protecteurs des enfants et des voyageurs, à l'angle de l'intersection de trois rues, était surnommée « la côte des jeunes filles » par les gens du coin.

Quand il descendit du taxi, le train venait d'arriver le long du quai de la voie ferrée aérienne à la gare de Sekigawachô. Les lycéennes descendirent l'escalier au milieu de leurs bavardages et de leurs rires. Il était impossible de monter l'escalier à contre-courant sans heurter les bras et les épaules des filles. Il attendit mains dans les poches à côté du composteur que le flot s'arrête, et regretta de ne pas être allé à Hôsei en taxi.

Il monta dans trois trains successifs, et parvint à la porte de l'école une heure et demie plus tard. À la vue des lycéens vêtus du même uniforme que lui avancer en rang comme des fourmis, une flèche lui transperça la poitrine. Il s'éloigna des abords de la porte en longeant tête baissée le mur d'enceinte. Sa bouche lui semblait bourrée de papier journal jusqu'au fond de la gorge. Je suis différent de ces types-là, se dit-il, je suis allé dans un endroit complètement différent du leur, je ne peux plus revenir en arrière. L'adolescent se plia en deux dans un coin abrité des regards pour cracher ce qui était fourré dans sa gorge. Il y enfonça l'index et le majeur, mais n'en sortit que de la salive. Il ne savait si son carcan était enfin tombé, ce qui lui permettrait de s'envoler, ou bien s'il était acculé. Il essuya la salive avec sa manche de chemise, attendit la sonnerie du début des cours et se remit en marche, tournant le dos à l'école.

Il déboucha sur Shibuya, fît un double de la clé du sous-sol chez Tokyû Hand's, retourna à la gare où il sortit son sac de la consigne et se dirigea vers le composteur de la ligne Toyoko. À la gare de Yokohama, il prit la correspondance pour la ligne Keihin Tohoku, descendit à Kannai, puis continua tout droit dans l'avenue Isezaki, traversa plusieurs ruelles, et jeta d'un coup de pied son cartable dans la rivière Ookagawa. Il n'avait apparemment pas pu faire d'adieux complets à l'école, mais débarrassé du poids de son sac, il se sentait déjà plus léger. Il se fondit dans les ruelles de Koganechô en sifflant maladroitement. Des flaques de ciel bleu apparaissaient dans le ciel couvert de nuages, mais ici, c'était encore la saison des pluies, avec son odeur de moisissure, très loin de l'atmosphère libérée du plein été.

Une vieille femme inconnue se tenait au cœur de ces ruelles. Des bruissements semblables aux battements d'ailes d'insectes ailés résonnaient de toutes parts alors qu'il n'y avait personne en dehors de la vieille femme. Les voix qui se bousculaient, dont le nombre augmentait à chacun de ses pas, voulaient l'expulser ou bien lui faisaient bon accueil, mais peu lui importait, il avançait l'air souriant, car il revenait dans sa patrie après s'être échappé du territoire ennemi. Sans faire mine de lui céder le passage, la vieille ne bougeait pas d'un pouce et le dévisageait. Quand il voulut passer sur sa droite, il ne la vit

pas remuer la bouche ni pousser un cri, et pourtant les mots « Voilà le fils de Chan Yon Chan, comme il a grandi ! » atteignirent ses oreilles.

— Vous me prenez pour un autre, dit-il en secouant la tête.

— T'es son petit-fils alors ?

Il fit de nouveau un signe négatif de la tête.

— Hé ! mais tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau !

Pfut, la vieille femme lança un crachat sur l'asphalte et marmonna des paroles incompréhensibles.

Elle perd la tête, dire que je lui ressemble, elle me confond avec un autre, je n'ai jamais entendu ce nom coréen de Chan Yon Chan ! Il secouait la tête, tandis que la vieille femme plantée au beau milieu de la ruelle le regardait fixement, mais à peine eut-il le temps de s'étonner d'un bruit bizarre qu'un roulement de tambour retentissait à ses pieds. Il se remit en marche tout en gardant la main sur son pendentif à travers la chemise. Était-il possible de faire une clé du sous-sol en or pur ?

Une fois en haut de la côte à faible déclivité, il regarda sa Rolex : deux heures trente-deux minutes. Il appliqua sa paume moite de sueur sur le lecteur d'empreintes digitales pour ouvrir la porte, et une voix métallique lui gifla la joue. Shimamura, la femme de ménage, retenait Kôki qui hurlait pour aller dehors.

— Plus qu'une heure et on ira faire des courses, alors je t'ai dit d'attendre jusque-là !

Elle qui avait toujours un comportement servile et parlait d'une voix basse presque inaudible, braillait comme une hystérique.

— Quand je te dis que non, c'est non ! Tu n'as qu'à jouer du piano, c'est tout ce que tu sais faire. En quoi c'est marrant de sortir, tu ne sais même pas aller tout droit puis tourner à gauche ! Tu n'es même pas capable de prendre mille yens pour aller acheter quelque chose, alors qu'est-ce que tu irais faire !

Shimamura détacha les doigts de Kôki agrippés à la poignée de porte pour l'entraîner à l'intérieur de la maison, mais le garçon continuait de se débattre en sortant la tête par l'ouverture de la porte.

L'adolescent se rua dans le vestibule, attrapa par les épaules Kôki sur le point de s'étaler par terre de tout son long et le remit sur pieds. Le visage de Shimamura aussi plat et morne que la photo d'un suspect publié dans la page des

faits divers d'un quotidien sauta aux yeux du garçon avec le réalisme d'une copie couleur. Il poussa brutalement à la poitrine et aux épaules la femme qui alla heurter le mur avant de s'affaler sur le tapis.

La femme de ménage essaya de fuir à quatre pattes dans le couloir jusqu'au fond de la maison.

— Qu'est... qu'est-ce qui se passe, gémissait-elle, qu'est-ce que vous faites ? Je vous en prie, arrêtez.

— Je t'avais dit que si mon grand frère voulait aller dehors, tu devais l'accompagner et que tu n'avais pas besoin de faire autre chose, je t'ai donné mille yens en plus de ton salaire pour sortir avec lui. Pourquoi tu ne l'emmènes pas dehors, hein ? Allez, dis-le !

Mais Shimamura restait immobile comme un roc malgré les coups de pieds qu'il lui envoyait dans le derrière.

Les coups de pied, pensait-elle, ça fait juste mal, mais c'est le couteau qui me fait peur, le couteau de cuisine, cet enfant est fou, il faut que je me calme. Shimamura voulut réciter les soutras de sa religion, mais les paroles qui succédaient aux *namu* pourtant récités soir après soir pendant vingt ans ne venaient pas, *namu...* c'est incroyable, je n'arrive pas à me rappeler. *Namu*, laissa-t-elle échapper soudain à haute voix. Un coup de pied la releva brusquement.

— Tu vas te taire, raconte pas des trucs que je pige pas !

Shimamura se concentra sur ses soutras. J'ai juste mal aux fesses, tant qu'il ne me donne pas un coup de couteau, ça ira. À ce moment-là, tout signe de la présence de l'adolescent derrière elle disparut. Était-ce le moment de s'enfuir dans la salle de bain ? À l'instant où elle s'apprêtait à se relever avec l'idée que c'était maintenant ou jamais, un choc sur sa nuque et dans son dos lui fit pousser un cri de douleur. Elle tourna la tête. L'adolescent brandissait un porte-parapluies « Debout ! Allez, mets-toi debout ! » Shimamura se leva et se colla dos au mur, la main droite sur le visage pour se protéger, puis se mit à glisser discrètement vers le vestibule tout en suppliant : « Excusez-moi, je vous en prie, pardonnez-moi ». Après une légère pause, elle poursuivit : « Par pitié, monsieur Kazuki, pardonnez-moi, de grâce, laissez-moi rentrer, écoutez, j'ai fait une erreur, je vous en supplie, écoutez, je ne sais comment m'excuser ». Et à la première occasion, elle plongea vers la porte, mains en avant. L'adolescent lui lança violemment le porte-parapluies dans le dos, puis il lui tordit le bras. Elle se pencha en avant avec des gémissements. Il la tira par les cheveux, la plaqua

contre la porte vitrée du séjour, et lui cogna la tête contre le carreau en hurlant « Tu croyais que j'allais te laisser filer, hein ? Tu te fous de moi ! Pourquoi tu ne l'as pas emmené dehors, dis-le ! »

Elle avait la tête dans du coton, comme après une anesthésie pour une extraction de dent, mais malgré son esprit brumeux, en voyant la poitrine et les épaules de l'adolescent secouées de tremblements épouvantables, elle eut encore assez de lucidité pour penser : c'est fichu, je m'en doutais, cette maison était bizarre, on est en train de me tuer. Une odeur fétide l'assaillit, et tandis que Shimamura recouvrait la raison en se disant qu'il fallait faire quelque chose, elle éprouvait peu à peu le sentiment d'avoir vraiment commis un crime.

— Je suis désolée, je faisais la vaisselle, je ne pouvais lâcher mon travail. Croyez-moi, monsieur Kazuki, ce n'était pas par méchanceté, dit-elle en tombant sur les fesses parce qu'il venait de la pousser brutalement sans la laisser finir de parler.

En pleurs et les mains jointes, elle l'implora :

— Veuillez me pardonner, je ne recommencerai plus, j'emmène tout de suite M. Kôki se promener.

— Fais des excuses à Kôki, demande-lui pardon à genoux.

L'adolescent essoufflé eut un accès de toux.

Shimamura se prosterna à terre, et cria de toutes ses forces *namukaratannôtorayaya, namukaratannôtorayaya*. Ouf ! elle s'en souvenait, elle allait répéter plusieurs fois : *Namukaratannôtorayaya, namukaratannôtorayaya, namukaratannôtorayaya., namukaratannôtorayaya*.

— Tu vas bien, toi ? dit Kôki en se bouchant les deux oreilles.

L'adolescent se demanda avec effroi si la femme de ménage n'essayait pas de lancer un maléfice sur lui.

— Tu es virée !

Elle leva bien haut ses mains jointes en signe de prière, s'inclina légèrement pour saluer, tout en observant discrètement la situation, puis elle se redressa lentement et alla chercher ses affaires dans la cuisine.

Soudain assailli par une envie de dormir et une sensation de vide, l'adolescent bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— On ira se promener plus tard, dit-il à son frère, avant de retourner dans sa chambre au premier.

Il était en train d'enlever son uniforme quand il entendit la porte du vestibule se fermer. Après un cinquième bâillement, il descendit l'escalier avec la clé et des sous-vêtements de rechange, entra dans la pièce du sous-sol et balança la clé à côté des flaques de vomi.

Il prit une douche, savonna son pubis et caressa son pénis avec la mousse, mais il ne bandait pas. Toujours en sueur, il sortit nu de la salle de bain et ouvrit le répertoire téléphonique à la page des Agences de recrutement des employés de maison et aide-soignants. Comme c'était la troisième employée de maison que le garçon venait de renvoyer, le nom des agences dont le personnel ne lui convenait pas était déjà rayé au crayon-feutre. Aujourd'hui, je vais prendre celle qui commence par Wa, décida-t-il. Le téléphone sans fil dans la main droite, il appuya sur les touches en suivant chaque chiffre du bout de son index gauche pour ne pas se tromper de numéro. Puis il énonça d'une manière mécanique les conditions de travail : tous les jours à l'exception du dimanche, de sept heures du matin à six heures du soir, cependant l'employée devra s'occuper d'un enfant attardé de dix-huit ans. Cela lui faisait de la peine de parler d'attardé au sujet de son frère mais il était quasiment impossible de donner des explications sur la maladie de Williams au téléphone.

— Vous demanderiez combien ?

— De quatre cent cinquante à cinq cent mille yens.

— Et quand pourrait-elle venir pour un entretien ?

— Votre heure sera la nôtre, monsieur.

— Dans ce cas, après-demain à onze heures du matin.

Il donna son adresse et son numéro de téléphone puis raccrocha. À l'idée qu'il ferait mieux de demander à Kyôko si une somme de cinq cent mille yens serait correcte, il téléphona chez elle, mais personne ne répondit.

— On voit tes couilles !

Il se retourna, et vit son frère qui souriait.

— Oh, le portable sonne dans ta chambre, Kazuki.

L'adolescent enfila son slip en vitesse et se précipita en haut de l'escalier. Sauvé, il sonnait encore. Il attrapa son portable sur le bureau, décrocha et appliqua l'appareil sur son oreille : c'était Kanamoto.

— J'ai attendu quatre heures que vous soyez sorti de l'école. J'ai donc fait hospitaliser mademoiselle Miho. Elle a une fracture du péroné, cela n'a pas l'air

trop grave, mais on lui a mis un plâtre, alors, à ce qu'il paraît, elle devrait rester se reposer à l'hôpital une semaine à peu près.

— Où est-ce ?

— Près de Hiranumabashi à Takashimachô, et comme je suis un peu connu là-bas, j'en ai profité pour leur demander de dire quelle était tombée de l'escalier. Bon, écoutez, mademoiselle Miho m'a fait une liste des affaires dont elle avait besoin, j'aimerais que vous me les donniez.

— Comment on va faire ? J'allais me promener avec Kôkô.

— Je suis à la gare de Sekigawachô, je serai chez vous dans moins de dix minutes.

Après avoir raccroché, l'adolescent enfila un tee-shirt et un short, prit la liasse de billets dans le tiroir du bureau, compta deux cent mille yens qu'il rangea dans une enveloppe, la glissa dans sa poche, puis remit le reste dans le tiroir et descendit l'escalier.

Kôki, allongé par terre dans le séjour, leva les yeux vers lui et pouffa de rire. « C'était drôle, hein, les couilles ! » s'exclama-t-il en se frappant le ventre avec les mains, mais au son de l'interphone, il courut dans le vestibule.

Après s'être assuré que le visage de Kanamoto se reflétait bien sur l'écran de contrôle, l'adolescent appuya sur le bouton d'ouverture du portail en disant « J'ouvre » à travers l'appareil.

Une fois qu'il eut ouvert la porte d'entrée au son du carillon, le garçon se fit remettre la liste par Kanamoto qui lui demanda : « Vous pourriez me préparer ça ». Il se précipita en haut de l'escalier, entra dans la chambre de sa sœur, et trouva le sac Prada noir indiqué sur la feuille de papier. Ensuite, il ouvrit un tiroir de la commode et mit aussitôt dans le sac le pyjama et les sous-vêtements, puis il découvrit au-dessus de la coiffeuse brosse à cheveux, barrettes, élastiques, bandeau pour cheveux, mouchoirs en papier. À peine fini de fourrer dans le sac brosse à dent, dentifrice, gobelet, savon pour la figure, lotion tonique, lait de beauté, coton, bonnet de douche, cuvette, deux petites serviettes, une serviette de bain pris dans la salle de bain, il relut la liste pour vérifier que tout y était.

À son retour dans le vestibule, il découvrit Kôki, la tête posée sur les genoux de Kanamoto et qui riait tout bas en lui caressant les poils de barbe naissante. La plupart des gens étaient déroutés par la familiarité insolite de son frère, mais Kanamoto se comportait le plus naturellement du monde.

— Allez, viens avec nous, viens ! insistait Kôki, qui s'était levé et s'efforçait de soulever Kanamoto par les aisselles.

Ce dernier superposa l'image de l'enfant alors âgé de quatre ou cinq ans, à celle de Kôki qui se frottait contre lui comme un jeune chiot sans méfiance. Ignorant du nom de sa maladie, il avait bien deviné autrefois qu'il s'agissait d'un attardé. Néanmoins, il avait réagi favorablement à l'innocence et à la pureté de Kôki, l'une des particularités de cette maladie, une autre étant ce visage aux traits surnaturels. Si on éliminait tout égoïsme chez les êtres humains, et qu'en échange on leur donne un caractère sociable, aimait-il dire, ils finiraient sûrement par ressembler à cet enfant.

— Voici le plan pour aller à l'hôpital. Avec le numéro de téléphone. Mais pour la déclaration à l'école, il vaudrait mieux que ce soit votre père qui les prévienne. Et voici le certificat médical, ajouta Kanamoto en sortant deux feuilles de papier de la poche intérieure de sa veste de costume en lin.

— Et les frais d'hôpital ?

— Je vais demander. J'imagine qu'il suffira de régler à sa sortie.

— Tiens, fit l'adolescent, deux cent mille yens. Prends-les pour le taxi depuis la maison et tout le reste.

Il tendit une enveloppe kraft à Kanamoto qui posa les yeux dessus, la bouche crispée.

— Je les garde en dépôt, fit-il, avant de les ranger dans sa poche intérieure.

En le voyant pour la première fois une cravate autour du cou, le garçon décida au fond de son cœur d'en faire un jour un employé de confiance qu'il chargerait des missions secrètes.

Quelques petites minutes de marche suffirent pour qu'ils découvrent une belle étendue de ciel bleu, les nuages ayant été emportés par le vent. Les arbres qui se dressaient dans les belles propriétés situées de part et d'autre de la chaussée ombrageaient les trottoirs de la côte pavée, tamisés par endroits de taches de soleil. Kôki, épaules tombantes et petite tête posée sur un long cou, avançait devant, la démarche gauche, suivi de l'adolescent et de Kanamoto. Il se retournait de temps à autre, et attendait, un sourire de bébé aux lèvres, que les deux autres se rapprochent. Quand ils se trouvaient à portée de main tendue, il sautait dans les bras de Kanamoto et ne le lâchait plus. Puis au bout de quelques mètres, main dans la main avec lui, il repartait de nouveau seul devant.

— C'est extraordinaire, je n'ai jamais vu quelqu'un comme lui. Il ressemble à un ange, il a des étoiles dans les yeux ! s'exclama Kanamoto d'une voix sincèrement admirative, persuadé d'avoir vu un miracle dans les pupilles scintillantes de Kôki.

Ils quittèrent la côte Jizôzaka et au moment où ils abordaient le quartier commerçant de Sekigawachô, Kanamoto dit :

— Je vous prie de cacher à votre père que j'ai emmené M<sup>lle</sup> Miho à l'hôpital. Cela ne lui plairait pas si les autres l'apprenaient.

Sur ces paroles, il prit le sac Prada dans la main gauche.

— On dirait que tu l'as volé, tu vas peut-être te faire prendre par les flics, dit l'adolescent.

Au son de sa voix gaie et enfantine, Kanamoto rit d'un air entendu. Il mit le sac en bandoulière avec l'intention délibérée de se faire remarquer, puis se dissimula dans une ruelle perpendiculaire pour ne pas être vu de Kôki qui marchait devant.

Le sourire aux lèvres de Kôki, à une cinquantaine de mètres de là, disparut et, l'air perplexe, il attendit son frère.

— Où est Kanamoto ?

— Il est allé porter les affaires de Miho à l'hôpital.

Kôki redressa la tête.

— Il va revenir jouer ?

— Bien sûr.

Kôki s'arrêta devant la vitrine d'un magasin de meubles d'importation dont le mur de façade était une imitation de briques séchées au soleil à la japonaise. Une chaise en bois pour géant trônait devant la boutique. La peinture verte décolorée était écaillée par endroits comme une peau restée trop longtemps au soleil. Elle ressemblait terriblement à la chaise à bascule adorée de son grand-père qu'il avait utilisée jusqu'à sa mort. Dès qu'ils sortaient, Kôki et son frère sautaient dessus et se disputaient pour se faire balancer par leur mère.

— Tu te rappelles ?

— La chaise de grand-père...

Il s'en était désintéressé avant l'âge de cinq ans, mais Kôki avait continué de s'amuser indéfiniment sur cette chaise. Pour lui, qui se voyait interdit de

toboggans et de balançoires, elle représentait un jeu de jardin public. Après la mort du grand-père, elle avait un jour disparu de la maison.

— Tu la voudrais ?

Kôki acquiesça en souriant.

— Je l’achèterai la prochaine fois, je n’ai pas d’argent sur moi aujourd’hui, et je la ferai livrer à la maison.

Comme Kôki présentait son auriculaire en saillie minuscule, courbé vers l’intérieur, il enroula son doigt autour du sien et le secoua doucement en signe de promesse.

Kôki s’éloigna du magasin de meubles, et trois bâtiments plus loin, fut attiré par une boutique de jouets. Il étala sur la vitrine ses deux mains semblables aux pattes palmées d’une grenouille, puis éclata de rire en remarquant le reflet du visage de son frère, mais l’adolescent s’écarta du cadre de la vitre comme s’il refusait d’être pris en photo souvenir.

Une fois dans le magasin, Kôki mit le nez un peu partout. Après avoir pris un jouet qui lui plaisait, il le soupesait et le touchait avec ravissement : un doigt-marionnette en plastique de Blanche-Neige ou des Sept Nains, un lapin en peluche qui laissait entendre une voix souffreteuse quand on lui appuyait sur le ventre, une voiture de sport jaune qui tournait sur elle-même en dessinant des petits cercles, une voiture de police avec une femme-agent à bord, une poupée squelette fabriquée à l’aide d’une perche aussi fine qu’un fil de fer qui dansait en se tortillant. Kôki tendit les mains pour soulever avec précaution une boîte à musique plaquée argent, et quand il se retourna, il vit son frère derrière lui.

— Elle a été fabriquée dans un pays lointain ?

L’adolescent prit la boîte à musique des mains de Kôki, et lut les petites lettres gravées dessous.

— En France.

— La France, c’est plus loin que l’Amérique ?

— Oui, sans doute, je crois, répondit l’adolescent au hasard, puis il remonta le ressort à son maximum et ouvrit le couvercle.

Kôki écouta attentivement la mélodie les yeux fermés. Il les rouvrit lorsque le son faiblit en même temps que le ressort se relâchait et dit, un sourire aux lèvres :

— C’est un drôle de son mais c’est mignon.

L'adolescent se souvint d'un article lu dans un magazine, selon lequel faire cadeau à son amoureux de son air favori transposé sur une boîte à musique faisait secrètement fureur.

— Tu vois, Kôkô, tes morceaux au piano, on peut les transposer sur une boîte à musique.

— C'est pas vrai. On peut seulement le faire sur un C.D.

— Mais si, s'échauffa l'adolescent. Il suffit d'enregistrer le morceau que tu as joué, et ensuite on peut le transposer sur la boîte à musique.

Kôki remonta encore une fois le ressort. Il plissa son immense front plissé, écarquilla ses yeux très écartés l'un de l'autre, pointa le menton et les lèvres, et regarda la boîte à musique posée sur sa paume.

— C'est tout de même un drôle de son, je n'en veux pas, dit Kôki.

La mélodie s'arrêta sur sa main.

Jusqu'à l'âge de trois ans, Kôki n'avait pas sa dose d'heures de sommeil. À peine endormi, il se mettait à pleurer et faisait souffrir sa mère Miki parce qu'il pleurnichait presque tout le temps. À l'hôpital universitaire où il fut examiné après avoir été renvoyé d'un établissement hospitalier à l'autre, on remarqua enfin chez lui une déficience héréditaire du métabolisme du calcium : son niveau de calcium dans le sang et sa tension artérielle étaient élevés, mais le médecin ne prescrivait qu'un contrôle régulier du métabolisme de calcium. Il n'existait rien d'autre. Le diagnostic final fut le suivant : « Retard de croissance. À surveiller de près. » La colère de Hidetomo atteignit son apogée moins de trois mois après la naissance de ce fils, et il décida de faire chambre à part. Mais comme il souhaitait à tout prix un héritier, il appelait invariablement sa femme Miki dans sa chambre à coucher à raison de trois jours par semaine. Deux ans plus tard, elle mettait au monde Miho. Deux ans de plus, et elle donnait naissance à un fils que son mari considéra comme son aîné.

À quatre ans, Kôki avait en apparence une croissance qui était celle à s'y méprendre d'un enfant ordinaire, mais il ne pouvait même pas balbutier papa, maman, papa, maman.

Un jour, face à une lampe électrique réduite en pièces, Kôki prononça ses premiers mots : « Regarde, maman, elle est toute cassée. » Sur le coup, Miki douta de son oreille, mais quand elle demanda « Tu viens de dire quelque chose ? », le petit garçon réitéra, en levant des yeux inquiets vers sa mère : « Je

te demande pardon, maman, elle est toute cassée. C'est ennuyeux en cas de tremblement de terre ou de coupure de courant ? » Ensuite, il resta silencieux, mais les paroles qu'il prononçait subitement étaient complexes et riches en vocabulaire, très éloignées de celles d'un enfant de son âge. Incapable de sortir seul même à l'âge de cinq ans, il faisait montre d'une faculté de mémorisation prodigieuse qui lui permettait d'énumérer les noms des insectes et des pays jusqu'à ce qu'on lui lance « Ça suffit ! » pour l'arrêter. Toute l'attention de Miki, au début convaincue que cet enfant était un génie et non pas un malade, se concentra sur Kôki. L'adolescent et sa sœur disparurent de l'horizon de leur mère.

Une fois passé ses cinq ans, l'adolescent trouva agaçant que son frère le harcèle toujours pour jouer avec lui, et il commença à le tourmenter : il le pinçait ou le poussait brutalement en cachette de sa mère. Quand il eut huit ans, Miki quitta la maison avec Kôki. Un mois plus tard ce dernier revint seul à la maison. Les persécutions de l'adolescent se mirent à dérapier : il le faisait tomber de l'escalier, le poursuivait avec un briquet et le brûlait si gravement à la main qu'il se retrouvait avec des cloques. Mais une fameuse nuit, son comportement vis-à-vis de son frère changea du tout au tout.

Cette nuit-là, l'adolescent avait tué quelqu'un dans son rêve. Il ignorait totalement de qui il s'agissait et pourquoi il l'avait tué. Il habitait à côté d'un commissariat de police qui, par-dessus le marché, n'était pas séparé de sa maison par un mur. Et le fait de savoir que le commissaire qui allait et venait à sa guise dans la maison ne le soupçonne absolument pas attisait au contraire son sentiment d'épouvante. Il y eut une autre scène : il marchait dans une rue à proximité, quand il vit un homme en tenue de travail qui soulevait une plaque d'égout. Le trou était inondé par une eau sale blanchâtre. Il regarda un instant. Soudain, la poitrine dénudée d'un homme apparut. Le cadavre, on l'avait trouvé, c'était foutu ! Sa peur jaillit comme la peinture d'un tube que l'on presse. Il épia le visage de l'ouvrier. Ce dernier aspirait en silence l'eau sale avec une pompe, comme s'il ne voyait rien. Alors qu'un cadavre émergeait devant lui ! À mesure que le niveau d'eau baissait, la moitié gauche du visage apparaissait : c'était Kôki ! Il se réveilla avec des cris perçants. Il se leva, trempé de sueur, enleva son haut de pyjama, s'essuya à l'aide du drap, puis descendit l'escalier dans l'espoir de se changer les idées en buvant du jus de fruit. Des pleurs poignants, il n'y avait pas d'autre mot, se répandirent alors sur le plancher du couloir et vinrent lui glacer les pieds. C'était un rêve là encore ? Un long moment s'écoula. Il entra dans la chambre de son frère, qu'il trouva assis au bord du lit, en pleurs, et lui serra les mains.

— Je suis tout seul, je vais me tuer, dit Kôki en se dégageant pour éclater en sanglots, le visage enfoui dans ses mains.

L'adolescent l'étreignit aussitôt sur son cœur avec des paroles apaisantes.

— Je suis là. Tu ne dois pas mourir, maman reviendra, je la ramènerai. Je te le promets.

Puis il attendit couché à ses côtés qu'il s'endorme, et décida qu'il avait le devoir et la responsabilité de protéger son frère. Il avait alors onze ans, et Kôki quinze.

Après avoir traversé Motomachi et fait le tour du parc Okakôen qui domine le port, ils se dirigèrent vers leur maison. Le prix du terrain sur ce trajet est le plus élevé de Yokohama. Toutes les familles font construire des résidences à l'occidentale de plus de trois cent mètres carrés. Devant lui, Kôki s'était arrêté, face à un terrain vague où ne restaient qu'une porte en fer noire et un mur en parpaings. On venait apparemment d'enlever la plaque, car la marque blanche était encore visible, mais vu la vigueur du lierre qui rampait sur le mur, on pouvait aussi penser que six mois avaient passé. Alors qu'il empruntait souvent cette rue, il n'arrivait pas à se souvenir du style de maison construite ici. Kôki tira doucement la porte vers lui. Un chat tigré jaune surgit alors des herbes folles. La famille qui vivait là avait apparemment abandonné l'endroit après leur déménagement. Le chat était retombé deux, trois pas devant Kôki. Il se tortillait ventre à l'air et frottait son dos dans l'herbe. Kôki s'accroupit pour caresser gentiment ce ventre blanc rayé de lignes horizontales jusqu'au cou, mais soudain il retira la main, se redressa, et enjamba l'animal pour se diriger vers des touffes d'herbes.

Debout au beau milieu de l'herbe, Kôki murmura les yeux fermés le nom des sauterelles *aomatsumushi*, *kanetataki*, *hirobanekantan*. Tel un chef d'orchestre symphonique, il reconnaissait leurs cris respectifs. Chirii, chirii, chirii, chin, chin, firi, firi, firi, firi.

La tranquillité et le silence ne régnaient pas sur ce terrain vague devenu le territoire d'une foule d'insectes qui chantaient des airs de fêtes joyeux et bruyants pour témoigner de leur vitalité. Les chants de la nature n'avaient pas été chassés de ce quartier. Il n'était pas dominé non plus par des bruits artificiels, mais rempli de ceux que provoquaient un nombre incroyable d'êtres vivants. Ce terrain vague représentait une forêt pour les insectes. Leurs cris retentissaient de tous côtés dans les oreilles de Kôki, capable de distinguer les sons d'une

fréquence de vingt à vingt mille hertz, comme s'il écoutait de la musique diffusée par une chaîne stéréo.

L'adolescent ne comprit pas ce qui était arrivé, mais en fermant les yeux à l'instar de son frère, il entendit les insectes de manière tout juste perceptible. Leurs cris, vraisemblablement ceux de plusieurs espèces, lui semblaient tous identiques. Il savait que Kôki craignait de façon anormale le bruit des marteaux-piqueurs sur les chantiers et celui du tonnerre, qu'il aimait les bruits à peine perceptibles et les chants des grillons et des sauterelles. Chichichichi, les pépiements de dizaines de moineaux qui s'éparpillaient dans le ciel se jetèrent sur eux, le bruit d'un hélicoptère intervint dans cette cacophonie, et tout en sentant grossir en lui une angoisse étrange, il s'immergea dans ce monde de rumeurs, comme hypnotisé.

Il eut l'impression que tous les bruits avaient cessé et quand il souleva les paupières, son frère avait disparu. Kôki ne dépassait pas un mètre soixante, mais les herbes ne faisaient qu'un mètre de haut environ. « Kôkô ! » Sa voix qui s'était évaporée dans la végétation ne lui parut pas très fiable. Il courut vers la porte jusque dans la rue. Son frère avait peut-être quitté le terrain vague. Il regarda à gauche puis à droite, mais en vain, il n'était nulle part. Il n'entendait que les battements de son cœur. Le lieu qui avait retrouvé son calme tremblait sous l'effet d'optique dû à la chaleur, comme si les herbes folles faisaient jaillir des étincelles sur le point de tout enflammer. À cette idée, il frémit de tous ses membres. Après avoir respiré l'odeur de terre et d'herbe humide, il cria « Kôkô ! » tout en se frayant un passage au milieu de la végétation dense, les bras coupés par les feuilles aussi fines que des lames de rasoirs, mais il les repoussait de la main et continuait, le buste en avant, sans se soucier des estafilades sur sa peau. L'image de son frère tombé la tête la première dans un trou sombre sans fond, le cadavre qui flottait dans l'eau sale blanchâtre se projetèrent dans son cerveau. Il essayait de se raisonner en se disant qu'il s'agissait d'un rêve, quand la tête de son frère surgit devant lui.

— Kôkô !

Kôki tendit vers lui ses deux paumes jointes hermétiquement fermées comme un coquillage, puis il les ouvrit doucement en faisant chii... chii... chii... Un grillon, apparemment, s'échappa aussitôt pour disparaître dans les herbes, et Kôki se mit alors à striduler de la même manière exactement que l'insecte. On aurait cru que c'était le grillon qui imitait son frère.

Kôki s'arrêta soudain et tendit l'oreille, les yeux braqués sur un coin de la propriété des Yuminaga entourée d'un haut mur, avant de tourner la tête vers son

frère.

— Le téléphone, Kazuki. Il sonne tellement fort, c'est urgent.

Aucun son ne lui parvenait aux oreilles, mais il se mit à courir en tirant Kôki par la main. Il introduisit la clé dans la serrure, ouvrit la porte. Le téléphone sonnait en effet. Certain qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle, il sentit ses membres s'engourdir, mais il retira ses *sneakers* à la volée et pressa le combiné sur son oreille.

— Mon garçon...

C'était Kanamoto. Celui-ci resta un instant silencieux à l'autre bout de la ligne comme s'il reprenait sa respiration. À l'idée qu'il était arrivé quelque chose à sa sœur, le garçon serra fort l'appareil dans sa main.

— La vieille patronne du Pavillon d'or est morte.

Cette voix pénétra dans sa conscience, mais plusieurs secondes furent nécessaires avant qu'elle ne se propage peu à peu dans son cerveau.

— Elle est morte. Quand ?

Les mots avaient été rattrapés de justesse dans un coin de sa bouche.

— J'arrive, parvint-il à ajouter.

Il posa le combiné mais était incapable d'agir. Les pensées et les émotions qu'il ne pouvait digérer comme de la nourriture descendue d'un seul coup en abondance dans l'estomac, se bousculaient dans sa tête, et inconsciemment il se rongea un ongle de pouce. Au souvenir subit de la scène des funérailles de son grand-père, il se précipita au premier étage en se disant qu'il ne pouvait pas y aller en short et en tee-shirt. Il revêtit son uniforme, noua sa cravate devant la glace, lissa ses cheveux avec une mousse, se peigna, et après avoir soigné sa tenue, il prit la liasse de billets dans le tiroir du bureau qu'il fourra dans sa poche.

Il descendit au rez-de-chaussée et à la vue de son frère, il cria « J'en ai assez ! » mais c'était de la douleur et non pas de la colère. Il remonta en vitesse, se précipita dans la chambre de Kôki, attrapa dans le placard un pantalon bleu marine et une chemise et redescendit l'escalier quatre à quatre pour aider son frère à se changer. En lui mettant ses chaussettes, il divaguait presque. « Mémé est morte. Ce n'est pas ta grand-mère, Kôkô, mais mémé Shige est morte. »

Quand ils descendirent du taxi, Kanamoto, debout devant le Pavillon d'or, jeta sa cigarette, qu'il éteignit avec le bout de sa chaussure, puis il affecta un sourire forcé, au bord des larmes, et expliqua :

— Je suis venu directement de l'hôpital. Car je n'avais rien mangé depuis ce matin. Ce n'était peut-être pas une prémonition, mais je voulais à tout prix manger les nouilles chinoises du patron. Il paraît qu'elle est morte à l'aube. Entrez.

Dans la salle, des propriétaires de commerces environnants, des prostituées et des clients qui s'étaient incrustés là buvaient de la bière et du saké, assis à deux tables et au comptoir. À l'arrivée des deux garçons, ils tournèrent tous en même temps les yeux dans leur direction.

— Tu attends ici, Kôki. Tu ne dois pas sortir, recommanda-t-il à son frère.

— Je reste avec lui, dit Kanamoto. Vous pouvez monter au premier.

— C'est une étrangère pour moi, mais la morte appelle Kazuki, alors il vaut mieux qu'il y aille vite, fit Kôki perché sur un haut tabouret devant le bar.

Ensuite, il passa le bras autour du cou de son voisin et déclara :

— Je vais servir les boissons. Vous pourriez m'en payer une, Kanamoto ?

D'un mouvement de paupières, ce dernier incita l'adolescent à monter au premier, puis il passa derrière le comptoir, prit dans le frigidaire une bière et la décapsula.

— C'est qui celui-là ? demanda à Kanamoto l'homme que le garçon avait pris par le cou.

— Je m'appelle Kôki. Et vous ?

— Quel drôle de gosse. Je suis un moins que rien, je ne mérite même pas d'avoir un nom. Allez, ça va, je rigole, je m'appelle Kimura.

Kôki demanda leur nom à chacun d'entre eux, et tous ceux qui assistaient à la scène se présentèrent, intimidés, amusés ou moqueurs. Il mémorisait aussitôt leur nom sans avoir besoin de les faire répéter, et versait de la bière à la ronde en les nommant.

L'adolescent monta l'escalier et ouvrit la porte. Une femme qui remuait un éventail dans la direction de la morte ou bien du vieillard, on ne savait trop, leva la tête et ouvrit grand la bouche de surprise en laissant voir sa dentition irrégulière. C'était Ryôko.

— Oh, Kazu-chan ! Tu t’es donné la peine de venir ? Mémé doit être contente, t’as bien fait de venir, dit-elle en le prenant par le bras comme pour attirer un client, puis elle haussa le ton à l’adresse de la morte : C’est Kazu, mémé, Kazu est venu tout spécialement, tu es heureuse, hein ? Tu comprends ? C’est le petit Kazu !

Elle ajouta, au bord des larmes :

— Tiens, Kazu, assieds-toi ici, tiens, à côté de mémé.

Puis elle le fit asseoir sur un coussin retourné.

Une serviette usagée recouvrait le visage de la vieille femme. Quand Ryôko la retira, il vit les joues et les paupières creusées par la main de la Mort, et la peau qui avait perdu de son humidité comme une momie. Puis Ryôko releva la couverture.

— On dirait une aile de poulet rachitique pour bouillon de nouilles, fit-elle, mais elle a un visage de bébé, regarde !

Mémé Shige portait un kimono de jeune femme couleur fleurs de cerisier, le bas bordé de chrysanthèmes blancs.

— Ça, tu vois, on l’a sorti du fond du tiroir, pépé disait que ce n’était pas possible une tenue pareille, qu’elle ressemblait à un musicien en costume voyant qui fait du bruit dehors pour attirer les clients dans une boutique, ou encore à une racoleuse, mais c’est démodé, hein, les racoleuses, moi je l’ai habillée comme ça, cela signifie quelque chose ce kimono, tu vois, ça fait partie du trousseau du mariage.

Il faisait une chaleur moite comme si la pièce elle-même transpirait, et le visage de Chihiro assise sur les talons, qui essayait désespérément de redresser sa tête près de tomber, brillait de sueur. Alors que Ryôko et le vieil homme étaient en nage, seule la vieille femme avait le visage et les bras secs. L’adolescent trouvait étrange de ne pas voir sur elle la moindre goutte de sueur. Le corps recouvert du kimono fleurs de cerisier, la morte lui faisait penser à un singe savant dans un numéro de cirque. Mais si on l’exposait ainsi dans une chapelle, elle aurait l’air d’un bouddha, se dit le garçon qui faillit joindre machinalement les mains dans un geste de prière. Il lui caressa doucement le poignet, aussi noueux qu’un vieil arbre mort.

— C’est Kazu-chan, pépé, tu comprends ! Mais tu n’es pas mort, toi ! dit Ryôko en donnant un coup d’éventail sur la main du vieil homme assis aux pieds de sa femme.

— Ah, mais zut ! s'exclama-t-elle comme au souvenir soudain de quelque chose, il est impossible, celui-là ! Il laisse les autres se charger de tout, on doit tout faire nous-mêmes, appeler le médecin pour qu'il rédige l'acte de décès, le porter à la mairie d'arrondissement, obtenir l'autorisation d'incinération.

Elle sortit de la pièce après avoir lancé « Excusez une seconde » et descendit l'escalier dans un bruit impressionnant.

Le vieil homme remua les lèvres sans regarder l'adolescent.

— Tu n'avais pas besoin de venir.

À l'étage inférieur, Ryôko criait :

— Le ventilateur électrique n'est pas encore arrivé ! Il en faut deux ou trois sinon la vieille va pourrir ! Trouvez-en n'importe où, vous autres !

— Qu'est-ce que t'as à t'agiter comme ça ? disait une voix moqueuse. T'as l'air tellement joyeuse, c'est pourtant la veillée funèbre, si c'est comme ça, la vieille pourra pas traverser la rivière vers l'autre monde.

À ces mots, les rires fusèrent.

Éprouvait-il réellement de la tristesse pour la mort de mémé Shige ? Un sentiment plus proche de la colère que du chagrin tourbillonnait dans sa tête. Ce n'était pas possible que tout s'arrête comme ça, ce n'était pas normal que la vie de la vieille Shige se termine de cette manière et qu'on l'oublie aussi vite, quelqu'un devrait pleurer et crier pour mémé Shige. Mais il ne savait pas qui devait le faire.

— Téléphone à l'épicerie, dit le vieil homme à Chihiro, dis-leur de livrer du saké et de la bière, et la quantité qu'ils veulent.

Elle se leva et sortit de la pièce sans un mot.

Quand quelqu'un meurt, il doit se passer quelque chose, songea l'adolescent. Soudain se dessina dans sa tête un petit bateau couleur fleurs de cerisier qui naviguait sur la rivière Ookagawa en direction du port de Yokohama, une foule de gens agitaient la main au bord de la rivière. Mémé Shige était étendue dans le bateau, ensevelie sous des chrysanthèmes blancs.

Le vieil homme le regarda pour la première fois.

— Pars donc. Maintenant, grand-mère peut entrer dans le paradis de Bouddha.

— Je vous avais dit de l'emmener à l'hôpital !

Le garçon descendit l'escalier. Un banquet était donné dans la salle qui grouillait des habitants de Koganechô, comme sous une tente un jour de fête de quartier. Le rire métallique de Kôki qui faisait le fou – il ne l'avait jamais vu aussi excité – se répandait dans toute la pièce. Une prostituée thaï pressait sa bouche sur le front ou les joues de son frère, et poussait des petits cris ravis à la vue des marques de rouge à lèvres.

— Vous vouiez que je vous raccompagne, j'imagine, dit la voix de Kanamoto.

L'adolescent secoua la tête. Il n'était pas en colère contre les habitants du quartier ivres et bruyants. Ils ne semblaient pas éprouver de tristesse pour la mort de mémé Shige, mais c'était sans doute leur manière à eux d'exprimer leurs condoléances, et peut-être pensaient-ils boire du saké versé par la vieille femme. En voyant Chihiro courir dans tous les sens comme une chatte en chaleur, le garçon la crut possédée par l'esprit de mémé Shige.

Le vieil homme, qui était descendu et avait mis un tablier blanc à l'insu de tous, se tenait derrière le comptoir.

— Tu recommences à travailler, patron ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un mari qui fait des nouilles le jour de la mort de sa femme.

— Laisse tomber, patron, viens boire avec nous.

Le vieil homme alluma le gaz sous la marmite remplie d'eau pour la soupe de nouilles au porc laqué, puis coupa en petits morceaux poireaux et viande de porc.

Quelqu'un cria :

— On fait un karaoké !

Un autre dit :

— Il y en a au Mimiko.

Trois ou quatre hommes se précipitèrent dehors.

Une Philippine dit dans un japonais maladroït :

— Le vieux y demande si quelqu'un y mangerait pas des nouilles au porc...

Quand Chihiro eut apporté les bols fumants sur toutes les tables et le comptoir, la salle fut remplie du bruit des nouilles absorbées sans aucune discrétion par les clients.

Quelqu'un dit :

— Ce truc est un vrai plat pour moines.

Mais sa voix fut étouffée par le bruit de succion des nouilles. Quand un chant lointain perceptible à l'oreille vint se mêler au bruit d'absorption du bouillon, une femme sortit.

— Oh, la barbe, ils chantent avec un micro devant la salle du Mimiko !

Le chant des hommes pénétra les ruelles aux quatre coins de Koganechô, mais l'adolescent ignorait qu'il s'agissait d'un air coréen.

Leur chanson terminée, les hommes revinrent en exprimant leurs condoléances au vieil homme, et l'un d'eux ramena sur son dos Ryôko ivre morte.

Kôki dormait, les bras autour des genoux, au pied de l'escalier, et l'adolescent, le menton dans la main, piquait parfois du nez sur le comptoir.

— Pourquoi tu ne les raccompagnes pas ? demanda le vieil homme à Kanamoto.

— On rentre, mon garçon, dit Kanamoto en mettant la main sur l'épaule de l'adolescent.

Le garçon ouvrit ses yeux qui ne demandaient qu'à se fermer et marmonna :

— Ce matin, tu vas au crématoire, non ? Alors, j'y vais moi aussi.

— À quoi ça servirait de recueillir les os de la vieille mémé ? Rentre, dit le vieil homme avant de cracher dans levier.

Le silence se prolongea, et le garçon qui soutenait son menton à deux mains s'écroula bruyamment sur le comptoir.

— Tu n'as qu'à le ramener chez lui sur ton dos, dit le vieil homme à Kanamoto.

— Mais les deux, c'est impossible. Qui d'autre prendra la peine de recueillir les os, pépé ? Il faut célébrer un office pour le repos de son âme. Il but d'un seul trait le saké laissé dans un verre, attrapa une bouteille pour le remplir à nouveau, et avala tout le liquide.

Quand il se réveilla, le cercueil avait déjà été mis dans la fourgonnette noire, et sur le siège arrière étaient assis Chihiro vêtue d'une robe grise et Kôki, la tête enfouie dans ses cuisses. Le vieil homme attendit qu'il soit sorti pour fermer à

clé le Pavillon d'or et prit place à l'avant du véhicule. Le garçon monta avec Kanamoto dans la limousine avec chauffeur. La fourgonnette démarra, suivie de l'autre voiture.

— On va où ?

— Au cimetière de Kuboyama.

Il regarda Kanamoto de profil.

— Il y a une supérette dans le coin ?

— Il faut aller du côté de Fujidana, sinon il n'y en a pas. On y passe ?

— Oui, allons-y.

Ils dépassèrent la rue commerçante de Fujidana et aperçurent la supérette sur la route de Hodogaya. Le chauffeur ralentit et se rangea sur le côté.

Comme l'adolescent lui faisait signe de la tête, Kanamoto descendit aussi de la voiture.

Les rangées de paquets de chips et boîtes de Kleenex collés les uns aux autres sur les étagères jetèrent la confusion dans l'esprit du garçon, sans raison particulière. Toutes ces couleurs et ces formes successives qui lui sautaient aux yeux, quels articles étaient-ce ? À quoi servaient-ils ? Il ne distinguait plus rien. En réalisant, une fois passé devant, que ses yeux avaient vus l'article qu'il recherchait, il retourna au rayon des fournitures de bureau et extirpa, coincée entre les enveloppes kraft et celles des pourboires, une petite enveloppe pour l'argent remis en offrande à la famille d'un défunt.

— C'est bien ça, non ?

L'adolescent avait la voix étouffée d'une personne qui parle dans son sommeil.

— Oui.

— J'écris quelque chose, non ?

— Ton nom, mon garçon.

— Ici ?

— Oui.

Il paya à la caisse le stylo plume et l'enveloppe de condoléances pris dans les rayons, puis il demanda à l'employé :

— Je peux me servir du comptoir comme support ?

Sans attendre la réponse, il retira la bague rouge qui bouchait la pointe du stylo, laissa couler l'encre et écrivit son nom.

— Ça va pas, c'est raté, se lamenta-t-il en froissant le papier. Va en chercher une autre.

Kanamoto posa la nouvelle enveloppe sur le comptoir où la machine lut le code-barre présenté par le caissier. Après avoir payé de nouveau, l'adolescent déchira le papier d'emballage, mit bien à plat celle qu'il avait ratée pour faire des exercices d'écriture, et traça des lettres de sa main droite à l'évidence crispée, sur l'enveloppe neuve.

— J'ai encore raté, ça va pas du tout.

Kanamoto regarda de près.

— Mais je trouve que c'est bien, moi.

— Il faut que je mette combien ?

— Voyons, dix mille yens seraient corrects, n'est-ce pas ?

Kanamoto fixa l'air sérieux du garçon, et sourit à l'idée que c'était encore un enfant finalement, mais en voyant la liasse de billets que celui-ci sortait de sa poche, il sentit clignoter le signal du danger dans sa tête. L'adolescent déplissa soigneusement chaque billet de banque, les mit dans l'enveloppe qu'il rangea dans la poche du blazer de son uniforme. Puis il poussa un soupir de contentement.

Le crématorium de Kuboyama situé en haut de la côte devant l'hôpital public de la région est de Yokohama était dans un cimetière restauré entièrement depuis peu, l'endroit étant devenu vétuste. Quand il sortit de la limousine qui s'était garée dans le parking réservé aux minibus, une pluie fine tombait sur les chênes et les bouquets d'arbustes plantés un peu partout sur le site. Il s'était imaginé une sorte d'usine avec une cheminée où fumaient les cendres des morts qui projetait une longue ombre funeste, mais il se dirigeait vers un bâtiment principal de couleur rose que tout le monde aurait pu prendre pour un hôtel. Il parcourut l'ensemble des yeux en se disant que ça l'emmerdait. Une sorte de distanciation à l'égard de la mort existait dans ce cimetière où les services administratifs expédiaient dans le pays des Ténèbres les citoyens dépossédés de la signification de la mort, et nulle part n'apparaissait une trace des défunts.

— Et la fourgonnette ? demanda-t-il de retour dans le monde des vivants.

— Où peut-elle bien être en effet ?

Kanamoto la chercha des yeux dans le parking et vers le bâtiment principal, puis il tendit au chauffeur un billet de mille yens en lui disant : « Revenez nous chercher dans deux heures, allez donc boire un café ou autre chose », quand il vit la fourgonnette passer l'entrée pour venir s'arrêter près de lui. Le jeune chauffeur sortit la tête par la fenêtre ouverte, et lui expliqua avec un sourire : « Excusez-moi d'être en retard, je n'ai pas pris la bonne rue sur la côte de Kuboyama. Vous pourriez m'aider, il faut leur donner le cercueil. » Et se tournant vers les sièges arrière, il dit : « Veuillez descendre s'il vous plaît. »

— Allez tous attendre dans l'entrée, mon garçon.

Kanamoto monta à côté du chauffeur, et la fourgonnette roula jusqu'à l'arrière du bâtiment principal.

— On ferait mieux de la momifier ! fit remarquer l'adolescent venu se poster à côté du vieil homme.

Le vieillard regarda en silence Kôki et Chihiro. Celui-ci voulut la serrer dans ses bras, mais elle se tortilla comme un ver pour s'échapper. Plutôt que d'apporter de la gaieté, leurs rires dans le cimetière accentuèrent la sensation de néant.

— On ferait mieux de la momifier ! jeta l'adolescent d'une voix pleine d'irritation à la figure du vieil homme debout à ses côtés, mais lui, les yeux levés sur la pluie qui redoublait de violence, se mit à marcher vers l'entrée du bâtiment principal.

À l'entrée du vieil homme dans la salle de repos, Kanamoto, assis à la table, lui servit du thé japonais. « Vous buvez quelque chose ? » demanda-t-il à l'adolescent et au jeune chauffeur. Mais comme personne ne répondait, il dit « Bon, comme vous voulez » et se rendit dans la boutique où était installée une rangée de distributeurs automatiques.

— Elle a une tombe ?

Les mains de l'adolescent se crispèrent sur ses genoux. Le vieil homme but son thé d'un trait et secoua la tête.

— On fait comment alors ? À quoi ça sert de la brûler s'il n'y a pas de tombe ?

Le garçon ne réprimait plus son irritation contre le vieil homme qui ne semblait pas pleurer la mort de sa femme. Il fallait aussi que des habitants de Koganechô présents à la veillée funèbre viennent ici.

— Je vais faire du bouillon pour les nouilles.

L'adolescent crut que le vieil homme voulait plaisanter, mais il n'entendit que le souffle de sa respiration s'échapper entre ses dents tombées.

Kôki saisit les mains de Chihiro placées l'une à côté de l'autre sur la table, et tous deux recommencèrent inlassablement le même jeu : elle retirait ses mains, les présentait de nouveau, retirait ses mains et ainsi de suite.

De retour dans la salle de repos, Kanamoto posa sur la table une canette de coca-cola, une autre de jus d'orange, et prit dans la poche de sa veste une tasse de saké japonais, mais devant le signe de tête négatif du vieil homme et du jeune chauffeur, il la garda pour lui. Il en soulevait le couvercle quand il eut soudain à l'esprit le visage de Takakura qui gérait trois salons de massage à Sekiuchi.

— C'est bien M. Takakura, le président de l'Association de quartier ? demanda-t-il au jeune homme.

— C'est que... commença l'autre un peu gêné en se griffant le cou avec le pouce.

Il expliqua qu'il travaillait ici aujourd'hui à la demande de Takakura, avant de préciser :

— Cela remonte déjà à deux ou trois ans, mais j'avais un petit boulot chez un entrepreneur de pompes funèbres, alors je pense que c'est pour ça qu'on m'a confié ce travail.

— Un employé des pompes funèbres aux cheveux dorés ?

— Ah ça, je les ai teints il y a trois jours. À l'époque où je travaillais aux pompes funèbres j'étais à la mode Régence, et je n'ai jamais eu de problème.

Le jeune homme se mit à rire ouvertement.

L'adolescent prit dans la poche intérieure de son blazer l'enveloppe de condoléances qu'il avait pris soin de ne pas abîmer, mais le vieil homme n'y jeta qu'un coup d'œil furtif et but son thé sans rien dire.

— C'est pour l'offrir à mémé Shige, fit l'adolescent, le doigt posé sur l'enveloppe.

— Dans ce cas, donne-lui toi-même.

— Arrêtez vos conneries ! Elle est morte !

Kôki et Chihiro retirèrent leurs mains dans un mouvement brusque. Kanamoto fit toc toc sur la table avec une cigarette sans filtre, et ses yeux plissés

semblaient observer l'adolescent.

— Une fois qu'on est mort, il ne reste rien, dit le vieil homme. On n'est plus que de la fumée.

Le garçon avait la bouche sèche, ses yeux le brûlaient, il avait mal à la tête.

— Tu pourrais lui donner une tombe.

— C'est le cœur du garçon qui parle, pépé, ne sois pas aussi têtue, prends-la, allez, ce n'est pas ton petit-fils.

Kanamoto lui prit l'enveloppe des mains et la mit dans le sac du vieil homme.

Le vieil homme mit ses lunettes de presbyte et ouvrit le porte-monnaie en cuir tout craquelé.

— Bon, il faut payer combien ici ?

— Mais c'est M. Takakura qui paie, intervint le jeune chauffeur embarrassé.

— Ça va pas, non, c'est ma vieille qui est concernée.

Le jeune homme jeta un œil à Kanamoto et se souleva légèrement pour prendre la facture dans la poche arrière de son pantalon. Le vieillard regarda le papier, leva la tête, puis baissa de nouveau les yeux et passa la facture à Kanamoto en disant :

— Mille cinq cents yens ? Mille cinq cents yens pour se faire brûler ? Ce serait pas plutôt le prix de l'essence.

— Ça fait effectivement mille cinq cents yens. C'est la bonne facture, rit Kanamoto.

— Quand je l'ai eue en main, sérieux, j'ai ri moi aussi, dit le jeune homme. Il paraît que ça coûte mille cinq cents yens pour les habitants de Yokohama, et sept mille cinq cents yens pour les étrangers à la ville.

— Ma vieille ressemble à un gros tas d'ordures. Elle éclaterait de rire également si elle apprenait qu'on va la réduire en cendres pour le prix d'une bière, d'un bol de soupe de nouilles au porc laqué et de raviolis chinois.

Le vieil homme secoua la tête et posa deux billets de mille yens sur la table, puis après une légère hésitation, tendit un billet de dix mille yens au jeune homme. Devant son refus, l'autre lui glissa de force dans la main.

L'adolescent regarda par la fenêtre : une pluie de grêlons frappait la vitre. À la pensée d'un éventuel typhon, il se sentit réconforté et soulagé pour la première

fois depuis la nouvelle de la mort de la vieille femme, et son humeur sombre et déprimée s'éclaircit.

— Ça prend une heure.

Le vieil homme avait parlé sur un ton qui évoquait une flamme près de s'éteindre.

Le tonnerre retentit dans le lointain, des éclairs jaillirent, et Kôki, les mains sur ses deux oreilles, enfouit sa tête dans la poitrine de Chihiro. Trois familles, environ une quarantaine de personnes, s'arrêtèrent en même temps de parler, et toute l'assemblée tendit l'oreille pour écouter la pluie tambouriner sur la vitre. Quand la pluie commença à projeter l'ombre de la mort dans la pièce claire, l'invitation à venir déposer les cendres du défunt fut annoncée.

— Nous informons la famille de M<sup>me</sup> Nakata et leurs proches que les préparatifs pour le recueil des os sont achevés. Nous vous prions de vous rendre dans la salle du foyer numéro trois.

Les six personnes présentes pour ces funérailles prirent l'ascenseur et se dirigèrent vers la salle du crématorium où ils se groupèrent devant le foyer. Le préposé en charge de l'opération les regarda en leur demandant s'ils étaient au complet.

— Tout le monde est là, dit le jeune homme.

— Nous vous confions les cendres du mort. Le chargeur appuya sur le bouton, la porte du foyer s'ouvrit, et le chariot sur lequel reposaient les restes du corps sortit. Les os des bras et des jambes étaient brisés, mais le buste et la tête avaient gardé à peu près leur ossature initiale.

— Veuillez recueillir les os, mesdames et messieurs de la famille du défunt, dit le préposé en saluant d'une légère inclinaison du corps. Je vous prie d'en prendre un par groupe de deux, et de le déposer doucement dans l'urne funéraire. Le vieil homme et Chihiro, l'adolescent et Kôki, Kanamoto et le jeune homme recueillirent les os dans cet ordre, mais embarrassé que l'opération se fût terminée aussi vite, le préposé leur demanda de recommencer. Les ossements furent alors recueillis plus lentement et déposés dans l'urne en inversant l'ordre de passage.

Après avoir prié mains jointes et recueilli l'os le plus grand, le préposé plongea des baguettes dans le crâne pour le disloquer.

— Arrête ! hurla l'adolescent.

L'homme regarda l'entourage, bouche bée, sans comprendre ce qui se passait.

— Les os de mémé Shige. Et en plus, la tête ! Tu crois que tu peux la casser comme ça !

Il voulait lui sauter dessus.

— Allons, allons, mon garçon !

Kanamoto réussit à le maîtriser par-derrière.

— Voyez-vous, mon travail consiste à placer les os dans l'urne cinéraire et à la remettre aux membres de la famille du défunt. Cela fait vingt ans que je fais toujours les mêmes gestes, alors, qu'est-ce que cet enfantillage ? À part vous, ces messieurs-dames contiennent leur douleur et recueillent les os avec solennité. Vos cris perturbent tout le monde.

Après avoir réprimé sa colère, le préposé brisa les côtes et les os crâniens, puis à l'aide d'un tisonnier et d'un ustensile en vannerie en forme de pelle à poussière, ramassa les morceaux pour remplir l'urne.

— Je vais te péter la tête !

Comme l'adolescent de plus en plus excité tapait des mains et des pieds, Kanamoto l'entraîna vers le hall.

Quand le vieil homme sortit de la pièce, l'urne dans les bras, un éclair zébra le ciel, et à peine le bruit du tonnerre s'était-il rapproché d'eux comme en rampant, que la foudre tombait. La pluie redoubla de violence et ruissela sur la vitre. À l'extérieur, tout devint complètement flou.

Le vieil homme monta dans la limousine à côté du chauffeur. Kanamoto, Chihiro, Kôki et l'adolescent prirent place à l'arrière, et le véhicule se dirigea vers la maison du garçon. Il pleuvait maintenant avec une telle force que des torrents d'eau emportaient même les essuie-glaces qui balayaient le pare-brise. Ils eurent l'impression de traverser une cascade.

Kôki, la tête penchée sur l'épaule de Chihiro, ouvrit soudain la bouche.

— Ça te va si Chihiro passe la nuit à la maison ?

L'adolescent fixait la pluie en silence. Kôki répéta sa phrase.

Je n'ai pas le pouvoir de donner la permission d'héberger quelqu'un à la maison, c'est impossible, se disait-il, lui qui s'était montré incapable de frapper l'homme du crématorium. On ne peut exercer le pouvoir que sur ce qui nous appartient, Chihiro n'est pas ma propriété, l'homme du crématorium non plus,

Kanamoto et le vieil homme non plus. À cette pensée, il eut l'impression d'étouffer, comme enfermé vivant dans un cercueil.

— Le silence, c'est lâche, Kazuki.

Le ton de Kôki était cassant, aussi dur que l'acier.

L'adolescent inspira à fond mais il ne pouvait plus expirer, et tandis qu'il attirait désespérément de l'air dans ses poumons, il sentit des picotements au bout des doigts et des mains, et la panique le prit quand l'engourdissement s'étendit jusqu'au fond de sa tête. Malgré tout, il continuait d'inspirer encore et encore.

Kanamoto observa son visage.

— Vous allez bien, mon garçon ?

Les mouvements de sa maigre poitrine vers le haut se faisaient de plus en plus violents. Il serra les dents et retint sa respiration.

— On peut la loger, parvint-il à articuler en tournant son visage cramoisi vers Kôki, la gorge nouée.

— Non.

La voix du vieil homme était calme.

— Laissez-la dormir chez nous, je vous en prie, on ne vous posera pas de problèmes, aujourd'hui seulement, s'il vous plaît, le supplia le garçon, juste pour une nuit, ce serait possible ?

— Si tu insistes tant, dans ce cas, mais à condition que tu la ramènes demain au travail.

L'adolescent enfouit ses mains dans les cheveux de son frère qu'il tourna en tous sens.

— Tu dois être content, Kôkô, c'est génial, dis que c'est génial.

— Tu es génial, Kazuki.

— Je ne suis donc pas un lâche.

— Tu n'es pas lâche.

Kôki lui saisit la main et la frotta contre sa joue.

À peine ses chaussures enlevées, Kôki entraîna son frère et Chihiro pour chercher un endroit hors d'atteinte du bruit du tonnerre et des éclairs. Il ouvrit la

porte de la salle de bain, s'accroupit dans la baignoire avec Chihiro, et se blottit derrière elle en poussant un long soupir « Comme ça, dit-il, on peut s'abriter de la pluie sans recevoir de décharge électrique ». Il souleva Chihiro à pleines mains par la taille, puis fit retomber les fesses de la fille sur ses cuisses avec un petit rire.

Que se passerait-il s'il les aspergeait tous deux d'eau bouillante avec le pommeau de douche ? Ils se mettraient à glapir comme des chiens et n'essaieraient plus de se coller ainsi l'un contre l'autre. Un rire froid monta en lui, mais s'arrêta dans sa gorge quand il se rappela qu'autrefois, ils jouaient souvent son frère, sa sœur et lui, enfermés dans le sauna. Son rôle était d'imaginer une situation qui consistait en général à attendre les secours parce qu'ils étaient bloqués dans le noir après un accident dans un tunnel ou un éboulement de terrain. Puis la règle était toute simple : on devait se plaindre et se remonter le moral dans l'obscurité, et on pouvait dire « *Give up*, j'abandonne ! » pour sortir quand on suffoquait trop. Seulement, si on sortait, on avait perdu. La première à perdre était toujours sa sœur, son frère et lui restaient parfois près d'une heure à l'intérieur.

L'adolescent remarqua qu'une mauvaise odeur devenue difficilement supportable se dégageait du corps de Chihiro. Il ouvrit la porte. L'orage, et aussi la pluie, s'étaient apparemment calmés.

— Ça y est, le temps s'est calmé.

Kôki lui fit les gros yeux.

— Ferme, Kazuki !

L'expression dominatrice qu'il lui voyait pour la première fois fit sursauter l'adolescent qui hurla sans réfléchir à Chihiro « Prends donc un bain ! », avant de détourner son regard d'eux deux, assis devant lui.

Du temps où la vieille femme du Pavillon d'or était encore en bonne santé, Chihiro se rendait chaque soir avec elle aux bains publics. Quand elle était devenue incapable de se mouvoir seule, six mois plus tôt, le vieil homme l'emmenait régulièrement là-bas, à raison d'une fois par semaine, et demandait à une prostituée de ses connaissances de lui laver les cheveux et le corps, mais ces trois dernières semaines, l'état de la vieille femme s'était rapidement dégradé, et le vieil homme avait lui-même perdu l'énergie d'aller aux bains publics.

— Tu pourrais aller aux bains toute seule.

Chihiro baissa la tête.

— Je me lave avec du savon.

— Je crois que le mieux, c'est que je te lave, dit Kôki.

— Pas toi, Kôkô, impossible !

L'adolescent fit couler de l'eau chaude à 40 °C.

— C'est un délit si Kazuki te lave, intervint Kôki.

— C'est évident que je ne vais pas la laver. Attends, je vais chercher des vêtements de rechange, dit l'adolescent, qui monta l'escalier quatre à quatre, s'engouffra dans la chambre de Miho, ouvrit le tiroir de l'armoire, saisit un pyjama et un sous-vêtement, retourna dans la salle de bain et les lui donna, le souffle court.

— Mets ça quand tu seras sortie du bain.

— La culotte est très petite, rit Chihiro en déployant le slip en dentelle rose, et comme elle relevait le bas de sa robe pour enlever ses bas, il poussa son frère dans le dos et sortit de la pièce.

Au bout d'une dizaine de minutes, soudain inquiet, il entra de nouveau pour demander à travers le verre dépoli « Tu te laves ? » mais il n'entendit aucun bruit. Il repoussa légèrement Kôki, qui tendait l'oreille à côté de lui, frappa à la porte, puis tira la poignée en prévenant « J'ouvre ».

Immergée dans la baignoire, Chihiro tourna lentement la tête. Le front couvert d'acné, les joues blanches et pleines, le nez bombé, elle clignait des yeux ensommeillés comme si elle regardait à travers une mince membrane de peau. « Tu ne te laves pas ? » balbutia-t-il. Chihiro plongea dans l'eau chaude son visage déformé par le rire, puis d'un coup, ressortit la tête qu'elle avait longtemps gardée sous l'eau, au point que les deux garçons commençaient à s'angoisser, et secoua ses cheveux en aspergeant toute la pièce. « On va la laver, dit-il à Kôki d'un ton agacé, mais on la lave seulement, d'accord ? » Ils retirèrent leurs chaussettes, relevèrent le bas de leur pantalon, retroussèrent leurs manches et entrèrent dans la salle de bain.

Quand Kôki frotta le savon sur la serviette mouillée, Chihiro enjamba la baignoire et sortit de l'eau. Son corps qui tremblait sous l'effet d'optique dû à la vapeur était ferme et resplendissant, ses courbes et ses lignes empreintes de douceur. Il était impressionné par cette peau blanche et ce corps plus dodu que celui d'une fille nue sur une gravure. Kôki lui savonna le dos. Au frottement énergique du savon sur la colonne vertébrale, les seins généreux se mirent à trembler. Elle avait de grandes aréoles et des mamelons rouges, un grain de

beauté à la naissance de la gorge, le ventre légèrement bombé au-dessus du nombril, les fesses rondes et tendres, si blanches qu'elles semblaient se fondre dans la vapeur d'eau. L'adolescent imagina qu'il appuyait doucement le bout du doigt entre les seins de Chihiro, et il sentit la peau de la jeune fille se creuser comme pour le lui aspirer. « Kôkô, non ! » cria-t-il en saisissant par le cou son frère qui approchait son visage de la poitrine de Chihiro, mais comme l'autre ne cessait de recommencer, il devait à chaque fois l'en détacher. Aspergés par les éclaboussures d'eau et de mousse de savon, les deux garçons étaient maintenant trempés. Il passa la serviette à Chihiro. « Le devant, tu le fais toi-même. » En voyant de dos cette fille qui commençait à se frotter en dessinant des petits cercles depuis la poitrine jusqu'au bas-ventre, il se dit qu'elle ressemblait à un cochon, mais l'instant d'après il trouvait, ébloui, qu'elle avait un corps féminin onctueux, en pleine maturité. Chihiro posa la serviette sur ses cuisses pour frotter directement le savon sur sa paume, puis ses doigts qui lavaient son entrejambe se mirent à faire du bruit. Kôki, dont le front brillait comme du plastique, et qui fixait cette nudité de femme en écarquillant davantage encore les yeux, déjà naturellement très écartés, avait le visage d'un monstre dans un film de science-fiction.

— Si on lavait aussi ses talons.

Quand Kôki lui frotta les talons avec une éponge, Chihiro se tortilla et poussa les cris d'un bébé qui rit pour la première fois de sa vie.

— Ferme les yeux, on te lave les cheveux.

Chihiro serra les lèvres, paupières fermées. L'adolescent mouilla sa chevelure, y versa une bonne dose de shampoing, et Kôki la shampooina à pleines mains.

— Mets de l'eau chaude, dit Kôki en saisissant le pommeau de douche dans la main de son frère pour lui arroser la tête. Ses cheveux coulèrent dans son dos, tout brillants et tout lisses.

Face à ce corps potelé, rond, souple, qui s'était développé sainement à l'écart des blessures ou des maladies – la vitalité même – l'adolescent se sentit saisi par un sentiment proche de la déférence. Pour lui, la nudité des femmes était obscène, aussi dangereuse qu'une forêt dense, mais le corps de Chihiro lui rappela un tableau vu dans un cours de peinture et de travaux manuels à l'école primaire : une petite fille prenait un bain sous les rayons du soleil qui tombaient à flots sur elle.

Après avoir enfilé un tee-shirt blanc et un short, il commanda une pizza à domicile tout en écoutant le *Clair de lune* de Beethoven joué par Kôki. Chihiro entra dans le séjour vêtue du pyjama à carreaux en gingham rouge de Miho, et s'assit sur le canapé.

Avec le même état d'esprit que s'il regardait les ébats d'animaux en rut à travers une vitre, le garçon observait Kôki et Chihiro qui mangeaient leur pizza à une vitesse folle, les lèvres dégoulinantes de fromage et de ketchup, et buvaient du coca. Il trouvait leur comportement déplorable, et ressentait en même temps du dégoût pour lui-même, qui restait assis les bras ballants sans tendre la main vers la pizza dont il ne restait plus que deux parts. Sa mémoire ne gardait pas la moindre trace d'un vrai repas, il ne savait pas non plus ce qu'il avait mangé ces trois derniers jours ni à quel moment, mais par la seule force de sa volonté, il était capable de contrôler une sensation comme la faim. Les deux autres Fixaient des yeux la nourriture sans disperser leur attention, et ne cessaient de mâcher sans échanger un mot. Lui, il ne comprenait pas pourquoi on devait manger. L'acte de manger n'avait jamais été pour lui un plaisir ; engrener les dents du haut et du bas en actionnant les mâchoires, écraser, avaler avec la salive, mordre encore, c'était incroyable d'être obligé d'effectuer deux, ou même trois fois par jour des mouvements répétitifs aussi ennuyeux. Pourquoi faut-il manger ? Les animaux économisent leur énergie pour survivre, tandis que les hommes délivrés de la crainte de ne pas trouver de nourriture, ont un appétit sans limites, leur langue constamment stimulée. Et pendant qu'ils ingurgitent toutes ces choses, ils se relâchent complètement, et n'ont même plus le souci de dépenser leur énergie, laquelle s'accumule inutilement dans leur ventre et les rend obèses.

Quand ils eurent fini de manger, ses compagnons réitérèrent rots et bâillements tout en essuyant leurs doigts sales à l'aide d'un mouchoir en papier.

— Allons dormir, dit-il en se levant, aussitôt suivi des deux autres.

— Bonsoir, fit Kôki à Chihiro en agitant la main sur le palier avant d'entrer dans sa chambre. L'adolescent la conduisit dans la chambre de Miho.

Étendue sur la couverture, elle ouvrit grand les yeux, et croisa les deux mains sur sa poitrine dans la même position que la dépouille de mémé Shige vêtue du kimono rose. Il tira le bout de la couverture pour la recouvrir.

— Tu ferais mieux de dormir.

Il avait senti un appel énergique dans le regard de Chihiro, le menton légèrement relevé comme dans l'attente d'un baiser, et lui dit « J'éteins la lumière », avant d'appuyer sur le bouton électrique près de la porte et de sortir

dans le couloir. Il entendit des ronflements quand il s'approcha de la chambre de son frère, et se dirigea donc vers la sienne en étouffant le bruit de ses pas, referma la porte et se laissa tomber sur le lit.

La fatigue excessive l'empêchait de sombrer dans le sommeil, mais il s'efforçait de s'endormir, son oreiller serré dans les bras. Il ne cessait de tomber dans ce genre de sommeil léger : il marchait sur la rambarde métallique d'une haute passerelle qui se mettait à rétrécir progressivement en largeur, il perdait l'équilibre, et à l'instant même où il tombait, il se réveillait en sursaut, puis recommençait à marcher les yeux dirigés en bas vers le flot des voitures et les gens au loin. Je n'ai plus envie de marcher, pensait-il, je ferais mieux de rester éveillé, mais il sombrait dans le sommeil, et se réveillait aussitôt après. Les chiffres clignotants du vidéodisque indiquaient huit heures trois minutes. Voilà maintenant une heure qu'il était allongé sur le lit.

Il écouta attentivement les battements de son cœur qui n'étaient en résonance avec personne. Est-ce que quelqu'un le regretterait s'il mourait ? Il compta avec ses doigts. Le pouce : Kôkô, l'index : Kyôko, puis le majeur, mais là, pas un nom ne lui vint à l'esprit. De toute façon, cela ne rimait à rien d'être regretté une fois mort, il avait besoin que des gens éprouvent de la tristesse pour lui maintenant où il n'arrivait pas à s'endormir. Le garçon se caressa les lèvres avec le majeur qu'il avait levé en vain. La valeur d'un homme est déterminée par le nombre de personnes susceptibles de ressentir de la tristesse pour lui de son vivant, et le nombre de ceux pour lesquels il peut avoir du chagrin. Lui-même en ressentait pour son frère et Kyôko, et un peu aussi pour sa sœur Miho et pépé Sada, mais personne n'en éprouvait pour lui maintenant. Alors qu'il avait l'impression de pouvoir ressentir de la tristesse même pour les oiseaux dans le ciel, il n'avait pas pleuré une seule fois depuis l'âge de quatre ans. Les larmes ne viennent que si on est enveloppé complètement par un sentiment d'impuissance, on pleure précisément pour se consoler de sa propre faiblesse. Lui mettait en place une barrière de colère et de haine dès qu'il sentait en lui cette faiblesse, et éprouvait de la compassion pour ceux dont la barrière se révélait inefficace.

Maintenant, en cet instant, il crut sentir un homme inconnu d'âge mûr se suicider par pendaison. Il entendit la corde s'enfoncer dans la chair du cou, le visage devint aussi rouge qu'une grenade, la lumière au fond des yeux disparut d'un coup et la conscience s'éloigna, il déversa selles et sperme, ses globes oculaires jaillirent de leur orbite sans un bruit. L'image du pendu se dissipa lentement dans la brume, et les corps de deux sœurs de onze et douze ans mortes par noyade émergèrent dans les flots. Les corps qui se dilataient peu à peu étaient transportés vers le large tout en servant de nourriture aux organismes

vivants marins, et malgré ses yeux fixés sur l'eau, il ne parvenait plus à distinguer les vagues.

Il ouvrit les yeux. Le corps nu de Chihiro se dessina au plafond, couvert par les ronflements de Kôki. Au moment précis où il redressait le buste, son cœur se mit à battre à grands coups, une voix lui chuchota de ne pas quitter son lit, mais ses pieds sortirent dans le couloir en direction de la chambre de son frère. L'oreille collée à la porte, il entendit une valse d'adieu de Joseph Lanner. Le garçon avança d'un air perplexe jusqu'à la chambre où dormait Chihiro et tira la poignée de porte.

Était-il en train de rêver ? Les murs transpiraient à grosses gouttes qui s'évaporaient dans toute la pièce. Il eut l'impression d'observer de l'extérieur des images encadrées dans un tableau. Non pas des silhouettes, mais la projection d'une série de clichés de rayons X : les os des jambes de la fille s'ouvraient de chaque côté, le coccyx d'un homme s'agitait énergiquement, les os des deux jambes de la fille se soulevaient comme dans le jeu de la passerelle, la colonne vertébrale de l'homme se cambrait en saisissant le bassin. Secoué comme sur des vagues, il jeta un œil dehors par la fenêtre. Il crut apercevoir un éclair, mais seule la lumière du pilier de la porte d'entrée lui parvenait faiblement. Quand son regard réintégra la pièce, les négatifs des images de rayons X s'étaient transformés en tirages positifs : les corps nus de Kôki et Chihiro se découpaient dans l'obscurité enveloppée d'une faible lueur. Kôki lui massait les seins, puis il enferma le mamelon droit dans sa main, et de sa bouche s'échappa un mot tendre mêlé de larmes :

— Maman...

— Qu'est-ce que tu as ?

L'adolescent regarda Chihiro bouche bée. On aurait dit qu'on venait de puiser dans son âme avec une cuillère, mais elle se contenta de haleter violemment.

— Maman... Maman...

— N'aie pas peur. Ne crains rien.

Les tympans de l'adolescent vibrèrent au son de cette voix cristalline. Était-ce la voix de sa mère ou celle de Chihiro ? Un éclair jaillit, et à l'instant où les pupilles de l'adolescent faisaient un tirage photo des deux corps nus enlacés, le lit fut emporté comme un radeau par le courant marin.

À dix heures vingt-deux du matin, il rentra chez lui après avoir raccompagné Chihiro au Pavillon d'or. Pourquoi vérifiait-il toujours l'heure sans nécessité ? La veille, il était rentré du cimetière de Kuboyama sous la pluie diluvienne à quatre heures vingt-six de l'après-midi. Peut-être que le fait d'avoir quitté la vie scolaire divisée en tranches horaires était angoissant et qu'il gravait dans son esprit des heures sans intérêt qui ne valaient pas la peine d'être mémorisées, pensait-il tout en se déchaussant.

À l'instant où il ouvrait la porte du séjour après s'être assuré que Kôki dormait, il parcourut la pièce des yeux : il avait oublié la raison de sa descente au rez-de-chaussée comme si toutes les fonctions de son cerveau s'étaient arrêtées. Quand il se retrouvait seul à la maison dans son enfance, il avait plus de mal à trouver un jeu qu'à supporter la solitude. À court d'idées, il jouait à cache-cache tout seul : il se dissimulait dans un endroit où personne ne pouvait le découvrir, un placard ou une armoire. La peur ressentie quand on attend un voleur se transformait progressivement en espoir, qui se terminait invariablement sur un sentiment de déception. La pièce du sous-sol où le risque d'être découvert était le plus faible, restait toujours fermée à clé, mais une seule et unique fois il l'avait trouvée ouverte. Au moment où il mettait le pied dans une obscurité qui estompait même les contours des objets, la peur avait fondu sur lui et l'avait paralysé. C'est qui ? avait fait une voix. Il avait poussé un cri, son cœur près d'exploser, et rampé vers l'escalier où il s'était blotti pour pleurer et reprendre ses esprits. Était-ce son père dans la pièce du sous-sol ce jour-là ? Que pouvait-il bien faire dans le noir ?

Il descendit l'escalier. Quand son père l'appelait en bas, il descendait toujours à pas de loup, même une fois devenu collégien. Il tira la poignée, la respiration bloquée, elle n'ouvrait pas, elle était fermée à clé, il était revenu, quand, hier ou bien avant-hier ? L'envie le prit de rebrousser chemin, mais poussé par les battements de son cœur qui redoublaient de violence, il attrapa le double de la clé et l'introduisit dans la serrure. Il était rentré en effet, la clé jetée à terre avait disparu. Après avoir passé en revue la pièce dans les moindres recoins d'un mouvement circulaire des yeux, il déplaça prestement le canapé, la table, roula le tapis, puis souleva le couvercle du coffre. Ensuite, il mit les bras de part et d'autre du trou, laissa tomber ses jambes pour se retrouver dans la position d'un homme qui fait des tractions à la barre fixe, et après avoir vérifié avec la plante du pied la présence des lingots d'or lisses et froids, il s'accroupit tout au fond du trou. Quand il ouvrit la fermeture éclair du sac de voyage, des liasses de billets de dix mille yens liés par un élastique apparurent. Il ouvrit le couvercle d'une boîte en carton sans emballage : elle était également bourrée de

liasses de billets salies par les empreintes digitales. Il fourra une liasse dans sa poche.

À dix heures cinquante-quatre minutes, il retourna dans sa chambre après avoir remis dans son état d'origine la pièce du sous-sol. Il avait l'impression de n'avoir été que le simple spectateur d'un vol qui s'était déroulé selon un plan bien précis, mais la sueur sur son front et les palpitations de son cœur trahissaient le garçon désireux de se convaincre qu'il avait fait preuve de sang-froid. La sonnerie de l'interphone retentit alors qu'il venait de cacher la liasse de billets sous son matelas. Il redescendit dans le séjour, et vit le visage d'une femme mûre se refléter sur l'écran de contrôle. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il, l'oreille plaquée sur l'interphone. Comme elle répondait « Je suis M<sup>me</sup> Shirakawa, du Bureau de recrutement des employés de maison et aide-soignants de Wakamatsu », il appuya sur le bouton d'ouverture automatique en disant : « Je vous ouvre ».

Kôki était à l'affût devant la porte.

— Ce n'est pas une amie, mais une nouvelle femme de ménage qui vient pour un entretien. Après, on ira au McDo, alors maintenant tu vas dans ta chambre. D'accord ?

Il ouvrit la porte d'entrée après s'être assuré que Kôki était remonté.

— Madame votre mère ou Monsieur votre père seraient-ils là ?

— Je vous attendais. Entrez je vous prie.

Il disposa des pantoufles devant la femme, puis la conduisit dans le séjour et la fit asseoir sur le canapé.

— Mais où est donc la maîtresse de maison ?

— Vous avez un curriculum vitæ ? dit-il en insistant sur le dernier mot.

— Oui.

Perplexe, la femme sortit néanmoins le curriculum vitæ de son sac, et le lui donna.

Il le lut rapidement. Quarante-deux ans, deux fils de quinze et douze ans, des antécédents comme jardinière d'enfants pendant six ans, une licence de nutritionniste, il y avait un blanc à la rubrique conjoint.

— Vous avez déjà travaillé comme femme de ménage, n'est-ce pas ?

— Mais où est Madame votre mère ?

— C'est moi qui ai la charge de cette maison, dit-il sans lever la tête du curriculum vitæ.

Non seulement la femme se sentait mal à l'aise et trouvait désagréable d'être interrogée par un enfant pour son entretien, mais elle essayait de comprendre ce qui la précipitait dans l'angoisse. Peut-être n'était-ce pas la famille facile dont on lui avait parlé au Bureau de recrutement, en tout cas elle refusait d'être impliquée dans une situation familiale épineuse. Si on ne parle pas aux enfants avec sévérité, on n'obtient pas de réponses honnêtes de leur part. La femme pensait qu'il fallait montrer force et assurance de la même manière qu'elle avait élevé ses deux garçons.

— Ce que je veux savoir, c'est si ta mère est là, ou bien si elle est sortie.

— Elle ne vit plus à la maison.

— Et ton père ?

— Si vous voulez connaître la composition de la famille, nous sommes quatre : mon père, mon frère, ma sœur et moi. Au petit déjeuner, disons théoriquement que nous sommes tous les quatre. Au dîner, vous pouvez vous dire que nous sommes tous les deux, mon frère et moi. Mais pour plus de sûreté, je vous prie de préparer quatre repas. Si vous mangez vous aussi cela fera un dîner pour cinq personnes. Quant aux animaux, pour le moment nous n'en avons pas à la maison.

— Il n'y a que ton frère dans la journée ?

— On peut dire que je suis là moi aussi.

Il replia le curriculum vitæ, et après avoir résumé les tâches du ménage, il sortit dans le couloir et appela son frère.

Kôki s'était précipité en bas de l'escalier comme un chien s'élance à toute vitesse vers son maître qui le siffle, et serra la femme dans ses bras en criant : « Je suis Kôki ! »

L'adolescent observa le changement d'expression sur le visage de la postulante : ses sourcils firent un bond de surprise, mais il n'y décéla aucun signe d'aversion, il lui donna donc un billet de dix mille yens pour emmener Kôki au McDonald's d'Ishikawa, le laisser manger à son goût, et acheter ensuite ce qu'il convenait pour le dîner. Décidé à l'embaucher si elle s'en sortait avec son frère, il eut envie de lui donner une chiquenaude sur le front en lui lançant « Reçue ! »

Elle prit son sac, se leva, et se dit qu'elle ne pouvait espérer de meilleures conditions de travail que dans cette famille où, en plus de l'absence d'une maîtresse de maison, il y avait seulement des enfants pendant la journée. Mais, de même qu'elle refusait de se rendre chez des employeurs où traînaient des reptiles en liberté, elle risquait de rester interdite si on lui adressait soudain la parole pendant qu'elle faisait la vaisselle, et qu'elle découvre cet adolescent debout dans son dos. Grâce à ses diverses expériences en tant que jardinière d'enfants, femme de ménage, mère, elle avait nettement compris qu'un enfant bizarre fait des choses bizarres. On dit qu'un enfant mis dans une situation catastrophique émet nécessairement des signaux annonciateurs d'une crise, et les yeux de cet enfant clignotaient au rouge. La femme détourna la tête et sortit dans l'entrée en tenant Kôki par la main.

Il était au téléphone avec Reiji, en train de fixer l'heure et le lieu du rendez-vous pour la remise de l'argent, quand son frère entra dans le séjour, lança le billet de dix mille yens tout chiffonné sur la table et ressortit aussitôt dans le couloir. « Excuse-moi une seconde » fit le garçon à son interlocuteur en mettant le téléphone en attente. Il courut après son frère et lui demanda : « Tu as perdu quelque chose ? » mais Kôki remonta à reculons les marches de l'escalier, lentement, sans un mot. L'adolescent reprit l'appel et dit brièvement : « Bon, d'accord pour deux heures, j'y serai », avant de raccrocher. Puis il cria « Qu'est-ce qui t'arrive, Kôkô ? » mais ce dernier était déjà rentré dans sa chambre.

Cette femme a dit quelque chose d'horrible à mon frère, se dit-il, les yeux baissés sur le billet de dix mille yens dans l'espoir de tout deviner.

Il n'était pas question pour Kôki de transmettre à son frère les paroles de cette femme : « Je crois que je pourrais bien m'entendre avec toi, mais le problème, c'est l'autre, je ne pense pas que j'y arriverai, je suis désolée, excuse-moi, je vais partir. » Kôki avait compris qu'il ne pouvait compter que sur son cadet, mais s'il parvenait à atteindre un sommet élevé, poussé au derrière par son frère, il ignorait cependant quand ce dernier lui lâcherait la main. Il y eut un bruit d'objet qui se brise à l'étage inférieur. Kôki se cacha sous les draps, les mains sur les oreilles. « Maman », gémit-il, mais ce n'était pas le visage de sa mère qui se dessina dans son esprit. La forme et le toucher des seins, du ventre, des cuisses de Chihiro lui revinrent distinctement en mémoire.

« Je veux voir Chihiro », murmura-t-il.

En avance sur le rendez-vous fixé à deux heures à la gare de Yokohama avec les trois garçons, il tua le temps en regardant les couvertures des livres empilés sur les rayons du magasin Yûrindô dans le quartier souterrain de la sortie Ouest, puis il se rendit devant la vitrine de Takashimaya. Il n'y avait encore personne. Au bout de quinze minutes de retard, il lança un crachat par terre qu'il racla de la pointe de ses Reebok puis releva la tête, quand il vit les trois autres arriver en courant du rond-point des bus.

— Excuse, t'attendais ? demanda Reiji en lui donnant une légère tape sur le crâne.

L'adolescent prit dans sa poche des enveloppes kraft qu'il remit aux trois garçons. « Je ne pourrai pas vous passer plus que ça, ce n'est pas la peine d'insister. J'ai demandé à un avocat, il a dit que même si on découvrait que j'étais là-bas, ce ne serait pas du tout considéré comme un délit. »

Reiji lui passa le bras autour du cou après avoir frotté ses paumes moites de sueur sur son tee-shirt.

— Sérieux, t'as demandé conseil à un avocat, Yuminaga ? Toi alors, décidément ! Mais dis donc, ce serait emmerdant si ton vieux l'apprenait.

— Je m'en moque complètement. Il sait déjà tout.

— Si ça se trouve, tu croyais qu'on te faisait chanter, hein, Yuminaga ? C'est pas possible, on est potes, t'inquiète pas. Mais alors, pourquoi t'aurais décidé de nous filer du fric ? C'est ça la question, mais bah, dit Reiji en dénouant son bras, laissons-la de côté, et allons au salon de bronzage.

L'adolescent avait pourtant l'intention de les quitter immédiatement, mais l'envie d'aller se faire bronzer l'emporta. Il céda donc à la tentation et se mit en route tout en se faisant intérieurement des excuses. Il pourrait arriver à temps au rendez-vous fixé à trois heures avec son père, et il n'avait rien d'autre à faire.

— C'est l'été, mais on se caille drôlement depuis quelques jours.

Kiyoshi toucha l'enveloppe dans sa poche pour s'assurer de sa présence.

— Il faisait plus chaud en juin, c'est bizarre, vraiment, c'est pas normal, tenez...

Takuya voulait parler des causes de phénomènes atmosphériques anormaux vus à la télévision, mais tandis qu'il essayait de se souvenir des termes techniques, il laissa passer son tour.

— Plus que trois jours et c'est les vacances d'été.

La voix de Kiyoshi fut emportée en même temps que les gouttes de sueur qui coulaient dans sa nuque.

Reiji secoua les épaules d'un air las.

— Qu'est-ce qu'on a à voir avec les vacances d'été, nous ?

Ils marchèrent une dizaine de minutes jusqu'au Sunspot, le salon de bronzage. Le teint déjà hâlé, Reiji et ses camarades choisirent les lampes halogènes Maxi, et lui, une lampe fluorescente Ringo 600. Ils étaient venus se bronzer ici tous les quatre l'hiver dernier, mais avaient laissé tomber au bout de deux séances, ce qui ne s'était donc pas révélé très efficace. L'adolescent serrait dans sa main la clé du vestiaire donnée à la réception, avec l'envie de fréquenter suffisamment le lieu pour brunir correctement cette fois-ci.

Une serviette enroulée autour des hanches, il se rendit dans la salle de bronzage, se glissa dans l'appareil tout en longueur, mais à l'instant où il retirait sa serviette de bain, il ressortit précipitamment en criant « Je rentre ! » à l'adresse de Reiji dans sa machine. Il ne saisit pas ce que l'autre disait car la télévision par câble diffusait un air de musique hip-hop assourdissant, mais sans chercher à comprendre, il retourna dans le vestiaire, ouvrit son casier et remit ses vêtements en vitesse. Soudain pudique, au moment où il se retrouvait nu comme un ver, il s'empressa de cacher son corps. Vouloir bronzer dans la seule intention de passer pour quelqu'un d'énergique et en bonne santé ne constituait rien d'autre qu'un affront à son physique originel. La véritable énergie réside dans le sang et les cellules du cerveau, c'est donc le sang et le cerveau qu'il faut réchauffer ! Il détourna les yeux de ses bras menus quand il enfila son tee-shirt, mit son pantalon et sortit de la pièce. Des lycéennes à la peau si sombre qu'elles semblaient avoir changé de couleur à coups de médicaments, s'étaient rassemblées devant les distributeurs automatiques. Pourquoi n'a-t-on pas la faculté d'échapper à sa laideur malgré d'intenses efforts pour devenir quelqu'un d'autre ? Parce que c'est juste un vernis, conclut-il, fonçant tête baissée vers la sortie.

— Voici mon fils.

Hidetomo pointa le menton vers lui, et les deux hommes assis sur le canapé se redressèrent en sortant leur porte-cartes de la poche intérieure de leur veste.

— Ça va, ça va, c'est mon héritier, mais vous êtes en avance de dix ans pour lui donner une carte de visite. Ça sert à quoi d'en donner une à un gamin en deuxième année de collège à Hôsei !

S’imaginant qu’il s’agissait d’attachés commerciaux d’une banque ou bien des fabricants de flippers de *pachinko*, l’adolescent ne se donnait pas la peine de relever la tête, les deux mains dans les poches.

— Ce sont des gens des jeux Ginrei. Quand tu seras majeur, ils auront tous deux des postes importants, alors je te demande de rester en relation avec eux et d’attendre le temps qu’il faudra.

— Pour l’affaire de tout à l’heure, patron, je compte sur vous. Bon, maintenant nous vous laissons, dit le plus âgé.

Dans un même mouvement du buste, les deux hommes s’inclinèrent profondément tout en reculant à grandes enjambées, se courbèrent de nouveau pour saluer sur le pas de porte et disparurent.

— Papa va en Corée, dit Hidetomo à son fils. Tu peux venir dans la salle, mais à la fin des cours, compris.

Il était d’une excellente humeur exceptionnelle.

— Encore au casino ! Le départ est pour quand ?

Sugimoto se permettait de prendre un ton familier en raison de l’humeur de Hidetomo.

— Dans deux, trois jours.

— Et votre retour ?

— Aujourd’hui nous sommes lundi, ben, je rentrerai au plus tard mercredi de la semaine prochaine.

— Vrai, vous revenez dans une semaine ? C’est louche !

— Mais si je pouvais rester deux semaines, je gagnerais en gros la recette d’un mois dans cette salle, mais quand je ne suis pas là, on en profite, alors, je rentre.

— Quel est donc celui qui s’est incrusté là-bas pendant dix jours et a perdu des millions de yens ? Cette fois aussi, c’est au Beach Paradise ?

— Ben, oui.

— Et la réservation ? Mais c’est O.K., même si vous y arrivez à l’improviste, patron, vous êtes leur client.

— Ouais, euh, à condition d’appeler la veille, fit celui-ci.

— Il ne faut pas préparer de l’argent ?

— Quelle idiote, tu crois qu'on peut dépenser l'argent de la société au jeu ?

— Boon... boon... mais je prie pour que vous ne me téléphoniez pas. Je vais écrire la liste des cadeaux, patron, vous pourriez les oublier, si vous gagnez.

L'adolescent avait souvenir d'une conversation absolument identique à celle-là. Ils n'en étaient pas conscients ? Ou bien appréciaient-ils le rythme de la répétition ? Tout en écoutant leur échange semblable à celui d'un duo comique maladroit entre un mari et sa femme, il eut la confirmation que Sugimoto était l'une des maîtresses de son père.

— Hé, qu'est-ce que tu fais debout à rêvasser, assieds-toi.

— M<sup>me</sup> Shimamura a démissionné, dit l'adolescent sur le ton d'un employé.

— Tu l'as encore fait tourner en bourrique, eh ben tant pis. On n'a plus qu'à demander à un autre Bureau de recrutement, je t'en charge, alors fais au mieux.

— Ma sœur a été hospitalisée. Il paraît qu'elle a une fracture.

— Ah oui, celle-là, elle a dû être touchée au vif. Dis donc, je t'ai préparé un big cadeau d'été.

Hidetomo appuya sur le bouton de la ligne intérieure pour appeler Kawabatake, son secrétaire privé officiel qu'il avait débauché avec un salaire élevé de la Caisse de crédit clients, l'unique diplômé du supérieur parmi le personnel du Végas.

Hidetomo n'avait que des fragments de souvenir du soir où il avait employé la violence contre Miho, et ce n'était pas pour sa fille qu'il éprouvait un vague sentiment de culpabilité comme après une gueule de bois. Il avait conscience qu'il devait réparation à son fils. Aucun sentiment d'aucune sorte ne naissait en lui pour Miho même à présent qu'il connaissait le diagnostic de la fracture. Des dédommagements sous toutes les formes étaient adressés au seul garçon. Le mot amour n'existait pas dans le vocabulaire de Hidetomo, mais si on lui avait fait remarquer qu'il idolâtrait ce garçon, il n'aurait pu nier l'idée.

Kawabatake entra et s'inclina. L'adolescent ignore son salut.

— En ce qui concerne la femme de ménage, cela vous ennuerait si je demandais à une amie d'amie ? Elle pourrait sûrement rester longtemps.

Hidetomo leva le sourcil gauche. « Quel âge a-t-elle ? » demanda-t-il, en glissant une cigarette entre ses lèvres. Kawabatake l'alluma aussitôt avec un briquet.

— Je crois qu'elle a une vingtaine d'années.

— Pas possible ! s'exclama Hidetomo. On ne peut pas embaucher cette gamine comme femme de ménage. Qu'est-ce que t'en penses, Kawabatake, ce gosse aurait toujours dans la tête de sauter cette fille en pleine journée à la maison. Comment tu te débrouillais, toi, à quatorze ans ? Tu te masturbais régulièrement ?

— J'étais en retard pour mon âge.

L'adolescent posa les yeux sur les chaussures cirées en cuir noir de Kawabatake, et remarqua un hanneton qui se débattait ventre à l'air sur le linoléum gris. Il étendait et fléchissait désespérément ses six pattes sans réussir à se relever.

La porte s'ouvrit d'un coup et une fille aux bras nus en robe couleur pêche fit son apparition.

— Oh, tu es en retard, tu avais rendez-vous à trois heures et demie. Bon, ça va, viens t'asseoir ici, dit Hidetomo avec un signe de la main.

L'adolescent voulut relever le hanneton du bout de sa chaussure, mais sans succès, l'insecte s'était figé en faisant le mort. Sugimoto venue vers lui s'exclama avec emphase :

— Oh, oh ! un hanneton des roses. Mais bien sûr ! il est entré par la fenêtre quand j'ai aéré la pièce ce matin. Patron, vous aurez peut-être la main heureuse au casino !

À ces mots, l'adolescent écrasa le hanneton.

— Ah ! fit Sugimoto interloquée, la bouche entrouverte.

Puis elle retourna vers le bureau. Les poches sous ses yeux contrastaient avec son air puéril, on lui voyait des rides et des taches brunes, les cheveux teints en brun de sa coiffure à la loup laissaient apparaître des racines blanches. Elle était âgée de quarante-huit ans, mais en paraissait cinq de plus.

L'adolescent regarda furtivement le tatouage autocollant de tête de mort dans le décolleté de la fille.

— Dites, je pourrais fumer ? demanda la fille adossée au canapé en relevant sa frange, soudain consciente qu'on la regardait.

Hidetomo laissa traîner son regard sur ses jambes, sa poitrine, son visage comme pour l'évaluer.

— Fume, ne te gêne pas.

La fille prit un paquet tout neuf de cigarettes Pianissimo dans son sac Prada, et l'ouvrit à l'aide d'un long ongle bleu ciel avec des fils argent. Elle mit une cigarette entre ses lèvres, de la même couleur pêche que sa robe, l'alluma puis expira la fumée.

— Voilà Kazuki, ce gamin est en deuxième année au collège Hôsei.

La fille recroisa les jambes.

— Enchantée.

Hidetomo extirpa huit billets de dix mille yens de son portefeuille, qu'il tendit au garçon.

— Tiens, voilà de l'argent de poche. Sors avec elle.

L'adolescent en avait assez de cet homme dépravé qui affichait un air triomphant, persuadé que c'était de l'amour et une preuve d'ouverture d'esprit de donner une fille à son fils. Laquelle fille minaudait comme une coquette en ouvrant légèrement les lèvres ou en jouant du bout des ongles avec ses cheveux qui tombaient sur sa joue. Il laissa glisser son regard sur le bracelet de cheville en argent, les mollets, les genoux, les cuisses, le décolleté, les clavicules. Les hibiscus artificiels rouges attachés à la racine de sa queue de cheval étaient presque grotesques, mais si cette fille lui avait adressé la parole dans le quartier, il aurait été aux anges. Mais c'est l'argent qui la fait marcher, c'est une pute.

Le hanneton écrasé à ses pieds remuait toujours les deux pattes au niveau de la tête, tandis qu'un liquide visqueux s'écoulait de son corps.

— J'ai quelque chose à faire.

— Dans ce cas, tu sors avec moi ?

Hidetomo s'éventa le visage ne sachant que faire de ses billets. Merde ! Ce gosse faisait des manières ! Alors qu'il bandait sûrement. Lui qui avait demandé tout spécialement au gérant d'un salon de massage de lui présenter le type de filles favori des gamins. Je suis certain qu'il s'imagine que je vais la sauter, pensait Hidetomo en sentant les regards de Sugimoto, Kawabatake et la fille posés sur lui. Il ne savait pas s'il devait éclater de rire ou bien frapper son fils.

Les yeux de la fille qui caressait son genou dénudé faisaient des aller-retour entre le père et le fils.

— Qu'est-ce que tu dois faire ?

— J'ai rendez-vous avec des amis.

Hidetomo choisit d'humilier le garçon, une voie qui lui sauvait la face.

— Je t’ai pourtant dit de ne plus voir tes copains du viol.

L’adolescent lui répondit du tac au tac :

— Voilà le certificat médical de Miho.

Et, pour lui clouer le bec, il ajouta :

— Je pense que la police n’a pas été informée.

Plutôt que de se sentir exaspéré, Hidetomo trouvait la réaction de son fils ridicule. Ce n’est pas marrant, pourquoi les gosses sont-ils tous plus nuis les uns que les autres, se demandait-il, c’est vous les mêmes qui êtes des emmerdeurs. Mais avec son comportement irrationnel, celui-là n’avait pas les manières typiques des adolescents en pleine période de révolte qui se cognent aux murs, phase normale dans le processus de développement pour arriver à l’âge adulte. Il déviait du chemin habituel et riait à demi des grandes personnes de façon sarcastique en faisant un détour par un monde bizarre. Si son fils ne comprenait pas que son père le fréquentait parce qu’il n’avait de toute façon pas le choix, un jour, il le lui ferait payer. Soudain, Hidetomo se vit allongé sur la plage de Saishûtô, inondé du soleil de plein été. Comme il aurait aimé s’enfoncer dans le canapé et dormir.

— L’autre soir, je t’ai passé de l’argent. Au moins un million de yens. Débrouille-toi pour payer avec les frais d’hospitalisation et ceux de la vie courante le mois prochain. Dis donc, la somme d’argent que tu as voulu m’emprunter ne te suffirait pas ?

— Si, si, c’est suffisant. Je rentre.

— Fais comme tu veux. Au fait, où est passé mon club de golf ?

— Il est à la maison, répondit-il, maintenant tout près de la porte. Qu’est-ce que vous avez fait du chien ? demanda-t-il soudain à Sugimoto en tournant la tête en arrière.

Elle retint un instant dans ses poumons l’air qu’elle venait d’inspirer, et répondit d’une voix presque inaudible :

— On l’a euthanasié.

Le bruit de l’express Tôkyô-Yokohama explosa près d’eux comme si l’adolescent éclatait de rire, puis s’éloigna.

Avant de sortir le porte-clés de sa poche, le garçon mit la main sur la poignée pour essayer d'ouvrir la porte d'entrée. Et en effet, elle n'était pas fermée à clé. Un courant d'air frais s'écoula hors de la pièce, rempli d'un pressentiment funeste. Il ne vit pas son frère, habituellement posté dans le vestibule dès qu'il entendait le bruit de ses pas. Il s'attendait plus ou moins à une telle réaction de la part de Kôki, puisqu'il avait emmené discrètement Chihiro au Pavillon d'or pendant que son frère dormait. Car ce dernier aurait tout fait pour l'empêcher de partir. Est-ce que Kôki s'était précipité dans la rue pour courir après elle ? Le garçon ouvrit pourtant la porte de la salle de bain puis celle des toilettes avec la peur subite de découvrir le cadavre de son frère étranglé par un cambrioleur. Les pulsations de son cœur se propagèrent dans ses bras pour s'échapper par le bout de ses doigts et l'air dans toute la maison fut chargé d'électricité statique comme après une décharge atmosphérique. Il ne vit pas non plus Kôki assis devant le piano à queue laissé ouvert. Il monta l'escalier, entra dans la chambre de son frère, toucha la chaîne stéréo : elle était encore chaude. À la pensée qu'il se trouvait peut-être dans la maison finalement, il ouvrit toutes les portes du premier. Mais son frère avait rompu sa promesse de ne pas sortir seul, sans tenir compte de ses avertissements. L'adolescent descendit l'escalier aussi vite que la colère qui enflait dans son cœur.

Il se jeta dehors, fonça tête baissée en bas de la côte dans le quartier qui commençait à s'agiter, courut dans la rue commerciale de Motomachi, mais en voyant une immense chaise dans la vitrine d'un magasin, il ralentit l'allure. Il avait promis de l'acheter ! Devait-il le faire maintenant ? Il hésita un bref instant, mais se remit en route : sa priorité pour le moment était de retrouver son frère. Il quitta la rue de Motomachi et marcha jusque sous la voie express quand il s'arrêta, soudain conscient de la difficulté de chercher une personne dans ce quartier. Il était impossible de retrouver son frère dans ce dédale inextricable de ruelles. Des nuages en forme de navires de guerre approchèrent lentement dans le ciel et, lorsqu'ils furent passés au-dessus de lui, il avait perdu l'énergie de courir aveuglément partout, et se rendit au poste de police.

— Mon frère a disparu, dit-il d'une voix monocorde, à l'opposé de son agitation intérieure parce qu'il se sentait dans une impasse.

Le policier se leva, l'air soupçonneux, effleurant de sa main le pistolet sur sa hanche.

— Ton frère ? Quel âge a-t-il ?

L'homme ne pouvait évidemment pas comprendre la cause de la disparition de son frère, mais si le garçon qui se trouvait devant lui éveillait ainsi sa

méfiance, c'était aussi parce qu'il s'agissait d'un adolescent – collégien ou lycéen – et non d'un clochard ou d'un homme au type maffieux. Face à une bande d'adolescents lors de ses patrouilles, le policier ne pouvait s'empêcher de se tenir sur ses gardes.

— Il a dix-huit ans, mais il est malade. Mon frère ne peut pas sortir seul, vous savez. Il parle normalement, mais il ne sait pas compter et n'a pas le sens de l'orientation. C'est dangereux, car il suit des inconnus sans se méfier. Si on ne le retrouve pas vite, il peut tomber dans la rivière ou dans la mer, ou être renversé par une voiture, alors cherchez-le vite s'il vous plaît, mon frère est atteint de la maladie de Williams, c'est un handicapé.

— Ah bon, alors il s'agit d'un enfant perdu en quelque sorte. J'espère que quelqu'un va le ramener, ou qu'on aura la chance de tomber sur lui pendant une patrouille, mais bon, je vais aussi interroger mes confrères, dit l'agent qui téléphona à trois postes de police dans les environs. Personne n'avait vu Kôki.

— La police ne recherche pas les disparus ?

— Elle n'a ni le temps ni le personnel suffisant pour faire ce genre de choses.

— Même si mon frère n'était pas rentré dans plusieurs jours ?

— Si cela se produisait, tu n'aurais qu'à déclarer sa disparition au commissariat de police de Kagamachi. Mais la police ne fait pas de recherches pour autant ! Le seul moyen de retrouver quelqu'un est d'attendre qu'on mette la main sur lui s'il a un accident ou s'il subit un interrogatoire. À cette heure-ci, il est peut-être rentré à la maison.

— Je vous ai dit qu'il n'avait pas le sens de l'orientation !

— Ne braille pas. Allez, écris sur cette feuille le nom de ton père et de ton frère, l'adresse, le numéro de téléphone. S'il y a du nouveau, je te préviendrai.

Alors qu'il est du devoir de la police de protéger les citoyens, elle ne sait rien faire d'autre que fourrer son nez dans des affaires sans importance, et laisse de côté ceux qui rencontrent vraiment des problèmes.

— Vous avez raison, il est peut-être rentré, dit-il en reposant le stylo, avant de lancer d'un jet sans donner à l'autre l'occasion de placer un mot : Je ne sais comment m'excuser de vous avoir dérangé. Si mon frère n'a pas été retrouvé cette nuit, on ira avec mon père déclarer sa disparition au commissariat de police de Kagamachi, puis il salua d'une légère inclinaison et sortit.

Tandis qu'il remontait la petite côte dans cette partie luxueuse de la ville de Yokohama, il fut pétrifié par le sentiment d'avoir perdu un sens essentiel autre

que celui de l'orientation. Ce quartier résidentiel était désert. Ses habitants avaient-ils sombré dans l'angoisse, non seulement à cause de la nocivité des rayons du soleil ardent pour la peau et les yeux, mais aussi à l'idée que leur cœur pouvait s'arrêter en cette chaleur de plein été ? Ils restaient sans doute chez eux à attendre le coucher du soleil dans des maisons climatisées glacées aux rideaux fermés, mais une fois la nuit tombée, ils n'avaient toujours rien à faire. Il semblait au garçon que dans ce quartier où vivaient des gens en attente – de quoi, ils l'avaient oublié –, et qui haïssaient le soleil, se cachaient un certain nombre de personnes bien plus dangereuses qu'à Koganechô. L'image de son frère de dos qui marchait à petits pas dans un labyrinthe émergea dans son esprit. Kôki ne cessait de marcher à l'infini dans la direction où il entendait le cri des insectes, le bruit du vent, dans celle où il sentait l'odeur de Chihiro, puis il revenait un an plus tard après avoir effectué un long voyage. Satisfait de sa rêverie, le garçon grimaça un sourire, le visage inondé de sueur. Je voudrais me rendre un jour seul avec mon frère dans un lieu dépourvu de toute construction ou autre à trois cent soixante degrés alentour, se disait-il, et là, le sens de l'orientation par exemple ne servirait à rien. De toute façon, quel est l'intérêt de posséder le sens de l'orientation si on ignore l'endroit où l'on se trouve, et celui où l'on veut aller. De même que cela ne rime à rien d'avoir les capacités nécessaires pour parvenir à destination si on n'en a pas. Saisi par l'étrange sensation que c'était lui en fait qui devenait un enfant perdu, il se demanda qui pourrait bien le rechercher. Il regarda de tous côtés d'un œil attentif ce quartier dominé par un profond silence. Dans son enfance, s'il perdait son chemin à Koganechô, il y avait toujours quelqu'un en dehors de Kanamoto pour le ramener au Pavillon d'or ou au Palais des billes d'or. Mais qui donc irait le chercher à présent, et le ramènerait en lieu sûr ? À la pensée soudaine que son signalement pour fugue pourrait être enregistré avec son nom dans l'ordinateur du commissariat de police de Kagamachi, il frémit. De toute façon, nous avons tous quelque chose de détraqué, on attend simplement que nous soit donné le nom de la maladie. Il existe divers moyens de classification : couleur de peau, religion, mais il est certain que tôt ou tard arrive le jour où nous sommes classifiés d'après le nom d'une maladie.

L'adolescent se mit à courir ventre à terre. Il imagina qu'il filait à une vitesse folle pour arriver chez lui : il relevait bien haut les genoux, remuait avec force d'avant en arrière les deux bras repliés au coude, sautait par-dessus la haie, traversait en flèche le vestibule et enfin franchissait la fenêtre du séjour comme un tigre de cirque.

Quand il ouvrit la porte à la volée et plongea dans le vestibule, Miho écarquilla les yeux. Il était hors d'haleine, avait la chemise et les cheveux trempés, le regard figé d'épuisement, son visage cramoisi brillait de sueur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Kôkô n'est pas rentré.

Il suffoquait, le corps plié en deux.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a disparu.

Il se déchaussa et monta sur l'estrade de l'entrée. Il vit d'abord les béquilles et la jambe gauche de sa sœur immobilisée dans un plâtre, puis son visage se retrouva au niveau du sien. Elle avait les yeux marqués d'ecchymoses noires qui ne tiraient pas encore sur le jaune, violacé et bleu.

— Tu ne devais pas rester à l'hôpital pendant une semaine ? Je comptais aller te voir demain.

— Je me suis engueulée avec les infirmières. Ces bonnes femmes atrocement cuculs parlent aux malades comme à des bébés. Elles font par exemple : « Ohho, tu es réveillée, ohho tu voudrais que je remplace ton oreiller glacé », c'est hyperhorripilant. Et puis une infirmière qui faisait sa ronde pour l'extinction des lumières m'a dit hier soir : « Demain on te lave les cheveux, tu nous appelles quand tu seras prête », alors, ce matin quand je me suis levée, eh ben, je me suis préparée, puis j'ai sonné, et une autre infirmière est arrivée, mais elle m'a dit qu'il n'était pas question de me laver les cheveux ! Je l'aurais tuée !

Une jupe évasée très ample – pour dissimuler son plâtre sûrement – flottait sur ses jambes. C'était une exception chez sa sœur. Elle mettait toujours des minijupes à vingt centimètres au-dessus du genou. Ses dents de devant cassées la faisaient zozoter, mais il l'écoutait docilement bavarder avec volubilité comme si elle avait trop bu.

— Écoute, ça m'ennuie de t'embêter, mais tu pourrais aller demain là-bas avec les papiers d'assurance pour payer la facture d'hôpital ? Après, tu demandes quand je dois passer ma prochaine visite médicale. Désolée, hein.

Il ne dit rien, il prit le téléphone sans fil et appuya sur la touche du numéro de Kanamoto. Lequel répondit aussitôt.

— Ma sœur est rentrée, elle s'est disputée avec les infirmières. Je voudrais que tu viennes à la maison demain chercher les papiers de l'assurance.

Au ton de l'adolescent qui ne lui laissait pas le temps de protester, Kanamoto fronça les sourcils. Il eut un sourire amer pour lui-même qui s'était empressé d'accourir et d'emmener Miho à l'hôpital, tout content de recevoir un appel téléphonique du garçon après trois longues années et d'avoir sa confiance. « Bon, à demain », dit-il sur le point de raccrocher, quand le club de golf lui revint en mémoire.

— Je passe prendre l'assurance, et en même temps je vous rapporte le club.

— Je n'en ai pas besoin, je te le donne.

— Le golf et moi, ça fait deux, fit Kanamoto avec une moue légèrement dégoûtée comme s'il avait croqué une pastille pour la gorge au lieu de la sucer.

C'est normal qu'un enfant grandisse et change, mais il doit tout de même y avoir des façons de changer. Kanamoto voyait que cet enfant essayait de tracer une ligne droite, alors que cette ligne devenait étrangement courbe. Il mourrait d'envie de le mettre en garde, mais sans oser lui en parler, puisque celui-ci semblait croire dur comme fer tracer une ligne droite. Bon, d'accord, marmonna Kanamoto, un enfant ne peut pas marcher droit.

— Je vais vous le rendre.

— Je te dis que je te le donne !

— C'est vrai ? Alors je vous remercie de laisser l'assurance au bureau du Végas. J'irai la chercher là-bas.

L'adolescent s'affaissa dans le canapé après avoir raccroché. Il essuya son front moite de sueur avec le bas de son tee-shirt tiré hors du pantalon, et gémit « Mais où est passé Kôkô ? »

— Il est sans doute allé faire un tour, dit Miho avec insouciance.

— On va voir ce qu'on va voir s'il ne rentre pas ! S'il ne rentre pas, je mets le feu à cette baraque !

— T'en es pas capable, rit Miho, mais l'instant suivant le visage de son frère avait perdu toute expression comme si on avait baissé les volets. Elle se souvint d'eux deux, élèves du primaire, quand ils s'amusaient à mettre le feu.

Au début, leur jeu était à peine plus sophistiqué que la dînette : ils construisaient des maisons et des immeubles avec des piles de boîtes de gâteaux et de savons vides, et y mettaient le feu. Le minibus de lutte contre l'incendie arrivait sirène hurlante pour éteindre le feu. Mais un jour, cela ne leur suffit plus. Ils brûlèrent des chaises pliantes et des petits objets en bois transportés dans le

jardin. Puis leur jeu s'intensifia encore : ils se mirent à faire régulièrement des incursions dans le quartier voisin, repéraient une maison dont les habitants étaient visiblement absents, s'y glissaient, jetaient du papier enflammé dans la niche du chien et s'enfuyaient. Un jour, ils ne supportèrent plus de ne pas voir comment ça brûlait. Ils attendirent donc une quinzaine de minutes dans le square proche avant de revenir sur les lieux, mais il ne restait absolument plus rien de la niche en flammes.

— J'arrête, dit cette fois-là Miho d'un air déçu.

— Pourquoi t'arrêtes ?

Le garçon qui venait de fêter ses sept ans regardait fixement son aînée.

— Parce qu'il n'y a pas eu d'incendie.

— La prochaine fois, juré, on verra un incendie.

Le lendemain, le garçon prit dans la cuisine un gobelet rempli d'huile d'assaisonnement puis proposa à sa sœur de venir avec lui, et ils allèrent fureter dans un autre quartier. À la vue d'une niche bleue et blanche toute neuve où était attaché un chiot *shiba inu*, il souffla à l'oreille de Miho « On brûle celle-là ! » Il grimpa sur la haie vive et l'appela d'un signe de la main. Miho lui indiqua d'un doigt pointé sur ses pieds qu'elle restait monter la garde à cet endroit. Son frère disparut de l'autre côté, tandis qu'elle-même allait et venait comme si elle cherchait son chemin, se tenant sur le qui-vive, prête à prendre la fuite à tout moment. Mais ses jambes tremblaient tellement qu'au bout de quelques minutes, elle n'en pouvait déjà plus. À l'instant où elle se dit, je décampe, il s'est fait prendre, son frère bondit hors du jardin. Ils s'enfuirent à toute vitesse, tournèrent au premier coin de rue, et ralentirent leur allure une centaine de mètres plus loin.

— Il y a eu un incendie ?

Il acquiesça avec un sourire entendu.

— Tu mens.

— C'est vrai ! Viens, on va voir.

Il dissimula à l'ombre d'un poteau télégraphique le gobelet en papier vide, et se mit à marcher le plus naturellement du monde. Quand la haie fut à portée de vue, les aboiements d'un chien, les pleurs et les cris d'un petit garçon percèrent les tympanes de Miho. Elle voulut passer devant la maison pour jeter un œil dans le jardin, quand le spectacle de la maîtresse de maison qui tentait de s'approcher en vain de la niche en flammes lui sauta au visage. Prise de peur, elle se mit à courir, suivie de son frère qui avançait d'un pas tranquille.

Depuis ce jour-là, aucun des deux ne proposa plus jamais de mettre le feu, mais lorsqu'un léger incendie provoquait du remue-ménage dans le quartier à une époque où ils avaient déjà plus ou moins oublié leur comportement, elle demandait sur le ton de la plaisanterie « C'est toi, Kazu ? » Le garçon répondait « C'est pas moi bien sûr, ce serait pas plutôt toi, Mimi ! », en prenant dans sa poche le briquet Dunhill de Hidetomo qu'il s'amusait à allumer et éteindre avec un sourire ironique.

Il serait bien capable de faire quelque chose encore maintenant, pensa Miho, mais il ne mettrait jamais le feu chez lui, c'est pas possible. Elle essaya de glisser sa main sous le plâtre de sa jambe qui la démangeait.

L'adolescent attrapa dans le porte-revues un magazine de golf auquel était abonné son père, le déchira par le milieu, puis y mit le feu avec le briquet à cent yens pris promptement dans sa poche, et le lança aux pieds de Miho. Sur le coup, elle resta bouche bée, avant de pousser aussitôt des cris perçants en saisissant le magazine enflammé pour le jeter par terre et l'éteindre.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu perds la tête !

Il lécha les gouttes de sueur en suspension sur sa lèvre supérieure, tourna le dos à sa sœur et se rendit dans la salle de bain. Il ferma à clé de l'intérieur, et ouvrit le robinet d'eau chaude. Il crut entendre s'écouler des torrents d'injures, qui ne se calmèrent pas même le robinet fermé. Alors, il laissa couler l'eau à flots, se déshabilla, et s'assit dans la baignoire, les bras autour des genoux repliés, les yeux fermés. Le corps ballotté dans le liquide chaud, il eut envie de dormir comme un nouveau-né plongé dans son premier bain. Mais il ne pouvait plus revenir à une nouvelle et douce existence, tout était trop tard. Il allait se figer à l'intérieur de lui-même tel qu'il était maintenant. Le carillon retentit dans le vestibule suivi peu après d'un bruit de pas dans le couloir.

— Il est rentré, dit la voix de Miho en même temps qu'un coup était frappé à la porte. C'est quelqu'un du coin qui l'a ramené, apparemment.

À ces paroles, le garçon rouvrit les yeux, enroula une serviette autour de sa taille et se précipita dans le couloir.

Un homme inconnu entre deux âges et Kôki se tenaient main dans la main devant lui.

— Bonjour, commença l'homme, ce garçon était devant le guichet d'accès aux quais de Sekigawachô. Il avait l'air de ne pas savoir acheter un billet. Alors, comme je le connais de vue, j'habite à trois maisons de chez vous, et qu'on allait

dans la même direction, je lui ai dit : viens on rentre ensemble, et voilà, il m'a serré la main et s'est mis en route.

Miho inclina légèrement la tête :

— Je vous remercie vraiment beaucoup.

— Tu as de la chance, tu as pu rentrer chez toi, fit l'homme en dénouant ses doigts, et de sa main droite libérée, tapota l'épaule de Kôki puis repartit. Kôki leva au ciel un regard flou, et commença à monter lentement l'escalier sans prononcer un mot.

La pensée que son frère avait sans doute cherché Chihiro lui transperça le cœur comme une flèche. Un jour, il avait surpris la conversation d'une femme de ménage renvoyée parmi d'autres qui parlait avec Hidetomo du fils de l'une de ses connaissances. Ce dernier était atteint d'autisme, et à la puberté, il avait commencé à se faire remarquer : il touchait de jeunes inconnues dans le même train ou le même bus que lui ou bien les suivait dans la rue. Sa mère, complètement déconcertée, avait pris avis auprès d'un médecin, lequel avait conseillé de le pousser à se masturber chaque semaine à jour fixe. Et la femme de ménage d'ajouter : « Mais il paraît que ce genre de comportement se calme naturellement à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. » « Vous voulez que je lui montre ? » avait alors proposé Hidetomo en riant. La conversation s'était terminée sur la femme rougissante qui avait commencé à faire la vaisselle dans la cuisine. Au souvenir de cet échange entre l'employée et son père, l'adolescent se dit qu'il devrait demander conseil à Kanamoto et emmener son frère au salon de massage ou ailleurs.

— Si je pars de la maison, et que je vis seule, combien peut-on me donner d'argent tous les mois ?

— Il te faut combien ?

— Cent mille yens, non ? Pour le reste, j'ai un petit boulot.

L'adolescent recevait cinq cent mille yens par mois de la main de son père pour les dépenses courantes, mais il trouvait toujours de bonnes raisons pour en réclamer davantage en fonction de ses besoins. Avec cent mille yens, elle pourrait se débrouiller, mais il ne savait pas si c'était une bonne chose de donner de l'argent à sa sœur.

— Le petit boulot dont tu parles, c'est faire la pute ?

— Pourquoi tu m'interroges comme papa ?

— Je vais y réfléchir si tu me promets de ne pas faire la pute. Cent mille yens par mois. Quand tu auras besoin de plus, tu n’auras qu’à me le dire, je me débrouillerai.

— Sérieux ? Alors pour les honoraires d’une agence et la caution d’un appartement aussi ?

— Combien ?

— Dans les cinq cent mille yens, non ? Mais c’est pas encore urgent.

Miho prit subitement une voix enfantine.

— Je n’ai pas du tout d’argent, là, tu pourrais me passer vingt mille yens, s’il te plaît.

Il ne fallait certainement pas se contenter de donner de l’argent à Miho, mais comprendre et accepter ce qui était essentiel pour elle. Comme elle-même l’ignorait sans doute, la seule solution, dans ce cas, consistait à chercher à sa place. Il avait compris l’angoisse que sa sœur ressentait encore confusément. Dans l’incapacité de se découvrir une raison de vivre, elle se cramponnait à son statut de lycéenne, et se jetait sur n’importe quoi du moment que c’était à la mode parmi les jeunes filles. Trois années de lycée passeraient à toute vitesse, ses vingt ans l’attendaient, époque à partir de laquelle on n’arrête plus de vieillir, mais de cela, elle n’avait pas peur. Ce qu’elle craignait, c’était d’atteindre cet âge-là sans s’être découvert la moindre raison de vivre. Et comme le fait d’être bientôt propulsée dans la société la remplissait d’effroi, à présent, elle se tournait la tête comme une folle. Il devait bien y avoir autour d’elle au moins une chose susceptible de lui permettre de vivre avec assurance ses vingt ans. Le garçon monta prendre cinq billets de banque dans la liasse dissimulée sous son matelas.

Quand il lui remit l’argent, Miho s’appuya d’une béquille sur l’autre pour attraper son sac en bandoulière, ouvrir la fermeture à glissière, et ranger les billets à l’intérieur. Puis elle s’assit sur l’estrade dans l’entrée, enfila prestement le pied droit dans sa sandale, glissa son pied gauche plâtré dans la pantoufle de l’hôpital puis se leva. Elle-même ne comprenait pas la raison de son empressement à sortir, quitte à se servir de béquilles dont elle n’avait pas l’habitude, mais rien n’aurait pu la faire renoncer à cette idée, pas même un médecin la menaçant d’une amputation de la jambe si elle ne restait pas tranquille à la maison. Elle voulait entrer dans une salle de karaoké, boire un *calpis sour*, un sirop légèrement alcoolisé, et jacasser tout en fumant une cigarette. Les hommes ne s’occuperont jamais d’une fille avec une jambe dans le plâtre, les dents de devant cassées, des bleus sur le visage, mais qu’importe, il

valait mieux être blessée dans le monde extérieur que de rester allongée à la maison. Miho redressa la tête et, à l'aide de ses béquilles, mit le pied dehors.

La notion du temps s'était altérée. Les heures étaient maintenant aussi denses que l'air comprimé. Hors de l'emprise du temps, on a l'impression de pouvoir manœuvrer librement son corps. On est fatigué quand on a envie de l'être, on mange quand on le veut, on vit désormais selon son libre arbitre. L'adolescent, qui s'était mis en pyjama, descendit pieds nus dans la pièce du sous-sol. Quand il prit place sur le canapé en cuir où s'asseyait toujours son père, il se sentit pleinement satisfait et se laissa griser par l'idée d'avoir triomphé : il avait occupé une forteresse, la petite citadelle de son père. Quand ses yeux se posèrent sur la rangée de sabres et d'épées sur l'étagère décorative, toutes les particules de force disséminées en lui se concentrèrent vers un seul point. Il prit un sabre. Alors qu'il restait totalement immobile, il eut l'impression que son visage qui se reflétait en tout petit sur la lame glissait comme des gouttes de pluie et ne faisait plus qu'un avec le sabre qui l'avait aspiré. Une fraction de seconde plus tard, un rayon de lumière pénétrait dans son épiderme, et illuminait l'intérieur dans les moindres recoins. Les mots n'avaient pas plus de sens que le silence profond, une flamme blanche et froide comme la musique suprême éleva l'adolescent vers l'Absolu.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Son père se tenait debout devant la porte grande ouverte. Le garçon voulut parler mais il ne parvint qu'à bredouiller des mots incompréhensibles.

Face à l'adolescent, l'arme dans la main, Hidetomo ne perdit pas son sang-froid.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire, tu veux m'imiter ? Inutile. Range ce sabre.

Il braqua sur le garçon un regard perçant chargé du mépris qu'il infligeait à ses employés stupides, et après s'être assuré que l'autre remettait l'arme dans le fourreau et la posait sur l'étagère, il prit une robe de chambre dans le placard et la jeta sur le lit, puis sourit avec dédain en sortant un pyjama de la commode.

— On va bien ensemble, hein, je porte le même pyjama que toi.

Trois mois plus tôt, la femme de ménage Shimamura s'était trompée en donnant à Hidetomo les pyjamas d'été que l'adolescent avait achetés par paire pour lui et son frère. Le garçon n'avait pas envie de le voir dans la même tenue que lui. Il s'apprêtait à sortir de la pièce, quand Hidetomo lui adressa la parole

comme s'il avait attendu le moment précis où son fils mettait la main sur la poignée.

— Comment es-tu entré ici ?

L'adolescent répondit calmement.

— C'était ouvert.

— Hé ! tu insinues que je suis sorti sans avoir fermé à clé, c'est ça ? J'aurais laissé cette porte ouverte !

Le garçon ne pensait pas que son père allait employer la violence, mais dans le cas contraire, comment pourrait-il lui résister ? Il n'était pas encore sûr de gagner contre lui : de taille à peu près identique, ils avaient une différence de poids importante. Lui-même ne pesait pas cinquante kilos.

— Tu ne me ressembles pas, c'est à ta mère que tu ressembles. Plus je te regarde, plus je trouve que tu es son portrait tout craché, les yeux, le nez, la bouche.

Sa voix visqueuse se glissa dans l'oreille du garçon comme une sangsue. S'il n'avait pas l'intention d'user de violence, il pouvait toujours hurler plus fort. Un claquement de doigts retentit dans le dos du garçon qui ouvrait la porte.

— Elle était fermée à clé !

À quoi cet homme tenait-il donc tellement ? L'adolescent baissa les yeux sur les plaques de vomis collés aux pieds de son père.

— Écoute, je suis sûr qu'elle était fermée à clé. C'est vrai que je suis sorti en laissant la porte ouverte parce que j'avais la gueule de bois. Mais je suis rentré le soir, et j'ai ramassé la clé qui était tombée par terre. J'en suis certain, je l'ai fermée à clé.

Décidément, cet homme était stupide. S'il avait la certitude d'avoir fermé à clé, quel besoin avait-il de lui poser la question ? S'il pensait que son fils avait mal agi, qu'il le punisse donc tout de suite. Mais ne sachant qu'elle punition lui infliger, cet homme pensait à tort qu'il pouvait le persécuter et l'humilier avec des ricanements. Autrefois, n'importe quel père connaissait les moyens de punir ses enfants : coups de poing, fouet, obscurité, froid, faim. Humilier son fils à l'aide de paroles superficielles sans consistance n'était que de la méchanceté. L'adolescent avait l'intention de s'obstiner à prétendre que la porte était fermée à clé, mais il changea d'avis.

— C'est vrai, elle était fermée.

— Alors, comment as-tu fait pour entrer ?

Hidetomo promena un regard circulaire autour de lui comme le chasseur qui a laissé échapper sa proie au dernier instant.

Le garçon avait tout de même compris que son père cherchait la réconciliation une fois qu'il lui aurait présenté des excuses, mais comment le pouvait-il ? Lui-même ne pensait pas avoir mal agi. Cet homme n'attend pas de moi des excuses sincères, se dit-il, il suffit que je fasse semblant, raison de plus pour que je sois incapable de demander pardon. Un enfant peut mentir sans scrupule, mais pas si on l'oblige à le faire en disant « Allez, mens ! » Dis-moi comment tu es entré dans la pièce. Puisqu'elle était fermée à clé, il n'y a que deux solutions : soit tu as forcé la porte avec un fil de fer, soit tu as fait faire un double en cachette. C'est ça, n'est-ce pas ? Dis-le-moi si tu veux entrer et sortir de cette pièce à ta guise, parle-moi franchement et je te donnerai un double des clés. Si son père avait raisonné de la sorte, il lui aurait demandé facilement pardon. Dire que l'on pardonne à l'autre s'il s'est excusé est un raisonnement logique valable uniquement pour des adultes entre eux, qui ont en outre des relations d'égal à égal. Exiger de celui qui a commis des méfaits ou une erreur qu'il s'excuse d'abord, n'est possible que dans le cas où l'on est de force égale. Dans le cas où c'est un adulte qui demande des excuses à un enfant, la grande personne doit le faire après avoir pardonné au petit. Mais si son attitude consiste à dire à l'enfant de s'excuser sans avoir commencé par lui pardonner, il le pousse à la simulation ou au mensonge. L'adulte qui ne sait plus comment punir un enfant, est juste capable de lui parler d'une voix cajoleuse, de dire des paroles sarcastiques, ou encore de crier. L'enfant distingue avec sa sensibilité le ton des adultes pour essayer de protéger son intimité fragile.

— Je vous prépare un verre ?

— Mais t'es pédé, toi ! Ce n'est pas un bar d'homo ici, je le dis quand j'ai envie de boire !

À la différence des autres jours, Hidetomo semblait vouloir le traquer à tout prix aujourd'hui. Peut-être s'était-il aperçu du vol des billets dans le coffre ? À cette pensée, il sentit des picotements dans ses pieds qu'il souleva discrètement l'un après l'autre. Et si son père ne se contentait pas de faire surveiller sa sœur, mais lui aussi ? Impossible ! L'adolescent se refusait à le croire, mais son cœur s'affola d'angoisse à l'idée que cet homme qui donnait libre cours à un comportement vaniteux, calculateur, dépravé et grossier était en train de montrer un nouveau visage inconnu de lui.

— Bon, pour la clé, j’écouterai tes explications plus tard, apporte-moi le club de golf, murmura presque Hidetomo.

Cela n’avait rien de surprenant que cet homme ait deviné son mensonge, mais pourquoi essayait-il, maintenant, de l’acculer dans l’embarras ? Si on ment, il vaut mieux faire un gros mensonge. Par exemple : elle était dans la pièce mais je vois maintenant qu’elle n’est pas là, j’imagine que quelqu’un l’a volée, on devrait faire une déclaration à la police demain. Mais peut-être que ce serait encore mieux de dire tout simplement une seule phrase, lourde de sous-entendus telle que : Elle a disparu.

— Ce club de golf, tu vois, a coûté un million cinq cent mille, ou même deux millions, si ça se trouve. Et le sabre avec lequel tu t’amusais tout à l’heure, il vaut combien à ton avis ? C’est une antiquité du X<sup>e</sup> siècle, il a été fabriqué par Nagamitsu de l’école Osafune à Bizen, il vaut dix millions de yens. Alors, dépêche-toi de rapporter ce club de golf.

L’adolescent regarda son père et lui expliqua seulement avec les yeux : J’ai fait un double des clés pour entrer ici, le club de golf n’est pas là pour le moment, et alors ? Il décida qu’il ne parlerait pas.

Pendant ce long silence, des contractions spasmodiques déformaient le visage de Hidetomo comme pris de hoquets de colère et d’irritation. N’y tenant plus, il ouvrit la bouche.

— Je te dis de me l’apporter en vitesse ! J’écouterai tes excuses après. Je t’aurais pardonné si tu m’avais parlé franchement, Kazuki ! Aujourd’hui, je veux que tu me dises absolument tout ce que tu penses y compris au sujet de l’école. À toi de décider de répondre, ou non, mais dans ce cas, j’ai l’intention de demander au président du conseil d’administration qu’on te mette en pension. Écoute, ce n’est pas tendre comme endroit, tu subirais un sort beaucoup plus dur qu’en étant fourré en maison de correction. Allez, apporte-le-moi tout de suite !

L’adolescent sur qui s’exerçait un chantage inattendu sortit en chancelant de la pièce, comme victime d’une commotion cérébrale. Il monta lentement l’escalier. Qu’est-ce que cela voulait dire ? Son père aurait l’intention de le mettre en pension chez l’un de ces entraîneurs sportifs connus pour être atrocement durs ! Après l’affaire du viol, il avait déjà pensé lui donner comme professeur particulier un étudiant en karaté à l’université Kokushikan, l’établissement le plus sévère du pays avec une terrible structure hiérarchique. Le visage d’Isôsaki, entraîneur de la section de rugby, lui traversa l’esprit. Cet homme connaissait toutes les méthodes d’intimidation possibles et imaginables

pour terrifier quelqu'un. Il l'avait menacé à plusieurs reprises de porter la main sur lui si bien que, sans son père au conseil d'administration, il se serait fait pratiquement tuer. Si on le confiait à la famille de cet Isôsaki, il était perdu. Non seulement il serait emmené de force à l'école tous les jours, mais il était certain qu'il intégrerait la section de rugby où l'attendaient des brimades infernales. Et pendant ses heures de loisir aussi, un membre de la section le suivrait pas à pas comme un garde du corps, et s'il esquissait le moindre geste contraire à la volonté d'Isôsaki, le châtiment serait si terrible qu'il lui ôterait toute envie de recommencer une deuxième fois. Il n'avait pas le choix. L'adolescent se jeta sans réfléchir sur le téléphone pour demander à Kanamoto de lui remettre le club, mais la sonnerie de son appel retentit dans le vide. S'il s'était agi de peur, le garçon aurait trouvé le moyen de s'enfuir, même saisi d'effroi : il lui aurait suffi de rester immobile, dissimulé dans la cage de la peur et de s'en échapper à la moindre occasion. Mais il avait franchi la frontière : à présent, la panique s'était emparée de lui. À l'instant où il reposait le téléphone, un éclair zigzagua à travers la pièce et l'intérieur, soudain plongé dans le noir, changea de décor. À chaque clignement d'yeux du garçon s'allumant comme une torche électrique émergeaient dans le noir le vase, le fil électrique, la lampe de bureau. Il se rendit dans la cuisine, et là, c'est la poêle, le couteau à fruits, le hachoir qui furent éclairés. De retour dans le séjour, il sentit la force de la volonté reprendre étrangement le dessus puis l'assaillir. Son tremblement s'arrêta net, il fut poussé en avant par cette force, qui avait jailli des profondeurs, cette force contre laquelle il ne pouvait rien, et glissa dans un sentiment de quiétude. À l'instant où il saisit le vase, la force qui l'avait retenu céda. Il descendit au sous-sol, le vase sous le bras droit, entrebâilla discrètement la porte de la main gauche, entra dans la pièce et referma de l'intérieur. Il n'entendait plus la clé tourner dans la serrure, ni même les battements de son cœur. Il vit son père de dos, en train de se déshabiller, le pantalon aux chevilles. Le garçon s'avança vers lui et sans l'ombre d'une hésitation lui brisa le vase sur le crâne. Hidetomo prit sa tête entre les mains et perdit l'équilibre, les pieds pris dans les jambes du pantalon. Plus vite encore que la stupéfaction qui s'abattait sur son père à genoux se retournant vers lui, l'adolescent saisit un sabre sur l'étagère et le tira de son fourreau.

Hidetomo devait-il fuir, ou continuer de regarder intensément le visage hostile ? Mais cet individu, c'est mon fils, se dit-il, c'est mon héritier, retrouve ton sang-froid. Il inspira profondément pour essayer de l'amadouer, mais devant lui se tenait un parfait inconnu, quelqu'un qu'il n'avait jamais vu auparavant. À l'instant où il reprenait son souffle pour appeler son fils par son nom, un rayon de lumière traça un arc de cercle au-dessus de lui. La lame du sabre lui déchira

l'épaule. Le sang jaillit. Ses genoux plièrent. Son corps tomba à la renverse. Le choc psychologique et la douleur engourdisaient ses membres, toutes les forces de son corps l'abandonnaient. On allait le tuer. Il réussit à saisir la poignée de la porte, mais l'épaule le brûla soudain et il se cogna le front. Hidetomo essaya de crier en direction de son fils. Aucun son ne sortit de sa gorge, seul du sang tiède coulait en abondance. La gorge sifflante, Hidetomo s'étonnait encore d'avoir été poignardé par son propre fils. Il n'arrivait pas à y croire. Unique certitude, il allait mourir. Il avait les yeux ouverts, et pourtant son champ de vision rétrécissait, s'assombrissait, il ne vit plus rien. Il agita les pieds pour tenter de se débarrasser du poids de la mort sur son corps, la lame lui transperça la cuisse. Il reçut en plein cœur la décharge électrique d'une ligne à haute tension, et s'effondra, les jambes presque arrachées.

De faibles convulsions agitaient encore ses jambes. Prenant les grands soubresauts de sa poitrine synchronisés avec les battements de son cœur pour une ultime réaction, l'adolescent lui trancha le cou. Le sang qui jaillit de la carotide gicla partout sur les murs. Il le poignarda au niveau de l'estomac, frappa encore, et enfonça la lame dans le cœur, la retira encore, l'enfonça de nouveau, haletant, les yeux fixés sur le visage de son père. Tandis que le garçon se demandait s'il était bien mort, s'il devait lui prendre le poignet pour tâter le pouls, appliquer l'oreille sur la poitrine pour savoir si le cœur battait toujours, le sang s'étalait lentement sur le sol vers ses pieds. L'adolescent monta sur le canapé pour regarder l'homme à ses pieds. Les orifices du nez, des yeux, de la bouche, des oreilles n'étaient plus que des cavités remplies de sang, les cheveux noirs s'agglutinaient collés par le liquide visqueux. Pendant plusieurs minutes, peut-être bien plus de dix, il resta juché sur le canapé sans pouvoir détourner les yeux. Puis il toucha le corps, il était encore chaud. Il s'arc-bouta pour le tirer avec force par les poignets, mais sans résultat. Il retira ses mains, posa les pieds à terre en évitant les flaques rouges, se pencha sur le corps pour écouter de toutes ses oreilles. Il entendit le murmure du sang que le cœur lançait encore dans les veines. Devait-il transpercer une fois de plus le cœur qui battait toujours, non pour faire circuler le sang à l'intérieur du corps, mais pour le faire jaillir à l'extérieur ? Tout à ses hésitations, il eut envie de rire, quand la chair blanche aperçue au fond de la plaie du bras qu'il n'avait pas souvenir d'avoir entaillé le réduisit au silence. Lui vint une idée : il trempa le petit doigt dans la blessure, et le lécha. Le goût du sang empreint de nostalgie se répandit dans sa bouche, il se détendit, soudain d'humeur paisible et chaleureuse. Un sang neuf, une force neuve surgit en lui, et afflua vers son crâne.

Le garçon poussa le canapé et le tapis avec la main qui gardait le souvenir tactile du sabre, ouvrit la trappe, descendit dans le réduit, et prit dans le coffre-fort la boîte en carton et le sac de voyage remplis de lingots d'or et billets de banque. Puis il ressortit, passa ses deux mains sous les aisselles du cadavre pour le traîner vers le coffre, mais faillit tomber à la renverse en glissant sur le sang. Alors il se ressaisit, tira le corps par les chevilles et le fit tomber dans le trou. Le sang lui sembla jaillir de toutes les plaies et pour la première fois l'odeur du sang le fit suffoquer, ses poils se hérissèrent sur sa peau. Il appuya ses deux mains sur sa bouche en sentant monter en même temps que la nausée une boule de peur et de dégoût.

Il referma la trappe, enleva son pyjama gorgé de sang, avec lequel il essuya ses plantes de pieds, monta à l'étage supérieur, avant de redescendre avec un seau en plastique, des sacs poubelles et deux serviettes. Il fallait se débarrasser de tout ce qui était taché. Ne sachant par où commencer, il balaya la pièce d'un regard circulaire et ses yeux se posèrent sur le sabre qui traînait dans une flaque à ses pieds. Il le saisit par la poignée, repéra le fourreau dans un coin et monta dans la salle de bain. Là, il lava l'arme avec quelques gouttes de shampoing, essuya la lame, la rengaina, et redescendit au sous-sol.

Après avoir imbibé de sang la serviette de bains, il la rinça plusieurs fois de suite dans le seau en plastique, puis nettoya toutes les éclaboussures sur le plancher et les murs. Il enveloppa dans le tissu les mille morceaux du vase brisé qu'il jeta dans un sac poubelle tout en se disant qu'il lui faudrait passer l'aspirateur le lendemain pour faire disparaître les moindres particules de faïence. Il ne vit plus de taches de sang autour de lui, mais essuya cependant avec soin le plancher en rinçant une fois de plus la serviette. Quand il se redressa enfin, il jeta un œil au lit et découvrit là aussi des éclaboussures. Il arracha le drap, enleva la taie d'oreiller, mais comme l'oreiller lui-même était teinté de rouge, il le fourra aussi dans un sac poubelle, où il jeta successivement coussins et pantoufles. En regardant ses mains qu'il avait frottées inconsciemment l'une contre l'autre, il vit que le dessous de ses ongles non coupés était rouge de sang. Ses yeux se posèrent sur les interstices entre les lattes du parquet, et il se dit, mâchoires serrées, qu'il devait y apporter une attention minutieuse. Il mobilisa tout son savoir pour trouver comment éviter l'apparition d'une réaction lumineuse et chercha un moyen de faire disparaître les traces. Mais jugeant qu'il était finalement impossible de tout terminer maintenant, il se précipita dans sa chambre, enfila un tee-shirt et un jeans, et redescendit quatre à quatre jusqu'à la salle de séjour au rez-de-chaussée. Il saisit tout le paquet de journaux et de magazines dans le porte-revues et l'emporta sous le bras. De retour dans la pièce

du sous-sol, il déchira toutes les feuilles de papier et s'en servit pour dissimuler aux regards les articles tachés de sang dans les sacs, doubla chacune des poubelles d'un sac supplémentaire, lia solidement les liens, et sortit dans le jardin.

La ville était endormie. Les aboiements d'un chien au loin étaient couverts par le bruit des pulsations rapides de son cœur qui ne ralentissaient pas en dépit de ses efforts pour se calmer. Il transporta les poubelles jusqu'à l'emplacement réservé près du parking. Il portait le dernier sac en bandoulière, quand quelque chose fit cri-cri à ses pieds. C'était un grillon. Je vais le prendre pour le donner à Kôkô demain, se dit-il en se baissant, mais l'insecte réussit à lui filer entre les doigts. Merde ! De dépit, il piétina le gazon. La table, le transat sur la terrasse, la maison même, semblaient vivre au ralenti, il eut l'impression que tout brillait comme une feuille lavée par la pluie. Il se frotta les yeux. Je veux dormir, aujourd'hui, je vais dormir, je le sens, ça fait si longtemps, à poings fermés, demain, je penserai, à beaucoup de choses, dans les moindres détails, aujourd'hui, c'est fini.

Il étira ses jambes dans la baignoire, et respira profondément, tout au plaisir de sentir l'eau chaude monter progressivement. Il se mit à siffler la chanson du dessin animé *Macross* qu'il aimait écouter dans sa petite enfance. Alors qu'il n'arrivait jamais à suivre la mélodie, sa voix se cassant dans les aigus, aujourd'hui, il sifflait très bien, sans avoir besoin de forcer sur les lèvres. Ce sentiment de joie mystérieuse venait à peine de monter doucement en lui que son esprit s'éclaircit d'un coup, il fut rempli d'une clarté et d'une allégresse presque insupportable. Pour un peu, il aurait éclaté bruyamment de rire.

Il monta jusqu'à la chambre de son frère et ouvrit la porte. Allongé sur le dos dans son lit, Kôki avait les yeux ouverts. Il était si calme que le garçon se dit avec inquiétude qu'il ne respirait peut-être plus, et sentit son cœur s'affoler à cause de ce silence.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? gémit-il, sur le point de s'évanouir, mais réussit tant bien que mal à éviter la chute, cramponné à la porte.

— Je me suis réveillé, prononça juste Kôki avant de plonger à nouveau dans le silence.

— Depuis quand ?

En parlant, il n'avait pas remué les lèvres. Le regard de Kôki braqué sur lui renfermait une force effrayante.

— Bonsoir, murmura le garçon avant de fermer la porte. Soudain inquiet à l'idée qu'il n'avait peut-être pas refermé à clé celle du sous-sol, il descendit voir. Il avait bel et bien oublié. Mais à peine entré dans la pièce, il flageola sur ses jambes, et s'assit sur le matelas nu dépourvu de draps et d'oreiller. Les aiguilles du réveil indiquaient cinq heures moins cinq minutes. Il sombra dans le sommeil avant même d'être complètement couché.

À son réveil, il était sept heures. Il attrapa le combiné près du lit, et appuya sur la touche du numéro de Kyôko. L'odeur de sueur et d'eau de Cologne de son père qui imprégnait le matelas sans l'avoir gêné pendant son sommeil l'agressait maintenant. Il voulait voir Kyôko à tout prix, mais cela lui prit un temps fou pour la convaincre au téléphone de venir. « C'est impossible, disait-elle, je fais partie de la première équipe du matin au café. » En temps ordinaire, il aurait aussitôt levé la voix et crié d'exaspération avant de lui raccrocher au nez. Mais tout en éprouvant de l'irritation contre lui-même, qui prenait une voix suppliante, obsédé par son envie pressante de la voir, pas seulement pour lui demander un petit service, cette fois, il se maîtrisait : il avait besoin de Kyôko. « Bon, soupira la jeune fille, je pense pouvoir venir dans une heure », et elle raccrocha. Le garçon se mit debout sur le lit, promena son regard afin de vérifier que rien ne paraissait anormal dans la pièce et ferma les paupières, pria pour que tout cela ne soit pas arrivé puis les releva lentement, ses yeux percèrent le centre du tapis persan, là où les lignes du dessin semblaient grouiller comme autant de serpents. Il voulut chasser de son esprit la vision du tapis qui se soulevait du sol en laissant échapper une puissante odeur de mort, et pensa soudain à un moyen de rendre complètement invisible cette partie de la pièce, celui de déverser du béton sur le coffre-fort et recouvrir le trou de lattes de parquet. Il se ravisa aussitôt : il suffisait de ne laisser entrer personne ici. Il renifla partout le tapis, à quatre pattes comme un chien, et détourna instinctivement la tête devant cette odeur fétide mêlée de sang et de vomi. Il sentit de l'humidité sur ses mains et ses genoux : sa peau était rougeâtre. En scrutant le tapis, il découvrit des éclaboussures de sang sur la partie beige, les motifs rouge foncé semblaient également imbibés. Il étala sur le tapis un drap pris dans le placard, et le plaqua au sol avec les mains. Le sang s'étala à vue d'œil sur le tissu. Il en déplia un autre et tapota dessus : les deux draps se teintèrent de rouge. Il en étala un de plus et cette fois, appuya avec les pieds. Une belle empreinte se dessina sur le drap. Il fallait se débarrasser de ce tapis. Il fourra sous le lit les draps tachés de sang roulés en boule, et se rendit dans la salle de bain en prenant soin de ne pas laisser de traces sur le plancher.

Kyôko, à qui il avait demandé avec insistance de venir désormais travailler chez eux tous les jours en tant que femme de ménage, avait fini par céder après des refus répétés. Avant l'arrivée de la jeune fille, il avait prié Kôki de réfléchir à un air de musique beau et calme, celui-ci jouait donc les *Jeux d'eau* de Ravel.

— Et ton père, où est-il ?

— Tu ne risques pas de le voir, il rentre rarement à la maison. Il habite dans un appartement avec sa maîtresse. En ce moment, il est en Corée, dit-il en souriant, d'un ton ferme.

Avant même de se demander si elle verrait Hidetomo ou pas, Kyôko était sûre qu'il n'accepterait pas de l'engager comme femme de ménage. Le suicide de son père n'était toujours pas élucidé, mais le gérant Hayashi insinuait que Hidetomo était impliqué dans cette affaire. Elle pouvait donc supposer que son père avait mis fin à ses jours à la suite de réprimandes de son patron. De toute façon, ce n'était pas possible d'engager chez soi la fille d'un employé qui s'est suicidé. Dans ce cas, elle-même, qui sortait avec le fils d'un homme ayant peut-être poussé son père au suicide, n'était peut-être pas non plus très bien. L'adolescent savait-il quelque chose sur les causes du suicide ? Elle le lui demanderait un jour.

— Il y a juste un problème. Kôkô a parfois des besoins sexuels. Tu ne lui obéis pas, quoi qu'il arrive, dit-il à toute vitesse.

— C'est ridicule ! s'esclaffa Kyôko en cambrant les reins, mais elle se rappela qu'au moment où elle se déchaussait, assise sur l'estrade de l'entrée avant l'arrivée de l'adolescent, Kôki lui avait saisi les seins par-derrière, et c'est tout juste si elle n'avait pas crié devant cette force inattendue.

— Je ne laisserai jamais ce genre de type me baiser !

À l'instant même où elle prononçait ces mots, elle regretta d'avoir dit « ce genre de type ». C'était un malentendu si l'adolescent la prenait pour une fille pure et ignorante sous prétexte qu'elle avait été élevée dans un orphelinat déconnecté du monde extérieur. À l'Assistance, elle avait grandi le cœur limé par une dure réalité, et son avenir ne s'annonçait pas différent. Il est naturel que les enfants abandonnés par leurs parents et qui vivent ensemble pendant de longues années dans le même orphelinat, infligent aux autres des brimades dépassant en cruauté celles des écoles ordinaires. Kyôko en avait souvent été victime : on l'obligeait à enlever sa petite culotte, on lui cachait ses chaussons ou ses tenues de sport, on la saisissait par les cheveux et lui collait le visage contre le mur. Une fois entrée au collège, à chaque minute du jour et de la nuit, elle

dépensait toute son énergie à tenter d'échapper aux garçons. Quand ils réussissaient à l'attraper, ils la forçaient à pratiquer des actes proches de l'acte sexuel, mais elle craignait par-dessus tout qu'un garçon veuille lui fourrer son pénis dans la bouche. Lorsqu'elle avait voulu résister, les mâchoires serrées, ils s'étaient montrés si brutaux avec elle, en lui pinçant atrocement les seins par exemple pour l'obliger à ouvrir la bouche, qu'elle avait fini par se laisser faire sans opposer de résistance. Maintenant encore, lorsqu'une fissure s'ouvrait dans sa mémoire hermétiquement close, le sang se mettait à couler et la douleur jaillissait, au point de lui donner envie de se jeter par la fenêtre. Il faudrait bien qu'un jour elle raconte tout au sujet de ces blessures cruelles, qu'avec le temps elle avait renoncé à soigner, mais ce n'était pas le moment. Kyôko écouta de toutes ses oreilles le *Quatrième Nocturne* de Chopin. L'adolescent entendait-il le piano ? Aucune expression ne se lisait sur son visage sinon la fatigue, et une sorte de roucoulement de pigeon s'échappait bizarrement de sa gorge. Kyôko avait la phobie de l'altitude, et lorsqu'elle se trouvait sur un haut promontoire, elle était recroquevillée de peur, les jambes prises de démangeaisons, et devait lutter désespérément contre cette impulsion morbide de se jeter dans le vide. Le visage de l'adolescent lui donnait aussi parfois l'envie de sauter. Peut-être était-elle ensorcelée par sa froideur qui les poussait à se suicider à deux tout en restant vivants.

— Je voudrais que tu me promettes, au sujet de Kôkô.

Ayant senti un peu de chaleur dans la voix de l'adolescent, Kyôko acquiesça.

À la descente des escaliers de la gare de Kannai, il eut l'impression que ses *sneakers* transportaient seuls son corps en frappant le macadam, et il traversa le passage pour piétons aux feux clignotants. Par cette journée ensoleillée de plein été, les contours de l'avenue Isezaki inondée de lumière se reflétaient dans les yeux du garçon, se découpaient aussi nettement qu'une image transmise par une télévision haute définition.

— Excusez-moi, monsieur, y aurait-il un vendeur d'autels domestiques dans le coin ? demanda-t-il à un vieil homme en train de balayer devant une boutique d'horloges.

— Oui, t'en trouveras quelques-uns plus loin dans la rue Noge, répondit l'autre d'une voix tremblotante.

Il regarda les autels et objets bouddhiques exposés dans les vitrines puis entra dans le troisième magasin dont l'enseigne portait le nom de Renjudô écrit en

lettres argentées. Quand la porte automatique s'ouvrit, l'employé en chemise et cravate à rayures bleu marine et blanches qui astiquait ou déplaçait les objets du culte leva la tête une seconde, pour la baisser aussitôt et retourner à ses occupations. Le garçon avança jusqu'au fond de la salle en contemplant les autels exposés avec soin dont certains le dépassaient en taille et d'autres ne faisaient même pas cinquante centimètres de hauteur. Il y avait en principe six cent mille yens dans la pochette de sa ceinture, mais c'était impossible d'en installer un trop grand au premier étage du Pavillon d'or. Je vais en choisir un petit mais imposant, se dit-il, digne de mémé Shige. Il crut voir le visage de la vieille femme dans l'un des autels et regarda le prix : deux cent soixante-quinze mille yens.

— Cet autel, s'il vous plaît, demanda-t-il à l'employé.

— Vous voulez un autel ? Revenez donc avec quelqu'un de votre famille, votre père ou votre mère.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous devez en parler avec un membre de votre famille, ce n'est pas comme si vous achetiez un ordinateur.

Il doit faire des recherches sur les autels dans le cadre de ses devoirs d'été, pensait le vendeur incrédule quant au souhait véritable de ce gamin d'en acheter un.

— Vous ne voulez pas me le vendre, n'est-ce pas ?

— Écoute, fit l'employé en se levant, mais face au regard acéré du garçon qui n'hésiterait pas à le poignarder avec un couteau, il recula. Je ne dis pas que je ne veux pas te le vendre. Ce n'est pas ça, mais je suis embêté, bon, lequel tu veux ?

L'adolescent s'arrêta devant l'autel où il avait vu le visage de mémé Shige.

— C'est du palissandre de Kisaragi, dit l'homme pris d'une envie de rire même s'il ne trouvait pas la situation drôle, impatient de retourner à son travail.

— Je voudrais celui-ci.

À la vue du garçon qui sortait les billets de sa pochette à fermeture éclair, le vendeur dit « Je vais voir dans la remise », et disparut au fond de la boutique. L'adolescent s'approcha d'une caisse vitrée où reposaient des objets du culte tels que clochette, bougeoir, brûle-parfum, avec la certitude d'y trouver ceux indispensables à l'autel dédié à la vieille femme, mais il n'y trouva que la cloche, le support pour les bâtonnets d'encens, et la tablette bouddhique portant

le nom posthume du défunt. Pépé Sada priera-t-il tous les jours devant l'autel de mémé Shige et lui offrira-t-il de l'encens ? Après la mort du vieil homme, qui s'assiéra devant l'autel ? Chihiro ? Et qui s'occupera de Chihiro ? Je m'occuperai de tout le monde, se dit-il, un sourire extatique aux lèvres.

Le patron qui arrivait en compagnie de l'employé de tout à l'heure chargé d'une boîte en carton renfermant l'autel, s'avança vers le garçon, les yeux rivés sur les objets sacrés, comme face à des jeux d'ordinateur dans un magasin de jouets.

— Il vous faut aussi des objets du culte, je suppose.

Le patron avait écouté à moitié sceptique son employé lui parler discrètement de cet enfant désireux d'acheter un autel, mais il se faisait une raison : si ce client un peu spécial n'avait pas d'argent, il suffirait de remettre les marchandises en place. L'homme fit donc signe au vendeur de sortir de la caisse la clochette et le brûle-parfum que l'adolescent désignait rapidement du doigt en disant d'un ton assuré « Ça et ça ».

— Vous auriez une tablette bouddhique ?

— Une personne de votre entourage serait décédée ? demanda le patron sur un ton cérémonieux.

— C'est ma grand-mère.

— Je comprends. Alors, il vous faut en effet une tablette bouddhique, fit le patron en se frottant inconsciemment les mains.

Ce dernier maîtrisa son envie d'expliquer au vendeur en train de faire des calculs à la caisse, que cet enfant vivait avec ses grands-parents, que le grand-père terrassé par le chagrin suite au décès de sa femme ne voulait plus sortir et qu'il avait prié son petit-fils de venir acheter un autel.

— Prenez votre temps pour choisir cet objet destiné à une personne qui vous était chère, ajouta-t-il les mains jointes.

L'adolescent pensa que Mémé Shige allait lui dire par télépathie qu'elle tablette choisir. Il déplaça lentement son regard à l'horizontal, en marquant un temps d'arrêt devant chaque cadre.

— Celui-ci est décoré de poudre d'or véritable. Ah, celui-là est en bois d'ébène, tenez, cet autre est en palissandre de Kisaragi, lequel vous conviendrait ? Le patron était à présent ému par le comportement du petit-fils qui choisissait avec sérieux une tablette bouddhique, respectueux de son ancêtre.

L'adolescent s'arrêta.

— Celui-ci.

— C'est un *nijûromon*. En outre, sa taille devrait convenir parfaitement, c'est très bien.

— J'aurais besoin d'autre chose.

— Il y en a de toutes sortes, mais avant tout, il faudrait le *honzon*, le bouddha principal.

Avant même que le patron n'ait commencé à lui donner des explications en le conduisant vers les rouleaux verticaux de calligraphie qui portaient une peinture du bouddha, l'adolescent détourna la tête et dit : « Inutile ». À l'idée que le garçon croyait à tort que ces peintures valaient beaucoup d'argent car le prix n'était pas indiqué, il ajouta :

— Le prix varie en fonction des écoles bouddhiques, mais celui-ci par exemple coûte trois mille yens.

— Inutile.

Le patron se mit à expliquer qu'un autel sans bouddha principal ne ressemblait à rien, mais comme l'adolescent se dirigeait vers la caisse sans l'écouter visiblement, il fut bien obligé de le suivre.

— Ces quatre articles vous suffiront-ils ?

— Il y aurait autre chose ?

L'adolescent sortit une liasse de billets de sa pochette qu'il posa sur la caisse tout en regardant dans le magasin.

« J'avais raison, se dit le patron, ce garçon a de l'argent. »

— Il y a en effet un objet que l'on nomme *buppanki*, commença-t-il prêt à crier de joie en s'efforçant de garder son calme, avant de poursuivre, l'air grave et sérieux : je pense qu'il vous faudrait ce récipient pour y déposer le riz quotidien.

— Inutile.

— Nous en avons à partir de deux cent cinquante yens.

Chaque fois que le garçon lui répondait sèchement « Inutile », l'homme avait l'impression de recevoir une petite poussée dans la poitrine, et avait envie de lui crier « Arrête de te foutre de moi ! » Un gamin grande gueule sous prétexte qu'il avait du fric.

— C'est un restaurant de nouilles chinoises.

— Pardon !

— Donnez-moi plutôt des trucs pour planter des bougies.

— Un bougeoir, dans ce cas.

Le patron aurait bien aimé demander quel était le rapport entre le fait que la défunte tenait un restaurant de nouilles chinoises et le fait qu'il n'avait pas besoin de récipient pour le riz, mais il posa en silence le bougeoir sur la caisse.

Après leur avoir dit d'envoyer l'ensemble avec de l'encens et des bougies au Pavillon d'or, le garçon eut le réflexe d'emprunter l'annuaire, réalisant soudain qu'il n'en connaissait pas l'adresse.

Le patron recopia l'adresse et le numéro de téléphone indiqués.

— C'est à Mirichô, je vois, et comme Koganechô est à moins de dix minutes d'ici, nous pourrions vous livrer demain. Est-ce que cela vous conviendrait ?

Il fit oui de la tête.

— Que comptez-vous faire au sujet du nom posthume donné au disparu ? demanda le patron.

L'adolescent fit non de la tête.

— Une tablette sans nom posthume, c'est comme si on sculptait un bouddha sans y mettre une âme à l'intérieur, et un autel sans tablette portant le nom posthume du disparu, comment dire, c'est comme une maison vide.

— Alors, donnez-lui un nom.

— Le nom bouddhique, voyez-vous, c'est au temple qu'il est donné, nous, nous demandons à un maître spécialiste de la décoration en relief sur laque rouge, de tracer le nom que l'on saupoudre de poudre d'or.

— Ça coûte combien ?

— Vous voulez connaître le prix, mais voyez-vous, les noms posthumes bouddhiques occupent des positions différentes en fonction des caractères chinois. Il y a une fourchette de prix comprise entre quelques centaines de milliers de yens jusqu'à quelques millions de yens. De toute façon, il faudrait qu'un moine donne un nom à la défunte.

L'adolescent réfléchit une seconde, puis saisit la liasse de billets posée sur la caisse et dit :

— Dans ce cas, non merci.

Saisi de stupéfaction, le patron le regarda bouche bée :

— Co... comment, que voulez-vous dire par non merci ?

Le garçon fourra les billets dans la pochette qu'il ferma soigneusement tout en se dirigeant vers la porte automatique, mais le patron s'empressa de le rattraper et de le ramener vers la caisse :

— Venez, dit-il, nous allons discuter. De nos jours, il y a des personnes qui se choisissent un nom posthume de leur vivant. Alors, nous allons procéder de la manière suivante : je vous propose un nom, et si votre grand-père se dit satisfait, nous nous permettrons de décider qu'il s'agit du nom de la défunte, qu'en dites-vous ?

— Alors, donnez-lui un nom.

— De qu'elle école ?

— J'en sais rien.

— Je veux dire : la secte Nichiren ou une autre.

— J'en sais rien.

Le patron avait envie de lui crier dessus et de le renvoyer, mais il lui écrivit quelques noms, en se disant qu'il devait coûte que coûte lui vendre cet autel.

— Utilisez les caractères *in*, de temple, et *shinyo*, de femme croyante, s'il vous plaît.

Avec le caractère *in*, il fallait employer celui de *daishi*, grande dame. Une autre combinaison serait bizarre, mais s'il le disait à ce gamin et que celui-ci prenne la mouche, il perdrait tout. Bon, tant pis, je m'en fiche, se dit le patron qui alla chercher au fond de la boutique une mince feuille de papier utilisée pour les créations des amateurs de haïku, et au pinceau-stylo, il lui écrivit :

SÔGETSUIN KOSEN MYOSHI SHINYO

(Croyante au cœur musical source de bonheur du temple de Sôgetsu)

Il regarda avec satisfaction ses caractères. Le tracé était réussi au moins, contrairement au nom.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il en montrant la feuille de papier à l'adolescent, qui se contenta d'acquiescer, le visage impassible, avant d'ajouter :

— Écrivez-moi ça sur la tablette.

— Pour le moment, vous allez déposer dans l'autel ce nom inscrit sur la feuille, car nous souhaitons fabriquer une belle tablette dans les formes. Est-ce que cela vous convient ?

Si le garçon se risquait à lui dire « Écrivez-moi ça tout de suite au feutre doré », il perdrait tout contrôle. La voix tremblante d'énervement, le patron ajouta :

— Si vous pouviez patienter un tout petit peu, je vous le livrerai dans quatre ou cinq jours, ce serait mieux, vous ne croyez pas.

— Alors, vous faites comme ça.

L'adolescent régla la somme indiquée sur la facture qui s'élevait au total à trois cent quarante-deux mille huit cents yens.

Le patron soulagé sortit le récipient de riz. « Voici un bien modeste cadeau de ma part pour votre grand-mère défunte, je vous le livrerai avec la tablette bouddhique. »

Mémé Shige mangeait du riz blanc dans un bol à soupe chinoise servi en même temps que le riz cantonais. Après avoir adressé un geste de prière au riz fumant, elle portait les baguettes à sa bouche sans dentition, puis décollait avec ses doigts les grains collés autour de ses lèvres et les avalait un à un. Pour cette mémé Shige, on ne pouvait concevoir d'autre récipient qu'un bol de soupe chinoise destiné au riz blanc.

Il entendit une voix près de son oreille :

— Mon garçon...

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix douce de tout petit enfant.

Il s'arrêta et attendit la réponse, mais seule la brise estivale vint lui caresser l'oreille.

Quand il entra dans la cuisine, une odeur quasiment oubliée flottait dans la pièce, comme la promesse d'une journée heureuse. Du saumon salé tout juste cuit, la vapeur dans la marmite à cuire le riz, du poulet frit égoutté, des

spaghettis mélangés au ketchup, une pâte d'œufs durs et de mayonnaise en prévision de sandwiches. L'adolescent sentit monter la joie en lui, son odorat était stimulé, mais cette bonne odeur de cuisine ne le faisait pas saliver ni ne lui donnait d'appétit. Il ne vit ni Kyôko ni Yôko. Où étaient-elles ?

Juste avant de rentrer chez elle la veille, Kyôko lui avait demandé son avis au sujet des repas.

— Si on allait pique-niquer, avait-il soudain proposé.

Puis il avait couru réveiller Kôki, endormi sur le canapé, en lui chatouillant la plante des pieds, et lui avait crié :

— Demain, on va pique-niquer !

Il avait énuméré plusieurs noms de lieu : Arboretum de Negishi, jardin Sankeien, See Paradise de Hakkeijima, puis s'était penché sur lui :

— Tu veux aller où ?

— Partout, avait répondu Kôki.

Soudain calmé de son enthousiasme, l'adolescent avait demandé :

— S'il n'y a qu'un seul endroit, tu veux aller où ?

— Au Parc naturel de Kanazawa, s'était écrié Kôki, se mettant soudain à loucher, parce que les mauves, les nénuphars et les hortensias sont en fleurs, il y a des koalas, des rhinocéros et aussi des éléphants indiens, il n'y a pas de paons indiens.

L'adolescent se souvint d'une photo de toute la famille : ses parents semblaient les enlacer, lui, son frère et sa sœur, qu'il tenait tous deux par la main devant la cage des éléphants. Sa sœur baissait la tête, son frère, de profil, regardait au loin, lui, fixait l'appareil. Était-ce le parc naturel de Kanazawa ?

— Je peux aussi inviter Yôko ? avait demandé Ryôko.

— Il faut absolument inviter Chihiro, avait ajouté Kôki.

Kyôko avait téléphoné à Yôko, l'adolescent au Pavillon d'or, et quand il fut entendu que toutes les deux allaient venir, la joie de Kôki explosa, obligeant le garçon et Kyôko à courir dans toute la maison, comme s'ils fuyaient les parcelles incandescentes d'un feu d'artifice. Il avait téléphoné à une compagnie de taxi après le départ de Kyôko et réservé deux véhicules devant la maison.

— Qu'est-ce tu as à rêvasser ? demanda Yôko. Où étais-tu ?

— Je suis allé jeter les poubelles de la cuisine. Elles sentaient très mauvais.

Kyôko et Yôko se lavèrent les mains dans l'évier avec un peu de liquide vaisselle, pour confectionner des boules de riz salé *onigiri*. Leurs rires glissèrent dans le corps du garçon comme une boisson chaude et sucrée. Une vie nouvelle commençait pour lui, qu'il n'avait jamais connue en quatorze ans. L'odeur et le bruit de la vie, la chaleur corporelle de personnes vivantes réchauffaient l'air dans la maison. Cette maison gelée à cause de la mort d'un être. Il essaya de plaisanter avec les deux filles afin que leurs rires ne s'arrêtent pas, mais à court d'idée, se rendit dans la salle de bain pour se laver la figure. Kôki était apparemment entré dans la cuisine juste après lui, et ses rires, semblables à des coups de cymbales, retentirent dans toute la maison. C'était bien finalement, tout irait bien. L'adolescent se regarda dans la glace. Il découvrit des petits boutons sur son front et sa joue droite. Habituellement complexé par sa peau lisse et sans acné, le garçon sourit, satisfait des activités normales de ses hormones. Les rires dans la cuisine le rendaient gai comme les cloches annonciatrices d'une fête. Quand la mort et la vie s'entrecroisent, certains dépriment à cause de la mélancolie de la mort, d'autres répondent positivement à la gaieté de la vie. Hormis cet homme, tout le monde émettait de bons bruits dans cette maison. Pour préserver cette harmonie, il fallait éliminer celui qui émettait un son discordant. Il regarda son visage devenu propre dans la glace et retourna dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais là ? fit Kyôko debout devant la porte du frigidaire en se retournant vers lui.

— C'est pour le sac poubelle, je peux le prendre ?

L'adolescent attendit que Yôko se déplace d'un demi-pas latéral, pour s'accroupir sous l'évier et ouvrir la porte du placard en jetant un œil rapide sur ses chevilles fines avant de prendre la poubelle.

— Ne me dis pas qu'on va se mettre à faire le ménage maintenant ! dit Yôko. Aujourd'hui, c'est le jour des déchets combustibles.

— Tu veux que je t'aide ? demanda Kyôko.

— Ça va. Il n'y en a pas beaucoup.

L'adolescent sortit de la pièce, le sac à ordures sous le bras, prit le quotidien du matin jeté sur la table du salon, puis descendit dans ce qu'il considérait maintenant comme une cave, et ferma la porte à clé. Combien de jours s'étaient-ils écoulés ? Trois ou quatre jours sans doute. Le temps s'était comme ralenti. Le cadavre sous le plancher devait changer de jour en jour à chaque instant. Il sortit les trois draps couverts de sang roulés sous le lit, les plia dans le sac poubelle

qu'il doubla par précaution et noua solidement les liens. Il parcourut des yeux toute la pièce qui semblait vouloir crier, et fixa le tapis qui dominait l'atmosphère. Il devait réfléchir au moyen de s'en débarrasser. Une fois le tapis disparu, il le remplacerait par un neuf acheté quelque part. Il regarda la partie centrale, sous laquelle se trouvait le coffre, et respira par le nez, la bouche fermée. Ça ne sent pas la mort, se dit-il, ce n'est pas encore pourri, mais si les organes se mettent à pourrir dans les jours à venir, et que l'odeur se répande dans toute la pièce, qu'est-ce que je ferai ? Il pouvait l'enterrer dans le jardin, mais avec l'obligation de le découper auparavant pour le transporter à l'insu de tous sans salir l'escalier ni le plancher ! Au bout de combien de jours après la mort la pourriture commençait-elle ? Il approcha le nez du tapis. On aurait dit une odeur de fer rouillé. Lorsqu'il appuya sur le textile, quelques gouttes de sang coagulé se collèrent à son doigt, il souleva les genoux en hâte, et vit de la poudre rouge sur le droit. L'esprit déchiqueté par le tapis et le cadavre, l'adolescent grava profondément dans sa conscience que s'il ne trouvait pas le moyen de dissimuler complètement ces deux éléments, il ne serait jamais libre, mais il ne devait pas s'énerver et prendre son temps pour se débarrasser de l'un et de l'autre.

Parmi les six sacs poubelles laissés près du parking, il ne laissa que celui qui contenait le vase brisé, et transporta les autres en trois fois au dépôt d'ordures situé à l'angle du mur de Saint-Joseph. Les éboueurs n'étaient pas encore passés, ce serait dramatique si un chat ou un corbeau déchirait un sac. Il tendit l'oreille pour entendre l'air *Le Ciel de mon pays* diffusé par les éboueurs. Mais ils n'étaient pas encore près d'ici, et s'il restait debout dans un endroit pareil, on risquait de le soupçonner de quelque chose. Il décida donc de traverser la rue pour surveiller le dépôt à ordures en faisant semblant d'attendre le bus. Le soleil chauffait sa tête comme des yeux braqués sur lui seul, et ses épaules et ses bras aux manches de tee-shirt retroussées se consumaient littéralement. À cause de son angoisse, le tas de poubelles lui semblait trembler comme un mirage qui émergeait dans le paysage incolore spécifique d'une grande ville en été. Les rayons chauds atteignaient ses os et lui arrachaient la force dans les jambes. Il crut voir des flammes vacillantes monter des sacs poubelles, et se dit qu'il devrait tout de même aller attendre devant le dépôt d'ordures. Pourquoi n'étaient-ils pas encore là ? se demandait-il, les yeux rouges de colère, en regardant de part et d'autre. Une fois les poubelles récupérées, que ferait-il si un oreiller tout rouge venait à sortir du sac en plastique mis dans le broyeur de la voiture des éboueurs, et que les hommes arrêtent le moteur ? Il valait mieux les rapporter en vitesse à la maison. Il mit la main sur une poubelle, mais se ravisa aussitôt : s'il n'était même pas capable de se débarrasser d'un sac, le cadavre

dans le trou sous le tapis continuerait d'émettre indéfiniment une odeur de pourriture.

Cinq minutes plus tard, la benne arriva. Deux éboueurs attrapèrent négligemment les sacs et les jetèrent les uns après les autres sans vérifier leur contenu, qui se faisait broyer dans la machine. En quelques minutes, le tas d'ordures avait disparu. Son travail achevé, le véhicule roula jusqu'au dépôt suivant. Quand le garçon fit demi-tour sur sa jambe d'appui, les gouttes de sueur suspendues au bout de son nez tombèrent sur le macadam. Il franchit le rail de sécurité et traversa la chaussée. Quasiment terrassé par l'angoisse quelques instants plus tôt, le fait d'avoir franchi le rail de sécurité procura à son esprit le pouvoir de flotter. Il descendit la côte à toute vitesse, frappant la chaussée de ses *sneakers*. Dans n'importe quel jeu, le premier obstacle est fixé à basse hauteur pour être franchi facilement, et les autres deviennent de plus en plus hauts. Mais à présent, l'adolescent était sûr de lui et de sa capacité à arriver au but en courant. Ayant l'impression qu'il pouvait désormais tout contrôler facilement, il fut emporté par un sentiment de toute-puissance qui lui donna des ailes, ses jambes accélèrent et le conduisirent d'une traite devant la maison où il freina brusquement. Les deux taxis étaient arrivés.

À son entrée dans le séjour, il vit des paniers bien enveloppés alignés sur la table, le reste de la nourriture disposé sur des assiettes.

— Tu en as mis du temps pour jeter les poubelles, dit Kyôko.

Yôko jeta un peu de pâte d'œufs et mayonnaise dans sa bouche.

— Allez, mange vite ton petit déjeuner.

— Tu ferais mieux de te changer tout de suite, nous, on transporte le déjeuner dans les taxis.

Kyôko et Kôki se dirigèrent vers le vestibule, les paniers à la main.

Avec une cuillère, Yôko prit un peu de cette omelette sucrée et la mit dans la bouche du garçon. Il la recracha d'un jet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Yôko en faisant un bond en arrière.

— C'est pourri.

L'adolescent recracha plusieurs fois de la pâte mêlée de salive.

— Ça ne peut pas être pourri, je viens d'en goûter. Regarde, dit Yôko dépitée qui mangea un peu de pâte saisie avec ses doigts, elle est excellente.

Le garçon cracha encore une fois.

— Elle est pourrie.

— Bois ça.

Yôko lui tendit une tasse en papier de thé d'orge de la thermos.

À peine le liquide sur sa langue, le garçon pris d'un haut-le-cœur mit la main sur la bouche, et le thé coula entre ses doigts.

Il jeta la tasse par terre.

— C'est amer, ce truc aussi est mauvais.

— C'est pas vrai ! On en a bu, Kyôko et moi. Yôko se versa du thé dans le gobelet de la thermos. Il est tout à fait normal, je l'ai acheté au supermarché.

— Je vais me changer.

En se dirigeant vers la salle de bain, le garçon se demanda si son goût était faussé. L'odeur de sang avait pénétré dans sa bouche et déformé son goût. Je verrai bien en buvant de l'eau, pensa-t-il tandis qu'il se rinçait la bouche au-dessus du lavabo. Si mes nerfs se mettent à déconner, je risque d'attirer l'attention avec des comportements bizarres. Il but avec crainte quelques gouttes d'eau : elle avait le mauvais goût tiède d'une eau de robinet. Alors, pourquoi ce rejet de la pâte et du thé à l'instant ? Aujourd'hui, il ne toucherait pas au déjeuner. Sa décision prise, il s'essuya la bouche avec une serviette.

Il retourna dans la cuisine, détourna les yeux de Yôko qui le dévisageait d'un air soupçonneux et monta l'escalier.

— On va pique-niquer !

La gourde en bandoulière, Kôki attrapa de la peau de saumon qu'il mit dans la bouche, et serra fort dans ses bras son frère qui s'était changé, en criant :

— On va pique-niquer ! On va pique-niquer !

L'adolescent se tortilla comme pour fuir la joue et l'œil gauche de son frère collés sur sa poitrine et ce gros ventre appuyé sur son bas-ventre, puis il lui tapota le dos en disant :

— Viens, on monte en voiture.

Les trois autres prirent place dans le deuxième taxi, et lui monta seul dans le premier. Il s'adossa au siège et dit au chauffeur :

— Vous faites un arrêt à Koganechô, s'il vous plaît.

Dans l'autre voiture, Yôko devait raconter l'histoire de tout à l'heure à Kyôko. Je vais bien leur trouver une excuse dans le style : je n'étais pas en forme ou j'avais trop fumé, se dit-il en chassant de son esprit le regard soupçonneux de Yôko. Pépé Sada faisait-il en ce moment brûler de l'encens sur l'autel, au premier étage du Pavillon d'or ? Peut-être s'était-il fâché et avait-il refusé de le prendre ? C'est aussi d'un air mécontent que le vieil homme avait reçu l'enveloppe de condoléances. Je n'ai fait aucune erreur, se dit le garçon en se mordant les lèvres. S'il s'était trompé, cela ne tenait qu'à une simple différence de règle, de même que dans un pays, les piétons marchent à droite de la chaussée, et à gauche, dans un autre. S'il existe des règles communes, ceux qui ne les respectent pas doivent être sanctionnés. La loi interdit aux mineurs de boire et de fumer, mais dans son entourage, personne n'avait été sanctionné. Les villes regorgent toutes de prostituées, et pourtant la police, qui se contente de les surveiller, laisse le champ libre à la prostitution. S'il n'y a pas, de la part de ceux qui ont établi une loi, une volonté d'en modifier les règles une fois devenues obsolètes, chacun de nous ne peut vivre qu'avec ses propres règles. Pourquoi n'arrête-t-on pas la prostitution ? Parce que ce ne serait pas rentable ? De nos jours, tous les problèmes se réduisent à une histoire de coût, et tous les maux naissent du fait de leur trop faible rentabilité. Si on n'est pas à la hauteur, on ne peut que compenser par la mort. Accidents routiers, suicides, assassinats, coups, sida, virus d'Ebola, guerres, et pourtant, le monde recherche la mort ! Alors qu'il regardait le paysage défiler, le coude appuyé sur le rebord de la fenêtre, il vit le véhicule tourner à l'angle d'Isezakichô. Il expliqua au chauffeur comment se diriger jusqu'au Pavillon d'or. Il le fit arrêter cinquante mètres plus tôt, pour cacher au vieil homme sa venue en taxi.

— Attendez une minute, lança-t-il à l'adresse des passagers du véhicule arrière.

Passé le rideau d'entrée du restaurant, il tomba aussitôt sur une boîte en carton portant le logo du Renjudô. Pépé Sada avait hurlé, opposant un refus catégorique : « Je n'ai jamais rien commandé de pareil, remportez ça ! » Au magasin, l'adolescent avait pourtant précisé de le monter au premier étage quoi qu'il arrive, et de l'installer à l'endroit approprié, mais les employés avaient dû s'enfuir en courant, terrorisés par la colère de pépé Sada. Il aurait dû le prévenir par téléphone. Le garçon cherchait des yeux où placer au premier étage sa colère teintée d'une pointe de regret, quand le vieil homme descendit dans la salle d'eau aux pieds de l'escalier. Il commençait à regretter de lui avoir offert un autel, lui-même n'avait pas prié devant les tablettes bouddhiques de son grand-

père depuis plusieurs années, mais il se ravisa : il existait des objets qui ont un sens en étant juste posé quelque part.

Chihiro, descendue elle aussi au rez-de-chaussée, passa derrière le comptoir, un tablier noué autour de la taille, remplit de riz un bol de nouilles, cassa dessus deux œufs crus, ajouta de la sauce de soja, et ingurgita bruyamment le plat. Ce spectacle le fit soudain saliver, il fut pris d'une envie de lui arracher le bol et de se remplir l'estomac avec le riz aux œufs, quand il entendit un bruit de gargarisme. « Pardon », murmura-t-il en se penchant vers la salle d'eau, mais le vieil homme se courba et cracha dans le lavabo.

— Si je vous ai gêné, je m'excuse.

— Combien t'a coûté cet autel ? Je te rembourserai ce soir quand tu ramèneras Chihiro.

— Mais pas du tout, c'est pour mémé Shige.

— Non, non, ça ne va pas. On ne peut pas donner aux autres selon notre bon vouloir, comme on ne peut pas leur prendre ce qui leur appartient. Je téléphonerai tout à l'heure au Renjudô pour leur demander. Allez, file.

Le vieil homme s'essuya la bouche avec sa serviette autour du cou.

L'adolescent saisit par la main Chihiro qui venait de casser un œuf dans son deuxième bol de riz.

Il marchait tout seul, à l'écart des quatre autres, qui avançaient lentement devant les cages des animaux de la région océanique, où évoluaient des koalas et des grands kangourous. Le zoo n'est qu'une prison. Des êtres humains ont enfermé là des animaux qui n'ont rien fait de répréhensible, ils règnent sur eux et se livrent à l'autosatisfaction. Dans la brochure du parc naturel de Kanazawa, il était spécifié que les hommes sont tenus à distance suffisante des animaux pour réduire leur stress au maximum, et qu'un environnement proche de leur milieu d'origine a été respecté. Il n'empêche : ce sont toujours des cages. Quand on regarde des bêtes qui ont perdu leur liberté, on ne peut pas dire qu'on les a vraiment vues, il faut aller en Australie et dans les îles au sud du Pacifique. Un oiseau qui n'a plus le ciel en toile de fond n'est pas un oiseau. L'État qui enferme des animaux innocents dans des cages n'a pas le droit de juger les crimes ni décider des châtements des humains, pensa-t-il. Kyôko agita la main.

— C'est par là, viens, allez, viens !

Mais il n'avait pas l'intention de regarder des animaux devenus des objets décoratifs, ils étaient souillés !

Lorsque Kôki entra dans la forêt de la région océanique, il réagit avec intensité aux chants des oiseaux, et ne voulait pas bouger tant que les volatiles n'avaient pas remué légèrement entre les branches d'arbres pour lui permettre de les apercevoir. Il citait le nom de chaque oiseau lu sur la pancarte : étourneau, moineau, poule faisane, qu'il montrait du doigt, le bras passé autour du cou de Chihiro. Kôki imita le gloussement de la poule, et dit à sa jeune voisine :

— Essaie.

— Je ne peux pas ! s'exclama-t-elle avec des rires en se tortillant pour se libérer de la main de Kôki.

— Tu peux, écoute.

Il poussa des petits cris « chotto koi, chotto koi ». Chihiro qui se tenait jusque-là les côtes de rire tant elle le trouvait drôle, prit soudain un air sérieux. Elle releva le menton, baissa les paupières, et pointa les lèvres en forme de bec d'oiseau : « koi, chotto, koi, chotto, koi ». Serrée dans les bras de Kôki qui sautillait de joie, elle ne s'arrêtait plus de chanter, les yeux tournés vers le ciel. Mêlée au bruissement de la petite rivière qui coulait dans le parc, aux cris des cigales et des hiboux, sa voix errait dans la forêt artificielle. L'annonce par haut-parleur « Veuillez ne pas donner de nourriture aux animaux » vint effacer tous ces bruits. L'adolescent et ses compagnons se remirent en route.

Le jeu qui procura le plus de plaisir à Kôki et Chihiro fut le toboggan à roulettes. Les petits cylindres rouges, jaunes, bleus le rendaient plus rapide qu'un toboggan ordinaire. Ils glissèrent tous deux plusieurs fois. Ils entraient main dans la main dans la file d'attente des enfants sans attendre leur tour, et Kôki, descendu le premier, restait assis en bas de la rampe pour recevoir dans son dos les seins de Chihiro qui arrivait derrière lui à toute allure.

L'adolescent, Kyôko et Yôko se mirent à l'ombre d'un arbre.

Yôko s'adossa à un tronc de cerisier et ferma les yeux. « Ces deux-là n'ont donc aucun tourment ? » Tout était absurde, elle était venue sur l'invitation de Kyôko et parce qu'elle n'avait rien à faire, mais à y réfléchir, peut-être allait-elle continuer dans l'avenir à n'avoir toujours rien à faire. Elle avait joué quelques petits rôles dans des feuilletons télévisés, à peine plus importants que ceux d'un figurant, et dans deux films érotiques. Mais il n'y avait eu aucune suite. Sans doute ne réussirait-elle jamais dans ce métier, l'agence ne lui proposait même plus d'auditions. Finalement, elle ne pouvait gagner d'argent qu'avec des petits

boulots ou comme hôtesse de charme au téléphone. Mais pourquoi les gens sont-ils sur terre ? Cette grande question qu'elle se posait à elle-même la fit rire.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Kyôko.

— Rien, rien.

Yôko referma les yeux et écouta de toutes ses oreilles les cris de joie des enfants sur le toboggan. L'homme dépense un temps et une énergie inimaginables à créer des prisons en tous genres pour s'y réfugier afin d'échapper au vide. Maison, école, entreprise, tout cela est creux à l'intérieur. Peut-être doit-on rester plein d'angoisse toute sa vie, jusqu'au dernier soupir, Face au néant infini et à une sorte de malédiction qui se répercute en écho dans ce vide. À cet instant, Yôko comprit pour la première fois que les pyramides avaient été construites grâce à la force déployée pour lutter contre le néant. Quand elle ouvrit les yeux, les enfants qui semblaient s'amuser tout à l'heure lui parurent se débattre désespérément pour échapper à l'ennui.

— Qu'est-ce qu'ils se donnent comme mal, marmonna-t-elle.

— Hein ?

— Rien du tout, répondit Yôko à l'adolescent.

— Il paraît que le patron, ton père quoi, est en Corée ?

— Oui. Le garçon partit vers le toboggan.

— C'est étonnant que ce patron-là ait accepté que tu viennes chez lui pour t'occuper des travaux domestiques.

— Oui, mais, il ne lui en a peut-être pas encore parlé.

— Tu rigoles ! Dans ce cas, il te chassera dès son retour.

— Ça m'est égal. Il paraît en tout cas qu'il rentre rarement à la maison, il serait souvent chez sa maîtresse.

Yôko avait entendu dire par son père que Hidetomo ne dormait jamais chez ses maîtresses pour la bonne raison qu'elles risquaient de lui demander le mariage, ou de lui réclamer une somme de rupture élevée. Si c'était vrai, pourquoi le garçon avait-il menti à Kyôko ? Yôko le suivit des yeux en train de parler à Kôki sous le toboggan. Avait-il pris la peine de faire ce mensonge qui ne tarderait pas à être démasqué, par désir d'introduire au plus vite Kyôko chez lui ?

— Alors, vous avez déjà couché ensemble ?

Kyôko tapota Yôko sur l'épaule avec un petit rire.

— Pas encore !

Dans qu'elle intention sortait-elle avec lui, pour être la bergère qui épouse un prince riche ? Yôko regarda furtivement Kyôko qui souriait comme une fille de famille dépourvue de tout souci, alors qu'elle avait certainement connu des situations cruelles au-delà de l'imaginable. Puis elle posa les yeux sur l'adolescent qui semblait être toujours à l'ombre tandis que Kyôko avançait vers lui, le corps inondé de soleil. Et si par hasard ces deux-là se ressemblaient, dans le sens où ils avaient une sorte de marécage au fond du cœur qui empêchait la lumière de pénétrer, mais ils le dissimulaient et faisaient face à la réalité, l'air de rien.

Le garçon vint se rasseoir à la même place.

— Il a envie de jouer encore un peu.

Yôko se redressa.

— Il revient quand de Corée ?

— Dans deux, trois jours, je crois, mais je ne sais pas très bien. Écoute, quand il y aura une vraie crise économique et que nous n'aurons plus assez à manger, plus personne ne viendra au zoo, et on bouffera ces animaux.

— Beurk, c'est à ça que tu pensais en les regardant ?

Yôko détourna le regard de l'adolescent qui avait brusquement changé de sujet pour s'adresser à Kyôko.

— Si tu lui en parlais ? Allez, tu as dit que tu voulais le faire.

Yôko s'était déjà demandé si Kyôko ne sortait pas avec l'adolescent pour se venger de son père qui s'était suicidé. Et si elle n'avait pas conçu le projet de le rendre fou d'elle, de le quitter, puis de le pousser au suicide. Mais elle en rejeta aussitôt l'idée : c'était digne d'une bande dessinée, ou pire encore, d'un mauvais téléfilm à suspens.

— Hayashi dit que M. Yasuda se serait suicidé à cause de ton père, le patron. Ce n'est pas sûr, mais il paraît que c'est la seule explication possible, et c'est l'avis de tous les employés. Tu le savais ?

Yôko appelait son père « Hayashi » uniquement lorsqu'elle parlait avec l'adolescent, parce que lui-même l'interpellait sans formule de politesse. Allait-il se fâcher ? pensa-t-elle, soudain inquiète, et les yeux du garçon remplis de joie plutôt que de curiosité lui faisaient un effet plutôt inquiétant.

— Je le savais, dit-il. Je l'ai entendu, ce mec suspectait le père de Kyôko d'avoir volé du fric dans l'établissement. Il l'a accusé sans aucune preuve. On a retrouvé le fric après son suicide.

— C'est vrai !

Là encore, il s'agissait d'un téléfilm médiocre, tout de même, appeler son propre père « ce mec » ! Lui que l'on dit docile et poli avec le patron.

— C'est ce mec qui l'a dit lui-même, il n'y a donc pas de doute. Tu veux te venger ? demanda l'adolescent à Kyôko.

— Je ne sais même pas si c'est vrai, répondit Kyôko en esquissant un faible sourire.

— C'est vrai, puisque c'est lui qui me l'a dit.

— Il existe beaucoup de gens sur terre qui disent : moi, je suis un méchant pour se vanter. Il y en avait plein à l'orphelinat. Ils disent qu'ils sont méchants, et comme ça, ils ont l'impression d'être forts.

— Moi, je me vengerais !

Oh, ho, ho, Yôko faillit éclater de rire. Tu ferais comment ? s'apprêtait-elle à demander, quand Kyôko se retourna pour agiter la main à l'adresse de Kôki et Chihiro. Ils arrivèrent hors d'haleine vers eux, serrés l'un contre l'autre.

— Si on mangeait ? proposa Kyôko en se levant.

Après avoir détaillé le plan sur une pancarte, l'adolescent constata que l'endroit nommé Prairie de la détente décrit comme une place idéale pour le pique-nique avait une belle vue sur la baie de Tokyo et Hakkeijima.

— On y va, dit-il en commençant à monter la colline.

Le chemin était bordé de mauves de Syrie en fleurs qui dévoilaient leurs cinq pistils roses légèrement teintés de violet. Chihiro tira Kôki par la main pour approcher son visage d'une fleur et caresser les pétales avec ses lèvres. Les arbres se raréfiaient, et ils découvrirent une grande étendue d'herbe rase.

— C'est bien, non, ici, on est à l'ombre, on voit la mer, dit Yôko, en tête, à l'adolescent qui accéléra son allure derrière elle. Le nimbo-stratus apparut à l'ouest traversa lentement le ciel, voila le soleil pour la première fois de la journée avant d'être emporté à l'est et laisser réapparaître un ciel bleu parfait.

Yôko et Kyôko installèrent deux paniers au centre d'une nappe en plastique, disposèrent sur des serviettes d'élégantes boîtes pour le repas, les tupperwears et les sandwiches enveloppés dans du papier cellophane, distribuèrent tasses,

assiettes en carton et baguettes jetables. Elles déplièrent le papier argenté et à la vue des boules de riz *onigiri*, Kôki et Chihiro tendirent les mains et mordirent à pleines dents.

— Dis donc, qu'est-ce qu'elle fait maintenant Haruko-chan ?

Yôko s'essuya les mains moites de sueur sur son pantalon en coton. Une tache apparut, pour disparaître aussitôt.

Allongé dans l'herbe, l'adolescent essaya d'imaginer les traits de Haruko à partir du visage de sa sœur aînée Kyôko, mais en vain. Si elle savait compter correctement, il pourrait la faire succéder au poste de Sugimoto, et dans ce cas, Kyôko aussi serait ravie.

— Elle vit seule à Tôkyô.

— Elle a quel âge maintenant ?

— Seize ans, un an de moins que moi seulement. Elle a un petit boulot dans une supérette.

— Je ne l'ai pas vu depuis combien d'années, dis donc ? La dernière fois, c'était à Disneyland. Ça doit faire quatre ans. Elle va bien ?

— Je ne la vois moi aussi qu'une fois tous les quelques mois. Mais on se téléphone.

Haruko accepterait-elle de travailler au Végas ? Et si Yôko avait envie de renoncer à sa carrière d'actrice par amitié, il pourrait l'embaucher, et créer ainsi des liens solides au Végas. Ce serait bien de démolir cette maison et d'en bâtir une nouvelle pour qu'ils puissent habiter tous ensemble : une maison d'un étage de forme hexagonale, avec un hall très haut de plafond, il ferait construire une cuisine et une salle à manger, autour desquelles seraient disposées les chambres de chacun, une fenêtre sur le toit surplomberait le hall. Il en était là dans ses pensées, quand le couvercle du coffre au sous-sol s'ouvrit, et brisa son rêve. Putain ! S'il pouvait s'immerger avec le coffre-fort dans le magma tout au fond de la cave, et disparaître sans laisser de traces. Aie, c'est chaud ! cria le garçon en faisant un saut en l'air, comme si de la lave coulait dans sa tête. Ses compagnons le regardèrent surpris. Il est possible de brûler un cadavre avec de l'essence, non ? Ou alors, il pourrait le faire fondre à l'aide d'un produit chimique tel que l'acide sulfurique. Il sourit aux quatre autres.

— Qu'est-ce que tu as demandé comme cadeau à ton papa en Corée ? demanda Yôko à Kôki.

À ces mots, son frère, la bouche à demi ouverte, rouge de ketchup, et les spaghettis enroulés autour de sa fourchette, se figea.

— Comment veux-tu qu'il demande une chose pareille ? Il n'a rien demandé ! lança l'adolescent avec irritation à Yôko.

Kôki remua plusieurs fois de haut en bas et de bas en haut ses yeux fixés sur les yeux et la bouche de l'adolescent, puis il tourna lentement la fourchette dans l'autre sens, retira les spaghettis, les enroula de nouveau, et les mit dans sa bouche.

— Moi, je vais aux toilettes, dit Yôko, qui fit presque bondir ses sourcils foncés d'épaisseur inégale en se levant, avant de se tapoter les fesses.

— Moi aussi, fit Kyôko.

Tandis qu'il regardait les deux filles descendre la colline, envahi par un sentiment de bonheur incompréhensible, il déplia ses jambes, laissa doucement flotter ses mains depuis les genoux jusqu'à la hauteur des épaules, puis croisa les bras derrière la tête et s'allongea dans l'herbe. Les nuages défilaient à une vitesse impressionnante. On ne sentait pas un souffle d'air en bas, mais là-haut dans le ciel, le vent devait souffler violemment. Une masse de nuages passa devant le soleil et la prairie fut plongée dans une légère pénombre.

— Il pleut ?

Chihiro brandit vers le ciel le poulet frit refroidi.

— J'ai été piqué par des moustiques. Ça me gratte.

Kôki plissa le nez comme un lapin. Il avait été piqué en trois endroits : dans la nuque, à l'intérieur du bras, à la cheville. Quand Chihiro lui tapa sur la jambe en chantant : ça gratte ! ça gratte ! Kôki prit un air réjoui.

— S'il pleut, dit-il, tu peux encore rester dormir.

Assailli par le sentiment d'être le seul délaissé, décalé par rapport à tous et à tout, l'adolescent s'allongea à plat ventre et arracha de l'herbe. Puis, avec l'index d'abord, et aussitôt après à l'aide de ses cinq doigts, il se mit à creuser ardemment la terre, il fit un trou de la taille d'un poing, et continua encore. Une pelle lui aurait permis de creuser un trou suffisamment grand pour y entrer entièrement.

— Tu fais quoi ?

Au son de la voix perçante de Yôko stupéfaite, il leva la tête. Elle et Kyôko se tenaient debout, le visage effrayant. Kôki et Chihiro riaient.

— Je cherche des insectes, dit-il dans un rire en regardant le petit groupe.

— Comment ça, des insectes ?

La voix de Yôko tremblait.

Était-ce un acte tellement anormal de creuser un trou ? L'adolescent ne comprenait pas pourquoi toutes deux avaient l'air en colère.

— Je cherchais des fourmis ou des vers de terre. Et puis, regarde, on dirait un masque. Le garçon plongea le visage dans le trou. La terre se colla au front, au nez, aux paupières, aux lèvres, c'était désagréable, mais il attendit patiemment que les deux autres se mettent à rire. Elles ne riaient pas, pourquoi ? Lorsqu'il releva la tête, il s'aperçut qu'elles s'étaient détournées toutes les deux.

L'adolescent s'allongea sur le dos, laissant retomber sa tête couverte de terre, et fixa ses propres ténèbres dans les derniers rayons du soleil couchant orné de dentelle rouge.

Après avoir insisté pour que Kyôko ramène Chihiro au Pavillon d'or, l'adolescent se rendit à la gare de Sakuragi. Il acheta un billet pour Okuzawa, et monta dans un train express vers Shibuya. Il avait pensé dès la veille qu'il devait parler avec sa mère.

Quand sa mère Miki était partie de chez eux, elle avait occupé pendant un an un appartement loué à Eifukuchô, avant de déménager pour s'installer à Okuzawa dans l'arrondissement de Setagaya. Voilà maintenant cinq ans. Lorsque Kôki avait atteint l'âge de sept ans, une sommité de la médecine spécialiste de la maladie de Williams avait annoncé que son mal était incurable. Elle avait alors utilisé toutes ses relations et fait jouer le piston pour amener son fils chez de célèbres acupuncteurs ou professeurs de *qi-qong*, avant de finir par se rendre régulièrement chez une voyante recommandée par l'une de ses connaissances lui assurant qu'elle disait souvent juste. Cette femme déclara : « Il est victime d'un maléfice, l'un de ses ancêtres a commis un crime important en rapport avec l'argent. Si vous menez une existence d'ascète, il guérira. » Depuis ce jour, Miki avait pris l'habitude de manger de manière frugale, de s'habiller simplement, et avait commencé à penser qu'elle devait quitter Koganechô, le Quartier d'or, souillé par l'argent. Ainsi s'était-elle mise à détester l'argent de façon obsessionnelle. Elle avait supplié Hidetomo de fermer sa salle de *pachinko* et de changer de métier, ou du moins de déplacer l'établissement dans un autre quartier. Miki faisait venir sans cesse la voyante à la maison en l'absence de son

mari. Ayant appris que cette femme se trouvait chez lui, Hidetomo était rentré et l'avait chassée.

Sur le quai souterrain de Denenchofii, un message enregistré par une voix féminine fut diffusé : « Veuillez reculer derrière la ligne blanche pour éviter tout danger, s'il vous plaît », et quand il entendit le vacarme du train qui approchait dans le tunnel, les coups de son père sur sa mère ressurgirent dans sa mémoire.

Hidetomo avait saisi Miki, qui reculait, par le col de son chemisier, lui avait envoyé plusieurs paires de gifles et donné des coups de pieds dans le ventre, l'avait attrapée par les cheveux et avait cogné sa tête contre le mur, puis lui avait encore donné des coups de poing. Lorsque son mari était sorti de la maison, Miki, les oreilles, le nez et la bouche en sang, avait pleuré en se frappant le visage, mais aucun son ne s'était échappé de sa bouche. Miho, recroquevillée dans le coin d'une chambre, hurlait en sanglotant, Kôki, allongé sur le dos, battait des bras et des jambes comme un bébé, et poussait des cris qui donnaient froid dans le dos. L'adolescent était resté figé, incapable de fermer les yeux.

Au bout d'un an, Miki était partie seule avec Kôki. Hidetomo avait réussi à la localiser, mais sans aller la chercher, ni essayer de l'aider. De toute façon, elle aurait refusé. Quelques jours plus tard, il avait reçu une demande officielle de divorce envoyée par lettre recommandée, mais Hidetomo l'avait déchirée devant l'adolescent. « Elle m'a trahie, elle est partie, avait-il crié, j'ai coupé tout lien conjugal avec elle, qu'elle fasse donc toute seule ce qui lui plaît, mais c'est la femme qui t'a mis au monde, toi, mon héritier, je ne divorcerai pas, un homme qui donne son accord quand une femme lui dit "on se sépare" n'est qu'une loque ! »

En permanence auprès de Kôki pour s'occuper de lui et dans l'impossibilité de travailler à mi-temps, Miki avait commencé à rencontrer des problèmes dans la vie quotidienne au bout d'un mois seulement. Elle avait donc raccompagné son fils devant la porte de la maison, et après s'être assurée qu'il entrait à l'intérieur, était repartie en courant. Ensuite, elle l'avait vu une fois par mois, mais très rarement ces derniers temps. Quand elle avait pris conscience que son fils ne pouvait vivre sans être protégé par de l'argent impur, elle l'avait haï davantage encore. Ayant érigé en culte la vie frugale entreprise pour guérir son fils, elle en était venue à refuser tout vêtement chaud et nourriture en abondance, et le nombre de ses rencontres avec Kôki avaient diminué. Son fils étant désormais dans les bras de Bouddha, elle croyait qu'il lui suffisait de prier pour communiquer avec lui par le cœur.

L'automne dernier, elle avait téléphoné à l'adolescent pour la première fois depuis six mois, et lui avait demandé de lui amener Kôki. Il connaissait donc son adresse. S'il ignorait ce qu'elle faisait, il savait en revanche qu'elle travaillait entre neuf et cinq heures. Elle ne mangeait jamais à l'extérieur, et serait sûrement de retour à cinq heures et demi. Impossible qu'elle soit absente. Dans le cas contraire, c'était juste pour faire des courses dans le quartier, il lui suffirait de l'attendre une demi-heure. Si elle me propose de dîner, se dit-il, je refuserai en disant que je dois rentrer à la maison pour manger avec Kôkô.

À sa descente du train – cela tenait-il à la climatisation excessive dans le wagon ? – il trouva que l'air à cette heure du crépuscule en plein été était plus chaud et plus dense que de coutume, et suffoqua comme s'il marchait à travers la fumée. Pris d'une envie d'uriner, il se sentait pourtant incapable de supporter la saleté des toilettes publiques de la gare, et ne voulait pas non plus emprunter les toilettes chez sa mère, alors il se mit en quête d'un terrain vague pour faire ses besoins. Mais le passage à niveau à peine franchi, il ne pouvait plus se retenir, et urina face aux rails, juste à l'entrée d'une ruelle coincée entre un quartier résidentiel et la voie ferrée. Son dos était parcouru de frissons alors qu'il n'avait même pas froid, et son liquide mit plusieurs secondes avant de sortir. Il ferma sa braguette et releva la tête quand il vit l'ombre du poteau électrique allongée d'une manière presque grotesque à cette heure du crépuscule, et les banales petites maisons préfabriquées comme les appartements paraissaient d'un jaune peu naturel.

À droite de l'immeuble d'appartements Flower qui donnait sur la voie ferrée, se trouvait une maison d'un étage aux murs et aux fenêtres couverts de lierre, et à sa gauche, une clinique dentaire de plain-pied. L'adolescent s'arrêta devant l'escalier et saisit la rampe en fer.

Un store en roseaux servant de moustiquaire pourvu d'une clochette était suspendu devant la porte laissée ouverte. Malgré l'heure du crépuscule, les lumières n'étaient pas allumées. L'adolescent fit un pas en avant et appela :

— C'est moi !

Miki passa sous le store et se redressa, mais elle s'exclama, surprise « Je croyais que c'était Kôki ! » en portant la main droite à son cou, les doigts ouverts plaqués sur sa gorge. Ses yeux qui avaient scintillé légèrement s'assombrirent aussitôt, et plutôt que de montrer de la déception, elle reprit tout simplement son visage sans vie.

— Kôkô va bien.

Miki retourna dans sa pièce en traînant les pieds sans lui dire d'entrer. L'adolescent resta donc planté dehors pendant quelques secondes, puis passa sous le store et referma la porte.

— Il va faire chaud si tu fermes. Miki lui tendit l'unique coussin sur lequel il prit place sans mot dire.

Il observa la pièce pendant que sa mère ouvrait et fermait le frigidaire. L'odeur de fruits qui flottait à l'intérieur provenait du melon, du pamplemousse, du raisin et de la pastèque très mûrs offerts devant la statue de bouddha plaquée or. Sur le papier tendu au mur qui descendait du plafond au tatami, était écrite à l'encre noire une prière bouddhique *amusenhyakuokukeshinyakamunibutsu, namutôhomangetsusekaiyakushirurikôbutsuy* et sur toute la surface du plafond étaient suspendues des fleurs de lotus rouge vif et blanc pur bordées de vert. L'adolescent se leva et vit le nom, l'adresse et la date de naissance de son frère inscrits sur toutes les amulettes. C'était une chambre de six tatamis comme celle où reposait mémé Shige à l'étage du Pavillon d'or, mais dans celle-ci, il n'y avait aucune poussière. La table basse et la fenêtre brillaient de propreté. À l'époque où Miki habitait avec eux, c'était la femme de ménage qui faisait tous les travaux domestiques. L'adolescent imagina sa mère comme il ne l'avait jamais vue, en train de passer l'aspirateur, laver les verres avec une éponge, passer la serpillière. Étant donné que les épouses peuvent hériter de la moitié de la fortune de leur mari à sa mort, même en faisant une estimation sommaire, il calcula qu'elle devrait obtenir plus d'un milliard de yens. Il fallait qu'il se renseigne pour savoir si l'épouse n'habitait plus le domicile conjugal depuis six ans a le droit d'hériter de la fortune de son époux. Il trouvait inimaginable que des personnes puissent refuser des centaines de millions de yens, mais il était fort possible que sa mère refuse de recevoir le moindre sou. Un disparu est déclaré décédé au bout de sept ans, donc c'était une question à se poser seulement dans un avenir lointain, se dit-il. Il fallait ranger sa mère de son côté au cas où il se passerait quelque chose, et il se souvint avoir lu en diagonale, la veille au soir, un livre de droit commercial dans la bibliothèque de la chambre de son père. Mais il ne savait pas si, lors de la disparition d'un président-directeur général, son héritier mineur avait le droit d'occuper son poste de directeur. Une société anonyme doit être contrôlée par les actionnaires majoritaires. Son père lui avait dit que cent pour cent des actions appartenaient à l'ensemble des membres de la famille. Quoi qu'on en dise, le Végas appartenait à la famille Yuminaga. Le moment venu, est-ce que sa mère le protégerait ? Il lui sembla que le lien entre sa mère et lui était plus fin qu'un fil de toile d'araignée.

Le bruit d'un train approcha. Il regarda les rails de la voie ferrée qui se fondaient dans le crépuscule. Ciel et nuages, maisons et appartements serrés les uns contre les autres de l'autre côté de la voie se teintaient de rouge foncé. Les rideaux de dentelle ondulèrent sur les deux battants de la fenêtre de sa mère, comme si quelqu'un les poussait par-derrière.

Miki posa un verre de café froid devant le garçon.

— Il fait chaud, non.

En la voyant essuyer son front en sueur avec le bras, il se demanda intrigué quel était son travail pour bronzer à ce point, mais il n'osa poser la question, la seule certitude étant qu'elle restait tout le temps à l'extérieur.

— Il fait chaud, répéta Miki, en allumant le ventilateur près de la fenêtre.

Sous le souffle de l'appareil, sa frange vint lui caresser le front, et elle but son thé d'orge froid tout en repoussant les mèches de cheveux qui venaient se glisser dans les commissures de ses lèvres.

Son visage était dépourvu de maquillage, son corps, mince et halé et sa taille, moyenne. Ses longs cheveux pendaient sur sa poitrine de part et d'autre des épaules. Menton, pommettes, nez présentaient des angles et des arêtes vives. Les cernes sous ses yeux n'étaient pas la marque d'une nuit sans sommeil, on voyait bien qu'elles ne dataient pas de la veille. Dans quel but était-il venu ici ? Il ne savait plus. D'un côté, il avait l'impression que cette initiative soudaine venait de lui, mais de l'autre, qu'il s'agissait d'un acte programmé à l'avance. Cette femme resterait-elle ainsi impassible s'il lui annonçait : papa est mort. Bondirait-elle de stupéfaction, s'il disait : c'est moi qui l'ai tué ? Non, peut-être pas. Il n'en avait absolument aucune idée. Soit elle ferait l'indifférente, soit elle préviendrait la police immédiatement. Le garçon respira à pleins poumons, comme un acteur à son entrée en scène, et lança :

— Il est en Corée pendant quelque temps, vous ne voudriez pas venir à la maison ?

Avec l'espoir de n'avoir exprimé ni la pitié ni le dégoût ni l'angoisse ressentis depuis sa sortie de la gare d'Okuzawa jusqu'à son arrivée dans cette pièce, il dévisagea sa mère, mais ne décéla aucun changement d'expression.

— Je ne veux pas en approcher, honnies soient les mauvaises actions souillées par l'avidité, la haine et l'ignorance.

La lumière de la vie scintilla dans les yeux de Miki pour la première fois depuis le début de leur tête-à-tête.

— Alors, pourquoi nous laissez-vous dans cet endroit ? Vous ne trouvez pas curieux de laisser vos propres enfants là-bas et de vous enfuir seule.

— Essaie de t'en sortir avec tes propres forces, sinon tu ne seras pas sauvé. Si tu veux partir de cette maison, moi, ta mère, je t'apporterai toute l'aide que tu voudras.

Il aurait voulu démasquer son hypocrisie, mais pour l'heure, il était plus important de restaurer leurs relations, cette femme était folle, il ne fallait pas secouer un être brisé. Il réussit à réprimer sa colère.

— Mais peut-être qu'il ne sera pas revenu dans un mois, ni même deux mois.

Miki agita la main devant sa figure, comme pour chasser un insecte.

— Kôkô a besoin de sa mère, il y a peu de temps, il est sorti tout seul sans prévenir, et il s'est perdu, il faut que quelqu'un le protège, un tuteur.

Miki regarda par la fenêtre. Elle penchait un peu la tête à cause du poids de la fatigue, et non pas parce qu'elle était triste ou nostalgique d'un passé. La douleur qu'elle portait en son sein semblait devenue sa raison d'être, qui la soutenait maintenant tout entière à la place des autres sentiments. Du temps où elle vivait avec sa famille, elle souffrait aussi, mais il s'agissait seulement d'épreuves subies par l'ensemble des femmes au foyer qui hésitent, se lamentent, ou ressentent des troubles. Kôki était le premier enfant porté dans son ventre, et après avoir été hospitalisée pendant deux mois par crainte d'une fausse couche, elle avait connu des douleurs telles lors de son premier accouchement qu'elle s'était sentie écartelée. Sa souffrance à l'annonce de la maladie incurable de cet enfant incapable de vivre seul plus tard, et celle de l'avoir abandonné n'appartiendrait jamais au passé. « Je ne sais pas combien d'années encore je vais vivre, se disait-elle, mais je devrai porter cette souffrance jusqu'à ma mort. Je croyais que je ne quitterais jamais de ma vie cet enfant. Il était mon seul soutien. Je croyais ne pas pouvoir continuer à vivre si je le quittais. Quand je l'ai trompé et fait revenir dans la maison familiale en lui racontant des histoires alors qu'il avait douze ans, personne ne sait à quel point j'ai souffert, ce fut une lutte de chaque instant pour ne pas perdre la raison. Je voulais devenir folle, mais c'eût été trop facile, la facilité ne m'est pas permise. Je me le demande parfois, que se serait-il passé si, au moment de mon départ, Hidetomo avait abandonné son désir malsain de gagner de l'argent et échappé à son pouvoir, et si les cinq membres de la famille avaient vécu dans un petit pavillon. La maladie de Kôki serait peut-être guérie, mais guérie ou pas, ce serait bien. Toute la famille aurait pu vivre de la même manière qu'un être atteint de la maladie de Williams, et

devenir angélique comme lui, il n'est pas si difficile de renoncer à son désir. Pourquoi tant de gens ont-ils l'impression que c'est une épreuve ? Parce que les mauvais surveillent ceux qui essaient de renoncer à leurs désirs, et pour échapper à leurs manigances, il suffit d'accepter la souffrance. Le lien avec mon enfant a été arraché, mais ma souffrance née avec lui est toujours en train de grandir. Et puis, s'il veut me voir, il peut toujours venir ici, tiens, il est là encore maintenant. » Miki fixa des yeux les mouvements des rideaux.

La distance entre les deux visages de part et d'autre de la petite table était si réduite, que l'adolescent, ne supportant plus d'être regardé d'aussi près, sortit une cigarette de sa poche et l'alluma. Sa mère ne dit rien. Elle se leva pour lui donner en guise de cendrier une tasse en carton avec un peu d'eau et éteignit le ventilateur. La très légère brise qui soufflait du volet à claire-voie repoussait la fumée vers le visage de sa mère. La chambre embrumée s'enfonçait dans le noir du crépuscule, mais il était incapable de demander à sa mère pourquoi elle n'allumait pas la lumière. Quand il entendit le train venir du sens inverse à celui passé cinq minutes plus tôt, il imagina les derniers rayons du soleil couchant aplatis sur les rails comme écrasés par les rames. Des filaments de haine tremblaient dans sa tête. Lui dirait-elle qu'il commettait non seulement une erreur mais aussi un crime en croyant qu'il en ferait son alliée sous prétexte qu'elle était sa mère ? Il arrêta les vibrations de la haine, et sortit de sa pochette une liasse de billets qu'il posa devant Miki.

— Voilà trois millions de yens, ils sont à votre disposition.

Le visage de sa mère tout entier, jusqu'aux lignes des joues, contours des yeux, contours de la bouche, se figea pendant une fraction de seconde, mais l'instant suivant l'ensemble s'était relâché pour laisser place à un sourire ironique.

— Tu ressembles à M. Yuminaga. Son portrait craché.

Quelques jours plus tôt, son père lui avait déclaré qu'il était le portrait craché de sa mère. Aujourd'hui, elle lui annonçait le contraire. Il la fixa comme s'il examinait son propre visage dans un miroir.

« Depuis quand cet enfant au visage habituellement impassible laisse-t-il entrevoir ses sentiments, se demanda-t-elle. À présent, on dirait qu'il superpose la colère au sourire. Alors que, d'ordinaire, les expressions d'un visage changent tour à tour, lui, il semble s'imaginer, à tort, qu'elles s'ajoutent les unes aux autres. Il est possédé par un esprit. Son père est incapable de parler ou d'agir en prenant de la distance avec ses émotions, mais lui a l'air de vivre en regardant

ses émotions qu'il aurait abandonnées quelque part au loin. Cherche-t-il à séduire sa mère avec de l'argent pour la manipuler à sa guise ? Il ne doit pas agir à l'instigation de Hidetomo, il s'est sûrement produit un incident quelconque. » Miki lui sourit doucement, comme pour lui en montrer le modèle, les joues tendues à force de concentrer à l'excès sa conscience au niveau de sa bouche. Il est du devoir d'une mère de jeter une bouée de sauvetage et de tirer vers le rivage avec une corde son fils en train de se noyer. Miki eut l'impression que les muscles de son utérus avaient vaguement bougé et elle se rassit. Elle n'avait jamais éprouvé d'affection pour cet enfant, mais ce serait la meilleure des bonnes actions de le sauver des saletés et des pollutions. La force, le pouvoir de l'argent ne peuvent que conduire l'être humain vers la destruction.

Voyant sa mère garder les yeux baissés sur la liasse de billets, il crut qu'elle hésitait entre les prendre ou non et regarda la fenêtre. Qu'elle accepte donc, les pauvres types qui considèrent que l'argent est sale sont ligotés par lui, il n'est ni propre ni sale, ce sont des sortes de talismans que les humains font circuler.

Miki se mit à parler doucement comme pour enfoncer des paroles dans le cœur du garçon, semblant réciter des prières en secouant des fleurs de mandala.

— Écoute-moi bien. Je gagne moi-même de quoi me nourrir. Je ne cherche pas à avoir de l'argent inutile en plus. Je ne cherche pas à économiser pour mes vieux jours. Si je ne peux plus travailler à cause de mon âge et que je ne peux plus m'acheter à manger, je me laisserai mourir de faim dans cette pièce. Je choisirai de mourir plutôt que de céder au pouvoir de l'argent. Ceux qui ont réussi avec la force de l'argent se détruisent avec cette même force. Parce que l'argent se métamorphose en n'importe quoi.

Le son de sa voix ressemblait à une prière bouddhique, mais la colère qui montait en lui la transforma brusquement en une cacophonie de sons s'échappant d'une radio au tuner mal réglé. Cette femme usait maintenant d'incantations, cette affreuse supercherie qu'on appelle la morale. Si l'être humain se détruit, c'est à cause d'une guerre invisible. C'est la guerre finale qui dira si l'humanité mérite de continuer à exister ou pas, et si elle peut survivre ou pas. Plus terrible que la guerre nucléaire, est la perte de sa raison de vivre. La destruction est prévisible même si on n'a pas recours au pouvoir de l'argent. Lui qui pensait toujours que son frère, sa sœur et lui n'avaient absolument rien fait pour provoquer le départ de cette femme, sombra brusquement dans la haine. Son visage rougit, sa respiration s'accéléra, ses yeux se mirent à briller de la même colère que celle du jour où il avait été trahi et abandonné à l'âge de huit ans. Il se leva, enfila ses *sneakers* et posa la main sur le store.

— Kazuki.

Elle l'appelait par son nom pour la première fois. Il se retourna, et la vit en train de brûler les billets dans le levier. Avait-elle versé de l'huile d'assaisonnement ? Les flammes illuminaient le visage de sa mère rougi par la chaleur. Elle était devenue folle ? Il se précipita sur les tatamis, ses *sneakers* toujours aux pieds, l'attrapa par le col et la gifla violemment.

Miki lui saisit le bras avec sa main droite, mais elle perdit aussitôt l'équilibre. Battue, tirée par les cheveux, la tête frappée contre le mur, Miki ne poussait pourtant pas de cris, ne serrait pas les dents et balançait seulement son corps.

Il avait transgressé une limite invisible. Battre sa mère signifiait tout autre chose que battre son père. Le garçon resta pétrifié de terreur à l'idée de ce qu'il venait de faire. Pardon, murmura-t-il d'une voix étouffée, presque calcinée, qui évoquait les billets de banque brûlés.

Il promena ses yeux dans la salle tout en ressentant de l'exaltation et une agréable tension à l'écoute des bruits électroniques émis par les machines de *pachinko* telles que CR Garibenkun S7, Waiwai Circuit S5, et il avait envie d'apprendre aux employés et clients présents qu'il détenait le pouvoir réel dans cet établissement. Son grand-père avait démarré avec le Palais des billes d'or de Koganechô, puis créé trois filiales, son père en avait ouvert quatre de plus. Dans la mesure où il allait prendre la succession, son intention était de conserver les huit salles actuelles jusqu'à ses dix-huit ans, puis de développer la société par la création annuelle d'une filiale supplémentaire et de l'agrandir au maximum pour qu'elle devienne une chaîne de grande envergure. Gérer ce type d'établissement n'était pas trop difficile. Il avait entendu dire que le chiffre d'affaires annuel du Végas s'élevait à trois milliards de yens environ, le chiffre global du groupe Icare étant de vingt milliards de yens. L'essentiel était que les recettes soient supérieures aux dépenses. Il avait lu des livres sur la gestion des salles de *pachinko*, et compris mentalement le *know how* du business. Sugimoto devait lui présenter les recettes mensuelles de chaque établissement, si le chiffre d'affaires de l'un d'eux baissait, il fallait en trouver la cause et prendre des mesures.

« Merde ! se dit-il, il y a beaucoup plus de choses à apprendre ici qu'à l'école. » Il bouda intérieurement en maîtrisant son sentiment de fierté, et suivit des yeux Hayashi qui venait de passer dans l'allée.

Hayashi, employé dans l'établissement lors de sa création quarante ans plus tôt en tant que technicien, était le directeur général du groupe Icare. Hidetomo ne

s'occupait sérieusement de la gestion que depuis six ans seulement, après la mort de son père Hideyaki. Hidetomo ne s'était pas contenté de modifier le nom, mais il aurait voulu aussi moderniser tout le bâtiment. Hayashi s'était opposé à ce projet, en disant que les salles de *pachinko* sont des commerces enracinés dans les quartiers, et tant que celui de Koganechô ne se transformait pas en quartier moderne comme Isezakichô ou Motomachi, la rénovation n'avait aucun sens. Mais sans se soucier de ses craintes, Hidetomo avait destiné tout le premier étage du hall à la seule clientèle féminine, la moitié des machines étant réservées aux non-fumeurs, et au moment de l'ouverture, il avait disposé dans les vitrines des bijoux, pendentifs de Tiffany, bagues de chez Cartier, pochettes et portefeuilles de chez Prada et Gucci, parfums et produits de beauté de chez Chanel et Dior. Mais Hidetomo avait fait un mauvais calcul : la clientèle féminine ne connut pas la croissance escomptée, et les clients réguliers commencèrent à s'éloigner. Trois mois après l'ouverture, il s'était vu dans l'obligation de trouver des mesures pour retenir la clientèle habituelle. Finalement, il réussit à la retenir grâce à l'augmentation des jours de promotion, et au bout de six mois, c'était devenu un établissement unique où grouillaient des hommes vulgaires en contradiction avec l'élégance de la façade et de l'intérieur. « Les recettes sont plus importantes qu'avant », s'était vanté Hidetomo, mais vu les sommes investies, le changement de décor était une erreur évidente.

Hayashi n'avait rien dit à ce sujet, mais il avait soutenu les gérants des salles de Tachikawa et de Sangenjaya de style traditionnel, et dès qu'il y avait un projet de modernisation, il se prononçait contre.

Lors de l'assemblée des gérants de l'automne dernier, celui de la salle de *pachinko* située à l'entrée ouest de la gare de Yokohama, modernisée après la mort du grand-père, avait déclaré Fièremment : « Mon mot-clé, c'est *enjoy*, je fournis un lieu de *play and shopping*. » Sur ce, Hayashi avait ricané : « Il vaudrait mieux que le mot-clé soit "toucher" de l'argent en espèces sonnantes et trébuchantes. Pour ce qui est de la rentabilité, tu ne fais pas le poids face à la salle de Tachikawa. »

Le changement d'image du Palais des billes d'or transformé en Végas était un échec, mais une fois au XXI<sup>e</sup> siècle, il était impensable de ne pas moderniser toutes les salles. Tant que Hayashi travaillerait là, il serait difficile de mettre ce projet sur orbite sans heurts, se dit l'adolescent. Accepterait-il d'aller docilement dans une Filiale de province à Fukushima ou Okuyama, s'il le lui ordonnait ? Le garçon avait le sentiment que oui, car il le connaissait bien, depuis son plus jeune âge. Tandis que les jeunes employés se contentaient de le saluer du regard lorsqu'ils le croisaient et aucun ne lui adressait la parole d'une façon amicale.

La veille, il avait soulevé la lunette des cabinets et vu que le revers était sale, des excréments étaient aussi collés sur le dessus. Il avait attrapé un employé dans le hall pour l'amener jusqu'aux toilettes et avait hurlé :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Mais ça ne me regarde pas, avait répondu l'homme prêt à retourner dans la salle.

— Nettoie ces toilettes en vitesse, je veux qu'elles brillent, fais disparaître toutes les taches ! avait de nouveau hurlé le garçon.

Avec l'air de celui qui vient de recevoir une volée de détritrus dans le dos, l'employé s'était retourné, complètement transformé, et avait saisi l'adolescent par son tee-shirt en criant :

— Pour qui tu me prends ? Y a aucune raison que tu m'emmerdes à faire ça !

Et il lui avait plongé la tête dans les W.-C. Malgré ses efforts violents pour résister, le garçon avait eu le front et la frange trempés.

— Excusez-moi, pardonnez-moi ! avait-il crié alors.

Puis il avait tendu deux billets de dix mille yens saisis dans sa poche.

— Arrête tes conneries, espèce de petit con ! dit simplement l'autre en lui donnant un coup de genou au ventre.

Et il lui arracha les billets de la main, les jeta dans les W.-C. puis sortit. Le garçon était resté un moment assis à gémir sur la lunette fermée des cabinets, mais à la vue des billets qui flottaient dans l'eau, il avait murmuré : « Je vais me venger ! » Puis il avait tiré la chasse d'eau.

Depuis tout à l'heure, il cherchait cet employé, mais l'homme ne semblait pas là. Il fit signe de la main à Hayashi qui examinait les machines en tapotant avec son marteau pour régler les pointes d'acier. Le garçon éprouva une violente colère contre Hayashi, au point de vouloir lui lancer son marteau au front car, après l'avoir salué d'une légère inclinaison, signe qu'il l'avait vu, il donnait des ordres aux employés avec de grands gestes ou parlait aux habitués en riant bruyamment.

— Il y a quelque chose ?

Hayashi s'était approché lentement de lui en jetant des regards dans tout le hall sans chercher à croiser ses yeux.

— Tu as renvoyé ce type ?

— J'ai réfléchi, et je me demande si vous ne pourriez pas vous contenter de le voir muté à Mita. J'attendrai le bon moment pour pouvoir le renvoyer.

— Je t'ai dit de le virer immédiatement.

— Il existe ce qu'on appelle le droit fondamental du travail, je crois qu'il s'agit de l'article 20 du code, on ne peut pas licencier aussi facilement. Dans notre milieu professionnel, la question de l'amélioration des conditions de travail est devenue un problème épineux, cela ne se passe plus comme avant.

En son for intérieur, Hayashi avait plutôt envie de féliciter le jeune employé qui avait menacé l'adolescent et de lui dire « Tu as bien fait ». Il n'avait aucune intention de le licencier. Il lui suffisait de trouver des prétextes jusqu'au retour de Hidetomo de Corée qui réglerait l'affaire.

— Si on le licencie, il nous en voudra, on ne sait pas ce qu'il serait capable de faire. Mais si vous insistez, je peux l'appeler maintenant et lui dire que je le renvoie.

Prenant conscience que Hayashi se moquait de lui, l'adolescent grinça des dents, mais il manquait de matériel pour contre-attaquer. Les adultes étaient plus rusés qu'il ne l'imaginait, il se sentit encerclé par un réseau solide comme un mur, celui des adultes. Kanamoto aurait réglé les choses facilement. L'adolescent grava dans son esprit qu'il devait à tout prix l'embaucher.

— Je veux aller voir les nouvelles machines Sanyo au show-room.

— Nous ne projetons pas d'acheter de nouvelles machines.

— C'est juste pour regarder, si tu n'es pas libre, j'irai avec quelqu'un d'autre.

— Vous voudriez donc que je vous accompagne ?

— Le patron dit toujours que le cœur de l'établissement, ce sont les machines, qu'est-ce qu'on ferait si les autres salles nous doublaient ! s'écria l'adolescent en arrachant le marteau de la main de Hayashi.

Ne sachant que faire de sa main, Hayashi tirait sur sa cravate tout en jetant des regards sur son marteau. Cet enfant était tout de même étrange. À l'origine, Hidetomo n'avait pas envie de prendre la succession, il s'était réellement consacré à la gestion de l'établissement après la mort du patron de la génération précédente. Tandis que celui-là s'était pris de passion pour la salle de *pachinko*. Quand cette ardeur au travail allait-elle retomber ?

L'employée du comptoir de la remise des primes s'approcha de l'adolescent :

— M<sup>me</sup> Sugimoto vous appelle.

— Qu'est-ce qu'elle me veut celle-là ?

Le garçon continua de marcher. Hayashi lui adressa doucement la parole.

— Vous pourriez me le rendre.

— Après, tu me montreras la feuille des sorties de billes de la semaine.

Le garçon lui lança le marteau et sortit de la salle.

Lorsqu'il ouvrit la porte du bureau, une femme en robe moulante imitation panthère, assise sur l'accoudoir du canapé, se tourna vers lui.

— C'est l'enfant de Yuminaga ? Il ne lui ressemble pas du tout.

L'adolescent se retourna vers Sugimoto, tout en étant attiré par le regard de la femme.

— C'est Maï-san, la... du patron, essaya d'expliquer Sugimoto, mais elle dévisagea la femme, sans trouver le mot approprié.

— Il est où, Yuminaga ?

Maï alluma une nouvelle cigarette et expira la fumée.

— Je crois qu'il est en Corée, répondit le garçon.

— Il avait l'intention de partir avec moi, hier. Il devait venir à huit heures du matin, j'ai essayé de l'appeler sur son portable, mais je n'ai pas réussi à l'avoir, c'est bizarre, ce n'est jamais arrivé.

— Peut-être qu'il a eu envie tout à coup d'y aller seul, dit l'adolescent à Maï, en restant de dos.

— Ton père, tu vois, il ne sait rien faire tout seul. Tu l'ignoris ? Il ne sait pas réserver un hôtel, il n'a jamais pris un avion seul, il ne sait pas acheter un billet de train.

Maï jeta son mégot sur le linoléum, et après l'avoir écrasé avec la pointe de son haut talon, elle se leva.

— D'après ce que dit cet enfant, il n'aurait prévenu personne chez lui à Yamanote. Mais où est-il passé ? Une nouvelle femme ?

— Ça, ce n'est pas possible.

Sugimoto ne quittait pas des yeux le mégot.

— Pourquoi ? sourit Maï' en laissant apparaître des fossettes.

Elle s'approcha de Sugimoto jusqu'à lui souffler dans la figure, mais l'autre s'écarta et se baissa pour ramasser le mégot et le mettre dans un cendrier.

— Ah, ah, si c'est vous qui le dites, ce doit être vrai. Vous êtes le bras droit de Yuminaga en public aussi bien qu'en vrai. Alors, donnez-moi la bonne réponse, où est-il ?

L'adolescent avait envie de dire qu'elle aurait beau répéter la question, elle n'obtiendrait pas la bonne réponse. Mais il fallait la chasser au plus vite.

— Quels sont vos liens avec mon père ?

— Je suis une amie. Une très bonne amie.

Mai fit une légère pause puis éclata de rire.

— Vous êtes sa maîtresse ? Alors, vous devez attendre qu’il vous fasse signe. Cela nous embarrasse que vous vous montriez dans l’entreprise.

Kawabatake n’était même pas capable de la chasser ? L’adolescent foudroya du regard l’arrière du crâne chauve de l’homme qui observait la scène en faisant semblant de travailler.

— C’est sympa ce que tu dis. Mais vois-tu, on ne peut pas attendre sans réagir. Qu’est-ce que tu feras si ton père est séquestré par une organisation criminelle ?

Maï affichait pour la première fois un air sérieux.

— Mais ce n’est pas possible !

— Quand un directeur de salle de *pachinko* disparaît, normalement, hein, on se dit qu’il a été enlevé par la mafia.

L’adolescent regarda comme une créature rare cette fille aux yeux brillants qui semblait capable de rire à tout moment, et qui faisait la moue avec une bouche certainement agréable si elle le mordait. En fait, c’était peut-être la première fois qu’il voyait une femme de près. Son esprit simple et sa vulgarité mettaient en valeur son sex-appeal, et plus elle se comportait en égoïste, plus elle paraissait adorable. L’envie lui prit soudain d’envelopper le corps nu de cette femme dans du papier transparent, et à cette idée, il eut une érection.

Satisfaite de la réaction de l’adolescent visiblement attiré par ses charmes, elle posa les fesses sur l’accoudoir, plia les genoux, et dit, en passant le bout de sa langue sur ses lèvres rouge cerise :

— Je ne sais vraiment pas quoi faire.

— Si on vérifiait qu’il a bien embarqué, intervint Kawabatake.

— Ah, bon, j’ai la liste des compagnies, on nous le dira par téléphone, non ?

Sugimoto retourna à son bureau précipitamment, comme si on la bousculait, et feuilleta un annuaire pris dans le tiroir. Japan Airlines, Korean Airlines, elle commença par les lignes aériennes déjà empruntées par Hidetomo, et demanda à vérifier le nom des passagers ces trois derniers jours. Les vols dans lesquels il avait pu embarquer étaient au nombre de vingt-cinq, et les compagnies, au nombre de six.

— Je crois que ça va prendre du temps, allons boire un thé.

Maï entraîna l'adolescent hors du bureau sans attendre sa réponse.

À peine sorti dans la rue, le garçon eut un étourdissement à cause de la chaleur insupportable et de l'odeur du parfum de Maï. Il se trouvait pitoyable de l'avoir suivie les yeux fermés. Ses cheveux et sa peau émettaient une douce lumière comme s'ils avaient absorbé les lueurs du crépuscule. Soudain, il vit Maï comme un chien méchant incontrôlable, il se sentait en danger : il ignorait où elle l'emmenait, et quand il voulut revenir sur ses pas, la jeune femme avait arrêté un taxi : « Viens vite ! » lui faisait-elle de la main.

Elle alluma une cigarette dès que le véhicule démarra, et dit au chauffeur :

— Continuez tout droit pour le moment. Vous ne connaissiez pas un endroit où on peut boire du whisky à cette heure-ci ? Ou bien du vin.

— Ben, qu'elle heure est-il ? Cinq heures, les bars des hôtels doivent être ouverts, répondit le chauffeur sans enthousiasme.

— Alors, l'hôtel Pacific, ordonna Maï avec autorité.

Aussitôt arrivée à l'hôtel, elle se précipita dans le *lounge*, regarda la carte et demanda à la serveuse d'apporter séparément du whisky et du soda.

— J'en peux plus, il faut que je boive. À cause de la disparition de ton père.

Maï versa le soda dans le verre avec les glaçons, ajouta le whisky puis regarda sans ciller le liquide ambré s'enfoncer graduellement dans la boisson gazeuse. Elle heurta son verre contre celui de l'adolescent, rempli de jus d'orange, but une gorgée, puis poussa un soupir de satisfaction, et avala le reste d'un trait avant de dire, sourcils froncés :

— J'aime bien l'été, mais là, je déteste.

Elle rappela la serveuse et commanda la même chose, mais en double quantité.

— Les hommes, tu vois, il y en a deux catégories : ceux qui aiment les femmes ivrognes, et ceux qui les détestent, toi tu fais partie de laquelle ?

Il détourna les yeux du visage sérieux de Maï, et chercha la réponse tout en se disant qu'il n'avait vu qu'un seul exemple de femmes qui s'enivrent : les prostituées. Encore un test, c'est sûr, les adultes veulent tous faire des tests.

— Les types qui détestent les ivrognes sont des nuis ! répondit Maï.

Le whisky était maintenant au fond du soda.

— J’ai l’intuition, tu vois, que ton père a été assassiné.

Il eut soudain l’impression d’entendre le cri sombre et morne des cigales psylles, *aburazemi*, *shigurashi*, *tsukuhôshi*, *minminzemu* il essayait de se souvenir du nom des différents types de cigales qu’il connaissait, mais son énumération s’arrêta là.

— Ça te choque ? Mais moi, tu vois, j’ai au moins de l’intuition.

Il aurait voulu connaître le nom de son parfum pour l’offrir à Kyôko lorsqu’il la verrait, et réalisa qu’il était attiré par cette femme prête à danser sur la musique hawaïenne diffusée dans le *lounge* alors qu’elle était en train d’évoquer le possible assassinat de son amant. Il l’imagina en danseuse des îles, vêtue d’un simple bikini, sur le tapis de la cave imbibé de sang, et fut prêt à éjaculer.

— Il y a de tout dans notre société. Tout à l’heure, j’ai dit que c’était la faute des mafieux, en fait j’ai menti, à vrai dire je soupçonne les employés de l’établissement. Sugimoto ou Hayashi m’ont l’air louches. Si tu trouves que leur comportement est tant soit peu bizarre, préviens-moi. Tu me téléphones, d’accord ?

Maï sortit un crayon pour les yeux de sa trousse de produits de beauté, avec lequel elle écrivit sur un dessous de verre son numéro de portable et de téléphone fixe.

— Quand quelqu’un meurt, il y en a toujours un autre qui revit. Il faut faire attention. Si tu te dis : tiens, celui-là, il n’est pas comme d’habitude, c’est celui-là le coupable.

En dépit de ces paroles, Maï ne pensait pas vraiment que Hidetomo était au centre d’une affaire grave, elle disait juste ce qui lui venait à l’esprit pour chasser son angoisse, que ferait-elle si son nom figurait parmi les passagers ? S’il avait trouvé une nouvelle femme, c’est elle qui aurait la gorge nouée et ne pourrait plus respirer. Dans ce cas, elle ne pourrait que lui soutirer de l’argent en compensation de leur séparation, mais elle n’accepterait pas moins de trente millions de yens, peut-être qu’il voudrait négocier la somme pour vingt millions sous prétexte de crise économique, comment et où aurait-il trouvé une nouvelle femme ?

L’adolescent prit son courage à deux mains.

— Quel âge avez-vous ?

Il n’arrivait absolument pas à deviner son âge. Si on lui disait entre vingt et trente-cinq ans, il serait convaincu.

— Tu me donnes quel âge ?

— Vingt-quatre ou vingt-cinq.

— Quel bonheur ! J'ai vingt-huit ans.

Elle lui tira la joue, en réalité elle s'était rajeunie de trois ans.

— Ça, ce n'est qu'une supposition, hein, mais que deviendrait le Végas, si ton père ne revenait pas ?

— Je pense que c'est moi qui lui succéderais.

— Mais tu n'es encore qu'un enfant ! s'écria Mai malgré elle, les yeux écarquillés.

— Je dois lui succéder, il n'y a pas d'autre solution. Ni ma mère ni ma sœur n'en ont l'intention, et mon frère est malade. Et puis, mon père me fait étudier la science des décideurs depuis l'année dernière dans le but de me voir prendre sa succession.

Mai acquiesça d'un grand signe de tête, elle eut l'impression que plus de la moitié de son angoisse avait disparu et se sentit envahie par une agréable ivresse.

— Si ton père ne revenait pas, une autre fois, hein, on discutera tranquillement de ce qu'il faut faire.

Elle avait saisi sa main et la posa inconsciemment sur sa cuisse, elle mit sa paume dessus, et décida de l'inviter chez elle le lendemain ou le surlendemain. Il essayait désespérément de se préserver du plaisir. Si Hidetomo la contactait, et qu'elle ait réussi à mettre cet enfant de son côté, peut-être pourrait-elle occuper la place de l'épouse. Les hommes sont utiles à quelque chose si on les ligote avec des stimulations sexuelles, et pour commencer, celui-là était l'unique héritier. À l'abri des regards, elle aurait glissé sous sa jupe la main moite de sueur du garçon, mais après un coup d'œil jeté sur ses voisins, elle se ravisa et le lâcha.

À leur retour au bureau, Hayashi, Sugimoto et Kawabatake, en pleine conversation sur le canapé réservé aux invités, se levèrent d'un bond.

— Il n'a embarqué dans aucun des vols.

Sugimoto se mordit les lèvres.

— Je vous l'avais dit, il ne pouvait pas y aller tout seul, n'est-ce pas, monsieur Hayashi ? Maï prit place dans le canapé d'un air triomphant. Il a pu

s'embarquer sous un faux nom, mais non, ce n'est pas possible, il est incapable de ce genre de petites manigances.

Devant l'adolescent, Hayashi avait donné une réponse évasive, mais en son for intérieur, il se disait qu'on devrait le chercher dans les hôtels de Yokohama et de Tokyo.

L'adolescent était mécontent, sans aucune raison, de savoir que Hayashi et Mai se connaissaient. Les adultes avaient entre eux des liens inconnus de lui, il était le seul à ne pas pouvoir entrer dans ce cercle. Ce qui reliait ces deux-là, c'était son père. La force, le pouvoir, c'est le lien. Lui-même devait avoir des liens avec le maximum d'adultes, le plus rapidement possible, se placer au centre et créer un réseau d'intérêts communs. Quand, et comment, annoncer qu'il était le responsable supérieur du Végas ?

Mai sortit son portable de son sac à main et le tendit à Hayashi.

— Dans ce cas, on ne peut pas rester sans prévenir la police. Téléphonnez !

Peut-être que les gens les plus simples ont la faculté d'arriver au but par le chemin le plus court. Le capteur qui annonce le danger se mit en marche, il dirigea son regard vers les seins de Mai, dans son décolleté.

— Je me demande s'ils accepteront que nous déclarions déjà sa disparition, cela ne fait que cinq ou six jours que nous avons perdu sa trace, dit Hayashi en se tournant vers Kawabatake.

— Ça, je ne sais pas trop. Je ne suis pas sûr que la police se mobilisera sous prétexte qu'il a disparu depuis quelques jours.

— Ce n'est tout de même pas pareil que si on s'absente sans prévenir. Vous n'avez qu'à dire qu'il a été enlevé, expliqua Mai à l'adresse des trois autres en regardant l'adolescent d'un air entendu.

— Contrairement à ce que l'on imagine, il est peut-être maintenant de retour dans votre appartement de Kamioka, fit Hayashi, un sourire poli aux lèvres.

Mai téléphona de son portable sur son téléphone fixe, les yeux fixés sur les lèvres de Hayashi, s'approcha de lui tout en écoutant retentir la sonnerie, et lui mit l'appareil sur l'oreille.

— Attendons encore deux jours, et si nous n'avons toujours pas de nouvelle, nous préviendrons la police.

Hayashi rendit le portable à Mai et remit ses lunettes à monture d'or.

— Bon, je sens qu’il y a quelque chose de louche, mais on ne peut pas faire autrement. Bye, dit Maï en faisant un geste uniquement adressé au garçon, avant de se diriger vers la porte.

— Vous croyez qu’il est mort ! lança-t-il dans son dos.

Maï se retourna, le visage tendu comme tiré de tous côtés.

— Qu’est-ce que tu racontes ? C’est de mauvais augure de dire une chose pareille ! Ton père ne peut pas mourir !

Maï descendit en courant l’escalier sans essayer les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Le directeur ne peut pas mourir.

Il dévisagea lentement les trois autres, sidérés, les yeux fixés sur la porte.

Il reçut la copie des sorties de billes de la semaine écoulée et quitta le bureau pour la gare. En chemin, il prévint par téléphone Kyôko « Je rentre bientôt, ne m’attendez pas pour dîner. » Comme il n’avait pas mangé grand-chose, il ne savait pas trop si son corps était lourd ou léger. Tandis qu’il hésitait à prendre un taxi, les jambes engourdis par la fatigue, il contourna le quartier de Koganechô et se dirigea vers la gare de Sekiuchi. J’ai envie de boire quelque chose, un thé glacé avec un tiers de sirop ou bien un chocolat froid, se dit-il, mais je n’ai pas envie d’entrer dans un café, je vais acheter un *junkeru* à l’extérieur. S’il avait des scrupules à passer par les ruelles de Koganechô, c’était non seulement pour éviter le Pavillon d’or, mais aussi parce qu’il ne voulait pas être perturbé par les souvenirs d’enfance. Il avait l’impression que ce quartier s’éteindrait à la mort de pépé Sada. Ou du moins, les scintillements des néons et les bruissements indécents disparaîtraient. Futomichô et Akebonochô avaient déjà perdu leur aura en tant que lieux de plaisir. La lenteur des mouvements des passants dans la rue et l’expression mélancolique de leur visage le surprisent. Il cligna des yeux pour vérifier si ce n’était pas lui qui voyait bizarrement. Soit ils rentraient chez eux, soit ils se rendaient à un rendez-vous, soit ils allaient boire avec leurs camarades, en tout cas, ils avaient l’air perdus, accablés par une faute irréparable, à l’image de criminels qui vont se confesser. Il croisa soudain des visages très agités, et dressa l’oreille, se demandant s’il ne s’était pas produit une catastrophe à proximité qui engendrait des réactions de panique. Mais il n’entendit ni la sirène de la police ni celle des pompiers, il s’agissait de visages de gens qui avaient subi des choses désagréables aujourd’hui, la veille et l’avant-veille, persuadés de connaître sans cesse dans l’avenir des événements désagréables. Pourquoi êtes-vous si sombres ? leur lança-t-il en son for intérieur. À ce moment-là, il croisa le

regard d'un jeune employé visiblement victime d'une maladie nerveuse, et songea que lui aussi apparaissait peut-être ainsi aux autres. Il franchit le rail de sécurité et appela un taxi de la main.

Lorsqu'il entra dans le séjour, Kyôko, qui regardait la télévision avec Kôki, lui expliqua en se dirigeant vers la cuisine :

— Ton frère voulait t'attendre. Je vais réchauffer le repas.

— Je t'avais dit que vous pouviez commencer sans moi.

Intimidé à l'idée d'être devenu comme le chef de famille, il se rendit dans la salle à manger avec Kôki et se mit à table.

— On a été au Queen's East, dit Kôki, alors, je n'avais pas faim.

— Tu as fait quoi là-bas ? demanda l'adolescent en arborant un air joyeux qui ne lui était pas habituel.

— J'ai regardé les bateaux entrer et sortir du port. Après, on est allé au Kentucky, et on a pris le train.

L'adolescent éleva la voix à l'adresse de Kyôko dans la cuisine en prenant soin de ne pas paraître en colère.

— Si on l'emmène se distraire une fois par semaine ou une fois tous les dix jours, c'est suffisant, tu sais.

Kyôko rit sous cape tout en remuant la cuillère dans la casserole.

— Les bateaux ne se cognent jamais, même quand ils avancent l'un vers l'autre. Et puis, on croit qu'ils sont arrêtés alors qu'ils sont déjà loin. Et dès qu'on détourne les yeux, ils ont disparu. C'est bizarre, non, Kazuki ? Ça m'arrivera un jour de monter dans un bateau ?

Kôki fixa son regard au loin comme s'il regardait l'horizon.

— Tu pourras prendre le bateau ou l'avion, Kôkô. Plusieurs fois, si tu en as envie, tu pourras même aller à l'étranger.

L'adolescent mit dans sa bouche un peu du ragoût que Kyôko venait d'apporter.

Kôki regarda encore au loin.

— C'est vrai ?

— C'est vrai, lui dit le garçon comme pour lui remonter le moral.

Kôki sourit et prit sa cuillère.

On aurait dit une famille de trois personnes. Avec un sentiment de joie et de soulagement qui le gênait presque, l'adolescent finit de manger son ragoût, le pain, la salade, puis il tendit son assiette vide à Kyôko pour en reprendre.

Quand ils eurent fini leur dessert, composé de raisin et de pamplemousse, un profond silence s'abattit sur la table.

— Je dois discuter avec Kyôko, va écouter tes C.D. dans ta chambre, dit-il à son frère.

Kôki se leva en bâillant.

— J'ai sommeil, je vais m'endormir avec la musique.

— De quoi veux-tu parler ? demanda Kyôko en empilant la vaisselle.

— Rien de spécial.

— Mais tu as dit que tu voulais me parler.

— J'ai dit ça ?

La veille au soir, tout comme ce matin, Kyôko avait rencontré son regard, semblable à celui d'un enfant qui observe ses parents dans l'attente de leur confier quelque chose d'important. Pas de doute, il s'agissait d'une affaire importante pour lui. Elle s'installa face au garçon.

Tandis que tous les deux se tenaient en vis-à-vis sans se regarder, l'ambiance pétilla pendant quelques instants, puis l'enthousiasme passé, il ne resta plus que le profond silence.

— Je crois que je vais rentrer, dit Kyôko d'une voix rauque.

— Reste dormir.

— Je ne veux pas ressembler à une femme de ménage logée, nourrie, et je ne peux pas non plus dormir chez les autres. Si t'as quelque chose à me dire...

— Mais je t'ai dit que non.

— Alors, je pars.

Kyôko tira la chaise pour se lever.

— Je veux que tu restes.

Elle retomba de tout son poids sur la chaise. Lui se mit à trembler de la tête aux pieds, comme frappé de terreur.

— Tu as la grippe ? Il y a des médicaments quelque part ?

Elle posa la main sur le front du garçon, mais apparemment il n'avait pas de fièvre.

— J'ai froid, c'est tout.

— Je reste ici jusqu'à ce que tu te sois calmé.

Kyôko éteignit la climatisation et s'installa sur la chaise à ses côtés. Au bout de cinq minutes à peine, il faisait une chaleur suffocante dans la pièce.

— Tu arrêtes l'école ?

— C'est déjà fait.

— Mais on ne te laissera pas arrêter l'école obligatoire aussi facilement.

— Il suffit que je n'y aille pas.

Il cessa de trembler.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Aider à la direction du Végas, pour de bon.

Kyôko ne comprenait pas pourquoi, à son âge, il s'intéressait à la gestion d'une salle de *pachinko*. Il lui vint à l'esprit l'image d'un petit enfant en tenue de pompier qui, une lance d'incendie à la main, aspergeait d'eau la niche d'un chien. Un enfant, c'eût été adorable, mais en tout cas l'adolescent lui paraissait plus comique que dangereux. Il ne semblait pas attacher d'importance à l'argent, ses vêtements et ses affaires étaient ceux d'un collégien ordinaire, alors qu'il avait amplement les moyens de s'offrir tout ce qu'il désirait.

— Tu veux devenir le roi du *pachinko* ?

— C'est un peu ça.

Il se détendit.

— Ce qui signifie que tu veux être très riche.

— Non, pas du tout. C'est un jeu. La vie est un jeu. Les ordinateurs ne sont que des jeux de gamin, mais une salle de *pachinko* est un commerce super chouette où on joue avec des machines de jeux.

Kyôko n'avait jamais joué avec les ordinateurs qui passionnaient tant les garçons. Un lycéen employé à mi-temps dans le café où elle travaillait comme serveuse lui avait demandé « qu'elle est la bonne réponse pour toi ? », en lui montrant un livre sur les stratégies offensives intitulé *Tout sur le hackers soûl*,

l'« esprit du pirate ». Dans ce jeu de hacker, on doit tromper ou négocier avec le diable, lui avait-il expliqué, pour gagner, il faut démolir l'organisme maléfique qui a pour mission de détruire le monde. La question du diable est : « Moi, je ne sais pas, donc je ne meurs pas, est-ce que toi, tu es né ? » Il y a quatre réponses possibles : 1 – non, c'est évident ; 2 – je crois que je suis né ; 3 – je ne sais pas ; 4 – je ne suis pas né. Kyôko avait choisi la numéro 2. Le lycéen parla d'une voix caverneuse et diabolique « Hahaha, ils sont combien... dans ce monde... à oser affirmer... qu'ils sont nés, hahaha » pour ajouter « Cette réponse n'est peut-être pas mauvaise. De toute façon, ne t'inquiète pas, elle ne veut pas dire grand-chose. » Il lui avait pourtant appris les côtés excitants de ce jeu, mais pour Kyôko, c'était aussi incompréhensible que du chinois. Simplement, elle crut deviner que les garçons étaient fous de ces batailles ludiques pour le simple plaisir de se sentir victorieux. Elle pouvait comprendre les passionnés de jeux de cartes, de *shôgi*, les échecs japonais, ou encore de sport, qui rivalisent pour gagner, mais ne voyait pas l'intérêt de gagner dans un jeu de rôle programmé à l'avance ? Participer à la gestion d'une salle de *pachinko* représentait pour lui une réalité tangible, ou virtuelle, elle ne savait pas.

— Moi, les jeux ne m'amuse pas.

— Alors qu'est-ce qui t'amuse ?

— Faire des choses qui ont une valeur.

— C'est dingue ! C'est quoi, ta valeur ?

Kyôko baissa la tête.

— Je ne sais pas, je la cherche.

— Comment veux-tu trouver un truc pareil ? Tu n'as qu'à décider que c'est un jeu. Les valeurs changent constamment, cela dépend de la façon de jouer. On a tous joué à un moment donné à Jésus-Christ ou à Bouddha, mais il y a plein de gens qui ont arrêté. Ce n'est pas parce que ça n'avait plus de valeur, mais parce que ça ne les amusait plus. On peut jouer à Marx, à Hitler, c'est une question de mode.

Kyôko n'avait plus l'énergie de continuer à parler. La conversation elle-même était un jeu, elle avait beau faire tourner la roue pour la réponse correcte, comme à la loterie, la boule du prix spécial ne sortait pas. Elle ne pensait pas réussir à trouver « la » vraie valeur, mais il devait sûrement en exister une qui mériterait qu'on y attache un grand prix durant toute sa vie. Kyôko avait envie d'entendre des paroles prononcées par une voix humaine et non pas divine et qui lui apprendrait quelque chose sur l'intérêt de vivre. Si les religions ont été

imaginées pour répondre à un besoin absolu de l'humanité, pourquoi de nouvelles paroles de rédemption ne voient-elles pas le jour, destinées aux êtres humains nés après l'éclatement en mille morceaux de la plupart des croyances religieuses ? se demandait Kyôko. À la place, nous ont été préparés des jeux de toutes sortes, ordinateurs, argent. Ces jeux sont des produits commerciaux et non pas du divertissement ou de la compétition, ce ne sont que des machines destinées à faire se consumer les idées et les volontés. Les garçons sont conquis par les jeux, et les filles dansent comme des prêtresses folles dans le temple de la jeunesse. Ce qui, ou celui qui leur procure des désirs est un vrai dieu pour eux.

— Je pars, fit Kyôko en se levant pour aller se changer dans la pièce de l'employée de maison.

Une fois prête, elle retourna dans le séjour : l'adolescent avait disparu. Il est en colère, se dit-elle, et sûrement parti dans sa chambre. Elle allait sortir, quand un bruit retentit : il venait du sous-sol. Elle descendit l'escalier, et frappa à la porte.

— Tu es là ? Je vais partir.

Kyôko attendit quelques instants, mais n'obtint pas de réponse. Le bruit de la respiration violente de l'adolescent résonna jusqu'au fond de son cerveau.

L'adolescent avait décliné la proposition de Hayashi de se retrouver au Végas pour aller ensemble à la police, et donné rendez-vous devant le commissariat d'Isezaki. Et pour cause : quand il se retrouvait seul avec n'importe qu'elle autre personne dans un espace aussi exigu qu'un taxi, il était tellement mal qu'il n'arrivait pas à respirer. Il n'était pas misanthrope, mais lorsqu'on lui adressait des paroles anodines telles que : « Il fait chaud, vous ne trouvez pas », il comprenait mal pourquoi l'autre exprimait un avis sur une question aussi évidente, et tandis qu'il se demandait quoi répondre, sa tête s'obscurcissait à l'intérieur à cause du doute. Peut-être que l'autre dissimulait de mauvaises intentions contre lui ? Il régla sa course, puis descendit du taxi, et monta d'un pas rapide les marches devant le commissariat en évitant de croiser le regard de Hayashi qui agitait la main dans sa direction on ne sait pourquoi.

Située à la gauche immédiate de l'entrée se trouvait la réception, où Hayashi dit :

— Nous voudrions nous rendre au service de la Sécurité urbaine.

— Vous prenez l'ascenseur jusqu'au troisième, les renseigna le policier.

Une fois à l'étage, Hayashi demanda au policier en faction :

— Monsieur Endo serait-il là ? Je suis la personne qui a téléphoné tout à l'heure pour l'affaire Yuminaga.

— Ah, vous êtes du Végas, fit le policier entre deux âges assis au bureau du fond de la salle.

Il prit des dossiers dans un tiroir et se leva. Il était en civil, pantalon bleu marine et chemise sans cravate.

L'homme prit place devant une longue table, et invita de la main Hayashi et l'adolescent à venir le rejoindre.

— Vous n'avez toujours pas de nouvelles. C'est son fils ? demanda-t-il, les yeux fixés sur le garçon, en s'efforçant de garder un visage neutre, débarrassé de toute expression typique d'un policier.

— C'est le fils cadet de notre directeur général, répondit Hayashi.

— Bien, asseyez-vous. Vous déposez une déclaration de disparition au nom de la société, n'est-ce pas ?

— Nous nous sommes concertés et avons convenu que ce serait mieux ainsi, voilà pourquoi nous sommes venus ici.

Le policier s'adressa à l'adolescent.

— Tu n'as pas de mère ?

— Elle ne vit pas avec nous.

— Ah bon. Il est impossible que M. Yuminaga ait pu disparaître, mais je vais tout de même vous écouter.

Le policier ouvrit le bulletin d'inscription de la demande de recherche, prit un stylo bille, rentra le menton et leva la tête vers Hayashi.

Hayashi répondit à ses questions : nom, prénom, âge de Hidetomo, adresse du domicile et au Végas, numéro de téléphone.

— Maintenant, supposons qu'il ait disparu, est-ce que vous avez des idées ? demanda-t-il d'une voix traînante sans le moindre empressement.

— Absolument pas, répondit Hayashi.

L'adolescent se demanda s'il devait parler de violences exercées contre sa sœur, pour donner l'impression que la mésentente familiale pouvait être la cause de sa disparition, mais il se contenta de secouer la tête, le regard fixé au sol. Le

langage poli et compassé de Hayashi lui était désagréable. Pourquoi ce type a peur alors qu'il n'a rien fait, se demandait-il, il y a même de la sueur qui perle sur son front.

— Où serait-il allé, alors ?

— En fait, il devait partir en Corée il y a quatre jours. Mais son nom ne paraît pas sur la liste des passagers.

— Il y va souvent, en Corée ?

Le policier posa son stylo bille et pointa le menton, montrant enfin de l'intérêt.

— Il y va deux à trois fois par an.

— Ah bon ? Mais alors, il doit être en Corée. Je vais demander à la police judiciaire.

L'homme se dirigea vers son bureau.

Le policier Endo ressemblait au professeur de sciences naturelles taciturne de Hôsei. C'était la première fois aujourd'hui que l'adolescent entra dans un commissariat de police, mais l'endroit lui parut plus rangé et mieux éclairé que prévu, et sans la présence des policiers en uniforme, on aurait pu se croire dans une mairie, où il n'était allé qu'une fois. Il fut convaincu que malgré leur déclaration de disparition, on ne traiterait pas leur cas comme une affaire, conformément aux dires de l'agent du poste de Motomachi.

— Selon moi, il n'est pas sorti du pays, dit Hayashi tout en regardant le policier au téléphone.

— Où est-il alors ?

— Il est gênant d'aborder ce genre de choses, mais en pareilles circonstances, il me semble que je dois vous en parler. À mon avis, il y a de fortes chances pour qu'il se soit bien entendu avec une jeune femme, et qu'il voyage actuellement à l'intérieur du pays.

L'adolescent ricana en son for intérieur de la banalité de la supposition de Hayashi. « Tu es l'un des suspects », avait-il envie de dire en lui Élisant part des déductions de Maï. Au souvenir que son père avait pris à sa charge les dix millions de dettes contractées par Hayashi au poker et qu'il le faisait rembourser chaque mois, il lui demanda soudain d'une voix enjouée :

— Comment va ton poker ces temps-ci ?

Hayashi se mit à bredouiller à voix basse des mots qui ressemblaient à des justifications, quand le policier vint leur dire :

— Il n'est pas sorti du pays en effet.

Il saisit la déclaration, et ajouta sur un ton ferme cette fois-ci :

— De toute façon, nous prenons en compte votre déclaration.

Puis il les raccompagna vers l'ascenseur.

— Il reviendra peut-être aujourd'hui à l'improviste. Les gens qui disparaissent, vous savez, ce sont pas ceux qui ont une position sociale comme celle de M. Yuminaga. S'il n'était pas revenu dans vingt ou trente jours, cela deviendrait un problème, mais sans nouvelles de lui pendant une dizaine de jours, on peut penser qu'il est en voyage par exemple.

— Que se passerait-il, si on n'avait pas de nouvelles de lui pendant un mois ? demanda l'adolescent.

— Oui, en effet, ce serait embêtant, mais, bon, je crois qu'il ne faut pas s'inquiéter, dès que vous savez quelque chose, prévenez-moi, d'accord.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

— Je pense, moi aussi, que nous aurons des nouvelles avant une semaine. La voiture est là, vous voulez que je vous accompagne ?

La voix morne de Hayashi, comme mouillée, courut après l'adolescent, mais il s'éloigna dans l'avenue sans se retourner et attrapa un taxi. Il se laissa tomber sur le siège arrière, fixa les yeux sur le crâne du chauffeur et annonça sa destination : Yamanote, devant Saint-Joseph.

Le véhicule entamait la montée de la côte Jizôzaka, quand le portable sonna dans sa poche. Il décrocha, à peu près certain qu'il s'agissait de Kyôko. Mais c'était la voix de Mai :

— Tu es où ?

L'adolescent prit l'ascenseur jusqu'au onzième étage, vérifia le numéro de chambre au-dessus de la porte et appuya sur la sonnette.

— Entre.

La porte s'ouvrit comme si on l'attendait avec impatience à l'intérieur.

Pour tout vêtement, Mai portait une sorte de short ou de caleçon vert mousse et un soutien-gorge rose clair. L'adolescent, qui avait pris place dans le canapé, ne savait pas s'il s'agissait de vêtements à la mode ou de simples sous-vêtements.

— Je vais te préparer à boire.

Mai disparut au fond.

L'odeur de parfum imprégnait toute la pièce. Tandis qu'il éprouvait la même terreur que s'il s'enfonçait dans des sables mouvants, Mai apporta deux verres. Elle lui en donna un, porta un toast avec le sien, puis attendit que le garçon ait bu une gorgée pour lui demander ce qu'il en pensait, tout en portant une cigarette à sa bouche.

— C'est bon.

C'était du gin coupé avec de l'eau citronnée.

— Je me suis renseignée, tu sais. Ça n'a pas de sens de déclarer sa disparition, la police ne prend aucune mesure, tant qu'elle n'a pas de preuve indiquant qu'il s'agit d'une affaire. Mais s'il a été enlevé, les coupables devraient demander une rançon soit par téléphone soit par courrier.

— On n'a rien reçu. La femme de ménage vient dès le matin, et le soir je suis à la maison.

— Attends, je vais t'en faire un autre.

Maï éteignit sa cigarette dans un cendrier en verre rempli de mégots, et se leva avec le verre vide.

Le garçon jeta un œil au visage de l'homme qui enlaçait Maï par la taille dans la photo encadrée sur le rebord de la fenêtre, puis il observa autour de lui. Les peluches bon marché de couleur rose, bleue et orange disposées dans la pièce juraient avec l'élégance du mobilier.

Maï revint et posa le verre.

— Je recevais un million de yens par mois de papa, dit-elle en le nommant comme une fille appelle son père. Il me versait cette somme chaque 25 du mois, mais le loyer, les cartes de crédit, le téléphone, le gaz, l'eau du robinet, tout est prélevé automatiquement. Ce matin, je suis allée à la banque vérifier mon compte, il ne me reste que quinze mille yens.

Les yeux de l'adolescent parcouraient la chambre. Ils devinaient les empreintes de son père sur les poignées de portes, buffets, verres, bouteilles de

cognac.

— Je vous verserai le million de yens demain.

Le souffle coupé, Maï le dévisagea bouche bée.

— Donnez-moi votre numéro de compte.

— Tu m’as dit la dernière fois que tu allais succéder à ton père, mais s’il mourrait, tu hériterais de toute sa fortune ?

— C’est moi qui devrais gérer l’ensemble, je pense.

Elle avait vu juste. Cet enfant était utile. Je ne peux pas encore lui faire complètement confiance, se dit-elle, mais si demain, le million de yens est versé, les choses seront claires, eh oui, ce sont les enfants qui héritent des parents, et celui-là y a droit. Maï esquissa un sourire discret, puis l’entraîna par la main dans sa chambre à coucher, et lui souffla à l’oreille « Attends », avant de sortir.

Dès que le garçon vit le lit *king size*, son corps se tendit à l’extrême, mais son pénis, en érection depuis son entrée dans la chambre, cessa de bander. Maï revint avec un whisky-soda qu’elle posa sur la table de chevet. Puis elle le fit asseoir sur le lit, mit du liquide dans sa bouche et appliqua ses lèvres sur les siennes. Il avala d’une gorgée, whisky, soda et salive sucrée. Maï, qui avait posé le verre, murmura tandis qu’elle lui déboutonnait sa chemise :

— Tu as quel âge ?

— J’ai quatorze ans, répondit-il.

Il avait parlé avec une voix de bébé empreinte de nervosité, comme un malade hospitalisé à qui l’infirmière demande comment il va, tout en gardant les yeux fermés. Elle lui lécha l’intérieur de la bouche, et dit d’une voix rauque :

— C’est la première fois, un garçon de quatorze ans. Va prendre une douche, et lave-toi bien le trou du cul, hein, je vais sûrement le lécher. C’est la porte violette.

Il éjacula à peine entré dans la salle de bain, et regarda son pénis se dégonfler, décontenancé devant son sperme qui éclaboussait partout. Il n’allait peut-être plus bander, mais c’était mieux que de passer à ses yeux pour un éjaculateur précoce. Il shampooina énergiquement ses cheveux, et se lava le corps avec une serviette imbibée de savon liquide. Après une seconde d’hésitation, il se frotta le trou du cul, puis il se doucha et se gargarisa à l’eau chaude. Puis, debout devant le lavabo, le corps essuyé, il remarqua soudain la brosse à dents, la crème capillaire, et l’after-shave, répliques exactes de ceux

utilisés par son père à la maison. Il se sécha la tête, y versa quelques gouttes de lotion et lissa ses cheveux avec les doigts, mit de l'eau de toilette sur sa poitrine et sur ses fesses.

Quand il retourna dans la chambre à coucher, une serviette de bains nouée autour de la taille, toutes les lumières étaient éteintes, en dehors de la lampe de chevet. Complètement nue, Maï buvait un whisky-soda assise, jambes croisées, à la tête du lit. Les mamelons roses de ses seins en forme de joli bol se dressaient insolemment, la lumière tamisée caressait le ventre plat. Maï ouvrait doucement ses cuisses en silence, les yeux fixés sur lui. Il éprouvait des picotements dans tout le corps, et ne savait quoi faire. Pourquoi ne disait-elle rien ? Elle se moque sûrement de moi, se dit-il, je la tuerai. Cette pensée venait de lui traverser l'esprit, quand il l'entendit dire :

— Tu ne viens pas ?

Il s'approcha du lit, comme happé par ses yeux. Elle posa son verre, lui enleva sa serviette de bain et passa les deux bras derrière son dos pour l'attirer vers elle.

— Oh, tu as la même odeur que ton père, rit-elle tout bas.

Mais comme le pénis appuyé sur son bas-ventre se ramollissait, elle se ravisa rapidement :

— Non, non, à dire vrai, ce n'est pas du tout la même, ton père a une odeur désagréable. C'est la première fois ?

L'adolescent secoua la tête.

— Dis donc, t'es pas mal, mais on est serrés tous nus l'un contre l'autre et tu ne bandes pas, c'est peut-être trop fort pour toi, dit-elle en le montant à califourchon.

Il se mit à peloter vigoureusement ses seins, le dos cambré, avec l'envie de les écraser dans ses mains.

— Aïe, ça fait mal, il faut être tendre.

Il mit un mamelon dans sa bouche et aspira doucement. Maintenant sous lui, Maï leva très haut les jambes, les suspendit à ses épaules, puis lui coinça les joues entre ses cuisses. Il commença par résister avec des mouvements de tête, mais lorsqu'il fit glisser sa langue sur les cuisses de Maï vers son entrejambe pour poser ses lèvres là où elle demandait, des gémissements lui résonnèrent aux oreilles.

— Aah... aah...

Quand il remua la langue comme un chien qui boit de l'eau, il entendit :

— Génial ! oui ! comme c'est bon !

Et elle poussa un cri suraigu. Comprenant qu'il avait fait jouir une femme, il sentit son corps traversé par une sensation de plaisir et un sentiment de supériorité comme s'il venait d'augmenter brusquement son score. Maï releva la tête et mit la langue dans la bouche de l'adolescent tout en guidant sa main. Il fit pénétrer son doigt tout au fond, avec force, douceur, force encore, en s'accordant au rythme de ses gémissements. J'y arrive ! faillit-il crier de joie.

Maï s'était aperçu depuis longtemps que c'était pour lui la première fois. Au début, elle avait gémi de manière exagérée, mais le fait qu'il soit le fils de Hidetomo et aussi qu'elle initie au sexe un enfant de quatorze ans l'avait excitée, et elle était prête à recommencer de temps en temps. Et puis, recevoir un million de yens à chaque fois, c'est génial, se dit-elle, je peux bien faire ça une fois par mois, ou pourquoi pas, une fois par semaine. Ce serait drôle que Hidetomo débarque maintenant ! Ça me fait peur mais... oh oui, c'est bon !... en ce moment même, il doit tenir une nouvelle femme dans ses bras, il pourrait au moins me téléphoner même s'il me quitte, je lui ai donné mes cinq plus belles années. Je n'arrive pas à croire qu'il se soit lassé de moi, ça s'est coupé net comme un fil alors que je l'avais ligoté avec le sexe... aah, aah, c'est bon !... Maï attrapa un préservatif dans le tiroir de la table de chevet.

Elle couvrit le pénis de l'adolescent, se mit à califourchon sur lui, saisit son sexe et l'enfonça dans sa fente, puis bougea lentement le bassin.

— C'est bon, c'est bon ! aah, c'est bon !

L'agrippant par en dessous, il se soulevait et redescendait énergiquement.

— Oui, comme ça, plus fort, encore, oui !

Et d'un seul coup, les mouvements s'arrêtèrent.

Le garçon écouta l'eau couler dans la salle de bain, les yeux fermés. Avait-il réussi à donner plus de plaisir à Mai que cet homme ? Et si elle était en train de faire la comparaison entre les deux et de lui donner une note sous sa douche ? Dans un geste de protection, il croisa les mains sur son pénis flétri. Le plaisir était entré comme une tornade dans son corps. Si elle avait refusé l'acte sexuel à ce moment-là, il l'aurait étranglée. Mais malgré ce désir aussi violent, c'était incroyable, dès l'affaire conclue, il avait disparu sans laisser de traces. Pourquoi devait-il connaître cette sensation de vide comme le jour où il s'était intensément

concentré sur un jeu de flipper avant de réaliser qu'il n'y avait pas de bille. Pour éjaculer tout simplement, il pouvait se masturber, mais le plaisir qu'il venait d'éprouver à l'instant était incomparable. Parce qu'il s'agissait de cette femme. Il avait eu envie d'elle, dès son premier regard au Végas. S'il s'agit du désir qui s'éteint comme une lampe électrique à peine satisfait, ça n'a aucun intérêt. De même que la nourriture devient du sang et de la chair, le sexe devient de l'énergie stockée dans le corps et le cerveau. Si on ne tient pas ce genre de raisonnement, on ne voit pas pourquoi les gens s'emballeraient autant pour le sexe. Mais, dans ce cas, pourquoi se sentait-il vidé ?

Tout en lui essuyant le pénis avec une serviette bien essorée comme elle le faisait toujours avec Hidetomo, Maï trouva mignon cet adolescent exténué qui avait dépensé toutes ses forces. Les hommes s'enfuient du lit aussitôt après avoir joui, se mettent à fumer ou à manipuler la télécommande de la télévision, tandis que cet enfant prolongeait le plaisir, immobile. Elle se glissa à côté de lui et monta les draps au-dessus de son nombril.

— C'était comment ?

Il n'avait plus de voix.

— Tu as encore envie ?

Il réfléchissait les yeux fermés : je n'ai plus envie, maintenant, c'est avec Kyôko que je veux faire l'amour. S'il ne s'y était pas risqué auparavant, c'était par peur de ne pas y arriver, mais cette fois-ci lui avait donné confiance en lui. Néanmoins, que ferait-il s'il ressentait aussi le vide après avoir couché avec Kyôko ?

Des paroles inattendues, y compris pour lui, sortirent alors de sa bouche.

— Vous ne voudriez pas me vendre des préservatifs ?

— Quoi ! s'exclama-t-elle dans un grand éclat de rire. Avec qui tu vas coucher ? Tu as déjà l'intention de me tromper ?

La tête renversée en arrière, elle ne pouvait plus s'arrêter de rire.

Il redressa le buste.

— Je vais rentrer.

— Je t'en donne, je t'en donne. J'en ai beaucoup, ça suffira deux boîtes ?

Maï saisit les épaules du garçon en réprimant son rire, s'assit sur lui, et coinça le pénis entre ses cuisses. Il reçut une décharge d'adrénaline comme si le courant était rétabli, et se mit à lécher les mamelons à pleine bouche.

— T’a encore envie ? articula Maï au milieu de ses gémissements.

— Oui, parvint à prononcer le garçon.

— Ah non, pas tous les jours, dit-elle avec un rire, en s’écartant de lui.

Il lui mordit le mamelon.

— Aïe ! cria-t-elle en repoussant sa tête. Une fois par semaine, c’est possible.

— Si j’ai envie, je te téléphonerai.

— Mais, quand ton père sera rentré, on ne pourra plus se voir, lui dit-elle comme si elle le rejetait.

— Il ne reviendra pas.

Les yeux inexpressifs de l’adolescent lui donnèrent froid dans le dos. Elle s’écarta, en lui disant, avec une tape sur ses fesses pâles :

— Allez, debout !

Puis elle tendit la main vers une cigarette posée à proximité.

— Ça veut dire quoi : il ne reviendra pas ?

— Je n’ai pas dit ça, il va bientôt rentrer !

L’adolescent lui arracha la cigarette des lèvres, inspira au point de creuser ses joues au maximum, puis recracha la fumée.

— Tu me donnerais combien pour m’entretenir ? demanda Maï avec irritation.

— La même somme ne vous conviendrait pas ?

Cet enfant était dérangé ? Où a-t-on déjà vu un collégien qui dispose d’un million de yens par mois ? En plus, cet enfant a bien dit tout à l’heure que son père ne reviendrait pas.

— Alors, tu as les cartes bancaires de ton papa. Et son livret ?

Il saisit le verre, un léger sourire aux lèvres, se désaltéra avec le whisky-soda. Maï prit son pénis dans la main, la bougea lentement, approcha son visage du sexe qui commençait à durcir.

— Allez, dis-le, si tu le dis, je le sucrai, tu veux que je le suce ? fit-elle en lui caressant le gland du bout de la langue. Allez, dis-le !

Elle mit le pénis dans sa bouche, et l’aspira jusqu’au fond de la gorge.

— J’ai les clés du coffre, confia-t-il en se tortillant.

Oh ! Hidetomo s'était vanté de cacher partout son argent soustrait aux impôts. Un coffre dissimulé chez lui n'aurait rien d'étonnant, et non seulement cet adolescent en connaissait la cachette, mais en plus, il possédait même la clé. Mai éloigna sa bouche du pénis et décida de le questionner à fond le lendemain, une fois le million de yens versé.

— En fait, tu sais où se trouve ton père, tu pourrais très bien l'avoir tué !

Il se mit debout tout nu sur le lit en faisant grincer les ressorts.

— Je pourrais l'avoir tué.

Sa voix grinçait plus encore que le lit.

— Ça remonte à qu'elle époque, hein, vingt ans peut-être bien. Il y avait un mec, un peu plus loin d'ici, qui avait fait monter une fille toute nue sur un tonneau, et disait : qui veut cette fille, quarante mille yens la semaine. Il voulait louer sa femme ! Ce quartier a été marrant jusqu'à cette époque, hein, pépé ? dit en riant mollement un homme dans la soixantaine.

Cet homme qui tenait à Hatsunechô une boutique arrangée à sa façon en supérette et drugstore, comptait parmi les rares personnes à être nées et à avoir grandi à Koganechô.

— Comment tu peux passer autant de temps à boire, alors que ton commerce est ouvert toute la nuit ? lui demanda son voisin.

— Mon fils et ma belle-fille s'en occupent, alors je n'ai pas grand-chose à y faire.

— Hé, t'es un vieux à la retraite, t'en as de la veine.

Son compagnon lui versa de la bière dans une tasse.

— Mais pas du tout, toi, tu parles de ces retraités d'aujourd'hui qui ont la vie belle, c'est pas drôle, faut pas rêver. Bon, on va au karaoké !

L'homme se leva et sortit le portefeuille de sa poche pour régler la note.

Tout en suivant des yeux les deux clients qui passaient sous le rideau et sortaient dans la rue, Kanamoto imagina la boutique déserte de cet homme, où l'attendaient son fils avec des lunettes à monture noire, et sa belle-fille au regard si dur qu'elle devait en vouloir constamment à quelqu'un, et il leva son verre vide.

— Dis donc, patron, ici aussi c'est devenu comme un bistrot ?

— Il n’y a qu’à toi que je ne refuse pas de servir seulement du saké. Chihiro !

Chihiro versa le saké à Kanamoto en tenant la bouteille presque enlacée dans ses mains.

— Après, je prendrai un bol de raviolis.

— J’ai déjà éteint.

Le vieillard se versa en silence de l’eau de vie de riz, qu’il coupa avec du thé vert pris dans la bouilloire et s’assit sur la chaise.

Dès l’annonce dans la journée par un employé du Végas, de la disparition de Hidetomo, Kanamoto avait eu la certitude que l’adolescent l’avait tué. C’était sans fondement, mais aujourd’hui, il ne cessait d’entendre un bourdonnement aussi insistant qu’une nuée de taons autour de lui, et qui disait, il l’a tué, c’est lui qui l’a tué.

— Tu as entendu parler de la disparition de Yuminaga ?

— Non, je ne suis pas au courant.

Kanamoto arracha la bouteille de saké que Chihiro tenait contre elle et la posa sur le comptoir.

— Le vieux, il me prend mon saké ! protesta-t-elle la voix rieuse.

— Yuminaga a disparu.

Le vieillard alluma sa cigarette.

— Il y a un problème ?

— Non.

Les bourdonnements s’arrêtèrent pendant une fraction de seconde et le calme se fit dans sa tête, mais aussitôt après, le sang et l’ivresse affluèrent.

— Si un gamin que tu connais bien avait tué un de ses parents, qu’est-ce que tu ferais ?

— Rien. Qu’est-ce que tu voudrais que je fasse ?

Puis le vieillard se tourna vers Chihiro en train de manger de la soupe de nouilles au porc laqué au comptoir.

— Va te coucher, lui dit-il.

Elle fourra en vitesse des morceaux de viande dans sa bouche et monta l’escalier.

Kanamoto ne parvenait pas à réprimer son inquiétude. Ce n'est pas la terreur qui m'étreint, pensait-il, mais le désespoir, sentiment que j'avais oublié depuis trente ans. La plupart des choses disparaissent quand on boit. Même s'il reste des traces du genre gueule de bois, on pourra oublier un jour si on connaît pendant quelque temps la tristesse et le vide. Mais il ne devait pas se laisser balloter par la résignation et la lassitude sans réagir, sinon, il finirait par arriver au terminus. « Désespoir », murmura Kanamoto, mais pourquoi fallait-il qu'il se désespère puisqu'il n'était qu'un étranger pour cet enfant ? Il réveilla de force son cerveau rouillé par une longue inaction, pour tenter de comprendre la raison de son désespoir. Ses années de collèges terminées, il avait travaillé comme journalier dans le port de Yokohama, puis quelques années plus tard, passé du côté des intermédiaires, il s'était mis à aider un organisme financier géré par des maffieux sur le port et était devenu une sorte de racketteur. Il avait acculé au moins trois personnes au suicide pour cause de recouvrement cruel de créances, mais sans éprouver ni remords ni douleur. Parmi ses connaissances, deux membres de la pègre avaient été jetés en prison après un assassinat, et l'un de ses subalternes avait poignardé la femme qui partageait sa vie, mais le crime de l'adolescent lui semblait fondamentalement différent de ces affaires-là. Tant que le garçon ne serait pas terrorisé, rongé par la culpabilité, et ne se mettrait pas à pleurer, lui non plus ne sortirait pas du cauchemar. Il ne pouvait s'empêcher de ressentir ainsi la situation.

— Qu'est-ce que tu ferais si un de tes copains tuait quelqu'un ?

Le vieillard fixait Kanamoto.

— Ben, je lui conseillerai sans doute d'aller se dénoncer.

— Alors, tu n'as qu'à le faire.

On ne peut pas se dénoncer si on n'éprouve pas un sentiment de culpabilité qui surpasse le crime, ou si on ne fait pas des calculs pour alléger la condamnation. Avec un tel état d'esprit, ce gamin se serait déjà dénoncé. Kanamoto pourrait toujours lui conseiller de le faire, mais qu'est-ce qu'il déciderait si l'adolescent n'admettait pas qu'il a commis un parricide ? Il ne pouvait tout de même pas le donner à la police, et quand bien même, sans la découverte du cadavre, et sans preuves, personne ne prendrait sa déclaration en considération. Alors, pourquoi faudrait-il lui conseiller de se dénoncer ? Kanamoto comprenait qu'il n'avait pas d'arguments pour convaincre l'adolescent.

— Qu'est-ce que tu dirais, toi, patron, si un gamin d'aujourd'hui te faisait : pourquoi il faut pas tuer ?

— Les enfants n'ont pas le droit de tuer. Il faut des règles.

— Alors, les adultes peuvent tuer ?

— On a beau leur dire de ne pas le faire, ils le font, on n'y peut rien. Mais les enfants ne doivent pas tuer.

Si l'adolescent admettait avoir tué son père et qu'il lui pose cette question : pourquoi ne faut-il pas tuer quelqu'un ? Kanamoto voulait pouvoir lui donner des explications correctes.

— Pourquoi ne faut-il pas tuer, hein ?

Il secoua la tête, prise de migraine, tout en regardant le vieillard avec des yeux de chien battus.

— Le monde serait ingérable si on ne disait pas que la vie est ce qu'il y a de plus précieux. Tant que les humains se réunissent pour vivre ensemble, il doit y avoir une loi qu'il faut absolument respecter, sinon tout serait dissolu comme un éventail sans son armature. Quand on commence une guerre, on ne peut plus parler de vie précieuse, alors on met une autre pancarte : nation ou empereur.

— Alors, c'est pour la forme, on dirait un expédient.

— J'en sais rien. J'ai oublié qui m'en a parlé, mais il paraît que l'empereur ne serait pas un criminel même s'il tuait quelqu'un, tu le savais ?

— Comment je le saurais, pourquoi ?

— Ben, parce qu'il est plus important que les présidents.

— C'est comme un dieu, alors.

— Ben, ça doit être quelque chose comme ça.

Qu'est-ce que le crime, si l'empereur, un être humain comme nous, est disculpé, alors que tous les autres, enfants ou adultes, sont sanctionnés ? La tête aux cheveux blancs du haut personnage ayant le même âge que lui, vint à l'esprit de Kanamoto.

— Patron, les enfants ont besoin de règles. Tu ne pourrais pas faire quelque chose ?

— Ils sont convaincus dans ce cas ?

— C'est lui qui l'a tué ! cria Kanamoto.

Le ventilateur fit le même bruit qu’au passage d’une rafale dans tout le Pavillon d’or, puis les deux restèrent un temps silencieux, comme emportés par le souffle et rejetés violemment au sol.

— Tu as des preuves ? demanda le vieillard d’une voix chiffonnée.

— Non, je n’en ai pas.

Le saké que versait Kanamoto déborda de la tasse et s’étala sur le comptoir.

— Je suis sûr que c’est lui qui a tué. Mais qu’est-ce qu’on va faire ? Si on lui dit de se dénoncer, et qu’il répond : je ne sais pas, je ne suis pas au courant, ça ne servirait à rien, eh, tu m’écoutes ?

Une mouche tourbillonnait au-dessus du vieillard abattu, qui semblait dormir.

— J’ai peur, mais qu’est-ce qui se passe ? À mon âge, je commence à ne plus savoir pourquoi je vis, c’est pas vrai !

La mouche se posa sur le bord de la tasse, elle s’écartait dès qu’il la chassait de la main et s’en allait caresser les murs ou la surface des néons avant de revenir se poser sur la tête chauve et la nuque mouillée de sueur, en se frottant les pattes comme pour se moquer des deux hommes.

— En tout cas, il est irrécupérable. Il m’a envoyé un autel pour la vieille.

— Lui ?

— Ça m’a déconcerté, je l’ai laissé traîner au premier, mais je sais pas à quoi il pense. On est trop soûls. Tu veux rester dormir ?

— Je rentre.

Kanamoto mit sur le comptoir sa note évaluée approximativement par lui-même comme à son habitude, et passa sous la porte. C’est quoi : prendre conscience d’un crime ? se demanda-t-il. Il sortit en titubant dans l’avenue, descendit sa braguette et urina. La fenêtre d’une voiture qui s’était brusquement arrêtée s’ouvrit, et laissa apparaître un visage ulcéré, « connard ! » Mais lorsque Kanamoto s’approcha de lui, son sexe à la main, l’homme referma la fenêtre en vitesse et démarra en trombe. Qu’est-ce que je dois faire ? s’interrogea-t-il, chaque fois que je vois aux informations un enfant qui a tué une autre personne, j’ai l’impression que c’est moi qui ai tué, à plus forte raison quand c’est ce gamin qui a tué. Kanamoto remit son sexe en place et commença à marcher. Si un adulte meurt de faim, je m’en fiche, mais dans le cas d’un enfant, ça me coupe l’envie de bouffer un repas au moins, ça me fait gerber, pourquoi ? Lorsqu’il s’arrêta, toujours titubant, et leva la tête, il aperçut vaguement la lune

voilée. Quand je vois la lune de trois jours, pensa-t-il, j'ai l'impression que ça me rend intelligent, quand je vois la pleine lune, j'ai l'impression d'avoir acquis quelque chose, alors, je dois comprendre ce que ressent un enfant qui a tué quelqu'un. Quand un papillon bat les ailes à New York, disent certains types, il y aura peut-être un typhon au Japon, alors, si un enfant tue quelqu'un, ça serait pas étonnant de voir la lune tomber. Kanamoto avait envie de s'allonger sur le ventre dans la rue et de s'endormir. Où est le mal à dormir dans la rue, merde, si je dois dormir, ce sera au bord de la rivière, il ne faut pas tuer quelqu'un, si tu ne comprends pas ça, il vaut mieux mourir, pourquoi, tu me demandes pourquoi ? L'enfant est pour l'adulte le passé et en même temps l'avenir, on ne sait pas ce que cet avenir nous réserve, mais on a envie de le savoir, on a envie d'être devin, et de voir notre avenir dans un gamin, une fois qu'on sera parti, pour se sentir soulagé.

La lumière de la lune qui se déplaçait entre les nuages, vint accentuer l'ivresse de Kanamoto.

Le patron du Pavillon d'or, tu sais avec quels yeux il t'a couvé ? Il va bientôt crever, pourquoi n'aurait-il pas le droit de te demander du secours ? Quel mal y a-t-il, quand on a traversé la rivière Sanzu dans l'au-delà, de regarder derrière soi sur l'autre rive et de se dire : bien, je suis encore vivant. Peut-être que toi, tu penseras que nous sommes égoïstes, mais c'est comme ça, on vit comme ça, tu vois, je veux crever avec un petit espoir. Kanamoto perdit conscience au moment où il apercevait la rivière Ookagawa.

Sugimoto arrêta Hayashi, qui s'apprêtait à sortir du bureau pour aller dans la salle :

— Vous ne voulez pas boire un verre ?

— Comment ! s'exclama presque Hayashi en la regardant d'un air intrigué. Après la fermeture ? Il sera plus de onze heures dans ce cas.

— Au fait, cela vous arrive souvent de quitter l'établissement ? Vous êtes venu hier ? Je vous ai cherché, vous savez.

— C'est curieux, j'étais là, moi ! répondit-il à Sugimoto.

Hayashi lui était supérieur, aussi bien en âge que par la date de son arrivée dans l'établissement, mais leur position s'était inversée en raison des relations de cette femme avec Hidetomo. Hayashi ne pensait pas que ces deux-là étaient encore amants, comme aux débuts de Sugimoto dans la société vingt ans plus

tôt. On avait beau dire qu'elle détenait le pouvoir réel dans le domaine de la comptabilité, en pratique, c'était un grand cabinet d'experts-comptables, en contrat avec le groupe, qui s'en occupait. Sugimoto était la partenaire de Hidetomo en matière de fraude fiscale, et la gardienne du coffre-fort, ce que tout le monde reconnaissait. Donc, Hayashi lui-même ne pouvait lui tenir tête. Le règlement de ses dettes au poker passait également par les mains de Sugimoto. Il n'avait pas compté le nombre de ses courbettes faites devant elle. Cette Sugimoto avec qui il ne s'était jamais retrouvé en tête-à-tête l'invitait maintenant avec familiarité. Elle manigance sûrement quelque chose, se dit-il, cette femme ne pense qu'à l'argent, mais qu'elle que soit sa proposition, si je me laisse influencer un tant soit peu, j'aurai ma part. Cette pensée lui donna le sourire.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Je voudrais que nous discussions un instant.

Les joues un peu flasques de cette femme de quarante-huit ans se raffermirent soudain, et elle indiqua du doigt le bureau du président-directeur général.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez, au fond de vous ?

— Très bien, j'arrive, je vais juste dans la salle pour régler les affaires de dernière minute. Hayashi s'inclina et sortit, avec l'idée que cet entretien concernerait certainement la disparition de Hidetomo, mais il doutait qu'elle prît la peine de le convoquer pour lui confier ses déductions à propos de la destination possible de son patron. La première semaine de sa disparition, il pensait que celui-ci séjournait dans un hôtel avec une nouvelle maîtresse. À tort, apparemment. Maintenant, il soupçonnait la maîtresse Maiï. En effet, après avoir fait grand bruit au bureau, elle s'était contentée de leur donner un simple coup de fil pour demander de la prévenir sans faute si on savait où il était passé et, depuis, elle n'avait donné aucune nouvelle. C'était vraiment bizarre. Il en avait déduit que Hidetomo l'avait peut-être surprise chez elle en compagnie d'un autre amant, qu'il avait été tué par cet homme et enterré quelque part dans la montagne. C'était d'une telle banalité qu'il n'en avait parlé à personne, mais la plupart des assassinats ne sont-ils pas banals ? Cependant, de même qu'au poker où il suffît de perdre une carte pour ne plus pouvoir jouer, toutes les suppositions restaient vaines face à l'absence de Hidetomo. Puisque personne n'avait reçu une seule lettre de menaces ni appel téléphonique d'aucune sorte, il était clair qu'on ne l'avait pas enlevé pour exiger une rançon. De toute façon, qu'il s'agisse d'une disparition ou d'un assassinat ne changeait rien au fait que Hidetomo était absent. Le problème restait celui de l'avenir du Végas. Ce patron était

incompétent et impudent, mais lui parti, la vie avait disparu de tout l'établissement – à la surprise de Hayashi –, jusqu'au vacarme de la salle qui lui semblait vain, comme si elle se lamentait de la disparition du patron. Cependant, la carte disparue n'était pas Hidetomo, mais le président-directeur général. S'il y avait un joker pour remplacer le grand directeur, le Végas pourrait continuer de tourner sans inconvénient. Cela l'irritait de voir que personne ne réalise une chose aussi simple. On ne pouvait évidemment pas débattre de cette question pendant l'assemblée des gérants prévue cinq jours plus tard. Dans le groupe Icare, il n'y avait personne susceptible d'accéder au poste de vice-président-directeur général avec l'accord de tous. Le successeur désigné, un collégien de quatorze ans, ne pouvait toute de même pas assumer le travail d'un vice-président. En procédant par élimination, il ne restait que lui, l'administrateur général. Mais il ne pouvait lever la main personnellement, et lui-même n'était pas certain qu'il serait proposé pour ce poste à l'assemblée des gérants. Après une quarantaine d'années passées dans le petit royaume de Koganechô, le Quartier d'or, en tant que technicien, Hayashi se rendait compte qu'il n'avait pas le talent nécessaire pour engager des pourparlers avec l'ensemble des gérants. Il essaya de se secouer, se disant que c'était le moment où jamais de prendre le leadership. Mais son exaltation disparut en un quart de seconde, et tétanisé par le conformisme de toute sa vie, son ambition, au lieu de s'enflammer, brûla à petit feu.

La nomination d'un vice-président était également la préoccupation de Sugimoto. Dans la situation présente, il fallait décider au plus vite d'un remplaçant pour continuer d'assurer la direction de l'entreprise. Hidetomo répétait sans cesse comme un refrain qu'il allait moderniser les structures du groupe Icare, mais en réalité, il n'en avait pas du tout l'intention, sa gestion était celle d'un patron autoritaire traditionnel, ses établissements de *pachinko*, rien d'autre que les salles d'un seul individu.

Sugimoto, qui avait sorti le whisky du meuble à tiroirs dans le bureau de Hidetomo et préparé une carafe d'eau pour couper la boisson alcoolisée, offrit la chaise du patron à Hayashi, qui venait enfin d'arriver au bout d'une vingtaine de minutes.

— Je ne peux pas m'asseoir sur la chaise du patron, refusa-t-il obstinément.

— Mais pourquoi pas ? dit-elle en le forçant à s'asseoir.

Elle lui adressa le sourire qu'elle réservait habituellement à Hidetomo, avant d'incliner la bouteille et de verser le whisky dans les verres.

— Santé ! fit-elle, en donnant une chiquenaude sur le verre de Hayashi avec le petit doigt.

Pourquoi son maquillage était-il plus foncé que tout à l'heure, il fallait vite examiner l'arrière-pensée de cette femme, se dit Hayashi, irrité, qui trempait ses lèvres dans le liquide. Mais à quoi donc trinquaient-ils ?

— Si je tenais à vous parler, c'est évidemment au sujet de la disparition du patron. Qu'en pensez-vous ?

Sugimoto se versa du *ginger ale* pris dans le frigidaire.

— Ah oui, vous voulez des sushis ? demanda-t-elle tandis qu'elle essayait de brancher la conversation comme lors des moments de détente de Hidetomo dans son bureau.

— C'est beaucoup non, les autres employés vont nous regarder.

— Dans ce cas, supposons que nos amuse-gueules sont la conversation, qu'en pensez-vous ?

— Il a peut-être été tué et enterré quelque part. Oh ! mais c'est inconvenant ce que je viens de dire.

— C'est bon, nous allons parler franchement. Et puis, nous sommes bien obligés de penser ainsi. Excusez-moi, je ne peux pas boire d'alcool, mais je vais en prendre un tout petit peu, gloussa Sugimoto qui fit tomber deux, trois gouttes de whisky dans un verre d'eau minérale avec des glaçons, puis son sourire s'effaça sur ses lèvres :

— Que va devenir le Végas ?

— Oui, qu'est-ce qu'on va faire ? Dans ces cas-là, normalement, on voit arriver l'épouse du président-directeur général ou la famille. Mais son successeur n'est qu'un collégien.

— Ce gamin est dans la salle ?

— Je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

Ayant simultanément à l'esprit le visage de l'adolescent qui se présentait au Végas presque tous les jours depuis la disparition de son père, Hayashi et Sugimoto prirent un air dépité. Il interpellait les employés, leur donnait des ordres, faisait des réprimandes inopportunes comme avant, mais à n'en pas douter, il se prenait maintenant pour le directeur. Il prenait un ton de plus en plus arrogant, se mêlait de la qualité du service des employés, de la quantité des primes, et si on le laissait parler sans le prendre au sérieux, il explosait aussitôt

de colère, et couvrait d'injures le personnel. Il se sentait en danger à cause de la disparition de son père, mais sa façon de tourner dans tout l'établissement, comme possédé, avait quelque chose de pathétique qui ne donnait pas du tout envie de rire de la situation. Hayashi et Sugimoto pensaient tout simplement qu'il les empêchait de travailler. Ils pouvaient juste faire semblant de croire que le comportement de l'adolescent n'était pas celui d'un enfant qui s'amuse, mais après tout, c'était insensé et absurde qu'un collégien se mêle de la direction d'une salle de *pachinko*.

— Il faudra bien discuter de la désignation du vice-président à l'assemblée des gérants, non ?

À cause de l'ivresse qui l'envahissait, Hayashi prit un air pompeux, en ayant soudain l'impression d'être l'administrateur d'une grande entreprise en train de s'entretenir en secret avec la direction des ressources humaines au sujet de la succession du grand chef. Si cette femme le poussait, personne ne pourrait s'opposer à sa nomination, en outre, il crut deviner que c'est ce qu'elle insinuait en ce moment sans mot dire, mais il contrôla son allégresse, et bredouilla, en observant le comportement de Sugimoto :

— Oui, sans doute.

Elle aborda franchement la question :

— Mais si vous, monsieur Hayashi, pouviez devenir le vice-président, je pense que ce serait bien, dit-elle.

— Vous savez parfaitement que je ne suis pas capable de tenir un si grand rôle.

En dépit de son rire crispé, Hayashi se rengorgeait.

— Mais vous êtes le plus ancien, et vous n'ignorez rien du *pachinko*. Ou bien, voudriez-vous confier ce rôle à quelqu'un comme Oeshi, de Tachikawa ?

— Il n'a pas la carrure.

— N'est-ce pas ? Je ne vois que vous. Après tout, c'est l'occasion de vous présenter, vous, le premier commis depuis l'époque du Palais des billes d'or.

Sugimoto ne pensait pas que Hayashi avait les compétences d'un gestionnaire. Ce n'était qu'un technicien des machines de *pachinko*. En dépit de son titre d'administrateur général du groupe Icare, il restait vieux jeu dans sa façon d'assurer la direction de la salle, laquelle tenait debout grâce à sa situation en plein Koganechô. Mais il était hors de question de laisser le Végas péricliter. Elle touchait sept cent mille yens par mois, plus un bonus équivalent à cinq mois

de salaire, auxquels s'ajoutaient au moins deux millions de yens annuels comptants que lui donnait directement Hidetomo sous couvert de cadeaux d'anniversaire et de Noël. À l'époque de la bulle économique, elle avait acheté un appartement de luxe au prix de cent vingt millions de yens, et même s'il ne valait plus à présent que soixante-dix millions, elle devait continuer à payer son crédit mensuel pendant trente ans. Dans ces circonstances, la compétence ou non de Hayashi importait peu, elle n'avait pas d'autre solution.

— Oh, c'est vrai qu'avec le prédécesseur, nous étions comme un homme à deux têtes et avons réussi à développer une affaire de cette envergure, donc, oui, j'y arriverais peut-être. Mais je suis déjà vieux, ça m'embête, pourquoi ne le feriez-vous pas vous-même, madame Sugimoto, puisque vous avez le directeur dans votre poche ?

— Mais c'est impossible. Tiens, et que diriez-vous d'adopter le principe d'un pouvoir collégial ? Moi, je m'occuperai du bureau, et vous, monsieur Hayashi, de la direction et de l'administration de la salle. Nous serions vraiment comme un homme à deux têtes pour attendre le retour du président-directeur général. Ce serait sans doute la meilleure chose. Nous faisons comme ça ?

Sugimoto, qui avait réussi à conduire la conversation selon ses intentions, regarda Hayashi dans les yeux avec un sourire.

— Eh bien, on ne peut pas faire autrement. Pour le Végas !

Il avait compris les intentions de Sugimoto, mais n'avait pas d'autre moyen. Comment aurait-il pu s'emparer seul de tous les pouvoirs ? Sans l'aide de cette femme, il ne pouvait s'en sortir.

— Bon, c'est décidé ! Monsieur Hayashi, vous allez le dire à tout le monde à l'assemblée des gérants.

— Nonnn... je ne sais pas s'il faut que ce soit moi qui en parle, si vous pouviez le faire, madame Sugimoto, je vous en serais reconnaissant.

— Bon d'accord. Dans ce cas, j'y assisterai moi aussi.

C'était très facile de le mener par le bout du nez, pensa Sugimoto, mais tout de même, qu'elle faiblesse de caractère. Elle eut envie de claquer la langue, agacée, mais réussit à se contrôler en s'humectant les lèvres, et prépara un whisky à peine coupé d'eau qu'elle tendit à Hayashi.

— Pour ce qui est des salaires de vice-présidents, nous allons augmenter notre revenu mensuel d'un million de yens chacun, ça vous va ? Pour vous, monsieur Hayashi, on pourrait même monter à un million deux cent mille yens,

quant au bonus, disons que nous recevrons une somme en fonction de nos compétences. D'accord, on fait comme ça ? En six mois, ça devrait faire au moins cinq millions de yens, n'est-ce pas ? Vous rembourserez vite votre dette, monsieur Hayashi.

Tout en se caressant les poils du menton ayant échappé à la lame du rasoir, Hayashi pensa que cette femme n'avait peut-être pas l'intention de s'emparer du Végas, mais celle de l'exploiter. Il lui était difficile de croire subitement qu'il pouvait faire n'importe quoi du Végas tout simplement parce que Hidetomo avait disparu, mais une chose était sûre en tout cas : une association avec Sugimoto lui permettrait d'obtenir une grosse somme, car cette femme était avant tout la gardienne du coffre-fort.

— Nous devons faire de notre mieux ensemble pour le Végas. Et puis, au sujet des salaires, je vous laisse faire, madame Sugimoto.

Tandis qu'ils discutaient de l'organisation de l'assemblée des gérants, la porte s'ouvrit sans coup préalable, et l'adolescent entra. Hayashi se leva précipitamment, mais détourna aussitôt les yeux du garçon qui le fixait avec un air terrible, tout en remuant les lèvres sans parvenir à s'exprimer.

— Qu'est-ce que vous foutez là, qui vous a donné le droit de boire ici ? Ce sont des heures de travail ! Décampez !

Hayashi s'éloigna en hâte de la table, et se mit au garde-à-vous en attendant le moment propice pour sortir.

— C'est un snack, ici ? Pourquoi joues-tu aux hôtes de bar, dis-le !

Sugimoto tourna la tête avec colère, surprise par le ton de l'adolescent, semblable en tout point à celui de Hidetomo.

— Vous avez le droit de faire n'importe quoi sous prétexte que le directeur a disparu ? Vous avez le droit de boire dans son bureau pendant les heures de travail ? L'adolescent donna un coup de poing sur la table. Hé, Hayashi, qu'est-ce que tu dis ?

— Je dois partir, excusez-moi, j'ai du travail.

— On n'a pas fini de parler. Qu'est-ce que vous foutez ? Vous entrez dans cette pièce sans autorisation !

— Attendez un peu. M. Hayashi est beaucoup plus âgé que vous, et vous osez l'appeler tranquillement Hayashi, c'est horrible. Je me suis contrôlé jusqu'à présent, mais maintenant, vous ne venez plus ni au bureau ni dans la salle. Ici, c'est une entreprise, c'est un lieu de travail, vous demandez ce qu'on

faisait ? On travaillait évidemment, on discutait ensemble pour prendre une décision au sujet du Végas !

Furieuse, elle avait parlé d'une traite.

L'adolescent la regarda, sidéré, en se demandant ce qui se passait. Elle avait un visage rouge, sans doute à cause de l'alcool, mais il ne lui avait jamais vu cet air horriblement sournois.

— Sugimoto, qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Ici, c'est une entreprise. Je vous ai dit que ce n'était pas un endroit pour les enfants.

— Depuis quand es-tu devenue aussi importante pour me donner des ordres ? Tu es qualifiée pour dire une chose pareille ? Pour qui tu te prends ?

La colère lui donnait des lancements dans la tête qui l'empêchait de crier.

Sugimoto jugea que c'était le moment pour lui parler clairement. Elle lui annonça qu'elle allait assurer avec Hayashi la direction du groupe Icare selon le système du pouvoir collégial. L'adolescent l'écouta jusqu'à la fin sans ciller. Les deux autres se regardèrent avec angoisse face à ce garçon silencieux qui regardait au loin sans même hurler. Puis il plissa des yeux chargés de mépris et de colère, les dévisagea à tour de rôle, et lança :

— Imbéciles ! Qui acceptera que vous soyez les patrons ? Vous vous imaginez que vous pouvez décider tous les deux à votre guise. Hayashi, tu crois vraiment pouvoir devenir le patron ?

— Comme il s'agit d'un état d'urgence, je pense que notre proposition sera acceptée à l'assemblée des gérants.

Hayashi avait pris sa résolution. Il ne pouvait plus reculer, il n'allait pas continuer ainsi à se laisser tourner en bourrique par un gamin pareil.

— C'est pour ça que je te dis que tu es un imbécile, Hayashi. Le groupe Icare est une société anonyme. Comment crois-tu qu'on choisit le président-directeur général dans ce genre de société avec actionnaires ?

Hayashi se composa le même petit sourire ironique que lorsque Hidetomo le mettait dans l'impossibilité de répondre ou de réagir. Il ne savait même pas comment fonctionnait une société anonyme, et son esprit n'avait pas évolué d'un pouce depuis sa création du Palais des billes d'or avec le grand-père de l'adolescent.

— Dis-le, Sugimoto.

— Vous voulez parler des grandes entreprises, n'est-ce pas ? Nous, nous sommes une société anonyme uniquement sur l'enregistrement à la chambre de commerce.

— Il n'y a pas de grandes et petites sociétés anonymes. Cent pour cent des actions du groupe Icare sont détenues par la famille Yuminaga. Ce sont les actionnaires qui choisissent le président-directeur général, c'est l'évidence. Vous ne connaissez même pas l'évidence ? Et qu'est-ce que le grand patron a dit, il a déclaré en public que c'était moi le successeur, c'est vrai ou pas ?

— Ça se pourrait bien, alors... c'est vous qui allez remplacer le directeur.

La voix de Sugimoto avait tremblé.

Accroché à son idée de gagner une grosse somme d'argent, Hayashi poussa presque un cri de détresse.

— Mais vous êtes un collégien, mon garçon !

— Je suis collégien, et alors ? Mon garçon, tu parles ! Vous voulez dire qu'une bande d'imbéciles comme vous serait capable d'assurer la direction, et pas moi ?

En se redressant, l'adolescent fit tomber le plateau avec le whisky, il attrapa la bouteille et la fracassa contre le mur.

— Vous deux, vice-président-directeur général, me faites pas rire ! Écoutez, à partir d'aujourd'hui, ce bureau est le mien. Je vous interdis d'y entrer sans mon autorisation. Sugimoto, range en vitesse. Quand tu auras fini, tu jettes tout l'alcool qui se trouve ici. Hayashi, à la prochaine assemblée des gérants, tu expliqueras à tous que je suis devenu le vice-président-directeur général, compris ?

Jusqu'à présent, Hayashi avait toujours esquivé le flot d'injures ou les vexations humiliantes de Hidetomo qui se déversaient sur lui, en ricanant intérieurement, mais là, il ne pouvait supporter une telle humiliation, ou plutôt non, il ne devait pas le supporter. De fureur, il fut pris de vertige.

— Je m'en fous de savoir que c'est une société anonyme. Ici, c'est une salle de *pachinko*, ce boulot n'est pas du gâteau, tu te fous de moi !

Il était tellement excité qu'il faillit s'étrangler et marmonna quelques mots incompréhensibles.

— Tu n'es qu'un gosse à peine sorti des couches, te fous pas de moi ! cria-t-il une fois de plus. Pourquoi je serais obligé de bosser pour un gamin à l'esprit

aussi tordu que toi. Si tu deviens le vice-président, moi, j'arrête.

À peine venait-il de prononcer ces mots qu'il le regrettait déjà, mais il insista néanmoins, la voix épuisée :

— Écoutez, je vais démissionner.

— Si tu veux démissionner, Hayashi, tu peux le faire n'importe quand. Mais après avoir remboursé ta dette, compris ? Il reste combien ?

— Moi, j'ai travaillé sans interruption dans cet établissement pendant trente-huit ans, depuis que nous avons créé le Palais des billes d'or avec votre grand-père. Ce serait logique qu'on m'accorde trente millions de yens pour la retraite. Et même si on déduisait une somme au titre de dédommagement de ma dette, le montant de ma retraite resterait supérieur, veuillez ne pas l'oublier.

— Je vais réfléchir à cette histoire de retraite. Mais dans ce secteur, je me demande s'il existe des exemples de somme aussi importante, qu'est-ce que tu en dis, Sugimoto ?

L'adolescent eut envie de faire trois pas de danse à l'idée de s'être épargné la peine de le renvoyer.

— Si M. Hayashi démissionne, j'arrête moi aussi, déclara Sugimoto.

Attaqué par surprise, le garçon crut sentir ses intestins expulsés hors de son corps. Qu'allait-il se passer s'ils démissionnaient tous deux en même temps, il pourrait toujours trouver un remplaçant pour Hayashi, mais se savait parfaitement incapable de s'occuper des finances au bureau.

— Si nous partons, M. Hayashi et moi, et que les autres gérants nous imitent, vous pourriez continuer seul ? Que se passerait-il si tous les employés faisaient grève ensemble ?

L'adolescent se leva à moitié, l'air terrorisé.

— Comment pourriez-vous faire une chose pareille ?

— Notre patron a disparu et tout le monde s'inquiète de ce qui va advenir. Si nous unissons nos forces, M. Hayashi et moi, ce sera très facile de rassembler les employés. Nous pouvons lancer une grève ou n'importe quoi d'autre. Nous travaillons dans cet établissement depuis vingt ans, trente ans, bien avant votre naissance. Ne nous faites pas rire, dans quel monde croyez-vous possible qu'un collégien devienne président-directeur général ? Écoute, toi, si tu te moques trop des adultes, ça va faire mal.

À la vue de l'adolescent à demi redressé qui laissait errer son regard dans le vague, Sugimoto fut certaine de sa victoire. Elle retrouva un peu son calme, et maintenant plus décontractée, se mit à ressentir de la compassion pour ce garçon. Je suis sûre qu'il n'a même pas pris un repas correct, se dit-elle, il a beau jouer au grand, ce n'est qu'un enfant après tout, c'est eux qui sont ridicules de le prendre en sérieux, en y réfléchissant bien, on voit qu'il n'a pas reçu l'amour de ses parents.

Le garçon ne trouvait rien à répliquer à la révolte exprimée par Sugimoto. Pouvait-elle vraiment déclencher une grève ? Si oui, ce serait une catastrophe. Il ne savait pas clairement quel serait le montant des pertes en pareilles circonstances, mais la crainte d'une fermeture de la salle tourbillonnait dans son esprit.

— Écoutez-moi bien. Je sais parfaitement que le groupe Icare est le bien de la famille Yuminaga. Il suffit que vous reconnaissiez que M. Hayashi et moi assumons la fonction de vice-président. En échange, nous continuerons à virer sur le compte le salaire du président-directeur général. Ce qui ferait sept millions de yens par mois. Ça te va, mon petit Kazuki ?

Je vais la buter ! Ces mots montèrent en lui comme les bulles de la colère et de la haine qui fermentaient au fond de son cœur. Soudain, un canot de sauvetage fut lancé vers lui. Je n'ai qu'à lui demander ! Pourquoi je n'y ai pas pensé tout de suite ?

— Allez, rentre maintenant. Tu n'es pas obligé de faire le ménage, tu risquerais de te couper la main avec un morceau de verre. Mais la prochaine fois que vous me lancerez quelque chose, je me fâcherai, dit Sugimoto en voulant le chasser.

— Essaie un peu d'imaginer qui est mon allié et va prendre mon parti ? fit l'adolescent, la voix rauque.

— Euh, oui, qui est-ce ? répondit Sugimoto avec insouciance tout en ramassant les bris de bouteille.

— Je l'amène ici demain. Et je vous pardonnerai si vous vous excusez maintenant.

— Qui cela peut-il bien être ?

Hayashi retenait une moue incrédule, en se creusant la tête pour essayer de trouver la personne que le garçon menaçait d'amener. Ce n'était sûrement que

du bluff, il connaissait à peu près tout sur la famille Yuminaga, mais ne voyait personne susceptible de servir de bouclier arrière en pareilles circonstances.

— C'est quelqu'un que vous connaissez aussi tous les deux, réfléchissez bien. Faites correctement le ménage pour demain.

L'angoisse était finalement parvenue à atténuer la peur de l'adolescent.

Hayashi et Sugimoto se regardèrent.

— Qui est-ce ? dit-elle la première.

— Ce ne serait pas un bobard ? Il ne peut pas y avoir un individu de ce genre. Et si c'était Miki ?

— Miki ?

— Sa mère, l'ex-femme du patron. Il paraît qu'ils ne sont pas divorcés officiellement, mais vous l'avez déjà vue, non ?

Sugimoto se rappela l'épouse maigrichonne de Hidetomo, le visage tourmenté par des pensées. Une femme nerveuse qui articulait chaque mot comme si elle cassait une branche.

— Ce serait embêtant que l'épouse du directeur débarque.

— Ce n'est pas possible, intervint Hayashi. C'est quelqu'un qui a abandonné sa famille par haine de l'argent. Une secte religieuse lui a fait subir un lavage de cerveau, elle est venue pleurer et réclamer à cor et à cri la fermeture de cet établissement, sinon son fils aîné ne guérirait jamais de sa maladie, disait-elle. À ce propos, elle s'est même rendue une fois à la mairie pour essayer de négocier le changement de nom de Koganechô, le Quartier d'or. Les joues de Hayashi se relâchèrent, presque ramollies, et en se frottant le menton, il apprécia le contact de sa barbe de deux ours.

— Alors, monsieur Hayashi, vous vous associez avec moi ?

— Je préférerais me jeter du pont de Baybridge, plutôt que de devoir obéir à ce gamin.

Ils éclatèrent d'un rire fracassant.

L'adolescent appela sur son portable Kanamoto, mais celui-ci ne répondit pas. C'était le seul adulte sur lequel il pouvait compter, il serra son téléphone si fort que ses articulations devinrent toutes blanches. Il n'allait pas se laisser détourner par cette sale équipe : Hayashi et Sugimoto, il ne savait pas si Kanamoto pourrait l'aider, mais il n'y avait personne d'autre. Dans le taxi qui le ramenait chez lui, il ne cessait de téléphoner. Kanamoto était absent.

Quand il se rendit dans la salle à manger, un message de Kyôko posé sur la table lui disait de réchauffer son dîner dans la casserole. Kôkô doit dormir, pensa-t-il en prenant place sur une chaise, le menton dans les mains. Il ne pouvait pas accepter que Hayashi et Sugimoto détiennent le pouvoir réel, mais leur menace de déclencher une grève parmi les employés lui pesait. Inconsciemment, il poussa un gémissement, et les larmes perlèrent au coin de l'œil. Le garçon fut pris d'une telle envie de consommer de la drogue qu'il voulut téléphoner à Miho de se procurer du speed ou quelque chose comme ça et de le lui apporter. Si je lui demande, se dit-il, elle sautera aussitôt dans un taxi pour m'en donner, mais ensuite, je serais sûrement abattu, je ne dois pas montrer ma faiblesse à Mimi. Il renonça à son idée, et se fit un *high-coke* avec un coca-cola sorti du frigo et du whisky pris dans l'armoire à tiroirs. Les adultes étaient calculateurs et malins, même ceux-là, pourtant si bêtes. Que lui manquait-il donc par rapport aux adultes ? S'il avait reculé devant les menaces de Sugimoto, c'était à cause de son expérience et de ses connaissances en matière de comptabilité. Dans ce cas, il n'avait qu'à la licencier et embaucher quelqu'un de plus compétent encore. Mais c'était insuffisant, les chances seraient contre lui. Il ne savait pas ce qu'il fallait faire pour s'opposer à leur grève et gagner. Avant tout, il avait besoin de connaissances. Une personne très au fait des sociétés anonymes et des grèves lui apprendrait certainement comment faire face. Il poursuivit ses pensées en grinçant les dents de dépit. Un jour, je passerai l'examen d'entrée et j'irai à l'université, mais quelqu'un qui a interrompu ses études à l'école obligatoire peut-il passer ce concours ? Non, je devrai étudier tout seul. Après avoir surmonté le problème Sugimoto-Hayashi, je travaillerai au minimum trois heures par jour. Pour cela, il fallait savoir ce qu'il était utile d'étudier. Il avait bien présente à l'esprit la nécessité d'apprendre le droit et l'économie, mais il fut pris d'un accès de rage contre lui-même à l'idée de ne pas du tout savoir par où commencer. Puis, accablé par un sentiment d'impuissance, il monta d'un pas mal assuré au premier étage. Pour les jeux, il y a des manuels de stratégie d'attaque. Puisque tout ce qui se passe dans le monde est un jeu, il existe nécessairement des stratégies d'attaque. Il prit un dictionnaire de japonais sur l'étagère au-dessus de son bureau, et chercha dans l'ordre alphabétique les mots : action, actionnaire, grève, mais il ne trouva aucun fil conducteur pour résoudre son problème concret imminent. Il s'interdit de dormir avant d'avoir découvert une stratégie d'attaque, et quand il appuya une fois de plus sur une touche de son portable, Kanamoto répondit.

— J'aimerais te voir demain matin.

— Demain matin, vous dites ?

— Je voudrais te parler. C'est urgent.

— Très bien. Vous voulez que je vienne chez vous ?

— À dix heures, c'est trop tôt ?

— Non, je viendrai à dix heures.

Il posa le téléphone près de l'oreiller, régla la sonnerie du réveil à neuf heures et demie, puis se mit en pyjama et s'écroula dans son lit.

Il monte l'escalier, tout est noir de l'autre côté des verres dépolis sur lesquels ne brillent que les lettres du groupe Icare. Au bruit de voix qui s'échappent d'une porte à peine entrebâillée, il s'en approche sans bruit, le dos collé au mur. Il perçoit bien des voix chargées d'obscénités, mais ne comprend pas ce qui se dit. Les paroles devenues peu à peu audibles lui sautent aux oreilles, soudain très distinctes. Le directeur a été assassiné, c'est la voix de Hayashi. Nous devons prévenir la police, Sugimoto cette fois-ci. De nouveau, il ne comprend plus ce qu'ils disent. Par l'interstice de la porte, il voit Sugimoto, Hayashi et Kawabatake, assis en tailleur sur le linoléum, et au centre, la flamme vacillante d'une grande bougie blanche. Ils profèrent des incantations dans l'intention de tuer quelqu'un, ils font de la magie noire. C'est inconcevable de tuer son propre père, dit la voix de Sugimoto qui semble lécher de l'huile. Kawabatake parle avec volubilité comme une poule qui picote, et brusquement, un écho répond au rire de Sugimoto. Il glisse presque son visage dans l'entrebâillement de la porte, quand Hayashi, qui a allumé une cigarette à la flamme de la bougie, se retourne. Hayashi recrache la fumée, laquelle stagne entre eux, sans se dissiper. Le téléphone sonne. Le regard toujours dirigé sur l'adolescent, Hayashi désigne d'un menton arrogant l'appareil posé sur le linoléum. Il me dit de répondre au téléphone. Pourquoi dois-je répondre, cela fait partie de ton boulot au bureau, non ? a envie de lui crier l'adolescent, mais les sons ne sortent pas de sa bouche, il ne peut faire que des gestes, n'arrive pas à lever la main gauche qui le démange, et faute de mieux, remue la main droite et la langue. Hayashi désigne du menton le téléphone qui continue de sonner. Il ne faut pas répondre, c'est un inspecteur de police. L'adolescent se tient sur ses gardes, les yeux fixés sur l'appareil. Lorsque Hayashi allume sa deuxième cigarette avec la flamme de la bougie, la sonnerie s'arrête. Sugimoto bat désespérément ses cils collés en paquets par excès de mascara pour essayer de distinguer l'adolescent, mais ses clignements ne semblent pas vouloir s'arrêter. Kawabatake, resté immobile quelques minutes à fixer l'adolescent, plisse les yeux, et se lève pour s'approcher de lui. Le garçon dévale l'escalier en courant et entre au Végas.

La salle est plongée dans le noir. Il n'y a pas un client, pas un employé, seules clignent les lumières rouges, bleues, vertes des machines de *pachinko*. Il doit se cacher en vitesse avant que Kawabatake ne le rattrape, et tandis qu'il avance dans les allées, ses semelles s'enfoncent comme s'il marchait sur le sable mouillé d'un rivage. Quand il se retourne, il voit des traces de pas. Elles allaient le trahir. Il est obligé de s'accroupir à chaque pas pour effacer ses empreintes avec les mains. Qui donc avait étalé du sable dans la salle ? Il parvient enfin aux toilettes, ouvre la porte des femmes, quand il découvre, assis sur la lunette, l'employé qui avait été violent envers lui. Ce connard de Hayashi, il a dit qu'il allait le muter dans l'établissement de Mita, alors qu'il l'avait caché ici ! Il fait demi-tour pour s'enfuir, quand quelqu'un l'étrangle par derrière. Des taches jaunes dansent devant ses yeux, il perd conscience. Ses forces l'abandonnent et il cesse de se débattre. L'étreinte autour de son cou se desserre. À cet instant, il tourne le buste et donne un violent coup de coude dans les côtes de l'homme. L'employé se plie en deux en poussant un gémissement, les mains sur la poitrine. L'adolescent l'attrape par le col de son uniforme, lui frappe la tête contre le mur des toilettes exigües, et lui donne un coup de genou au creux de l'estomac. En se protégeant le visage des deux mains comme une femme, l'employé recule sur la porte qui s'affale, sortie de ses gonds. Il écarte les mains de ses yeux, c'est Kyôko. Son visage est greffé sur le buste du jeune homme. Elle l'attrape par les coudes, le serre dans ses bras, et lui murmure quelque chose, les lèvres dans son cou. Quand il lève la tête, en même temps qu'elle, pour lui demander de répéter, un petit bruit s'échappe de sa bouche. Il ne sait pas trop si elle a ri ou gémi. Les lèvres s'entrouvrent comme pour une invite, et le garçon presse les siennes contre celles de Kyôko. La seule partie de leur corps en contact, ce sont les lèvres. Ils combrent le vide dans leur bouche respective avec leurs deux langues, et aspirent avec force celle de l'autre jusqu'à ce qu'ils perdent la sensation de deux bouches distinctes. L'adolescent s'éloigne un peu pour reprendre souffle, et ouvre les yeux. Le visage qui avait les yeux fixés sur lui avec une expression souriante ou interrogative difficile à déterminer n'avait été celui de Kyôko que pendant une fraction de seconde, il a aussitôt repris l'aspect aplati de celui de l'employé qui ressemble à Hannya, l'incarnation de la jalousie avec les cornes de la colère. L'homme lève le bras droit. Il va me battre, se dit l'adolescent, en serrant les paupières. Il va me battre, peut-être qu'il me bat déjà. Mais il a beau attendre, le poing ne s'abat toujours pas sur lui. Il rouvre craintivement les yeux, l'employé a disparu.

Le garçon bouge de haut en bas ses bras déployés, et son corps flotte dans l'espace. Il peut traverser librement les allées de la salle, comme dans un film de

science-fiction à effets spéciaux. Tandis qu'il vole à grande vitesse entre les machines de *pachinko* qui émettent des lumières clinquantes, il tombe sur Kôki et Chihiro, tout nus debout devant lui. Dans les bras de Kôki, il y a un bébé. À regarder de près, ce n'est pas un bébé mais un teckel miniature. À peine a-t-il eu le temps de cligner les yeux que le chien se met à pourrir rapidement devant lui, la chair qui fond dégouline le long des bras de Kôki. Maintenant, les os apparaissent par endroits, et les dents s'exhibent dans la bouche qui a fondu. Il est mort, pourri comme ça, il ne peut pas vivre. L'adolescent s'approche craintivement du chien transformé en animal de cire. La bête lève vers lui une tête où ne bougent que les globes oculaires. Noirs et limpides. Ils ressemblent à ceux de quelqu'un mais de qui, impossible de s'en souvenir. Ses yeux expriment la souffrance, il est vivant. S'il l'amène chez un vétérinaire, il pourra peut-être le sauver. Quand il prend le chien dans ses bras, ses dix doigts s'enfoncent dans le dos. Il pleut. Il a l'impression d'avoir longtemps marché sous la pluie, et en même temps que la pluie vient de se mettre à tomber. La rue est inondée, il croit marcher dans une rivière peu profonde. Des phares se rapprochent derrière le rideau de pluie. Le chien dans les bras, il ne peut pas lever la main. Le taxi passe devant lui en éclaboussant son pantalon, et soudain éclairé par une lumière aussi vive que celle d'un projecteur, il reste pétrifié. Une pluie drue tombe dans la lumière, et, telles des aiguilles, les gouttes font d'innombrables trous minuscules dans le corps du chien. Sa peau et sa chair coulent par terre, et des sanglots jaillissent de la gorge de l'adolescent qui a vu le cœur rose battre sous les côtes. C'est la fin, quand il arrivera à l'hôpital, on va le piquer pour l'euthanasier. Il a envie de jeter l'animal et de se coucher par terre en pleurant, mais son corps avance. À force de répéter « il va mourir, il va mourir », il ne sait plus vers où se dirigent ses jambes, mais continue tout de même de mettre un pied devant l'autre. Tout est calme alentour, on n'entend ni le bruit de la pluie ni celui de la voiture, le vent violent souffle en silence. Les phares s'approchent, il voit la lumière rouge, signe que le taxi est libre. Il se précipite au milieu de la rue.

Il entend les freins et ouvre les yeux, il est devant la chambre de Kôki. Il baisse la tête, le chien est encore dans ses bras. La porte s'est ouverte sans bruit, et il aperçoit un réseau de fils entremêlés. Quand il fait un pas à l'intérieur, les fils s'enroulent autour du cou du chien, il essaie de les enlever en vitesse mais ils s'enfoncent de plus en plus dans le reste de chair. L'animal fixe l'adolescent avec des yeux calmes et limpides. Il n'a pas l'air de souffrir. À l'instant où l'adolescent perçoit ce regard qui semble apaisé, qui semble avoir renoncé à tout et tout pardonner, la tête du chien tombe brutalement, et roule à ses pieds, séparée du tronc.

Lorsqu'il regarde à travers le réseau de fils au fond de la chambre, Kôki et Chihiro, tout nus, sont en train de monter un lit pour bébé. C'est un chien et non pas un bébé, mais sa tête est arrachée. Il est mort, voudrait-il crier mais il n'a pas de voix. Alors, comme le jour où il était monté dans une tasse à thé d'un manège au parc d'attractions, le paysage se met à tourner autour de lui, les formes et les couleurs mélangées se déforment.

Une fois calmés son vertige et les tremblements de ses jambes, l'adolescent se retrouve de nouveau au Végas. Et à l'image d'un estomac atteint d'un ulcère, le plafond et le mur saignent comme une plaie qui ne cicatrise pas, le liquide gluant qui coule par terre colore l'intérieur du Végas en rouge vif. Malgré l'absence de clients, les machines sont soudain prises d'une agitation fébrile, les billes se mettent à déborder. L'adolescent tape sur les machines ou change les boîtes, pour essayer à tout prix de les empêcher de s'écouler, mais le flot de billes inonde le plancher et se dirige vers le comptoir de remise des primes. Son visage se reflète dans chacune des minuscules sphères en acier. De sa bouche jaillit un petit ricanement qui augmente en violence et tonalité basse, pour se transformer finalement en un rire aux éclats sardoniques se répercutant dans toute la salle. J'ai gagné, j'ai gagné ! crie-t-il d'une voix stridente. Sa bouche trop grande ouverte se fend des deux côtés et lui fait mal, mais il ne peut la refermer. J'ai gagné, j'ai gagné ! Un trou se forme dans le plafond, d'où se met à tomber une avalanche de billes. Il s'accroupit, les mains sur la tête. Je veux m'enfuir ! Mais il risque de glisser sur les petites boules qui roulent par milliers dans les allées, il ressent des douleurs vives sur la tête, les mains qui la protègent, le dos, les bras comme s'il s'agissait de jets de pierres. Des cris de joie s'élèvent de tous côtés, mais les billes du plafond ne s'abattent que sur lui.

Alors, quelqu'un pose la main sur la sienne. Elle est tiède et visqueuse. Il relève la tête dans l'intention de s'y cramponner : cet homme est debout devant lui. Le sang tombe goutte à goutte du bout de ses doigts tels des stalactites en train de fondre, et les globes oculaires semblables à des œufs crus semblent prêts de sortir à l'instant même des orbites rouges. La bouche étirée à l'horizontale, il crache des grains de riz blanc pourri. Non, ce sont des larves. L'adolescent se débat, mais immergé jusqu'à la taille dans les billes de *pachinko*, il s'enfonce comme attiré par ces larves des fourmilions dans leur trou en forme d'entonnoir. L'homme ferme la main qu'il lui avait tendue et montre le poing. Il va me battre. L'adolescent baisse les paupières.

Quand il rouvre les yeux, il est dans la pièce du sous-sol. C'était un rêve, se dit-il, en essuyant ses mains moites de sueur sur son pantalon de pyjama, puis il ouvre le tiroir sous l'étagère où repose le sabre. La lumière gicle sur lui, pareille

à une vague qui se brise, jaune d'or, d'un tel éclat qu'elle le paralyse comme une bête aveuglée par des phares. La lumière se concentre sur son corps, pénètre dans sa bouche et se transforme en liquide glacial qui descend dans sa gorge et le pique comme une aiguille dans les profondeurs. Peu après, la lumière devient une feuille d'or, elle se met à flotter dans l'espace, se transforme en papillon de la taille de deux mains jointes qui se met à virevolter dans tout le sous-sol. Le papillon descend sur le coffre-fort. L'adolescent s'approche doucement de l'insecte par derrière. Il soulève le pied droit, le vise, et l'écrase. On entend un petit bruit sec, et le papillon au corps écrasé dessine des arcs de cercles affolés. Le garçon pose à nouveau le pied sur lui. Un liquide jaune et épais sort de son ventre, il ne bouge plus. L'adolescent le saisit par les ailes avec le pouce et l'index, le pose sur sa main et le fixe des yeux. Puis, quand il l'écrase de sa main fermée, l'insecte devenu une feuille d'or tombe mollement sur le plancher. D'innombrables papillons en or pur surgissent. Je les tuerai tous, quitte à y passer plusieurs heures ! Le garçon éclate d'un rire vide. Il pointe le menton en avant, se redresse bien droit, et attrape tous les papillons qui lui tombent sous la main pour les écraser. Quand il ouvre les doigts, un papillon censé être mort s'envole, au moment où il ouvre la bouche, surpris, l'insecte se jette à l'intérieur, et il sent une douleur brûlante au fond de sa gorge. À cet instant-là, la couleur dorée disparaît, et l'adolescent est envahi par une lumière noire et lugubre qui clignote.

Kr... kr... kr... kr... kr... quelqu'un grince des dents. Il se réveille. Ce n'est pas le sous-sol, ici, c'est ma chambre, je rêvais. Il alluma la télévision avec la télécommande, augmenta le son. Une femme versait de l'eau avec un petit arrosoir sur des herbes aromatiques en pot. En haut de l'écran à gauche, on indiquait cinq heures vingt-six minutes. C'est déjà le matin. L'amusante émission sur le jardinage se termine, maintenant une pub pour les nouilles instantanées, et une autre pour le ragoût..., des pubs de merde comme d'habitude. Je ne suis pas dans un rêve, je suis éveillé, je regarde la télévision. Je ne suis pas fou. Il n'y a personne. Je suis normal. Il eut beau se répéter plusieurs fois la même chose, son cœur battait toujours aussi fort. Il appliqua la Rolex de son poignet droit sur son oreille, puis essaya de régler son pouls sur le mouvement régulier des aiguilles de la montre qui marquait les secondes, mais son cœur courait, il dépassa les aiguilles. Ça ne va pas, il faut que je me calme, je vais me calmer. Il s'alluma une cigarette. La fumée grimpa le long des murs comme un esprit en quête de quelque chose. Il surveilla le mouvement de la fumée. Pour qu'elle ne se transforme pas silencieusement en une grosse bulle d'où sortirait cet homme. C'est bon. Ce n'est que de la fumée. C'était juste un

rêve. Mais s'il refaisait plusieurs fois un rêve pareil, il deviendrait sûrement fou. Il ôta son haut du pyjama trempé de sueur, et serra dans sa main le pendentif en or collé sur sa poitrine. Sa bouche gardait le souvenir d'un bruit de voix énorme. Peut-être avait-il ri dans le rêve, ou pleuré à gros sanglots, ou bien même pleuré et ri. À cet instant-là, sa tête se pencha dangereusement, il allait tomber et sombrer dans le sommeil. Je suis fatigué, j'ai envie de me faire tout petit et de dormir, mais je ne peux pas, j'ai beaucoup de choses à faire, beaucoup de choses. Il se leva pour ouvrir son cahier de japonais inutilisé depuis plusieurs mois, et se mit à noter avec un stylo bille ce qu'il avait à faire. Je ne peux pas, tout seul, c'est impossible, il faut que quelqu'un m'aide, sinon je n'y arriverai pas. Il avait l'impression que son cerveau se desséchait dans le crâne. Le téléphone, il devait absolument téléphoner dans le monde entier. Il saisit le portable sur le bureau et appuya sur les touches. Allô ! Allô ! Allô ! La tonalité aiguë qui résonnait dans le vide lui parvenait par le minuscule trou de l'appareil. Cette cacophonie qui produit désir et beauté, faisait un vacarme insupportable dans le silence. Frappé d'une terreur nouvelle, son cœur bondit. Il devait immerger tout l'or de la terre au fond de la mer. Intervint un bruit suffisant pour lui faire croire qu'il était devenu fou. Comme un bruit de reflux dans la tuyauterie. L'or tomberait à pic à travers les créatures marines, pour sombrer dans un sommeil éternel où ne pénétrerait aucune lumière de la surface de la terre.

Au lever du jour, la télévision allumée diffusait les nouvelles du matin. Cette fois-ci, c'est la réalité, se dit-il, sans toutefois parvenir à redresser la tête dans le creux de l'oreiller. Sa main droite tâtonna pour trouver la télécommande qui alluma la climatisation. L'air frais se mit à circuler dans la pièce avec le bruit d'un avion qui vole à basse altitude. La climatisation ne pouvait pas faire un bruit pareil, l'appareil était-il détraqué, ou bien son oreille, ou sa tête ? Il avait peur. Si une fois encore on le poussait du seuil de la normalité dans les profondeurs de l'inconscient, il ne pourrait plus remonter à la surface. Voilà quel était son sentiment.

Il se redressa vivement, sauta hors du lit, ouvrit la fenêtre et sortit la tête. Soudain, on exerça une pression dans son dos et il se cramponna à deux mains au rebord de la fenêtre. Il tourna la tête, mais il n'y avait personne. Celui qui poussait son dos, c'était lui-même. Voulait-il sauter ? De toute façon, il se trouvait au premier étage, donc il risquait simplement de se casser une jambe, de plus, avec la pelouse en bas, il ne se ferait sans doute qu'une entorse, il aurait mal, c'est tout, autant y renoncer, mais s'il tombait sur la tête et se brisait la nuque ? Il resta penché au-dessus du vide comme quelqu'un qui sent s'approcher

dans son dos les flammes d'un incendie. Derrière ses dents serrées, les appels au secours se déchaînèrent.

Lorsqu'il descendit, Kyôko avait déjà préparé le repas. Ah oui, Kanomoto devait venir. À l'horloge, il n'était pas encore neuf heures.

— Bonjour, lui dit Kyôko.

— Mmm, répondit-il d'une voix évoquant la vapeur qui montait de la casserole.

Puis il se rendit dans la salle de bain et se lava le visage. Une fois essuyé, il se regarda dans la glace : son visage errait toujours dans le cauchemar, les yeux injectés de sang enfoncés dans sa peau pâle et boursouflée guettaient juste l'occasion de s'échapper.

Le garçon se mit à table et s'efforça de prendre une voix gaie.

— Un café !

— Il y a de l'instantané, dit Kyôko qui retira la casserole du feu pour la remplacer par la bouilloire.

— Écoute, un jour, tu ne voudrais pas qu'on achète une petite maison et qu'on y habite tous les deux ? Une maison toute petite, comme un bateau.

— Vous ne voudriez pas faire construire une maison hexagonale pour que nous puissions y habiter tous ensemble ? fit Kyôko en adoptant le langage poli d'une employée de maison.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

Il sentit dans l'arôme du café la tristesse ressentie lorsqu'on marche sur des feuilles mortes, et sur le point de prendre la tasse que Kyôko avait posée devant lui, il suspendit son geste.

— Je n'aimerais pas que tu dises que ça t'est égal. Moi, je veux me dépasser.

Après le repas, il descendit à la cave, Kôki rangea ses CD. dans sa chambre, Kyôko appuya sur le bouton de la machine à laver.

Dans quel coin de cette maison le cadavre de Yuminaga pouvait-il être caché ? Kanamoto s'approchait du vestibule. La poussière s'accumulait sur le pare-brise de la voiture étrangère que personne n'utilisait, la pelouse non entretenue ressemblait à un terrain couvert d'herbes folles, le jardin était à l'abandon.

La porte s'ouvrit dès son premier coup de sonnette, et Kyôko lui présenta des pantoufles avant de le conduire dans le séjour.

— Excuse-moi de t'avoir fait venir. Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda l'adolescent d'une voix fébrile qui débordait d'impatience.

— Du thé d'orge, ou du thé *oulong*.

Kanamoto s'assit sur le canapé.

— Elle s'appelle Kyôko. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais tu sais, autrefois, il y avait chez nous un certain Yasuda qui me gardait. C'est sa fille. C'est une copine, mais je lui ai demandé de nous aider pour le ménage et la cuisine.

Il avait parlé précipitamment en regardant Kyôko de dos qui entrait dans la cuisine.

Kanamoto lui tendit le club de golf enveloppé dans du papier et une enveloppe kraft avant d'expliquer :

— J'y ai mis la monnaie sur les frais d'hospitalisation de Miho, ainsi que le reçu de la facture. Mais de quoi vouliez-vous me parler ?

L'adolescent raconta que la veille au Végas, Hayashi et Sugimoto l'avait menacé d'inciter les gérants et les employés à faire grève s'il n'acceptait pas de les voir assurer à deux la fonction de vice-président, et qu'ils lui avaient interdit de fréquenter la salle de *pachinko* et le bureau.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

L'adolescent trouvait à présent du plaisir à paraître misérable.

— Qu'est-ce que vous voudriez faire, Kazuki ?

— Jusqu'au retour de mon père, c'est moi qui dois protéger le Végas, j'en ai la responsabilité. Donc, j'aimerais qu'on reconnaisse formellement que c'est moi le vice-président.

— En seriez-vous capable ?

Kanamoto avait immédiatement compris ce que les deux autres manigançaient, mais il ne savait pas s'il devait intervenir dans cette histoire pour aider l'adolescent.

— Depuis avril dernier, j'ai étudié les affaires du Végas à la demande de mon père. Je crois que je pourrai me débrouiller, mais de toute façon, je dois m'en occuper.

Kanamoto contempla l'adolescent debout sur une tour près de s'effondrer, avec un sentiment qui hésitait entre le dégoût et la pitié. Cet enfant avait-il tué son père dans l'unique but de se procurer l'argent et le pouvoir ? Un spectacle de marionnettes sur l'assassinat d'un roi vu dans son enfance lui revint en mémoire. Ce n'était pas très intéressant, mais il se rappelait distinctement d'une scène où le paysage de neige avait changé complètement, le roi à peine tué, et seuls restaient des pétales de cerisiers qui virevoltaient.

Kyôko posa devant Kanamoto une tasse de thé *oulong*.

— Où peuvent bien se trouver les papiers d'enregistrement de la société à la chambre de commerce, au bureau peut-être. Mais il suffit d'aller voir à la police judiciaire. À propos, je dois donner un coup de téléphone un peu compliqué, je pourrais aller dans une chambre ?

Le garçon le conduisit dans celle de Miho.

— Qui est-ce ? demanda Kyôko à l'adolescent de retour dans le séjour.

— C'est un yakusa, mais un type exceptionnel, c'est ça, un vrai adulte, quand tu as des problèmes, il t'écoute.

— Ah oui... Le Végas est en difficulté ?

— Non, ça va. Bon, je vais aller chercher ces papiers d'enregistrement.

Il s'étira de tout son long comme s'il voulait se débarrasser de l'angoisse.

Après avoir fermé de l'intérieur la porte du sous-sol, le garçon se souvint qu'au moment de ranger les liasses de billets et les lingots d'or dans le tiroir de l'étagère décorative du sabre, il avait déplacé les papiers qui s'y trouvaient pour les mettre dans le placard. Il l'ouvrit et examina chacune des feuilles l'une après l'autre. Titres d'actions, obligations, gages mystérieux. Il se pouvait que ces documents aient plus de valeur que des lingots d'or. Il devait absolument les classer la prochaine fois.

Lorsque Kanamoto revint dans le salon, Kyôko était assise sur la chaise du piano.

— Vous savez, autrefois, j'ai joué avec vous. Et avec Kazuki, dit-il en s'installant dans le canapé.

— C'est vrai ?

Elle n'en avait aucun souvenir.

— Vous aviez cinq ou six ans à l'époque, cela fait déjà dix ans. Mais où est Kôki ?

— Lorsqu'il y a des discussions importantes en bas, il part écouter de la musique dans sa chambre.

— Moi, quand il m'arrive des choses désagréables, je pense à Kôki. Il m'apaise et me fait chaud au cœur. Pourtant, lui aussi doit connaître plein de choses dures ! Est-ce que je serais irresponsable ?

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, dit soudain Kyôko.

Il la regarda intrigué, mais prit son carnet dans sa poche de poitrine, et lui écrivit son numéro sur une feuille.

— Vous avez des ennuis ?

Kyôko secoua la tête et plia le bout de papier, puis se leva en entendant arriver l'adolescent.

— Je l'ai trouvé, c'est ça, non ?

Le garçon tendit le document à Kanamoto.

Kanamoto lut le document en diagonale puis se redressa.

— En effet. Alors, on y va.

Quand il arriva au bureau, l'adolescent entra dans la pièce du fond en compagnie de Kanamoto, puis appela sur la ligne intérieure Sugimoto et Hayashi. Dès que celui-ci aperçut Kanamoto, il se raidit, prêt à s'enfuir. Pour Sugimoto, c'était un inconnu, mais elle savait juste qu'il s'agissait d'une sorte de maffieux ayant réglé plusieurs fois les problèmes à l'époque du Palais des billes d'or. Elle avait également entendu dire par Hidetomo que cet homme avait déployé tout son talent lors de l'anéantissement du projet déjà bien avancé d'une ouverture de salle d'un groupe rival.

Kanamoto parla le premier.

— Vous savez qui je suis ?

Les deux autres hochèrent la tête.

— C'est vrai que vous allez tous les deux remplacer le patron ? Qu'est-ce qu'il en est, monsieur Hayashi ?

— Non, non, ce n'est pas ça, mais comme le président-directeur général a disparu, nous nous demandons ce qu'il fallait faire, n'est-ce pas, madame Sugimoto ?

— Les décisions à prendre se sont accumulées.

— J'imagine, mais... il vaudrait mieux en discuter avec Kazuki. Cet établissement appartient à M. Yuminaga, et non pas à vous. Ce n'est pas parce qu'il est absent que vous pouvez le faire fonctionner à votre guise. Lequel de vous deux a interdit les lieux à Kazuki ?

— Ça, c'est parce que Kazuki a tué le doberman à coups de crosse, et qu'il nous a lancé une bouteille de whisky à la figure. Ici, c'est un lieu de travail, dit Sugimoto avec l'air d'un témoin qui se présente au palais de justice.

— D'accord, mais pourquoi y a-t-il des dobermans et des bouteilles de whisky sur le lieu de travail ? Kazuki a peut-être pensé qu'on n'avait pas besoin de ce genre de choses ? fit Kanamoto en se tournant vers l'adolescent.

— Ils buvaient pendant les heures de travail.

Émerveillé par son talent d'orateur, le garçon était prêt à crier « Super ! »

— Nous étions inquiets pour le Végas. Alors, je vous pose la question : voudriez-vous que nous fassions de Kazuki le vice-président ?

Le visage de Sugimoto commençait à ressembler à celui d'une prostituée de Koganechô.

— Il ne faut pas ? demanda Kanamoto.

Il la regarda d'un air compatissant.

— Monsieur, il s'agit d'un collégien ! Dans quel monde un gamin de quatorze ans peut-il devenir le président-directeur général ? Où croyez-vous qu'on accepterait une chose pareille ! Arrêtez de délirer. Vous semblez avoir l'intention de manipuler un enfant pour exploiter cet établissement, mais moi, je ne le permettrais pas ! cria Sugimoto, cramoisie.

— Collégien, collégien, mais Kazuki est l'administrateur du groupe Icare. Je ne sais pas qu'elle est votre fonction, mais il est clair qu'il est votre supérieur. Selon le code du commerce, l'administrateur représente l'entreprise et est chargé de l'exécution des affaires. Kazuki occupait déjà ce poste d'administrateur avant son entrée à l'école élémentaire.

Kanamoto regarda alternativement Hayashi et Sugimoto stupéfaits, puis se leva vers la bibliothèque pour prendre un livre du droit des affaires et le jeta sur la table.

— L'article 254 du code du commerce décide des personnes interdites d'accès au poste d'administrateur. Alors, essayez donc de lire. Il n'est écrit absolument nulle part qu'il faut avoir un certain âge. Donc, il est normal que

Kazuki assure maintenant la fonction de vice-président, du point de vue de la loi, il n'y a rien de bizarre. C'est bizarre ?

Hayashi et Sugimoto ne bougeaient pas, les yeux rivés sur la couverture du livre.

— Ce qui est bizarre, en revanche, c'est d'interdire de séjour un administrateur. Et puis, menacer de faire grève si on ne vous désigne pas comme vice-président n'est pas seulement un crime de chantage, et dans certains cas, vous savez... Mais vous prétendez que c'est pour l'entreprise, alors que vous avez tenu des paroles et mené une action à l'encontre de vos fonctions dans l'intention de nuire à l'entreprise, nous voilà donc devant un superbe abus de confiance.

— Nous n'avons jamais eu cette intention, nous sommes prêts à démissionner tous les deux, à nous sacrifier s'il le faut pour la bonne marche de l'établissement, et vous osez parler d'abus de confiance, c'est horrible.

Hayashi se secouait de nouveau, afin d'épier les moindres réactions de Kanamoto et de juger du moment opportun pour utiliser son atout, celui de démissionner du Végas.

— Si vous avez l'intention de vous sacrifier pour l'établissement, monsieur Hayashi, vous ne devriez pas dire que vous allez démissionner. C'est grave pour le Végas, le problème est de savoir si vous comptez protéger l'établissement en collaboration avec Kazuki ?

Kanamoto trancha finalement la question : Hayashi et Sugimoto soutiendraient l'adolescent, et toucheraient en retour une prime mensuelle de trois cent mille yens en tant que conseillers du garçon. Il les fit tous deux sortir de la pièce, alors qu'ils étaient visiblement prêts à se lancer dans une longue explication. Et à l'adolescent qui lui disait : « Il y a encore une chose importante dont je dois absolument te parler », il répondit en se levant qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un et que ce serait pour une autre fois.

— Quant au reste, Kazuki, vous pouvez vous débrouiller tout seul. Il ne faut pas vouloir compter sur moi.

Sur ces mots, Kanamoto quitta le bureau.

Une fois à l'extérieur, il regarda le Végas depuis le trottoir, et se dit que l'établissement ne tiendrait pas le coup très longtemps si c'étaient ces deux-là qui soutenaient l'adolescent. Tout en écoutant les bruits électroniques résonner comme dans une grotte creusée par l'érosion, il fut soudain surpris de constater

que le spectacle des hommes et des femmes de tous milieux alignés devant les machines de *pachinko* se fondait aussi naturellement et sans fausse note dans l'ambiance de ce quartier. Puis il se mit en route pour la gare de Hinodechô.

La lumière du mois d'août perdait en intensité comme si le soleil s'apprêtait au repos, mais les rayons qui n'avaient pas encore pénétré la surface de l'eau flottaient sur la rivière Ookagawa, semblables à des feuilles d'arbres luisantes. Il contemplait cette lumière tout en jetant des coups d'œil à son frère, assis sur un banc du parc Fujimigawa, son walkman aux oreilles. La veille au soir, il avait téléphoné à sa mère pour lui demander de la voir, et l'avait priée de les retrouver à Yokohama dans un restaurant situé au rez-de-chaussée du New Grand Hotel, mais elle avait refusé catégoriquement. Après un long moment d'hésitation, il avait proposé le pont Hakkinbashi, et cette fois, elle avait donné son accord. Ils s'étaient fixé rendez-vous à cinq heures au pied du pont. Il aurait pu choisir celui de Chôjabashi proche de la gare de Hinodechô, mais il nourrissait le vague espoir que la vue du parc depuis le pont Hakkinbashi lui ferait retrouver des sentiments maternels, et qu'elle rentrerait à la maison. Comme elle avait déjà un quart d'heure de retard, l'irritation et l'angoisse montaient en lui à l'idée qu'elle ait pu lui faire faux bond. Mais il la vit alors apparaître dans son champ de vision, en train de traverser le pont Sakaibashi. Elle semblait avoir deux bâtons à la place des jambes et, la démarche raide, s'approcha vers lui en donnant libre cours à ses sentiments de méfiance et d'hostilité.

— Où est Kôki ?

Son ombrelle en dentelle blanche pour jeune fille mettait en relief ses rides et ses taches brunes.

Le garçon désigna du doigt un banc dans le parc, où Kôki teinté d'orangé sous le soleil couchant semblait légèrement soulevé du sol.

— Vous voulez que nous allions au restaurant ? proposa-t-il en se mettant à marcher aux côtés de Miki.

— Je n'ai pas faim.

Miki accéléra le pas pour le dépasser, traversa le pont rapidement et pénétra dans le parc. Kôki lui jeta un simple coup d'œil, sans même essayer de lui sauter dans les bras, et regarda le ciel d'un air rêveur. Ayant laissé passer l'occasion de lui parler, Miki s'assit près de lui en silence.

— Si vous n’avez pas faim, vous ne voudriez pas au moins boire quelque chose de frais ?

— Ça sent mauvais, dit-elle, les sourcils froncés.

Deux bancs plus loin, un clochard était allongé sur le dos avec un vieux sac de peau en guise d’oreiller. Sur son ventre, un chat noir entrouvrait puis refermait les yeux au rythme d’un ronflement modulé. L’animal lui caressait de temps à autre la cuisse avec sa queue, mais l’homme continuait de dormir.

— Alors, si nous allions prendre un verre quelque part, il fait chaud.

— Non, on peut rester là. Elle prit un mouchoir dans son sac pour s’essuyer le front et la nuque moites de sueur.

— Pourquoi ? Ça pue, et on étouffe !

— Qu’est-ce qui se passe ?

Surpris par l’air furieux de l’adolescent, Kôki se leva en retirant ses écouteurs.

— Il n’y a rien, répondit Miki qui lui sourit après avoir rangé le mouchoir dans son sac à main.

Kôki s’appuya de tout son corps sur l’épaule de sa mère et frotta sa joue contre la sienne.

— Ça fait longtemps, dis donc.

— Tu vas bien apparemment.

Miki détourna les yeux et ferma son ombrelle.

— Tu as l’air fatiguée, maman.

Kôki approcha tellement son visage que leurs nez se touchaient presque.

— J’ai pris de l’âge, tout simplement.

Elle rouvrit son ombrelle.

— Maman, je vais me marier ! cria Kôki.

Miki mit la main sur son oreille et tourna la tête vers l’adolescent.

— Je vais te dire le nom de la fille qui sera ma femme. Elle s’appelle Chihiro.

Miki cacha le visage de Kôki avec son ombrelle, et croisa le regard de l’adolescent, debout devant le banc.

— C'est qui, cette Chihiro ?

— C'est une amie.

— Le mariage ! Il plaisante ?

Kôki se mit debout sur le banc et montra la tête par-dessus l'ombrelle.

— Dis, Kazuki, quel est le nom de famille de Chihiro ?

— Je ne sais pas.

— Arrête de mentir, Kazuki !

— Elle doit s'appeler Nakata, si elle est devenue la fille de pépé Sada. Mais je ne sais pas si elle est sa fille adoptive.

— Nakata. Maman, elle s'appelle Nakata Chihiro.

Kôki se rassit et se mit à rire à gorge déployée, puis il se tut un instant en retenant sa respiration, avant d'éclater à nouveau de rire.

— Kôki, tu ne peux pas te marier. Compris ? Et puis, ça n'a rien de bon, le mariage, alors tu ne dois pas y penser, ni en parler. D'accord ?

Kôki fit la moue.

— Mais maman, tu t'es mariée, toi.

— Je suis partie, parce que ce n'était pas bien du tout. Ta maman a divorcé.

— Mais tu nous as mis au monde, moi, Kazuki et Miho.

Kôki sourit comme s'il lui accordait le pardon.

Miki regarda le chat sur le ventre du clochard. Je n'aurais pas dû leur donner naissance, songea-t-elle, plus j'y pense, plus je me reproche d'avoir mis au monde des boules de malheur. Kôki mis à part, avec les deux autres, j'ai fait des enfants encore plus malheureux. Elle aurait beau renforcer ses pratiques religieuses, cela n'effacerait pas les mauvaises actions de la famille Yuminaga, ceux du sang des Yuminaga ne connaîtront jamais le repos, même pas celui de ce clochard.

— Il ne faut pas mettre d'enfants au monde. C'est l'enfer.

Le mot qu'elle ne voulait pas prononcer s'était échappé de sa bouche.

— Moi aussi, tu aurais préféré ne pas me mettre au monde ?

La voix de Kôki avait tremblé comme une corde fine.

— Ce n'est pas ça.

Miki essaya de changer de sujet de conversation, mais elle ne trouva aucune idée, sinon de fermer lentement son ombrelle.

— Je vais me marier, et je demanderai à Chihiro de mettre des enfants au monde.

— Non ! Je t'ai dit non !

À peine venait-elle de crier, qu'elle le regrettait déjà. Elle avait perdu la raison ? Hurler après un enfant qui exprimait un désir puéril.

— Pourquoi ce serait mal que Kôkô se marie ? Vous n'avez pas le droit de dire une chose pareille ! Demandez-lui pardon !

Face aux hurlements indignés de l'adolescent, Kôki se boucha les oreilles. Le chat noir quitta d'un bond le ventre du clochard et s'étira de tout son long avant de se mettre à marcher. L'homme redressa le buste pour chercher des yeux l'animal parti boire de l'eau et dès qu'il l'aperçut, prit dans son sac un sachet de petites sardines séchées, et lui courut après en lui criant « Noireau, Noireau ».

Pourquoi les gens prennent-ils un chat comme animal de compagnie, se demanda distraitemment l'adolescent, et en plus un clochard qui a abandonné maison, famille et travail. Tiens, si on avait des chiens et des chats chez nous, ça deviendrait gai tout à coup, Kôkô serait tellement content.

— Excuse-moi, Kôki, j'ai eu tort. Je suis fatiguée maintenant, je vais rentrer.

— Il faut faire attention de ne pas mourir de surmenage, dit Kôki.

— Vous pourriez venir à la maison vous reposer. Il n'est pas là, fît l'adolescent d'une voix douce.

— Que se passe-t-il ?

— Je pense qu'il est en Corée.

Le garçon regarda Kôki à la dérobée.

— Il y a si longtemps en effet. Mais non, finalement je ne peux pas mettre les pieds dans cette maison.

— Papa-a-disparu-et-ne-reviendra-plus.

Kôki avait détaché ses mots, les yeux fixés sur l'adolescent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'a pas donné de nouvelles depuis son départ en Corée, expliqua le garçon avec naturel.

Kôki posa les mains sur l'épaule de sa mère.

— Toi aussi, maman, tu avais disparu. C'est le moment de revenir à la maison.

Miki posa son ombrelle ouverte sur le banc, puis regarda son cadet.

— Disparu ? C'est impossible que Yuminaga disparaisse. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question.

L'homme revint s'allonger sur le banc, posa le chat noir sur son ventre, et lui donna du poisson séché.

Miki laissa tomber mollement :

— La famille Yuminaga est possédée par un esprit maléfique.

— C'est sans importance. Si je voulais vous voir aujourd'hui, c'est parce que j'ai quelque chose à vous demander. Pendant son absence, il faut que je représente le président-directeur général. Vous donnerez votre accord ?

— Arrête ! Kazuki, je ne veux pas être méchante, tu peux faire n'importe quoi, mais pas ça. Tu ne dois pas rester dans un endroit où des billes rentrent et sortent des trous à longueur de journée.

— Je le dois, répondit-il sur un ton déchirant.

— Non ! lui lança-t-elle comme une gifle.

— Alors, comment va-t-on vivre ? Je le dois pour Kôkô et Mimi. Vous n'avez rien besoin de faire. Seulement lorsqu'il se passera quelque chose, il suffira que vous acceptiez que je sois président-directeur général, c'est tout. Vous ne comprenez peut-être pas, mais il y a une législation dans notre société.

— Tu parles des lois de ce monde ? Les vraies lois se trouvent dans un autre monde. Nous n'avons pas besoin de nous inquiéter. Puisque nous vivons tous dans la main de Bouddha.

— Mais que va devenir Kôkô ?

— C'est bien ce que tu viens de dire. Tu m'écoutes ? Tu vas te charger de lui pendant toute ta vie. Si tu l'abandonnes, alors c'est fini pour toi. Tu dois penser que c'est ta seule bonne action, et tu t'en occuperas toujours, d'accord ? Tu as compris, je crois.

Miki se leva et pria les mains jointes face à Kôki. Et comme si elle voulait couper le lien avec son fils aîné qui agitait la main en souriant, elle saisit

l'ombrelle et partit lentement d'un pas mal assuré, contrairement à son arrivée.

Des cris se firent entendre.

Au moment où Miki sortait du parc, la femme qui criait quelques semaines plus tôt sur le pont Ootabashi : « rendez-moi mon sac à main ! » était penchée au-dessus de la rivière. Elle semblait dire quelque chose, mais l'adolescent ne l'entendait pas.

Kôki se mit à parler.

— Elle a dit de ne pas agir même si on pense, de faire comme si on pensait pas. C'est le vent qui danse dans le ciel, mais ma sœur Mimi ne comprend pas ça, alors maman la déteste.

— Rentrons, dit l'adolescent en tirant Kôki par le bras.

— Tout est dans la poussette, elle a dit.

Soudain la femme cria.

« Rendez-moi mon journal intime ! Mon journal ! Rendez-moi mon journal ! »

Le soleil couchant éclaira d'une teinte vitreuse orangée la surface sombre de la rivière.

— Le journal. Kazuki, achète-lui un journal intime. Sinon, elle va sauter.

— Ça ne sert à rien de lui en acheter un. Elle veut qu'on lui rende celui qu'elle a écrit elle-même.

— Eh ! le journal n'est plus là ! Tu dois le réécrire ! cria Kôki à la femme.

La femme s'était accroupie, les mains agrippées au parapet, la bouche ouverte, qui ne rejetait que des petites bulles.

— On dirait qu'elle pleure, Kazuki, j'ai envie de l'aider.

— Seule une ambulance pourra l'aider. Elle va bientôt arriver, rentrons, Kôki.

Kôki ne voulait pas bouger, les yeux fixés sur le dos courbé de la femme.

Kanamoto et lui s'étaient retrouvés au Band Hôtel et marchaient dans la rue le long du canal.

Depuis l'histoire avec Sugimoto et Hayashi, il était clair que Kanamoto avait la faculté de régler rapidement les problèmes. Le garçon qui se voyait dans une impasse, incapable de diriger le Végas sans son bras droit Kanamoto, lui avait téléphoné pour réclamer une nouvelle rencontre. Il n'avait aucune raison de refuser, quand l'autre lui avait dit à l'appareil :

— Cela ne vous dérange pas si nous nous voyons chez moi ?

Dans le canal de Shinyamashita, les bateaux de plaisance étaient attachés l'un à côté de l'autre comme sur une aire de parking ; dans la rue, les appartements de luxe côtoyaient les vieux entrepôts, dont certains avaient été réhabilités et transformés en clubs ou en pubs. Kanamoto avait mis toutes ses économies dans l'achat d'un petit entrepôt quinze ans plus tôt, et aménagé le premier étage en habitation. Le rez-de-chaussée ressemblait à un hangar avec toutes ces affaires que des connaissances le priaient de garder. Le premier était recouvert d'un simple plancher, et un escalier rajouté à l'extérieur permettait d'y accéder. C'était un espace vide sans salle de bain ni cuisine, avec juste un coin lavabo. En dehors d'un lit, d'une petite table, d'une chaise, d'un téléphone et d'un frigidaire, on ne remarquait rien d'autre.

S'étant imaginé une vieille maison japonaise ou un appartement ancien, l'adolescent était surpris de découvrir un intérieur qui ressemblait à un loft dans les films américains.

— C'est chouette, s'exclama-t-il admiratif, moi aussi j'aimerais avoir une pièce comme ça.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda Kanamoto.

Au signe de tête affirmatif du garçon, il prit au-dessus du frigidaire une bouteille de gin et des verres.

— Vous voulez bien vous asseoir par terre.

L'adolescent s'installa dos au mur.

— Comment fais-tu pour le bain ?

Kanamoto se versa du gin dans son verre.

— Je n'en ai pas. Je vais au sauna deux ou trois fois par semaine.

— Tu ne t'es jamais marié ? Tu n'as pas d'enfant ?

— Non.

— Tu ne te sens pas seul sans personne avec toi ici ?

— Oh, vous savez, je ne vaud pas grand-chose, et si je commençais à dire que je me sens seul, ce serait trop tard de toute façon. J'ai bien fait de ne pas avoir de famille. Même si je m'étais marié, je n'aurais rien compris à la vie de famille, je n'aurais pas su m'en occuper, j'aurais trompé ma femme, l'aurais fait pleurer, j'aurais battu mes enfants. Pour se marier, n'est-ce pas, il faut être prêt à mener tout le temps une vie ordinaire.

Je cause, alors que je ne sais même pas ce qu'est une famille, se dit Kanamoto en se moquant de lui-même, et il avala d'un trait son gin.

L'adolescent était enchanté d'avoir l'occasion de discuter entre hommes pour la première fois de sa vie. Kanamoto répondait toujours correctement aux questions sans détourner la conversation.

— C'est comment, une vie ordinaire ?

— Je raconte n'importe quoi, n'écoutez qu'à moitié. Une vie ordinaire, cela signifie manger en famille à la maison matin et soir, et continuer ainsi pendant plusieurs années.

— Ça existe ce genre de personnes ?

— Cela dépend du métier, c'est peut-être difficile, c'est une question d'état d'esprit en tout cas. Ça doit exister, c'est sûrement fréquent. Je n'en connais pas autour de moi.

Kanamoto avait l'air de quelqu'un qui essaie de parler rapidement de choses importantes tout en ne trouvant pas de fil conducteur, mais le garçon était ravi de rendre visite à un ami. Il allait peut-être lui proposer de rester dormir. Et s'il pouvait célébrer ici l'anniversaire de Kôkô le mois prochain, il inviterait Chihiro, Yôko, Kyôko, sa sœur Haruko, Mimi, et pourquoi pas sa mère ?

— Le neuf du mois prochain, c'est l'anniversaire de mon frère. J'aimerais le célébrer ici, ça te dérange pas ?

— Ce n'est pas impossible.

Troublé par une telle spontanéité, Kanamoto avait donné une réponse évasive.

— Si tu pouvais amener pépé Sada, ce serait super.

— À propos, vous vouliez me parler de quoi ? le coupa Kanamoto.

Le garçon presque euphorique eut l'impression de recevoir une douche froide. Il se tut et regarda ses ongles. Que ferait-il s'il refusait ? Son cœur se mit

à battre de plus en plus vite, son angoisse s'intensifia et il ne trouvait plus de mots. En vérité, il me déteste, pensa-t-il, c'est pour ça qu'il n'écoute pas attentivement quand je lui parle de la fête d'anniversaire. Ce n'est rien, je vais rentrer, s'apprêtait-il à dire, mais il déglutit et dévisagea Kanamoto.

— Je voudrais que tu deviennes consultant au Végas. Je ne suis pas assez fort pour le défendre seul. J'ai besoin de ton aide. Aide-moi, je t'en prie.

L'adolescent se dit qu'il devrait se prosterner à ses pieds, le front sur le plancher, mais il se contenta de rougir et de baisser les yeux.

Cet enfant était-il en train de demander de l'aide à autrui pour la première fois de sa vie ? Kanamoto avait déjà vu plusieurs gérants de PME plein d'arrogance abandonner facilement leur fierté pour s'incliner devant lui, mais pour quelle raison ce garçon, à son âge, se raccrochait-il à lui avec un regard effrayé ? Ce ne sont pas les adultes mais les enfants qui sont incapables de demander de l'aide aux autres à cause de leur fierté. Chaque fois que Kanamoto entendait dire aux informations qu'un enfant brimé s'était suicidé, il sentait monter en lui un sentiment mêlé de pitié et d'admiration. Comme il est fier, se disait-il tout en poussant un profond soupir. Kanamoto superposait l'image des enfants modernes qui craquent ou perdent les pédales à celle des jeunes mafieux d'autrefois. Ceux-là craquaient comme eux à cause d'un orgueil trop rigide, mais fragile aussi. Alors que tout portait à penser qu'il aurait mieux valu baisser la tête et supplier, ils choisissaient la voie de la destruction comme s'il existait une ligne qu'ils ne pouvaient franchir. À l'heure actuelle, il n'existe plus de mafieux ayant suffisamment de fierté pour se détruire. Cet enfant devant lui avait déchu en le suppliant, peut-être n'était-il plus un enfant.

Depuis le jour où il était ailé au Végas pour régler l'affaire avec Sugimoto et Hayashi, Kanamoto se disait que l'adolescent le solliciterait une nouvelle fois. S'il réussissait à bien lui parler à cette occasion, peut-être le garçon se confierait-il à lui. Et s'il réussissait à lui faire reconnaître qu'il avait commis un crime, il prendrait son temps ensuite pour l'écouter et décider des mesures à prendre. Mais face à l'adolescent pour de bon devant lui, il restait perplexe.

— Tu ne veux pas m'aider, c'est ça, fit le garçon qui attendait d'avoir un accès de haine et de colère.

Cela l'aiderait si l'un de ces deux sentiments au moins pouvait monter en lui.

— Je ne peux pas, je suis désolé.

L'adolescent poussa un simple cri.

— Pourquoi ?

Ni la haine ni la colère n'étaient venues l'aider.

— Vous ne voulez pas me raconter. Qu'est-ce qui vous embête au point de demander de l'aide à un type comme moi ?

Alors qu'il n'est ni mon parent, ni mon professeur, ni inspecteur police, pourquoi me regarde-t-il comme ça ? se demanda l'adolescent qui ressentit terreur et désespoir devant le regard de Kanamoto qui semblait vouloir tuer un animal agonisant pour l'empêcher de souffrir. Il détourna la tête.

— C'est parce que votre père a disparu. Si M. Yuminaga était là, Hayashi et Sugimoto n'auraient pas perdu la tête. Ils ne seraient pas devenus des crapules. Je me moque de ces gens-là, mais cela vous aurait évité de vous inquiéter pour le Végas. Où est passé votre père, Kazuki ?

— Comment je le saurais, moi ?

Kanamoto est un yakusa après tout, il me menace, se dit l'adolescent. Soudain inquiet, il jeta un œil à la porte pour prendre éventuellement la fuite.

— Je me demande si vous ne seriez pas au courant, Kazuki.

— Pourquoi croyez-vous ça ? parvint à articuler le garçon en le vouvoyant tout à coup.

Son index posé involontairement sur le front glissa sous l'effet de la transpiration provoquée par l'émotion, et le visage de Kanamoto grossit comme s'il était collé derrière la porte d'entrée en train d'examiner un visiteur à travers l'œilleton. Pourquoi l'appelait-il maintenant Kazuki, au lieu de « mon garçon », depuis quand le nommait-il ainsi ?

— Vous pensez être un enfant ou un adulte ?

— J'ai envie d'un coca-cola.

— Je n'en ai pas.

L'adolescent marcha à quatre pattes sur le plancher pour aller ouvrir la porte du frigidaire et prendre du thé *oulong*, qu'il but directement dans la canette. Kanamoto trouva qu'il agissait de manière puérile mais qu'il se montrait également rusé en faisant semblant d'être un enfant pour essayer de détourner la conversation.

— Lequel des deux êtes-vous ? demanda-t-il une fois de plus.

— C'est évident que je ne suis ni un enfant ni un adulte.

— Et s'il fallait que vous vous décidiez pour l'un ou pour l'autre.

La déception et le sentiment du néant creusèrent les rides de Kanamoto, qui poussa un soupir.

Depuis ses neuf ans, l'adolescent ne s'était jamais considéré comme un enfant, mais il ne pensait pas non plus être un adulte. Il faudrait que je décide pour l'un ou l'autre ? Combien de fois va-t-il me faire répéter ? se demanda le garçon. C'est évident que je ne suis ni l'un ni l'autre. Pourquoi Kanamoto me pose-t-il subitement une question pareille ? Quand un adulte pose une question évidente, c'est qu'il y a toujours un piège. Je vais serrer les lèvres et ne pas répondre. Si je reste silencieux, même lui ne pourra rien faire, il capitulera sûrement si je me ferme comme une huître.

— Vous ne voulez pas le dire ? Moi, je pense que quand on est enfant, on n'est pas obligé de répondre à une question, qu'elle que soit la question posée, ce n'est pas gênant. Mais les adultes sont parfois dans l'obligation de parler même s'ils n'ont pas envie d'ouvrir la bouche. Surtout lorsqu'ils ont une dette envers l'autre. Kazuki, vous avez une dette envers moi depuis l'histoire de la dernière fois, je me trompe ? Mais si vous pensez être un enfant, vous n'êtes pas obligé de répondre, la voilà la réponse.

— Donc, je te dis que je ne suis ni un enfant, ni un adulte. J'ai quatorze ans.

— Moi, je considère comme des enfants ceux qui attendent de grandir pour devenir adulte. C'est-à-dire ceux qui attendent en ayant clairement conscience d'être un enfant. Dans la société, on fixe l'âge adulte à notre gré, à dix-huit ou à vingt ans. Et on interdit toutes sortes de choses aux mineurs : alcool, tabac, permis de voiture, sexe, d'autres encore. On veut sans doute dire que tout cela n'est pas bon pour la croissance, ou bien tout simplement qu'ils sont encore trop jeunes et immatures. Mais naturellement, tout le monde ne grandit pas de la même façon, il peut y avoir des mineurs qui pensent être adultes, il n'y a là rien de bizarre. Ces enfants doivent trouver bien stupides leurs parents, leurs professeurs, les grandes personnes dans ce monde. Et aussi penser qu'ils sont moins matures qu'eux-mêmes. La terre est vraiment peuplée d'adultes immatures. Dès le moment où ils ont décidé que ces adultes étaient nuls, les enfants ne peuvent plus rester enfants. Il n'est pas étonnant non plus d'avoir autant de mineurs convaincus d'être des adultes. Ils veulent casser l'ordre établi, c'est ce qu'on appelle un coup d'État, n'est-ce pas, et il ne faut pas du tout s'étonner que ces choses-là arrivent. Je me demande seulement s'ils sont vraiment matures ou pas. Voilà ce que je veux dire. Si oui, cela ne me dérange absolument pas qu'il y ait des adultes de dix ou quatorze ans. À ce stade de son

récit, il but une gorgée de gin, avant de poursuivre : Kazuki, vous avez dû penser que vous étiez un adulte ? Vous vous êtes rendu compte que vous aviez les mêmes capacités et les mêmes désirs qu'eux, je me trompe ?

C'était exact, et alors qu'entendait-il par là, tous les adultes lui paraissaient stupides depuis ses neuf ans. Père, mère, professeurs, employés du Végas lui paraissaient idiots, menteurs et infects. Et avant toute autre chose, il les considérait comme des gêneurs. À neuf ans, il était devenu adulte.

— Mais, prenons juste l'exemple de la direction du Végas, vous voyez bien que c'est difficile. D'une part parce que vous n'avez pas l'expérience nécessaire, mais aussi parce que les adultes ne veulent pas être sous les ordres d'un enfant. Ils ne le supportent pas. Faire bouger les choses signifie faire bouger les gens, c'est donc très difficile pour les adultes, très dur. Par conséquent, les enfants n'ont pas d'autre solution que celle d'attendre patiemment à l'école de devenir grand.

— Il suffirait d'aller à l'école pour grandir ? Tu dis ça parce que tu ne sais pas à quel point ce lieu est atroce.

— J'ignore s'il est possible de devenir mature à l'école. Mais si ce n'est pas le bon endroit, vers où faut-il donc se tourner ? Moi aussi, j'ai connu ce genre de lieu. Ce qui est embêtant, c'est qu'il n'y en a pas d'autres. Vous en connaissez ?

— Moi, je ne veux pas y aller.

— Si vous ne voulez pas, d'accord. Mais dans ce cas, vous devez trouver par vos propres moyens un lieu pour remplacer l'école, où vous attendrez d'avoir acquis là maturité. Le Végas n'est pas le bon endroit. Oh si, peut-être qu'il conviendrait tout de même finalement.

Que serait-il arrivé si Hidetomo avait accepté que son fils ne fréquente pas l'école, et l'avait fait travailler comme un employé ordinaire et non pas en tant qu'héritier du président-directeur général. Il eût été en infraction, mais s'il avait commencé par lui demander de changer les billes ou nettoyer les W.-C., cette affaire ne se serait jamais produite. S'il l'avait reconnu en tant qu'adulte à part entière en l'exploitant toute la journée contre la même rétribution que les autres, et mis ainsi sur les rails de futur grand patron, cet enfant destiné à devenir son successeur aurait pu déployer des compétences suffisantes pour être gérant de succursale à quinze ans.

— Vous comprenez que ce n'est pas possible de devenir président-directeur général maintenant, n'est-ce pas ? Vous auriez dû hériter du Végas une fois devenu adulte. Jusque-là, vous aviez besoin de votre père.

Qu'est-ce qu'il me manque pour être adulte ? se demandait l'adolescent. La plupart des problèmes venaient du fait que les adultes autour de lui le traitaient en enfant et non comme leur semblable, mais c'était avant tout parce qu'il n'était pas assez fort pour faire bouger les gens. Il avait besoin d'acquérir les techniques oratoires pour manipuler facilement les esprits, et surtout, des connaissances en droit. Il se promit à nouveau d'étudier dans l'avenir le droit en général, et pas seulement le droit commercial. Pour apprendre les manœuvres d'intimidation et la façon de devenir un brillant causeur, il lui suffisait de rester auprès de Kanamoto. Si celui-ci le permettait, il voulait dormir chez lui de temps en temps, Kanamoto était son maître, il aimait tout en lui : l'expression de son visage quand il buvait du gin, le son de sa voix rouillée, son indifférence comme s'il se situait au-delà de tout. Il désirait ardemment se faire aimer de Kanamoto. Comment devait-il s'y prendre ? Comment pouvait-il saisir le cœur de cet homme, se demanda-t-il en tournant un regard passionné vers Kanamoto.

— J'ai des lingots d'or, tu en veux ?

— Ah oui. Et pourquoi donc en avez-vous ?

Kanamoto se souvint du jour où le garçon l'avait interrogé sur le prix de l'or sous la voie ferrée aérienne. Il s'était alors vu confier le club de golf. C'était le jour où Sugimoto avait dit que cet enfant avait tué le doberman.

— Grand-père avait déclaré avant sa mort qu'il voulait me les laisser à moi, et non à papa. Il paraît que c'est bien plus extraordinaire que de l'argent. Je peux te les donner.

— Je n'en veux pas.

— Pourquoi ? Il regrettait d'avoir parlé, mais il ne pouvait pas faire comme s'il n'avait rien dit.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? Vous essayez de me les donner, parce que vous, Kazuki, vous n'en avez pas besoin, c'est ça ? Si c'était quelque chose de vraiment extraordinaire et précieux, vous les garderiez pour vous-même, et sinon, vous feriez mieux de ne pas dire à quelqu'un que vous lui donnez.

— Tu ne m'aimes pas, hein ?

Kanamoto resta silencieux.

— Je voudrais que vous deveniez mon papa.

Les mots s'étaient soudain échappés de la bouche de l'adolescent qui ne savait déjà plus ce qu'il venait de dire.

Kanamoto eut le cœur serré à la vue du visage candide de ce garçon de quatorze ans, ou plutôt non, de quatre ou cinq ans. Cet enfant était depuis très longtemps en quête d'un adulte pour remplacer son père et sa mère, quelqu'un de fort en qui il pourrait avoir confiance. Ou bien quelqu'un qui le protégerait de ses mains tendres et chaleureuses, ne le trahirait jamais et l'accepterait intégralement. Un jour, lors de leurs anciennes parties de cache-cache dans Koganechô, il avait penché discrètement la tête hors de sa cachette à l'ombre d'un snack où il était resté plus longtemps que d'habitude, et avait vu l'enfant planté au milieu de la ruelle, les poings fermés pour lutter contre l'angoisse. Lorsque Kanamoto avait imité le miaulement d'un chat, le garçon s'était approché en regardant de tous côtés, pour s'agripper à lui dès qu'il l'eut enfin trouvé. Après toutes ces années, Kanamoto se souvenait encore distinctement de la force de ses doigts et du contact de sa joue. Cet enfant était arrivé à l'âge de quatorze ans alors qu'il jouait à cache-cache, le front collé au tronc d'un arbre, mais peut-être n'était-il plus celui qui restait planté au milieu de la ruelle à quatre, cinq ans. Je voudrais que vous deveniez mon papa... Kanamoto chassa la douce sonorité de son oreille.

— Je ne peux pas remplacer votre père, je ne suis pas la bonne personne.

L'adolescent ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche en essayant de retrouver sa voix, comme un poisson rouge dans de l'eau sale qui monte à la surface à la recherche d'oxygène. Cet enfant pleure, il voudrait pleurer, mais il ne peut pas, pensa Kanamoto.

— Vous avez tué votre père, n'est-ce pas ?

Une sorte de sifflement s'échappa de la gorge du garçon, il détourna lentement son regard dirigé vers le plafond et dit, les yeux rivés sur Kanamoto :

— Je n'ai pas tué.

Tous deux se figèrent dans le silence. Un nombre indéterminé de minutes s'écoula, il n'y avait ni horloge dans la pièce, ni Rolex au poignet de l'adolescent.

— Ah bon ? fit Kanamoto, surpris d'éprouver de la tristesse plutôt que le sentiment du néant.

Il se demanda s'il ne considérerait pas cet enfant comme son fils quelque part dans son cœur, mais en rejeta aussitôt l'idée. Ce n'était pas cela. Lui aussi essayait de son côté d'avoir une vraie relation avec un autre pour la première fois de sa vie. Kanamoto avait pris la décision de s'attacher à cet enfant avec lequel il n'avait aucun lien de sang ou d'intérêt dès l'instant où il avait entendu la rumeur

de la disparition de Hidetomo. Pourquoi voulait-il s'attacher à un autre ? Le sentiment qui existait dans son inconscient surpassait l'amour, mais comme il restait incapable d'en connaître la véritable nature, le lien avec cet enfant était maintenant en train de se couper. Soudain, lui vint à l'esprit l'image d'une petite embarcation amarrée dans le canal qui était emportée vers la mer, noire comme de l'encre. N'importe qui aurait pu convenir, pourquoi avoir choisi cet enfant ? Cela remontait à plusieurs dizaines d'années : Kanamoto venait de faire l'amour au premier étage d'un snack de Koganechô avec une prostituée qu'il fréquentait assidûment quand elle lui avait avoué avec légèreté : je suis enceinte, c'est ton bébé, je vais avorter demain. Sa voix lui avait évoqué une balle de tennis ratée par un joueur, qui monte vers le ciel. Cette fille voulait se lier par une histoire en dehors du sexe, à quelqu'un qui ne serait ni un client ni un ami. Lui qui, à présent, recherchait vivement l'autre, désirait-il aussi partager une histoire ? Une histoire de crime avec cet enfant ?

— Tu ne veux pas m'aider.

Non seulement il ne m'aide pas, se dit l'adolescent, mais en plus, il sait que j'ai tué cet homme. Sentant monter la haine en lui, il retrouva son calme.

— Tu crois que je l'ai tué. Alors, dis-le à la police si tu veux.

— Je déteste la police malheureusement, ce n'est pas donc pas la peine de vous inquiéter inutilement. Je n'essaie pas de vous menacer. Mais si on entrevoit une mine d'or, une foule de types va se précipiter, et pas seulement Hayashi et Sugimoto. Personne ne pourra les retenir, ils creuseront jusqu'au fond, il ne restera plus rien.

— Je le savais que tu étais un yakusa.

— Euh, oui, il serait préférable de dire que je suis un type qui n'a même pas été capable de devenir yakusa. Mais je n'étais pas dans un tunnel dès l'âge de raison. Je connais donc la chaleur et le bienfait de la lumière du soleil.

— Je n'imaginai pas que tu étais un type aussi infect. Je n'oublierai pas que tu m'as abandonné. Un jour, je me vengerai, tu ferais mieux de t'en souvenir.

Kanamoto saisit par l'épaule l'adolescent qui se levait précipitamment, prêt à partir.

— Ça ne vous ferait rien d'avoir tué votre père ?

Les yeux du garçon s'écarquillèrent comme pour communiquer quelque chose, mais ils redevinrent aussitôt deux trous noirs, et se fermèrent dans l'obscurité.

— Je ne sais pas, puisque je n'ai pas tué, mais il vaut mieux tuer que de vouloir continuellement le faire sans réaliser son geste. Le remords, je l'emmerde, se dit le garçon. Et toi, Kanamoto, combien de fois as-tu connu des remords jusqu'à présent ?

Le garçon sortit de la pièce. Kanamoto s'appuya au mur, pour boire au goulot une grande rasade de gin. Désormais, il ne verrait plus rien, n'entendrait plus rien, il n'y avait pas d'autre solution, il n'était pas à sa place quand il désirait se lier avec quelqu'un. L'autre, ça n'existe nulle part. S'il lui arrive de le rencontrer d'ici la fin de sa vie, ce sera au moment où cet autre le tuera d'un coup de poignard. Est-ce qu'il lui pardonnera à cet instant-là, ou bien aura-t-il envie de le tuer ? Mais s'il ne le rencontre pas, il doit continuer à s'unir aux autres par pur intérêt, et à croiser leur chemin en les considérant comme des étrangers. Qu'est-ce que Yuminaga a vu lorsque son fils l'a assassiné ? Ou bien aurait-il été tué dans son sommeil sans que lui soit accordé le temps de voir ou de réfléchir ? Il entendit le moteur d'un bateau qui traversait le canal. Il n'avait pas réussi à créer une voie d'eau entre l'adolescent et lui.

Le garçon marchait dans la rue le long du canal. Dans son enfance, Kanamoto, pépé Sada, mémé Shige, les habitants du quartier de Koganechô le chérissaient tous, mais à y bien réfléchir, c'étaient déjà des étrangers pour lui, aucun ne le comprenait vraiment. Ça suffit, se dit-il, je ne dépendrai plus de personne, je me battraï, et je gagnerai par tous les moyens. Pour finir, l'argent réglerait tous les problèmes. Au besoin, je donnerai une grosse somme à Sugimoto pour lui demander d'être mon alliée. Demain, je vais offrir un lingot d'or à titre d'essai. Ça marchera sûrement. Je lui dirai avec naturel : et si tu te faisais faire un bracelet avec ça. Il ne savait pas pourquoi il avait l'impression de marcher sur la rivière Ookagawa. Mais peu lui importait où il était. Même dans l'eau jusqu'au cou.

Depuis que Kyôko fréquentait cette maison, elle s'efforçait de se comporter autant que possible en femme de ménage. Mais, gênée à l'idée que son attitude puisse passer pour celle d'une femme au foyer, elle se trouvait souvent incapable de répondre ou d'agir immédiatement. Elle essayait de ressembler à une femme de ménage, mais ses seuls modèles étaient les matrones de l'institution, pour qui elle n'éprouvait que de la haine. Ces horribles femmes ne cachaient pas qu'elles avaient conscience de faire la charité à des enfants brisés, elles prenaient des attitudes hautaines et méprisantes qui renforçaient le sentiment d'infériorité que les petits portaient en eux. Kyôko sentait parfois ici la même atmosphère qu'à

l'orphelinat. Ces deux-là occupaient une position identique à celle des enfants de l'institution dans le sens où on les avait abandonnés. Cependant, dans l'orphelinat, la logique voulait que la société fasse irruption jour et nuit sans se déchausser et qu'en plus il n'y ait pas d'espace privé, tandis que cette maison devenait une pièce à huis clos déconnectée de la société. Kyôko avait de temps en temps l'impression que l'ensemble de la maison était une cave. Les trois mineurs autour de la table – les deux garçons plus elle-même – dont les âges additionnés n'atteignaient pas celui d'un vieillard, ne pouvaient pas constituer une famille, tout au plus un camp de jeunes. À ce propos, se dit-elle, ce sont les vacances d'été.

— Vous ne mangez pas ? demanda-t-elle poliment à l'adolescent sur le ton d'une employée, tout en posant devant lui un cendrier en cristal tout juste lavé, encore mouillé.

Le garçon alluma la télévision, et se mit à zapper frénétiquement. Une émission sur la cuisine, un chef cuisinier coiffé d'une toque tranche la tête d'un poisson vivant puis enlève les arêtes et la peau. Au vacarme subit d'une musique de pub pour des nouilles instantanées, il baissa le son et changea de chaîne. Une pub pour un fond de teint, le visage d'une femme occupe tout l'écran et sourit dans sa direction. Les infos, l'écran montre le visage solennel d'un présentateur qui annonce le cours des actions en baisse.

Kyôko, qui posait devant lui une tasse de thé préparé par ses soins, réalisa que dans cette maison ne parvenait qu'une réalité filtrée par la télévision.

— Tu as le permis de conduire ?

— Non.

— Passe-le. Je te paierai les cours d'auto-école.

— Non merci, j'ai pas l'intention de monter dans une voiture.

Kyôko rougit. Elle n'arrivait pas à employer correctement un langage poli.

— Kôki-san a dit qu'il avait envie d'un feu d'artifice, dit-elle, alors j'ai acheté un assortiment, vous voulez en faire un ?

Quand il tapota d'un geste maladroit sa cigarette sur le bord du cendrier, la cendre se répandit sur son omelette à peine entamée. Les réunions de famille où l'on faisait un feu d'artifice dans le jardin lui inspirèrent de la nostalgie, mais lui paraissaient également déplacées. Alors que les festivités familiales avaient disparu depuis longtemps, avait-il le droit d'ouvrir brusquement ce qu'il avait

laissé fermé pendant tant d'années ? L'embarras et l'agacement lui firent perdre son équilibre, et il laissa échapper :

— Il pleut, non ?

Kôkô ouvrit la petite fenêtre et sortit la main au-dehors pour s'assurer qu'il ne pleuvait pas, puis revint à table.

— Non, il ne pleut pas.

— À la télévision, ils avaient annoncé que la pluie tomberait dans la soirée.

Il se rendit dans le séjour, posa doucement la main sur l'épaule de Kôki assis au piano, et lui chuchota à l'oreille « feu d'artifice ». Après avoir joué son morceau jusqu'à la dernière mesure, son frère s'écria « On y va ! » en se jetant dans les bras du garçon.

Ils sortirent tous les trois dans le jardin, puis le garçon distribua un bâtonnet à chacun, et les alluma avec un briquet à cent yens. Le jet d'étincelles bleu pâle ne dura que quelques toutes petites secondes. L'adolescent resta les yeux fixés sur les petites boules enflammées qui clignotaient comme des yeux rouges. Face au spectacle des filaments animés rouges, éphémères et fragiles, les images rémanentes de souvenirs lointains avaient émergé dans son esprit et disparu aussitôt. C'était trop bref pour qu'il se souvienne complètement. Le petit groupe alluma successivement serpenteaux, *sparkle*, *smoke ball*, qui répandaient des particules incandescentes accompagnées de sifflements. Leurs trois visages devenaient rouges, jaunes, bleus en même temps que jaillissaient les feux d'artifice suivis de fumée. Surexcité, Kôki avait le visage déformé par les rires, tandis que l'adolescent approchait des feux un regard vide de toute expression sans essayer d'éviter les minuscules flammèches.

— Kôkô, si tu devais choisir entre le spectacle d'un grand feu d'artifice ou celui d'un volcan en éruption, lequel préférerais-tu ?

L'adolescent, lui, voulait voir un volcan en éruption, non pas sur un écran mais en vrai, pour regarder la lave et les cendres recouvrir une ville.

Kôki réfléchit à peine en prenant un air sérieux avant de répondre :

— Les feux d'artifice. Parce que c'est beau.

— Oh, fit Kyôko qui leva les yeux vers le ciel.

De grosses gouttes vinrent battre ses paupières, et au moment où elle reprenait sa respiration, elles se mirent à tomber en rafales.

— La pluie ! cria-t-elle simplement en regardant l'adolescent.

Lorsqu'il alluma un feu d'artifice à répétition, des boules enflammées rouges, orange, bleues et vertes explosèrent les unes après les autres. Mais il n'arrivait pas à en allumer un autre. La pluie emportait la sueur qui coulait sur son front depuis la racine des cheveux jusqu'aux sourcils et sa frange se rassembla en plusieurs mèches. À force d'être frottée, la pierre à briquet devenait toute chaude. Aïe ! fit le garçon énervé, qui venait de se brûler les doigts. Il releva la tête. Les deux autres avaient disparu. Il essaya d'allumer une fusée puis regarda le ciel, les gouttes de pluie le frappèrent au visage.

Il rentra alors dans la maison et se mit à éteindre toutes les lumières tandis que ses cheveux et ses bras dégouttaient de pluie.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Kyôko.

L'adolescent balaya le plancher avec le rayon lumineux de sa torche électrique, trouva les jambes de la fille et lui éclaira le visage.

— Je vais lancer un feu d'artifice, dit-il.

Il fixa dans le cendrier sur la table le bouquet final.

Lorsqu'il l'alluma, Kôki cria « De l'eau ! » en levant brusquement le bras et fit tomber une lampe à pied. Leurs trois ombres traversèrent le plafond comme un lancer de lasso, tandis que des étoiles colorées montaient en gerbe avec des sifflements, la lumière giclant sur les murs. Les étincelles du bouquet final tiré par le garçon frappaient plafond, murs, plancher, table, les particules incandescentes se dispersaient dans toute la maison quand le tube interne de la fusée retomba sur les pédales du piano. Les paillettes projetèrent une vague lueur sur la surface noire de l'instrument de musique avant de s'éteindre aussitôt, et dans l'obscurité retentit alors le rire strident de l'adolescent, semblable au lancement d'une fusée type souris qui siffle de tous côtés. Les voyants rouges et vert acide du climatiseur, de la télévision et de la vidéo semblèrent briller faiblement. Kyôko ralluma toutes les lampes. Éclairé par une lumière crue, Kôki descendit lentement sa main, pressée contre son oreille, vers le cœur, leva sur l'adolescent un regard glacé, et monta à l'étage.

Les ténèbres qui se trouvaient sous la cave se propagèrent derrière ses paupières. Là-bas, c'était le noir absolu, mais ces ténèbres illuminaient d'autres ténèbres. Pris de nostalgie pour celles du coffre souterrain, le garçon se frotta doucement la poitrine avec le sentiment qu'il avait les mêmes en lui. Kyôko rangea les débris de feu d'artifice, redressa la lampe tombée par terre et remit l'abat-jour en place.

— Tu veux parler ? dit Kyôko, sinon je rentre.

Il la regarda dans les yeux pendant un long moment, puis il descendit l'escalier, alluma la lumière de la cave et s'appuya sur la porte pour regarder en haut des marches. Il vit les jambes descendre. Mollets, genoux, cuisses, hanches, poitrine, puis la tête. Kyôko avait un visage tendu.

Dès la porte refermée à clé, il se précipita sur Kyôko qu'il renversa sur le tapis, et saisit son chemisier. Elle essaya de le repousser en lui attrapant le poignet, voulut crier, les yeux écarquillés, quand il pressa la main sur sa bouche, mais elle agitait les bras et les jambes sans pouvoir sortir un son comme si elle se débattait sous l'eau en lâchant des bulles. Les boutons de son chemisier sautèrent et laissèrent apparaître un soutien-gorge blanc. Soudain, elle lâcha prise et regarda l'adolescent penché sur elle, puis ferma les yeux. Elle n'opposa plus aucune résistance. Le garçon descendit les bretelles de son soutien-gorge et le dégrafa tout en observant le battement des artères le long de son cou blanc et sous le menton. Il ouvrit la fermeture éclair, tira la jupe, l'enleva, fit glisser jusqu'aux chevilles la culotte blanche en dentelle assortie au soutien-gorge, et les yeux sur le corps dénudé de Kyôko, dénoua sa ceinture et retira son pantalon. Il ne bandait pas. Peut-être n'allait-il pas y arriver. À l'instant où cette pensée lui traversa l'esprit, son désir fut mis en pièces, son estomac devint horriblement lourd, mais il se reprit, passa les bras autour de la taille de Kyôko et la serra contre lui, puis, tenant son visage des deux mains, il lui suçait les lèvres. Tout en introduisant la langue dans sa bouche, il lui ouvrit les cuisses d'une main et voulut toucher, mais elle ne mouillait pas. Il lui happa le mamelon de la bouche et se mit à le lécher, Kyôko ne laissa pas échapper la moindre réaction. Il lui mordit violemment le sein, enfonça la première phalange du majeur mais ne put aller plus loin, empêché par le muscle vaginal serré. Il força sur ses dents et son doigt. Kyôko poussa un gémissement et se cambra. Alors qu'il entrait et sortait le doigt, son pénis réagit, il releva les genoux de Kyôko, et essaya de la pénétrer, sans y parvenir vraiment. Tout en soutenant la tête de Kyôko de la main droite, énervé, il lui caressa les lèvres avec son sexe qu'il tenait dans la main gauche, mais la bouche de la fille restait hermétiquement close. Il saisit une boîte de préservatifs à disposition dans le tiroir de la table de chevet, en prit un et déchira l'emballage.

Il introduisit lentement son pénis en accompagnant le geste avec les doigts. Il bougeait doucement pour éviter qu'il ne ressorte, puis accéléra le rythme de son mouvement. La médaille de son pendentif frappait la poitrine de Kyôko, dont le dos se creusait en frottant le tapis. Il la ramena vers lui en saisissant ses jambes, et s'appuya de tout son poids en frappant ses hanches. Kyôko mordit son poing et étouffa des cris. Au moment où il la recouvrait en lui maintenant la tête, et

qu'il remuait vivement ses hanches poitrine contre poitrine, il prit conscience du cœur qui battait sous le sien, et en même temps d'un autre cœur, sous le plancher celui-là, inerte. Il ne savait plus s'il faisait l'amour pour échapper à la présence du cadavre, ou s'il le faisait sciemment dans cette pièce, à cause de cette présence. Il avait l'impression que le cadavre allongé sur le dos le regardait par en dessous. Lorsqu'il tourna la tête, il vit cet homme assis au bord du lit. Du trou, autrefois la bouche de ce visage devenu une masse informe rouge comme une tomate blette, se déversait à flot avec des glouglous un liquide ayant à la fois l'aspect de l'eau de mer épaissie par une prolifération de plancton et celui du jus de viande. Glouglou-glouglou faisait cet homme, croyant sans doute rire, son pénis, maintenant de couleur violette, en érection. L'adolescent ferma les yeux et se concentra sur le moment de l'éjaculation. La pluie, les rires, les grincements du lit, et tout le reste se transformèrent en un déluge de bruits cacophoniques qui emporta les ténèbres disséminées dans les moindres recoins de sa tête, et en une fraction de seconde, un frisson glacé comme une lumière d'hiver lui parcourut l'épine dorsale. Un plaisir brûlant jaillit. Il se sentit délivré, et en même temps accepté.

Aux derniers instants seulement, ils s'étaient agrippés l'un à l'autre de toutes leurs forces.

Il resta un moment allongé sur Kyôko, accordant sa respiration à la sienne, puis il la serra contre lui, et colla la joue sur son ventre au-dessous du nombril. Il sentit une odeur aigre-douce. Elle lui caressa les cheveux mouillés par la sueur et la pluie comme elle l'aurait fait pour le pelage d'un chat.

Il se retourna ensuite sur le dos, les bras croisés sous la tête. Des bruits surgirent dans le silence. Il les avait déjà remarqués depuis plusieurs jours. Au début, ils ressemblaient au bruit d'un poisson que l'on fait frire ou d'un ragoût qui cuit à petit feu. Parfois, il avait l'impression d'entendre le chuintement du jet de vapeur d'une eau bouillante. Il ne pensait pas que l'huile avait goutté du cadavre qui se serait enflammé naturellement, mais des gaz devaient émaner de la putréfaction et la chair devait se décomposer. S'il avait versé de l'acide sulfurique dans le coffre, il aurait peut-être pu l'oublier. Non seulement on entendait du bruit monter de la terre, mais toute la maison semblait frémir, terrifiée par la présence du cadavre là-dessous. Les souris nichées au plafond, les cafards rôdant dans la cuisine, et la vermine qui fouinait partout, tous ces êtres-là s'agitaient bruyamment en même temps, dans les moindres petits interstices des planches, du plâtre, du papier peint qui constituaient la maison. Un navire échoué fait sans doute ce genre de bruit, se dit le garçon, la maison coule, un trou s'est ouvert au fond à cause de cet homme et l'eau s'infiltré par là. Lorsqu'il

se tourna sur le côté pour prendre Kyôko dans les bras, elle lui caressa le dos en silence. Les seuls moments où se calmait toute cette agitation, c'était quand il se trouvait en contact avec la peau de Kyôko. Il n'y eut plus que le bruit de leurs deux cœurs qui battaient au même rythme agréable. Un minuscule espace se créa entre eux, et les petits mamelons durs touchèrent la poitrine du garçon. Il l'étreignit à nouveau sur son cœur, et lui souffla à l'oreille.

— Ça sent mauvais, tu ne trouves pas ?

— Si, répondit Kyôko à voix basse.

Elle ne chercha pas à sentir avec son nez ni ne bougea le moindre muscle, elle sembla respirer l'odeur avec sa peau.

— Du sang, lui dit-il simplement, sa joue collée contre la sienne.

Elle frémit d'horreur, avec l'impression effroyable que du sang sorti de la bouche du garçon avait éclaboussé son visage.

L'adolescent se leva pour caresser le tapis.

— En dessous, il y a un cadavre.

Le regard de Kyôko qui attendait les mots suivants se perdit dans le motif de lierre du tapis persan, puis son visage se couvrit d'une teinte livide comme s'il avait moisi d'un seul coup.

Le garçon la dévisagea.

— Je l'ai tué.

Ses yeux se plissèrent, ses commissures de lèvres se relevèrent. Kyôko eut l'impression qu'il essayait de rire.

— Qui donc ?

Elle redressa le buste, et resta un moment sans bouger.

Il ôta son préservatif qu'il jeta dans la poubelle enveloppé dans un mouchoir en papier, prit quelques kleenex pour essuyer le sperme sur son pénis, et posa la boîte devant Kyôko.

— Tu as tué qui ?

Elle avait parlé à voix basse comme si quelqu'un pouvait tendre l'oreille sous le plancher.

Il s'alluma une cigarette, et resta longtemps les yeux fixés sur le bout qui se consumait, avant d'ouvrir enfin la bouche.

— Lui !

Kyôko voulut se lever, mais il la saisit par le poignet pour la faire rasseoir.

— Je veux dire que j’ai tué ce mec, et que le cadavre se trouve là-dessous.

Peut-être le savait-elle depuis plusieurs jours, et si ça se trouve, depuis le moment où il lui avait demandé avec insistance de venir régulièrement dans cette maison en tant que femme de ménage. Elle trouvait en effet curieux d’être aussi peu surprise à présent par cette confession. Sa position assise sur un cadavre lui paraissait bien plus effrayante que son tête-à-tête avec l’adolescent qui avait tué.

— Quand ?

Elle n’arrêtait pas de trembler. Comme si on faisait passer dans son corps un courant continu de basse tension.

— Tu viens chez moi depuis combien de jours ?

— Deux semaines.

— Alors, il y a deux semaines. C’est donc en train de pourrir. Et ça sent mauvais.

Le garçon avala profondément la fumée, puis fut pris d’une quinte de toux. Il crut entendre la pluie s’infiltrer, il y avait sûrement une fuite quelque part dans la maison. Mais ici, c’est la cave, se dit-il, en balayant le plafond des yeux.

— Qu’est-ce que tu vas faire ?

Kyôko tourna un regard d’aveugle vers le lit vide. Où l’avait-il tué, et comment l’avait-t-il caché au sous-sol ?

— Je vais m’en débarrasser.

En remarquant les yeux du garçon braqués sur elle, la frayeur saisit soudain Kyôko, mais comme elle ne voulait pas admettre qu’il lui faisait peur, elle se mit à parler.

— Il vaut mieux aller à la police, c’est pas possible de vivre toute sa vie avec un cadavre sur les bras, alors, qu’est-ce que tu fais ? Tu dois absolument te dénoncer, tu n’as pas le choix.

Elle s’interrompit, consciente de donner des signes d’impatience. Ces paroles n’avaient pas de sens, mais il ne fallait pas laisser s’installer le silence. Kyôko aspira un bon coup et lança :

— Écoute, il faudrait que tu ailles à la police. C’est pas possible de rester comme ça. Tu ne dois pas laisser les choses telles quelles.

Les mots sortaient tout seuls de sa bouche, elle-même ne savait pas très bien ce qu'elle disait.

— Si tu gardes le silence, ce sera la catastrophe. Tout serait gâché, ce serait irréparable. Allez, dénonce-toi. Je t'accompagnerai à la police. Je t'en prie, je t'en prie.

Les mots se bousculaient comme des jambes qui s'emmêlent en essayant de fuir la peur, mais ils s'obstinaient à avancer. Ils ne s'enfuyaient pas, ils coulaient en même temps que le garçon, et ne pouvaient plus flotter. Kyôko sentit que les mots allaient mourir noyés en elle. Elle se tut.

L'adolescent eut subitement conscience qu'il avait faim. Ce n'est pas parce qu'on ressent la faim que l'on peut manger, s'il mangeait maintenant, il recracherait certainement tout. Il éteignit sa cigarette contre le bord du cendrier, toussota en regardant le paquet près de lui, en prit une autre qu'il glissa entre les lèvres, en tendit une à Kyôko, mais elle refusa d'un signe de tête.

— Ça ne te fait rien ? demanda Kyôko d'une voix blanche, avant de poser des yeux vides sur la collection de sabres.

— Rien, répondit-il en la regardant avec des yeux brillants.

Soudain détendu, comme si son aveu avait réglé tous les problèmes, il sentit le sommeil le gagner et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Il voulait se plonger avec elle dans l'eau chaude du bain et dormir à deux dans la chambre du haut en écoutant tomber la pluie. Il lui prit la main. La paume moite de sueur se colla dans la sienne comme un morceau de viande. Pourquoi était-elle si chaude ? Avait-elle de la fièvre ? Il toucha le front de Kyôko.

— Je voudrais que tu m'aides à me débarrasser du cadavre.

Elle refusa de la tête.

— On doit l'enterrer dans le jardin. Comme ça, il sera mangé par les insectes et retournera à la terre. Personne n'en saura rien. On plantera un arbre. Quel arbre faudrait-il ? demanda le garçon.

Les ongles de la fille s'enfoncèrent dans sa main.

— Si ça ne te fait vraiment rien, alors, c'est encore plus effroyable que le meurtre.

— Tu vas prévenir la police ?

— Si on t'enfermait dans une maison de correction et que tu tiennes le coup là-bas, tu pourrais t'en tirer, et sortir au bout de deux ou trois ans en disant que

ton père était violent.

Kyôko comprit que les mots disparaissaient à peine échappés de sa bouche, parce que l'adolescent ne l'écoutait pas, mais aussi parce qu'elle n'aurait pas dû dire cela. Elle savait bien ce qu'elle devait dire, et lui faire sentir, mais elle n'arrivait pas à l'exprimer, et tournait tout simplement autour du mot crime. Le silence envahissait sa gorge. Le cœur serré au point de suffoquer, elle eut l'impression que les murs autour d'elle se rapprochaient et que le plancher se soulevait.

— Que deviendrait cette maison si j'étais enfermé ? Et Kôkô ? Et le Vegas ? dit-il comme au souvenir subit d'une chose oubliée.

Prise au dépourvu par cette repartie, Kyôko baissa la tête et serra ses doigts croisés. Il la saisit par le bras pour la faire tomber vers lui, puis il voulut s'allonger sur elle, mais la main de Kyôko le gifla à toute volée.

— Je voudrais que tu dormes ici ce soir, lui dit-il d'une voix qui demandait du secours pour la première fois.

— Je vais dormir dans la chambre de la femme de ménage.

Que dois-je faire ? se demanda-t-elle. Pour un peu, elle murmurait : mon Dieu.

Lorsqu'il n'entendit plus les pas de Kyôko, il se remémora la scène du meurtre qu'il avait expulsé de son cerveau devenu tout vide. Le visage déformé par la terreur, le sang qui giclait partout se rapprochèrent de lui avec netteté. Il agita la main devant son visage comme pour chasser une guêpe. Quelque chose le poursuivait, un esprit maléfique d'une nature plus redoutable que la terreur. L'adolescent craignait continuellement qu'il ne soit caché dans l'ombre, à un angle de rue, partout où il allait, et pas seulement dans cette pièce. Même immobile tel qu'en ce moment, il sentait dans sa tête un cadavre en décomposition suspendu comme une chauve-souris qui ne partait pas. Mais pourquoi, pour quelle raison s'était-il confié, qu'avait-il espéré, croyait-il que Kyôko lui donnerait du réconfort, de l'aide ? Il avait seulement réveillé un esprit. Il se dirigea vers l'étagère, fixa un long moment ce fameux sabre japonais comme un garçon debout devant un arbre, les yeux levés vers la cime, qui se demande s'il a envie de grimper jusque-là, et s'il en serait capable. Le sabre Bizen Osafune Nagamitsu. Un complice qui garde le silence. Ne le fatigue pas en lui faisant part de tes idées, mais en échange, ne l'écoute pas non plus. Le sabre était plus lourd que dans son souvenir. Un éclair jaillit au moment où il sortait la lame du fourreau, il la tint face à l'esprit maléfique. Un silence pesant

emplit l'atmosphère. Il fendit ce silence et avança. Le plancher grinça sous ses pieds, une latte trembla légèrement. Lorsqu'il agita le sabre devant l'esprit qui apparaissait et disparaissait comme pour le provoquer, le bruit de quelque chose qui bouillait lui sembla monter du plancher.

À la sonnerie de l'interphone, Kyôko regarda sur l'écran et découvrit le visage d'un homme aux cheveux blancs coupés ras. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle, et quand elle entendit la réponse à travers l'interphone : « Je suis M. Uchida, du commissariat d'Isezaki », elle appuya sur le bouton d'ouverture du portail. Peu après, le carillon retentit dans le vestibule, et Kyôko ouvrit la porte d'entrée de la maison sur un homme d'une soixantaine d'années en chemisette, une veste grise sur le bras.

— Kazuki-san, je crois que c'est son nom, serait-il là ?

— Un instant s'il vous plaît.

Kyôko monta dans la chambre du garçon et vit qu'il dormait. Il était recroquevillé sur lui-même, les genoux au menton, les bras croisés devant la poitrine comme pour se protéger.

— Il y a quelqu'un de la police.

Il se redressa à moitié, déglutit et roula des yeux furibonds.

— Un certain M. Uchida, du commissariat d'Isezaki.

— Dis-lui d'attendre, que je viens de me lever. Et ne le laisse pas entrer dans la maison. L'adolescent enfila son pantalon très lentement et s'assit sur le lit. La police ne pouvait pas s'être soudain mobilisée comme pour une affaire, alors, pourquoi venait-on soudain chez lui ? C'est une attaque préventive, pensa-t-il en se mettant debout. Lorsqu'il regarda au rez-de-chaussée par-dessus la rampe de l'escalier, il croisa le regard de l'inspecteur qui furetait dans toute la maison. Sous le coup de la colère, il se précipita en bas et hurla à Kyôko :

— Je t'avais dit de ne pas le faire entrer dans la maison !

— Oh, vous savez, intervint le policier, quand la demoiselle est descendue, j'étais déjà entré sans permission.

Son large sourire avait disparu de son visage avant la fin de sa phrase.

— Je peux me renseigner à votre sujet au commissariat d'Isezaki ? Mais premièrement, vous n'avez pas le droit d'entrer chez les gens sans prévenir.

— Ça, c'est vrai. Vous pouvez les interroger, mais je ne suis pas en service actuellement, je passais dans le quartier et je me suis donc arrêté parce que cette histoire m'inquiète. Bon, asseyons-nous.

L'inspecteur tapa l'adolescent sur l'épaule et entra dans le séjour où il prit place sur le canapé.

— Vous ne pouvez pas fouiller dans la maison.

L'adolescent s'installa face à l'inspecteur tout en se trouvant pitoyable de se laisser impressionner.

— Tu es bien renseigné, je vois. Vous vivez ici, les trois frères et sœur, avec votre père. La personne de tout à l'heure est ta grande sœur ?

— C'est la femme de ménage.

— Je peux fumer ?

Il sortit un briquet de sa poche, l'alluma sans attendre la réponse et tira le cendrier vers lui.

— Elle est bien jeune, la femme de ménage. Alors, il n'y a pas eu de nouvelles, apparemment, ça fait combien de jours maintenant, deux semaines ? J'ai l'impression que ton père a été embarqué dans une affaire, mais, c'est une opinion personnelle.

— Qu'est-ce que c'est, une affaire ?

L'adolescent avait retrouvé son sang-froid en laissant croître en lui un sentiment d'antipathie pour cet inspecteur qui le regardait fixement avec des yeux ternes dont il avait éteint la lumière.

— Il existe toutes sortes d'affaires, tu vois. Par exemple, on peut penser à la piste des accidents de la route. Il arrive aussi qu'un auteur d'attentat ayant provoqué un accident transporte le cadavre et l'abandonne quelque part, je ne dis pas que c'est ce qui s'est passé pour ton père, je dis qu'on peut penser à un cas comme celui-là.

Kyôko apporta des tasses de thé à l'orge qu'elle posa devant eux.

— Quel âge a-t-elle ? Elle ne va pas à l'école ?

— Ça ne vous regarde pas ! hurla l'adolescent.

Pourquoi s'emportait-il à ce point ? L'inspecteur l'observa, les yeux à demi fermés. Était-ce la caractéristique des enfants actuels de devenir émotifs et impulsifs, ou bien était-ce le caractère de cet enfant ? De toute façon, il ne

comprenait pas les enfants de cette époque, et ne cherchait même pas à les comprendre, il les haïssait même. Ces mêmes sont rusés, durs, lâches, impolis, sans gêne et dépravés. Il y a un mois, au moment de sortir d'une supérette, il avait donné un bon coup de pied à un lycéen qui fumait assis par terre devant la porte. Ce souvenir le revigora, et il se pencha en avant pour essayer de secouer un peu ce garçon.

— Tu t'es sans doute déjà demandé où était ton père, j'aimerais que tu me dises si tu as trouvé une explication plausible.

— Ben, je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Ah... Bon. Eh bien, changeons de sujet, il paraît que le tabac et l'alcool sont des choses banales pour les collégiens et les lycéens de nos jours, mais peut-être que les élèves de Hôsei ne sont pas comme ça. Et les brimades, qu'est-ce que tu en dis ?

— Je n'en sais rien.

— Et toi, tu fumes ?

— Je refuse de répondre.

Je ne mordrai pas à l'hameçon, pensa l'adolescent qui essayait de prendre l'avantage sur le policier.

L'inspecteur retint le mot qu'il allait prononcer et esquissa un sourire, la bouche toujours ouverte. Il refuse de parler ? Il n'a pas l'air de plaisanter, ce gosse cache un crime quelconque, se dit-il. Une de ces histoires de coups et blessures, drogue, vol à main armée, ou viol. Mais aussitôt il en rejeta l'idée, non, c'était plutôt l'alcool, le tabac, ou tout simplement les brimades. Il but du thé d'orge, fatigué de sentir l'hostilité apparente du garçon. Lorsqu'il avait entendu parler de la disparition de Yuminaga Hidetomo au commissariat, il avait eu l'intuition qu'il s'agissait d'une affaire. Il n'était pas question de commencer une enquête pour assassinat, et à supposer que cette histoire devienne une affaire criminelle, ses chances d'en être chargé étaient minimes, néanmoins il avait voulu voir la maison de Yuminaga. Il comptait jeter un œil et repartir aussitôt, mais un gamin timbré lui avait aboyé dessus. Autrefois, lorsqu'on criait sur des étudiants ou les cognait, ils protestaient et se révoltaient de front, mais ce genre de même était capable de téléphoner à un avocat. En tout cas, il n'est pas net, ce gamin, pensa l'inspecteur en se caressant le visage devenu sévère.

— Tu refuses de répondre, dis-tu. Oh là là, tu es impressionnant, mais je n'ai qu'une question à te poser : le jour où ton père a disparu, à quelle heure a-t-il

quitté la maison ?

— Je l'ignore.

Qui sait s'il ne dissimulait pas un petit magnétophone dans la poche intérieure de sa veste, il fallait répondre avec prudence. L'adolescent serra les doigts sur ses genoux.

— Il est sorti, hein ? Ce serait dramatique, sinon. C'est bizarre que tu dises ne pas savoir. Puisque ton père a disparu, même si tu n'es pas de la police, tu devrais te demander à qu'elle heure et quel jour il a disparu, bref, à quelle heure il a quitté cette maison et où il est allé. Tu ne trouves pas ? Ce qui est important, c'est le lieu où il a cessé de donner des nouvelles et la dernière personne qu'il a rencontrée. Ou bien, il n'est pas rentré ce jour-là ? demanda l'inspecteur soudain insistant.

— J'étais sorti de la maison depuis le matin.

Afin de ne pas perdre son calme, l'adolescent essayait de se persuader que l'homme lui posait des questions pour le provoquer et le taquiner, ou bien pour le tester, mais qu'il ne l'interrogeait pas pour de bon.

L'inspecteur tourna la tête vers la cuisine et éleva la voix.

— Mademoiselle, vous pourriez venir un moment ?

— Elle ne peut pas savoir !

Le visage de l'adolescent se teinta de haine.

Saisi d'épouvante à la vue de Kôki, aux yeux anormalement écartés, qui avait surgi à l'entrée du séjour et le regardait de son œil droit tandis que le gauche était dirigé sur l'adolescent, l'inspecteur eut pour la première fois un air impressionné.

— C'est ton frère cadet ?

— C'est mon frère aîné.

L'adolescent respirait difficilement. La fumée que l'inspecteur rejetait par le nez et la bouche restait confinée dans la pièce. Il avait envie d'ouvrir la fenêtre mais ses pieds, solidement collés au sol, refusaient de se soulever, et il ne cessait de transpirer. Il saisit la télécommande pour baisser la température du chauffage à vingt degrés.

L'inspecteur s'adressa à Kyôko, debout tête baissée, à côté de Kôki.

— Tu sais à qu'elle heure le père de cette famille, ton employeur faut-il dire, est sorti ?

— Je ne le sais pas.

— Tu ne sais pas, c'était ton jour de congé ?

— Elle ne peut pas le savoir, puisque je lui ai demandé de venir après que mon père a disparu. Est-ce que c'est un interrogatoire ?

— Que ce soit un interrogatoire ou des questions, quelle importance, pourquoi en fais-tu un problème ? J'aimerais plutôt que tu m'expliques comment tu as pu embaucher une femme de ménage après la disparition de ton père ?

L'inspecteur jeta un œil froid sur le garçon qu'il vit frémir.

— Peu importe. Mais vous entrez chez les gens sans permission et vous les questionnez, ce n'est pas normal, partez, partez !

— Il n'y a rien de plus facile pour la police que de te poser officiellement des questions si elle en a envie. Tu m'as l'air d'un criminel pas très malin qui subit un interrogatoire.

— Tu te fous de moi ! Alors, essaie de m'arrêter ou de faire ce que tu veux !

— Tu ferais mieux de me parler autrement. Du coup, je m'intéresse à toi, maintenant. Je vais me permettre de faire des recherches. Pourvu que je ne trouve pas des choses bizarres.

L'inspecteur grimaça un sourire glacial, puis il quitta le séjour, et dans le hall regarda en haut de l'escalier. Il parvint tout juste à maîtriser son envie de monter au premier étage dans le seul but d'embêter ce garçon, et sortit à l'extérieur d'un pas lent.

— Eh, on y va ! dit-il au jeune inspecteur devant la maison.

— Je n'ai rien vu de suspect dans le jardin, lui répondit celui-ci.

— Il faudrait creuser pour voir s'il y a quelque chose de louche.

L'inspecteur eut un rire étouffé avant de demander :

— Tu crois qu'on pourrait auditionner comme témoins les gens de Hôsei ?

— Il paraît que Yuminaga est l'administrateur de cet institut réputé.

— Comment se fait-il qu'un directeur de salle de *pachinko* soit administrateur ?

— Grâce à une donation, sans doute. On dit qu'il a fait construire un bâtiment scolaire.

— S'il s'agit de la disparition de l'administrateur, ils ne peuvent pas refuser l'interrogatoire. On en profiterait pour leur poser des questions sur le fils.

— Mais nous ne pouvons pas y aller.

— C'est que le service de la Sécurité civile est tellement lent à se bouger.

— Vous êtes un homme important au sein de la police, les supérieurs ne vous laisseraient plus tranquille.

— Si on mettait au parfum la presse à scandale. Et suggérer que ça pourrait bien être un assassinat.

— Vous ne soupçonnez pas son fils tout de même ?

— On ne sait pas de quoi les gamins sont capables ces temps-ci, mais je ne crois pas que ce soit le cas. Tu penses que si ?

Ils entendirent le portail s'ouvrir derrière eux. L'inspecteur vit s'approcher une fille appuyée sur des béquilles. Ils se dirigèrent vers elle après l'avoir saluée tous deux d'une légère inclinaison, et lorsqu'ils arrivèrent au même niveau, elle leur demanda :

— Vous voulez quelque chose ?

— Nous voulions juste revoir un peu Kazuki-san. Mais nous avons terminé.

Les deux hommes sortirent rapidement dans la rue.

— C'est ça la fille ?

L'inspecteur acquiesça et se remémora tout à tour les visages des trois frères et sœur et de la jeune femme de ménage.

Quand Miho entra dans le séjour, elle regarda d'abord Kyôko d'un air intrigué, puis se tourna vers l'adolescent :

— Il y avait deux types bizarres dans le jardin, c'était qui ?

— Des inspecteurs.

Miho ne montra aucune réaction à l'annonce de la disparition de son père, et désigna du menton Kyôko qui partait dans la cuisine :

— C'est qui celle-là ?

— Comme la femme de ménage nous a quittés, j'ai prié une amie de Yôko de venir, répondit le garçon les yeux baissés sur son mégot de Hi-lite qui se

consommait dans le cendrier, puis il releva soudain la tête.

— Comment va ta jambe ?

— Bof bof. Tu n'aurais pas mauvaise mine, toi ?

Il avait des cernes noirs sous les yeux, et les paupières lourdes et gonflées.

— J'ai trouvé un appartement, dit Miho d'une voix douce.

— Ça coûte cinq cent mille yens ?

— Tu les as, hein ?

— Oui, oui.

Miho alla jusqu'au débarras, toujours appuyée sur ses béquilles, et pria Kyôko de lui porter des cartons de rangement dans sa chambre.

Au coup frappé sur sa porte, Miho dit :

— Entrez !

Elle dévisagea Kyôko qui s'approchait d'elle. Laquelle ne la quittait pas des yeux non plus, mais, subitement, comme si elle revenait à sa condition d'employée, elle baissa la tête, déposa ce qu'elle avait apporté et sortit de la pièce en silence. Qu'est-ce qu'elle a ? se demanda Miho, si elle a quelque chose à dire, qu'elle le fasse, elle est bizarre cette fille, c'est sûrement la petite amie de Kazu, elle doit avoir mon âge à peu près. Miho déplia les cartons, puis commença à y mettre ses affaires. Il a disparu ? C'est pas possible, comment ce mec pourrait-il disparaître ? Il est certainement chez une maîtresse. Qu'est-ce que je dois emporter, qu'est-ce que je dois jeter ? Au moment où elle décidait de jeter d'abord tout ce qui avait trait à l'école, elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et se leva, horrifiée, sans béquilles, mais retomba aussitôt sur le lit. Il a été tué ! Par qui ? Miho fixa les posters collés au mur. Ils avaient perdu peu à peu leurs couleurs et étaient devenus monochromes. Elle resta assise un bon moment dans cette position, puis se remit à son rangement. Qui l'avait assassiné ? Mais la réponse était évidente. Merde, jura-t-elle, il n'avait pas besoin de le tuer ! Les larmes lui montèrent aux yeux. Bah, c'est bon, ça me regarde pas, ce n'est pas mon affaire. Miho s'aperçut qu'elle n'avait pas besoin d'autant de choses que prévu, et casa le tout dans trois cartons. Il lui suffirait de se faire livrer à domicile.

Debout dans le vestibule, le garçon lui tendit une enveloppe contenant un million de yens alors qu'elle lui avait parlé de cinq cent mille.

— Merci, dit-elle simplement en mettant l’enveloppe dans son sac, puis, tandis qu’elle enfilait ses sandales, se redressait sur les béquilles et mettait la main sur la poignée de porte, Miho parla intérieurement à l’adolescent silencieux derrière elle. Quoi qu’il arrive, je suis ton alliée, Kazu, tu ne dois pas te laisser abattre. Ça ne dérange personne que ce mec ait disparu, mais si toi, mon petit Kazu, tu disparaissais, Kôkô et moi, on serait bien embêtés.

Au moment où la porte se refermait avec un bruit sec, Miho fut saisie par le sentiment qu’elle ne pourrait plus revenir dans cette maison. Elle regarda, l’esprit ailleurs, un rai de lumière orangé qui se montrait dans une trouée du ciel nuageux près du soleil couchant.

Dans le taxi qui le conduisait vers l’appartement de Mai, il avait imaginé ce qui se passerait entre le moment où il entrerait et celui où il sortirait de la pièce. Cela s’était déroulé ainsi dans la réalité, sans aucun dérèglement jusqu’à la fin de l’acte sexuel, comme si les sons et les images avaient été reproduits sur une vidéocassette. Il ne disait pas que c’était ennuyeux et monotone sous prétexte que la réalité se révélait la copie conforme de l’imagination. Le sexe peut procurer un plaisir accompagné d’étonnement et d’angoisse comme lors d’un voyage en terre inconnue, mais il arrive aussi qu’on éprouve du plaisir précisément parce que tout se déroule tel qu’on l’avait imaginé. Si on recherche des excitations différentes chaque fois, il faut coucher avec un grand nombre de femmes, mais dans ce cas, on ne peut pas connaître la volupté de s’abandonner dans le corps d’une seule femme. Désirer une multitude de femmes est faire preuve de manque d’imagination, si on se lasse d’une femme, c’est qu’elle s’est tarie. Le corps de Mai déborde de sensualité à force d’être gavé, elle a des entrailles en or, c’est un vrai foie gras, un hors-d’œuvre que seuls ceux qui possèdent de l’or ont le droit de goûter. À cette pensée, l’adolescent tendit la main vers une cigarette sur la table de chevet.

— J’aimerais recevoir une somme d’argent pour la rupture, qu’est-ce que tu dirais de cinquante millions de yens en incluant l’argent versé à l’occasion de notre contrat à tous deux, Kazu, qu’est-ce que tu en penses, je ne crois pas que ce soit trop cher, dis, la prochaine fois que tu viens, tu ne pourrais pas apporter le livret bancaire avec cinquante millions de yens ?

Elle trouvait ridicule d’en parler à un collégien, mais elle n’avait pas d’autre atout dans son jeu.

— Comment voulez-vous que j’aie une somme pareille ?

— C'est toi qui l'as tué. Sinon, pourquoi m'aurais-tu versé un million de yens, c'est bizarre, pas vrai ? Comment peux-tu te servir librement de l'argent de ton papa ? Tu sais qu'il est mort, c'est pour ça que tu lui voles son argent, et tu me prends moi aussi, tu ne pourrais jamais le faire si tu le croyais vivant, tu aurais peur. Avoue, c'est toi qui l'as tué ?

Maï s'éloigna de lui, et rejeta en arrière ses longs cheveux dénoués.

Il ne put s'empêcher d'être déçu par le calcul puéril et maladroit de Maï, qui cassait son image de sensuelle idiote et abîmait son corps si doux. Cette femme ne réfléchissait sans doute pas, elle utilisait ce corps blanc pour jouer et essayer de gagner des parties. Tandis qu'il la regardait nue en train de boire un whisky-soda, l'envie lui prit soudain de la frapper violemment au point de lui faire une marque. Il se retint cependant en ayant le sentiment qu'il ne pourrait plus se freiner. Mais son poing le démangeait, il se demandait comment elle serait, se tordant de douleur sous les coups, s'il décidait de la couvrir de bleus ?

— Je suis chargé de gérer le budget familial. Il est donc normal que je puisse me procurer la modique somme d'un million de yens. Je suis l'héritier. Il faut bien que je m'occupe de tout pendant l'absence de mon père, de vous y compris.

— Tu l'as tué ? Allez, dis-le, je ne le répéterai à personne.

— Pourquoi je devrais l'avoir tué ? Est-ce que j'ai l'air d'un assassin, ricana-t-il en enfilant son caleçon.

Ils n'étaient que deux à le soupçonner : Kanamoto et cette femme.

— Reste donc dormir, qu'est-ce que ça peut faire, dit Maï avec un sourire ambigu.

Faisait-elle la coquette ou du chantage ? Soudain consciente qu'elle ne portait aucun vêtement, elle prit une chemise d'homme dans le tiroir de la commode, l'enfila puis la boutonna.

— Je croyais que mon père était quelqu'un qui ne restait jamais dormir.

Voulait-elle le terroriser en mettant la chemise de cet homme ? Mais ça ne lui faisait absolument rien.

— Tu ne penses pas, toi non plus, que ton papa reviendra ?

Les yeux de Maï, assise sur le lit, brillèrent de larmes. Elle ne savait sans doute pas elle-même si elle jouait la comédie ou si elle avait vraiment un accès de tristesse.

— Pourquoi dites-vous que c'est moi qui l'ai tué ?

Maï sourit en baissant les paupières, comme un enfant dont on a découvert la bêtise, et qui pleure de honte et de remords.

— Excuse-moi de t'avoir soupçonné, mais on dit que les adolescents craquent ces temps-ci. Donc j'ai pensé que tu avais craqué toi aussi.

Il éclata de rire. Elle était tombée pile sur la bonne réponse, mais son raisonnement était horriblement simpliste, elle avait utilisé la solution de facilité, sa pensée avait suivi le cheminement le plus court, et finalement elle était out.

— C'est moi qui l'ai tué.

— C'est vrai ? cria Maï, en faisant un bond en arrière jusqu'au milieu du lit *king size*. Non ? C'est vrai ? Tu l'as vraiment tué ?

— Mais c'est faux évidemment !

Il avait beau se tordre de rire comme s'il se trouvait vraiment trop drôle, Maï s'entoura de méfiance et, le visage tendu, elle se livrait à des calculs à une vitesse vertigineuse. Si c'est vrai, se disait-elle, ce serait de la folie de coucher avec un assassin, en tout cas il vaut mieux récupérer la somme d'argent pour la rupture et quitter cet enfant. Depuis la disparition de Hidetomo, elle pensait continuellement à l'argent sauf pendant son sommeil. Argent, argent, argent, je dois m'en procurer suffisamment pour ne plus avoir à y penser, si les choses restent comme ça, je vais devenir folle, argent, argent, argent.

— Moi, tu comprends, je serai vraiment dans la gêne si je n'ai pas amassé un pécule. Je ne peux pas attendre éternellement dans cette chambre le retour de ton papa en recevant de l'argent seulement une fois par mois. Avec cinquante millions de yens, je pourrais avoir un bar, et j'arriverai à me débrouiller, je pense. Tu pourras venir quand tu voudras, dis, je t'en prie, fais quelque chose pour les cinquante millions de yens.

Il repoussa la main de Maï qui essayait de l'entraîner dans le lit, s'habilla en vitesse et se leva.

— Tu pars ? Qu'est-ce que tu vas faire au sujet de l'argent, donne-moi une réponse précise ! Eh, attends un peu ! Si tu ne me donnes pas d'argent, j'irais là où je dois aller, à la police ou au Végas, et je crierai que c'est toi qui l'as assassiné, ça te va !

Il sortit de la chambre, laissant Maï continuer de l'injurier. Si cette femme fait du tapage, personne ne la prendra au sérieux. Il lui suffira de dire qu'il s'agit d'un chantage pour obtenir la somme de rupture, et il convaincra tout le monde. Si les adultes sont capables de tirer seulement des conclusions à partir des idées

reçues et de leurs intérêts personnels, c'est parce qu'ils sont persuadés que les autres fonctionnent comme eux. Mais, même si on ne me soupçonne pas d'assassinat, on peut imaginer que j'ai eu des relations sexuelles avec Maï, et que je lui ai versé un million de yens, se dit-il en se remémorant les visages des employés du Végas, avant d'arriver finalement à celui de l'inspecteur venu lui rendre visite. Cet inspecteur lui posera sûrement ces questions : où t'es-tu procuré ce million de yens, pourquoi l'as-tu versé à Maï ? Cette femme est dangereuse. À l'instant où cette pensée lui traversait l'esprit, il sentit des phares de voiture le frôler dans le dos et se colla précipitamment au mur. S'il ne s'était pas jeté sur le côté, ce véhicule commercial l'aurait écrasé. Des éclats de colère et de peur giclèrent sur les feux arrières de la voiture, et rejaillirent directement vers Maï. Lorsqu'il se remit en marche, il fut enveloppé par les ténèbres comme si son cerveau avait été atteint. Il était entré à son insu dans un tunnel. S'il se dirigeait vers la clarté qui apparaissait vaguement au loin, il pourrait sortir. Il devait tuer cette femme. À supposer qu'il ne laisse aucune preuve, qui donc irait le soupçonner ? Un homme avait disparu, sa maîtresse avait été assassinée, qui porterait les soupçons sur le fils de l'homme ? Le lien de la société est constitué d'un assemblage très serré d'idées reçues et d'intérêts personnels, auxquels ne sont pas reliés les événements provoqués par d'autres facteurs. En vérité, il n'y a rien de plus sensible, étrangement, aux idées reçues et aux intérêts personnels que les enfants, mais les adultes ne s'en rendent pas compte, ce qu'ils devraient faire, étant donné le nombre d'enfants assassins. Les médias et les spécialistes du crime n'en ont pas conscience. Les seules à s'en apercevoir sont des femmes telles que Maï, à l'esprit simpliste, qui ne raisonnent pas, les autres, tous les adultes aiment se dire que non, ce n'est pas possible ! Ce qu'ils aiment, c'est s'étonner à la vue d'êtres humains qui s'affrontent pour d'autres raisons que les idées reçues et les intérêts personnels. Lorsque se produit un crime qui s'écarte de ces deux raisons, les psychologues spécialistes nomment aussitôt cela un meurtre pour le plaisir ou un crime pour rire et parlent de handicap mental, et ils n'essaient pas de comprendre tout simplement que les idées reçues sont affaiblies, et les intérêts personnels complexes, inextricables. Un enfant ne tue pas un chat pour le plaisir, l'enfant et le chat sont liés par des intérêts, par des cheminements de pensées que les adultes n'imaginent même pas, eux qui croient seulement que le chat est un animal domestique. Il croyait marcher dans un tunnel et se plaquait dos au mur dès que se rapprochait le bruit assourdissant d'une voiture. Si on découvrait le cadavre de Maï, il serait normal qu'une enquête soit ouverte, et il subirait sans doute un interrogatoire. Cet inspecteur serait peut-être chargé de l'affaire, mieux valait se préparer à cette éventualité. On l'interrogera sur le fait qu'elle l'avait invité au bureau du Végas à aller boire

un thé, qu'ils étaient partis ensemble puis revenus une heure plus tard, mais il pourrait s'en sortir s'il prétendait ne pas l'avoir revue par la suite. Ce serait un problème si cette femme avait confié à quelqu'un qu'ils avaient couché ensemble, mais ce n'était certainement pas le cas, il avait l'impression qu'elle n'avait personne à qui se confier et demander conseil. Et même si elle en avait parlé, il était tranquille. Il n'était qu'un gamin de quatorze ans. Personne ne croirait qu'il ait pu coucher avec la maîtresse de son père âgée de vingt-huit ans. Tant qu'il continuerait de nier, et qu'il n'existait aucune preuve liée directement au meurtre, il était tout à fait en sécurité. Il se sentit frais et dispos comme si des lacets de chaussures très serrés s'étaient dénoués, et se retourna pour regarder le chemin parcouru. Tiens, ce n'était pas un tunnel, la voie était large, il n'avait pas besoin d'éviter les voitures avec tant de précipitation. Pour la tuer, il fallait d'abord faire des préparatifs, ce serait pour demain ou après-demain. Je voudrais la baiser encore une fois avant de la tuer, je sonnerai à son interphone et je lui ferai : « c'est Kazu, je suis venu vous parler de l'argent. » L'adolescent rit sous cape. Personne ne sait ce que je pense à présent, ni ce que je vais faire. Absolument personne ne pourrait m'en empêcher. Je suis libre. Le garçon se mit à courir à toute allure comme s'il était pris de peur et essayait de s'enfuir d'un tunnel noir.

Alors qu'il regardait le sabre, les yeux sur la lame, il cessa de tergiverser en se demandant s'il devait tuer Maï ou non. Le sabre irradiait de sa beauté et de sa puissance le néant infini dans son corps, le purifia et le rendit au néant. Si possible, je veux la tuer avec le sabre. Il imagina la lame qui transperçait le ventre doux et blanc de Maï et les vibrations de la chair. S'il lui donnait les cinquante millions de yens qu'elle exigeait, non seulement il signerait le crime, mais elle risquait aussi de le faire chanter continuellement jusqu'à la mort, et de s'emparer du Végas. S'il ne la tuait pas, son âme serait emportée par le néant de cette femme. Il réalisa soudain que des lambeaux de chair fondue de cette femme flottaient dans sa tête. Si cela continuait ainsi, les cellules de son cerveau seraient elles-mêmes détruites. S'il utilisait le sabre, il faudrait découper le cadavre et s'en débarrasser. Quand on fait bouillir de la chair humaine, une grande quantité d'huile blanche flotte dans la casserole en surface, mais il avait lu dans un livre que si l'on faisait cuire ou frire la chair humaine une fois l'huile fondue, le goût était si délicieux qu'il surpassait même celui du bœuf persillé. Il rangea l'arme dans le fourreau et la reposa sur l'étagère décorative, mit une épée courte dans son sac à dos, vérifia la présence du fil électrique de l'ordinateur qu'il avait mis dedans en envisageant la possibilité d'étrangler Mai et ferma la fermeture éclair. Il sentit une présence et se retourna : c'était Kyôko.

— Comment es-tu entrée, c'était fermé à clé, non ?

Éclairée par la lampe à pied, Kyôko marchait dans la cave, les jambes flageolantes, telle un fantôme. Soit elle ne l'avait pas entendu, soit ce qu'il disait ne l'intéressait pas.

— Je te demande comment tu es entrée !

Kyôko continua à marcher un moment en silence, puis elle s'assit sur le tapis et dit :

— J'ai à te parler.

Elle tourna vers lui un visage où se mêlaient frayeur et pitié.

Quand il lui répéta sans remuer les lèvres « Comment es-tu entrée ? », elle ouvrit sa main serrée, fit tomber la clé et montra le mur. Pourquoi ne s'en était-il pas aperçu ? Des pots de fleurs odorantes étaient alignés le long du mur, et exhalaient un parfum suffocant.

— L'odeur, elle va sans doute empirer.

Il approcha le nez du tapis. Ça sentait le pourri, mais ce n'était pas fort, pas au point d'être insupportable. Et même s'il laissait entrer dans cette pièce

quelqu'un qui ignorerait tout, celui-ci se dirait simplement que ça sentait mauvais.

— Il vaudrait mieux le brûler avec de l'essence ?

Il regarda Kyôko comme s'il demandait du secours.

— Je voudrais que tu ailles te dénoncer.

Quand Kyôko l'avait entendu avouer le meurtre de son père, elle avait compris la raison pour laquelle elle le fréquentait. Elle se croyait investie de la mission de le pousser à se dénoncer, comme s'il s'agissait d'une révélation divine.

À l'âge de treize ans, plusieurs types l'avaient obligée à sucer leur pénis dans la remise de l'orphelinat, et elle avait ensuite été victime d'un viol collectif. Elle s'apercevait à présent que lui, qui essayait de fuir la réalité en maltraitant les autres, avait les mêmes yeux que les adolescents À et B de l'Assistance. Leur point commun était la conviction qu'en blessant l'autre, ils se sauvaient eux-mêmes. Kyôko pensait que si elle avait rencontré en ville À ou B une fois sortis de l'orphelinat, et qu'ils lui aient adressé la parole, elles les auraient peut-être fréquentés. Elle ne pouvait pas nier le désir de vengeance, mais elle avait le fort désir de renouer des liens avec eux, de faire comme si le viol collectif n'avait pas existé, et rectifier le souvenir. Elle attendait inconsciemment que l'adolescent lui appuie sur la tête et la force à lui faire une fellation. À l'instant même où il enfonce son pénis dans la bouche, le souvenir de ce qui s'était passé dans la remise exploserait comme une mine. Si le souvenir pouvait gicler en même temps que le sperme, et qu'elle puisse se dire que cet acte aussi n'était qu'une simple excrétion, ce serait bien, elle pourrait alors vivre en tant que femme blessée. Avec la fierté de ses treize ans qui s'était transformée en une espèce de ganglion qu'elle gardait au fond d'elle-même, elle cherchait à faire réparer la faute de A et B par l'adolescent. Mais la naïveté sexuelle du garçon l'avait déçue, et au moment où elle pensait le quitter, la mine avait explosé dans un autre endroit, et les particules incandescentes retombées sur elle commençaient à la brûler. Ceux qui ont fait ce qu'il ne faut pas faire doivent être punis, pensa-t-elle, si elle ferme les yeux, elle finira sa vie les pénis toujours dans la bouche. « *Hackers soul* » ? Les adolescents sont des pirates qui pénètrent l'âme et la détruisent totalement, il faut faire en sorte que le jeu se termine.

— Pourquoi je devrais me dénoncer ?

Le garçon arracha les pétales des fleurs.

— Parce que tu as fait quelque chose qu'il ne faut pas faire.

— Il ne faut pas tuer quelqu'un ?

— Tu ne le penses pas ?

Lui et Kyôko esquissèrent tous deux un sourire, marqué pour lui, et faible pour elle.

— Selon la loi et la société, c'est peut-être mal, mais pour moi, ça ne l'est pas.

— Tu dirais ça si on t'assassinait ?

— Si quelqu'un s'approchait de moi dans l'intention de me tuer, je le tuerais. Mais si on me poignardait à mort, ce qui arriverait ensuite ne me regarderait plus. Je me moque de savoir si l'autre est coupable ou non, je ne sais pas si j'aurais envie qu'on lui inflige un châtement.

Il sentit la force renaître en lui. Mais il ne comprenait pas pourquoi il ne fallait pas tuer quelqu'un. Encore maintenant, un nombre considérable de crimes sont commis sur terre et personne ne peut ni n'essaie de les empêcher. Une grande main invisible crée le désir de tuer, et lorsqu'on tombe dans ce piège, on peut pas y échapper, même avec la meilleure volonté du monde. S'il est vraiment mal de tuer quelqu'un, pourquoi est-il permis de montrer au cinéma et dans les bandes dessinées des scènes de crimes et de coups si puissants et si splendides. La réalité devient fiction, et la fiction, réalité.

— Si je suis coupable, qu'on me punisse. Mais avant, il faudra qu'on m'attrape. Si on m'arrête, je capitulerai. Puisque j'aurais perdu. Mais pourquoi je prendrais l'initiative de tendre les deux mains, alors que je n'ai même pas perdu ? Quand les types se dénoncent, c'est parce qu'ils croient ne pas pouvoir s'échapper. Moi, je suis sûr de gagner au jeu.

Il se leva, commença à disposer autour du tapis chaque pot de fleurs, projetant une grande ombre qui s'agitait sur les murs et au plafond.

Kyôko avait l'impression que c'était au contraire l'ombre qui faisait bouger le garçon. Elle ouvrit le sac à dos, prit le fil électrique et l'épée, les mit devant le garçon debout comme une pierre tombale au milieu du parterre de fleurs qu'il avait fait lui-même. La cave était un cimetière, le fil et l'épée des offrandes.

— Tu vas tuer quelqu'un ?

— Encore une personne et ce sera fini.

Sa voix était comme empreinte de sollicitude.

Kyôko était stupéfaite de ne pas avoir pensé à la possibilité d'être tuée. C'est moi ? fit-elle d'un geste de la main posée sur son cœur. Il secoua la tête avec un sourire. Le fil de la tension rompu, elle fut saisie par un sentiment d'impuissance qui lui donna envie de pleurer ou de crier, mais l'impuissance absorbait-elle tous les bruits ? Son corps était rempli d'un calme absolu. À l'orphelinat, elle collait souvent l'oreille à son bras pour écouter le battement de ses veines. Le cœur serein, on peut entendre le sang couler dans ses veines, comme lorsqu'on dresse l'oreille pour écouter le chant d'une petite rivière au loin. Quand, le cœur agité, elle ne percevait pas le bruit du sang, elle appuyait fort les deux mains sur ses oreilles : le vent se levait, puis la terre semblait gronder tout bas.

— Il vaut mieux que tu te déonces, dit-elle d'une toute petite voix, pour ne pas faire de vague semblait-il.

Autrefois, elle avait eu l'impression de se dénoncer, lorsqu'elle était allée raconter à la directrice de l'orphelinat avoir été victime d'un viol collectif. Elle s'était jurée de ne le dire à personne, mais avait bien été obligée d'en parler parce que ses règles s'étaient arrêtées. La directrice, une fervente catholique appelée dans son dos « la bonne sœur », avait écouté le récit de Kyôko sans prononcer un mot. Kyôko avait senti de l'impatience et de l'agacement juxtaposés en mosaïque dans les yeux de la directrice, et une fois fini de parler, elle s'était rendu compte qu'en dehors du retard de deux semaines de ses règles, la directrice n'avait rien écouté. Elle n'avait prononcé qu'une phrase : retourne dans ta chambre. Trois jours plus tard, une monitrice et une matrone l'avaient conduite à l'hôpital. À et ses camarades, responsables d'un crime, n'avaient subi aucun châtement. Kyôko, qui n'en avait commis aucun, avait subi celui d'avoir les jambes écartelées sur une table d'opération et le fœtus extrait hors de son ventre. Et l'affaire avait été close. En avouant, elle avait été punie de son insolence de ne pas être restée à sa place d'orpheline.

— Qu'est-ce que tu ferais si on m'avait violée ?

— Je lui casserai la gueule, et je le tuerais si tu le voulais.

— Parce que tu ne pourrais pas lui pardonner ?

— Bien sûr que non !

Pourquoi s'était-elle acharnée à ce moment-là à dire qu'elle voulait garder l'enfant ? Elle avait crié, pleuré pendant deux jours en refusant l'avortement. La monitrice l'avait conduite de force dans sa chambre d'hôpital, on l'avait obligée à enfiler une tenue d'opération, déposée sur le brancard. Mais elle avait provoqué de l'agitation, en s'échappant à l'occasion d'un moment d'inattention

et une infirmière l'avait rattrapée. Son comportement était dû à sa peur de l'opération, mais surtout à sa fierté qui ne pouvait tolérer cette situation. À son réveil de l'anesthésie, la tête lui tournait, et quand elle avait regardé le plafond, la monitrice avait posé l'Évangile à son chevet, et conseillé de lire le livre de Job. Elle l'avait lu plusieurs fois pendant ses trois jours d'hospitalisation, mais la lumière de la grâce divine ne l'avait pas une seule fois pénétrée. Elle avait senti les ténèbres et la souffrance de Job avec un réalisme effrayant, et compris qu'elle ne pouvait qu'errer sur les terres désertes et stériles. Les mains appuyées sur son bas-ventre d'où ne partait pas la douleur, elle avait récité plusieurs fois les paroles de Job : Pourquoi ne suis-je pas mort pendant que j'étais dans le ventre de ma mère, ou du moins tout de suite après ma naissance ?

— Si tu ne pardonnes pas, c'est parce que tu penses que le viol est quelque chose de mal. Voilà pourquoi tu lui infligerais un châtement. Et si quelqu'un m'assassinait ?

— Ce ne serait pas une punition. Ce serait une vengeance. Je ne pardonnerai pas à celui qui a volé ce qui m'appartient.

— Et si je ne te pardonnais pas ?

— Pourquoi ? demanda l'adolescent pris au dépourvu en regardant Kyôko d'un air hébété.

Je ne pardonnerai pas, ni à A ni à B, ni à Kazuki, absolument pas, il faut que ça s'arrête. Les crimes des enfants enferment les gens les uns après les autres dans la cage du cauchemar. Pendant les deux années qui avaient suivi le jour de son avortement jusqu'à son départ de l'orphelinat, Kyôko avait vécu, la respiration bloquée, dans les ténèbres chaotiques où grouillaient A et ses camarades comme des araignées ou des chauve-souris. Un an après sa sortie de l'Assistance, les ténèbres de la souffrance s'étaient faites de moins en moins denses, pour se transformer en la partie ombrée d'une journée, et maintenant, ils se fondaient avec la lumière, comme c'est le cas pour la pénombre du crépuscule. Mais l'adolescent faisait le chemin inverse : il commençait par le crépuscule et se dirigeait vers les ténèbres de la mort où ne pénètre aucune lumière.

— Écoute-moi bien, d'accord ? Ne te mets pas en colère en plein milieu. D'abord, tu vas te dénoncer, comme ça... Kyôko expira un bon coup et le regarda droit dans les yeux... j'épouserai Kôki.

Le garçon attendit les mots suivants, bouche bée, comme atteint de démence à cause de ses propos inattendus.

— Kôki a dix-huit ans, moi dix-huit, donc aux yeux de la loi, il n'y a pas de problème. Si tu vas te dénoncer, et même si tu vas en maison de correction, tu y resteras quatre ans au maximum. Pendant ce temps-là, Kôki sera le président-directeur général, mais puisqu'il ne pourra assumer sa fonction, c'est moi qui travaillerai au Végas. Pour les problèmes en matière de gestion, M. Kanamoto nous aiderait. De sorte que M. Hayashi et M<sup>me</sup> Sugimoto nous aideraient aussi sûrement. Et quand tu sortiras de la maison de correction, je te passerai le relais.

Ce n'est pas Maï que je devrais tuer, mais cette fille. Il regarda l'épée à ses pieds, et se persuada qu'elle était venue vers lui pour se venger de son père suicidé.

— C'est faux que Yasuda s'est suicidé à cause du mec qui se trouve là-dessous, c'est de la médisance. Je ne pensais pas que tu étais aussi mauvaise. C'est pas vrai que Kanamoto t'aiderait.

Le visage du garçon fut déformé par un violent spasme.

— Aujourd'hui, dans la journée, j'ai vu M. Kanamoto. Il m'a promis de te protéger.

— Vous voulez vous emparer tous les deux de l'entreprise ?

Il sentit le fil électrique s'enrouler autour de lui comme un serpent.

— Tu ne me crois pas. Il fallait s'y attendre. M. Kanamoto l'a dit aussi, tu es incapable de faire confiance à quelqu'un.

— Qu'est-ce que Kanamoto vient fiche là ? Ce n'est qu'un yakusa ce type. Je suis sûr qu'il a assassiné quelqu'un, lui aussi.

— Moi, je fais confiance à M. Kanamoto. Des adultes comme lui, on n'en trouve plus.

— Vous voulez me trahir tous les deux. Trahissez-moi donc ! Et vous verrez ce qui vous arrivera !

Kyôko ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression que l'adolescent qui la regardait d'un air terrible se noyait et se débattait. Même quand elle vit ses doigts bouger pour saisir le fil électrique, curieusement, la peur ne monta pas en elle. Je veux peut-être me faire tuer, se dit-elle. Quand elle avait vérifié la solidité de la corde dans la remise et l'avait suspendue à une poutre pour se pendre, pourquoi n'avait-elle pas pu mourir ? Pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que les rayons du soleil couchant pénètrent par les interstices des planches, elle avait regardé le rond de la corde qui l'attendait au-dessus de sa tête.

Pourquoi avait-elle voulu vivre à ce moment-là, et si elle avait le désir et la volonté de vivre, maintenant, à quoi cela tenait-il ? Pourquoi voulait-elle vivre ? Si l'adolescent se dénonçait, pendant les quelques années où il serait en maison de correction, elle pourrait vivre des journées pleines. Kyôko réalisa combien elle était égoïste et desséchée, et fut sur le point de s'effondrer en se disant, rien n'a d'importance, tout peut m'arriver. L'adolescent était en train de verser une tasse de poison dans son enfer.

— Je t'ai tout raconté parce que je te faisais confiance, dit-il.

Les yeux limpides de Kyôko qui n'exprimaient aucune peur retenaient les mains du garçon qui essayait de saisir le fil électrique. Essaie de t'échapper, et j'enroulerai le fil autour de ton cou pour t'étrangler. Tu peux crier, allez, bouge donc ! L'adolescent regarda dans toute la pièce. Il n'avait en effet jamais fait confiance à quelqu'un, ne serait-ce qu'une fois. Enfant, il avait peut-être cru en Yasuda ou Kanamoto, ou dans le vieux couple du Pavillon d'or, mais ce n'était que jusqu'à sept ou huit ans. À présent, il ne savait même pas comment s'y prendre pour faire confiance, ni quel genre de sentiment était la confiance. Faire confiance à quelqu'un, tuer quelqu'un, il avait l'impression que les deux se ressemblaient beaucoup. Deux personnes s'attachent très fortement l'une à l'autre, et à force de s'attacher, le lien se coupe, il est coupé. Pourquoi faut-il avoir besoin de l'autre à ce point ?

— Fais-moi confiance, je crois qu'on ne peut pas vivre sans faire confiance à quelque chose. Et si ce n'est pas dans une religion, il faut que ce soit en quelqu'un, en une personne.

— Et toi, Kyôko, tu crois ?

— En moi-même. J'ai voulu faire confiance en l'autre moi-même.

La colère enflait en Kyôko, sur le point d'éclater, mais un trou se fit aussitôt et elle se dégonfla. Il ne resta plus qu'un vide, vague, triste. Comme les mots sont impuissants, vouloir expliquer pourquoi il ne faut pas, c'est comme vouloir expliquer à un petit enfant ce qu'est le ciel. Le mot faire confiance ressemble à un mirage. On peut le voir avec les yeux, mais on ne peut pas toucher les bâtiments, les herbes, les arbres qui émergent à cet endroit. Même si on a soif, on ne peut pas boire l'eau de l'oasis. Celles qui regardaient le rond de la corde pendue au plafond de la remise étaient celle qui désirait fortement la mort et l'autre elle-même misérable qui ne pouvait pas se décider à mourir. Elle avait accepté cette autre elle-même qui ne pouvait errer que dans les terres incultes en portant sa misérable vie, avait détaché la corde, et quitté la remise.

— Voilà pourquoi je ne me tue pas. Et je ne tuerai pas quelqu'un d'autre non plus.

— Je m'en fiche.

— Pourquoi m'as-tu dit que tu avais tué ton père ?

— Sans doute parce que je t'ai fait confiance.

— Alors, fais-moi encore plus confiance. Je te fais confiance, moi. Accepte-moi, je t'en prie. Dénonce-toi.

L'adolescent était plus stupéfait qu'en colère. Quelle fille égocentrique ! Quand cette fille parle, pensa-t-il avec un bâillement, c'est comme si elle me suppliait sur la terrasse du toit d'un building, et me disait : je t'en prie, jette-toi de là. Cette fille aussi est idiote, comme Maï, mais d'une manière différente. Il s'occuperait de Maï un autre jour. Mais qu'allait-il faire de la fille devant ses yeux ? Il n'arrivait pas à prendre de décision.

— Tu ne me fais pas confiance.

Lorsqu'elle se leva, la main du garçon chercha de nouveau le fil électrique, mais seuls ses doigts s'agitèrent dans les airs.

— Je ne le dirai pas à la police, quoi qu'il arrive. À personne. Je te le promets. Je m'en vais.

Kyôko ne savait pas si elle avait parlé à voix haute ou pas.

— Tu ne viendras plus ?

Avant d'avoir entendu la réponse de Kyôko, il ne savait déjà plus ce qu'il venait de dire, comme atteint d'un infarctus. Ni même pourquoi il était là et ce qu'il faisait.

— Je ne te verrai plus, comment veux-tu que je continue à te voir ?

Il entendait la voix de Kyôko, mais ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle ne voulait plus le voir. Il était pris d'impatience car le contenu des mots qu'il essayait d'émettre était clair, mais il ne trouvait pas les mots eux-mêmes, et ne cessait de secouer la tête comme un enfant qui répète non, non. Il essayait de s'en rappeler, mais plus il s'énervait en disant, tu vois, tu comprends ce que je veux dire, qu'est-ce que c'était, tu vois, plus il perdait les mots. Pourquoi ne pouvait-il être compris sans les prononcer ? Quand il lui avait demandé : tu ne

viendras plus, qu'est-ce qu'elle avait répondu ? Il ne s'en souvenait pas. Il avait toujours cru cela impossible, mais il avait la tête complètement vide.

Il concentra toute son attention dans ses oreilles, et la voix de Kyôko retentit dans son tympan.

— Je te dis que je ne te ve... verr...

Qu'est-ce qu'elle disait ? Il saisit la main de Kyôko, et l'attira contre son cœur en l'obligeant à s'agenouiller.

— Attends encore un peu.

Il était parvenu à sortir un son. Quand le temps aura passé, il pourra séparer les mots qu'il a prononcés de ceux qu'elle a dits, mais pour le moment il ne comprenait pas. Kyôko le tire par la main. Il la tient à peine, mais elle n'arrive pas à se dégager. Elle veut dire quelque chose ? Sa bouche remue, elle halète. Elle tourne un regard suppliant vers lui. Sa conscience s'éclaircissait peu à peu comme si on lui avait fait un pontage à cause d'une artère bouchée. Tout à l'heure, elle a bien dit : je ne te reverrai plus. C'est trop triste, il ne supporterait pas ça. S'il perd Kyôko, il perd tout. Ses mains et ses jambes commencèrent à trembler, ses dents à claquer. Le tremblement s'étend dans tout son corps, et se fait si violent que ses genoux se cognent par terre, il a mal, il essaie d'arrêter, mais il ne le peut pas. Au moment même où Kyôko poussait un cri sous l'étreinte de sa main, il lâcha prise, donna un coup de pied au pot de fleurs, roula le tapis, arracha le ruban adhésif, ouvrit la trappe du coffre souterrain.

Kyôko prise de nausée vomit bruyamment tout le contenu de son estomac. Elle essuya ses yeux qui s'embrumaient du revers de la main, boucha son nez de l'autre et, tandis qu'elle relevait la tête, le garçon se pencha sur le coffre comme s'il cherchait à respirer l'odeur de pourriture. À peine eut-il respiré qu'il suffoqua et rendit toute sa bile dans le réduit souterrain. Puis il se courba et tendit les bras pour remonter le cadavre. Arrête ! voulait-elle crier, mais chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, des haut-le-cœur l'empêchaient de parler. Kyôko toussa violemment. Elle enleva son tee-shirt et essuya la morve, les larmes et la sueur, puis le pressa sur son nez et sa bouche, pour s'approcher. L'adolescent se retourna, les yeux exorbités, le visage trempé de sueur. Kyôko se jeta sur le

garçon qui avait déjà mis un pied dans le trou afin de descendre dans le coffre. Elle le traîna en arrière, les mains sous ses aisselles, ne regarda pas en dessous et ferma la trappe.

Même une fois remis le tapis en place et posé les pots de fleurs sur le coffre, l'odeur qui imprégnait la chambre ne partait pas.

— Haa...

De la bouche de l'adolescent s'échappait un gémissement mi-indigné mi-désespéré, qui devenait de plus en plus fort.

— Haa haa...

— Haa je... t'fais confiance aaa confiance...

Kyôko prit une taie d'oreiller dans le tiroir d'une commode, lui essuya salive et vomissure, puis enleva les mucosités du cadavre collées à ses mains et à ses jambes. Le menton pointé en avant, le garçon ne cessait de la solliciter, et d'une voix qui n'en était pas une continua : « Tu me fais confiance ? » Lorsque Kyôko lui prit le visage entre les mains, des larmes coulèrent des yeux du garçon, le menton un peu rentré.

Kyôko prit un bain avec lui, lui lava le corps et les cheveux, lui mit un nouveau sous-vêtement et un pyjama, et l'allongea sur le lit. Puis elle se lava également entièrement, se lava plusieurs fois les dents avec du dentifrice au point de saigner des gencives.

Le garçon était allongé. Ses yeux étaient ouverts, mais il ne voyait rien. Un rayon de lune pénétrait dans ses yeux. Kyôko, debout à ses côtés, se pencha sur lui pour l'embrasser légèrement, puis de sa longue main blanche, elle lui caressa la joue et les cheveux. Elle lui ferma doucement les paupières, puis se déshabilla et s'allongea à ses côtés.

— Avant de me dénoncer, j'aimerais partir en voyage.

— Où ça ?

— Au zoo.

Le lit oscilla faiblement comme un bateau qui a jeté l'ancre dans une mer calme.

Lorsqu'ils sortirent de la maison, c'était une matinée d'été limpide et tranquille. La lumière douce qui augmentait d'intensité toutes les quelques minutes éclairait sans pitié le teint livide de l'adolescent et ses joues creuses. Il était maigre et avait la mauvaise mine d'un cancéreux dont on a extrait les organes internes. Kyôko voulait savoir pourquoi il voulait aller au zoo, ce qu'il voulait y faire, et voir, mais elle ne pouvait pas le lui demander. Elle ne pouvait même pas marcher à côté de lui, et ne voyait que son dos tandis qu'elle marchait main dans la main avec Kôki. Est-ce que tout avait été exterminé dans le cœur de l'adolescent pareil à une lagune asséchée ? Ou bien y avait-il en lui une envie qui endurait la lumière du mois d'août dans l'attente désespérée d'une nouvelle eau de mer ? Elle n'en savait rien.

À peine passé la porte du zoo, l'odeur corporelle et celle du crottin des animaux chauffés par le soleil les assaillirent.

— Je veux voir les éléphants, dit-il d'une voix endormie.

Kyôko s'arrêta devant le plan, mit la main en visière.

— C'est là-bas, fit-elle en indiquant l'endroit du doigt.

Lui et Kôki se mirent à marcher d'un pas lourd comme deux ânes transportant des personnes sur leur dos.

Alors que retentissait le chant des cigales, le garçon n'entendait pas de bruit, comme si on lui avait bourré les oreilles de coton. Tout ce qui se reflétait dans ses yeux lui semblait déconnecté de la réalité, il avait l'impression que chaque seconde se fondait dans un rêve. Les animaux capturés dans les forêts tropicales aussi bien que ceux des mers du nord enfermés dans les glaces, avaient le corps enveloppé par le smog photochimique du mois d'août et avaient perdu leur vivacité. Il regarda la panthère aller et venir dans sa cage exiguë. Son faible gémissement ne venait même pas effleurer le ciel bleu de midi sans un seul nuage, mais restait au ras du sol. Quand il passa devant la cage, le garçon marcha sur l'ombre des barreaux qui parvenaient jusqu'à ses pieds.

En s'approchant de la girafe, il vit sa tête relevée et ses yeux rapetissés comme pour écouter un son au loin, mais elle finit par baisser ses longs cils fournis et fermer complètement les yeux. Il fit un pas de plus en avant, elle rouvrit les yeux et lui tira une longue langue bleue qui avait l'air d'une créature en soi. Il ne savait plus quand il avait fait le rêve suivant : il essaie d'aller chez sa mère, mais un grillage entoure son appartement. Une girafe tend le cou à travers, et des pluviiers grouillent à ses pieds comme une nuée de papillons. Lorsqu'il entre par un trou découvert dans le grillage, la girafe dessine une

grande boucle dans l'air avec son cou, et passe la tête à l'intérieur pour faire un nœud. Il a peur, monte l'escalier quatre à quatre, écarte la moustiquaire et se précipite dans la chambre de sa mère. Des pluviers recouvrent complètement les tatamis serrés les uns contre les autres. À bien y regarder, il s'aperçoit qu'il s'agit d'oiseaux en papier origami. Soulagé, il lève la tête, mais à son premier mouvement en avant pour chercher sa mère invisible, il entend un cri d'animal aigu et quelque chose de tiède se colle à ses plantes de pieds. Il glisse par terre. La girafe l'observe, les yeux tout près de son visage.

Un singe leva la tête vers lui en agitant sa longue queue. Après quelques secondes d'hésitation, l'animal s'approcha des barreaux, mais lorsque le garçon s'approcha, il fit un saut en arrière, grimpa le long de la perche, et se balança, queue et main enroulées autour d'une barre fixée au plafond.

L'adolescent s'arrêta de marcher pour essuyer la sueur qui coulait sur son front, et se trouva face à face avec un gorille. La bête pencha prudemment la tête, la releva ensuite lentement, puis, avec le mouvement brusque d'une poupée mécanique, il la tourna de côté et déféqua. Un écriteau priait les visiteurs de ne pas approcher de cet animal car il lançait ses excréments, mais cela n'avait pas l'air d'être le cas. Il s'était contenté de tourner vers l'adolescent ses yeux au blanc jaunâtre. Las de ces animaux qui accaparaient paix et tranquillité, le garçon commençait à regretter sa venue ici. Pourquoi avait-il pensé à passer sa dernière journée au zoo ? Où devait-il aller ? Soudain, il se vit contempler la mer, le front collé à la vitre d'un train, puis il traversa un tunnel. Son champ visuel s'ouvrit à trois cent soixante degrés sur une immense prairie où ne soufflait que le vent.

À l'emplacement réservé aux éléphants, il n'y avait aucun arbre planté pour faire de l'ombre, on ne voyait pas non plus les grands mammifères. Sinon de gros tas d'excréments dispersés sur le sol. Étant donné que les taches d'urine jaunes n'étaient pas encore sèches, les animaux devaient être là quelques minutes plus tôt. Ils se reposaient sans doute dans le bâtiment en béton qui se dressait à l'arrière. C'était peut-être l'heure du déjeuner. L'ancienne peinture, apparemment couleur crème anglaise, des murs extérieurs de l'édifice exposés à la lumière du soleil, à la pluie et au vent, s'était écaillée et avait pris une teinte de sable sale. L'adolescent était déçu de ne pas trouver d'éléphants et se sentait délivré en même temps. L'éléphant, créature sacrée en principe, ne l'est plus une fois enfermé dans un zoo. De toutes les bêtes présentes dans cet endroit, les éléphants sont les moins adaptés. Ils ne doivent pas vivre ailleurs que dans la forêt ou la savane. Aux yeux du garçon, l'absence du mythe se traduisait par les flots de lumière qui inondaient les rochers en béton aussi bien que l'abreuvoir.

Devant la clôture du territoire des éléphants se dressaient des arbres, à l'ombre desquels étaient installés trois bancs. Sur celui de droite, un vagabond dormait, la tête penchée comme s'il écrasait le journal posé sur ses genoux. Les gouttes de sueur qui tombaient de son front tachaient de noir le papier journal. Était-il ivre ou avait-il l'oreille dure ? Un homme s'approcha de lui et lui cria d'une voix assourdissante, inappropriée dans un zoo, en lui secouant l'épaule :

— Eh, lève-toi !

Sur le banc de gauche à moitié exposé au soleil, un couple de teenagers flirtait. La fille en débardeur blanc décoré d'un gros tournesol et jupe courte verte n'arrêtait pas de jacasser en faisant exprès de balbutier. Avec des minauderies de coquette pour séduire son voisin, elle battait des pieds comme un enfant, et lançait des bulles de savon d'un flacon acheté dans un stand.

L'adolescent s'installa sur le banc du milieu. Près de lui, deux collégiennes, écouteurs aux oreilles, écoutaient de la musique sur un seul mini-disque. Kôki venait de rattraper son frère, et, dès que les filles le virent debout devant le banc, elles se levèrent ensemble pour céder leur place. Le soleil rosissait le visage de Kôki, où perlait la sueur sur sa barbe naissante. Une mouche posée sur la tache de soupe au miso du petit déjeuner au milieu de sa chemisette blanche, frottait sans relâche ses pattes de devant toutes poilues, puis se mit à voleter autour du visage de l'adolescent et à le harceler tout près de son oreille. Tandis que le garçon secouait la tête en essayant de s'en débarrasser, Kôki s'était accroupi sous le banc pour chasser des fourmis agglutinées sur une cigale écrasée. Il piétina les bestioles qui s'échappèrent en catastrophe, ramassa la cigale et la tendit à l'adolescent. Lequel hésitait à la prendre : elle avait la tête aplatie, une aile arrachée. Kôki l'enferma alors précieusement dans ses mains puis la mit dans sa poche.

— Et Kyôko ?

Il réalisa soudain que depuis leur entrée dans le zoo, ils n'avaient pas regardé une seule fois en arrière tous les deux. Il lui était même sorti de l'esprit qu'ils étaient venus avec elle.

— Elle est partie acheter du jus de fruit.

Un petit garçon âgé de cinq ans environ restait assis sur le banc d'en face. Était-il venu tout seul au zoo ? On ne lui voyait pas le visage, dissimulé par la visière d'une casquette de base-ball. Ses deux jambes potelées étaient immobiles, comme s'il les laissait pendre au-dessus de l'eau, assis sur un pont, et seule la main droite remuait, qui envoyait lentement vers les pieds un yoyo bleu

avec des paillettes argentées, puis le remontait. L'adolescent s'approcha de lui, hypnotisé, et dit :

— Prête-le-moi un peu.

Il prit prestement le yoyo des mains de l'enfant. Puis, d'un geste vif, il lui montra la promenade du chien et la grande roue, et le lui rendit. Le petit était resté silencieux sans laisser échapper de plainte ou de cri admiratif, et fit descendre et remonter son yoyo, les yeux fixés sur le dos de l'adolescent qui s'était retourné. Kyôko s'approchait en tenant dans chaque main un gobelet en carton, une paille plantée au milieu.

— Tu préfères le coca-cola ou le jus d'orange ? lui demanda-t-elle en tendant les deux mains.

Il prit le premier sans mot dire. Il semblait mal à l'aise, et manquer de confiance en lui, avec l'envie de s'échapper à tout moment. Elle essaya de voir s'il n'y avait pas en lui un symptôme risquant d'ébranler sa décision d'aller se dénoncer.

— Où est le paon ?

— Le paon ? Attends une seconde, je vais donner ça à Kôki.

Tandis qu'elle se dirigeait vers le banc où se tenait toujours celui-ci, le garçon s'éloigna d'eux à la recherche de la cage du paon. Après être passé devant l'émeu, il tomba sur la clôture de l'autruche au long cou blanc en costume de poils noirs. Il savait que cet oiseau d'Afrique haut de deux mètres, le plus grand du monde, ne pouvait pas voler. Mais savait-il encore courir ? Alors qu'il était capable de parcourir cinquante kilomètres à l'heure, il avait à présent un visage de philosophe qui ne cessait de réfléchir à quelque chose. Plus loin, de l'autre côté de la longue clôture grillagée, étaient attroupés des dizaines de flamands près d'un cocotier entouré de fleurs *yuzuriha* et de grands papillons.

Il continuait d'avancer en imaginant le spectacle des animaux qui s'échappaient tous en même temps de leurs cages et clôtures. Ah, un gorille, l'un est assis, l'autre en train de se lever. Ils sont en dehors de leur cage, et pourtant, tout le monde passe devant sans montrer le moindre intérêt. Ce serait une sculpture ? Ce n'est pas possible, il est vivant, c'est un véritable gorille. Le garçon reste planté là, hébété, quand il voit déambuler devant lui un hippopotame long de quatre mètres et lourd de quatre tonnes, la peau noire et épaisse, luisante. L'énorme animal s'arrête devant lui, ouvre si grand la bouche qu'elle cache le reste de son corps. Salut, dit l'adolescent qui se met à marcher à ses côtés. Pas un seul visiteur ne tournait les yeux vers eux. Bizarre. Le garçon

ralentit et accompagna du regard l'hippopotame qui se dirigeait lentement vers la sortie du zoo. Tout de même, c'est louche, se dit-il. Il se frotta les yeux et regarda : la vie du zoo avait repris son cours normal. Comment pouvait-il s'y prendre pour libérer les animaux ? Même s'il y pénétrait dans le zoo en pleine nuit, il ne pourrait pas ouvrir les serrures des cages. Il se dirigea vers l'entrée du bâtiment des éléphants.

L'édifice imprégné de l'odeur d'herbes sèches et d'excréments était divisé en quatre compartiments et, dans la pénombre, les éléphants prenaient, avec leur trompe toute râpée devenue marron, leur nourriture composée de fourrage qu'ils portaient ensuite à la bouche, tout en bougeant les oreilles et la queue en ombres chinoises. Ils avaient la patte arrière gauche attachée à une chaîne. Le garçon ne pensait pas que cette odeur d'herbes sèches et d'excréments l'apaiserait à ce point. Il aspira profondément, et baissa les yeux sur le fourrage comme s'il regardait son lieu de naissance.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda un éleveur qui passait devant.

— Qu'est-ce que vous feriez en cas de tremblement de terre ?

— Le zoo peut résister au tremblement de terre, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, répondit l'employé.

— S'il arrivait quelque chose, vous relâcheriez les animaux ?

— Ça, c'est impossible. Les singes s'échapperaient peut-être, hein, mais les baraques des fauves sauvages ont une double structure, conçue pour résister aux tremblements de terre. Elles sont plus solides que n'importe quel appartement de luxe.

Le visage de l'employé était si banal qu'il pouvait passer n'importe où sans être reconnu, comme celui d'un bourreau dont personne n'a vu le visage.

— Les animaux ne peuvent pas s'enfuir ?

— Écoute, mon petit gars, vaut mieux pas, on ne sait pas ce qui se passerait. Tu vois, mon petit gars, quand un éléphant en rut commence à s'agiter, il nous court après. S'il s'échappait de sa baraque, je ne sais pas ce qui arriverait. Ça fait peur. Il pourrait écraser des gens, mais aussi des voitures, très facilement. L'éleveur esquissa un sourire et se dirigea vers l'espace extérieur.

Si un grave séisme se produisait, les voies ferrées aériennes et les grandes tours s'écrouleraient. Comment les cages des animaux pouvaient-elles être aussi sûres ? Les animaux ayant survécu à l'effondrement de leur bâtisse s'échapperaient tous ensemble. L'adolescent crut sentir la terre trembler sous ses

pieds, il s'allongea à plat ventre et colla l'oreille au sol. Il entendait les secousses, il les entendait vraiment. Il se releva et sortit du bâtiment des éléphants. Était-ce dû à la chaleur et à sa faiblesse ? Les battements de son cœur se firent plus rapides, il fut couvert de sueur froide, pris de vertiges, ses oreilles sonnaient. Le grondement se transforma peu à peu en des sons de voix claire. Il secoua la tête, agacé, mais c'était lui-même qui parlait. Ricanements, reproches, injures jaillissaient de sa bouche. Une femme qui avançait dans sa direction tout en discutant en français avec un homme blanc eut une expression de surprise en le voyant et l'évita. Il prit alors conscience qu'il parlait tout seul et serra les lèvres. Que racontait-il donc ? La colère et la haine se collèrent aux parois de sa bouche, son corps se raidit pour résister à quelque chose. Essayait-il encore de résister, lui, censé avoir capitulé. Mais c'était contre le sentiment de culpabilité qui venait de germer dans son cœur qu'il luttait. Il avait pris la décision de se dénoncer par peur de perdre Kyôko, mais maintenant qu'il avait mis les pieds dans le zoo, il était secoué par la culpabilité. La faute est-elle une sorte de dette que doivent payer les êtres à part dotés d'une forme d'esprit aussi spéciale qu'une bête curieuse ? Non, tout le monde est potentiellement capable de commettre un crime. Il souhaitait avoir le cerveau grillé par la chaleur du soleil et devenir fou. Celui qui ne parvient pas à s'échapper de lui-même malgré ses efforts acharnés, qui n'arrive pas à devenir fou ou à se suicider, doit endurer la souffrance d'un mort-vivant dans une cage qui est celle du moi, et continuer à vivre. Mais si le grand séisme survenait, toutes les existences sur terre auraient la permission d'exister. En comparaison de cette horreur, les crimes commis par les humains sont tellement minimes qu'on ne peut même pas les appeler ainsi. Qu'ils meurent ou qu'ils survivent, les crimes des personnes enfouies sous les décombres ne seraient-ils pas rachetés ? Cela ne veut pas dire que lui-même voulait échapper au châtement. Simplement, il pourrait au moins être pardonné pendant les quinze ou vingt secondes que durent les tremblements de la terre. Ces quelques dizaines de secondes où innocents aussi bien que coupables seraient secoués à égalité et subiraient le châtement de se confronter à leur propre mort. Pour l'adolescent, le séisme serait un miracle.

Tout mouvement avait cessé dans le zoo comme en attente de quelque chose. Des flamands roses volaient dans le ciel bleu outremer, et les yeux endormis du garçon furent attirés par leur beauté. Peu après, les dizaines d'oiseaux avaient disparu vers l'est en caressant le ciel avec leurs ailes roses dans un geste de prière.

Soudain, un bruit fracassant venu des profondeurs de la terre en déchira la surface et frappa le ciel. Sous ses pieds, la terre se mit à trembler, et des fissures

s'ouvrirent dans le macadam. Secouées en tous sens, les cages dont les barreaux de fer se tordaient et finirent par lâcher, furent toutes détruites. Un barrissement dans l'air, un bruit de pas sur la terre qui ondulait, et des décombres se redressa un éléphant qui se mit en route vers la sortie du zoo. L'adolescent s'apprêtait à courir après l'animal, mais il avait à peine fait un pas qu'il tombait, les pieds pris dans le macadam en mouvement. Il posa les deux mains sur le barreau en fer d'une grille, et vit ensuite ses paumes suinter de sang comme une multitude de têtes d'épingles.

Dans la forêt des gorilles, deux bêtes étaient dressées de toute leur hauteur sur la grotte tombée de côté, et hurlaient. Le mur de béton de la forêt des tigres avoisinante s'était écroulé, les vitres de séparation des cages avaient volé en éclats, et trois bêtes se mirent à marcher avec méfiance, la tête baissée. Une effraie, un aigle, un aigle royal, un épervier s'envolèrent dans le ciel où montait une fumée noire. Un ours polaire couvert de sang, un orang-outang qui traînait la patte, un kangourou, un crocodile, un rhinocéros et d'autres dépassèrent l'adolescent et s'échappèrent. Cris des animaux, bruits d'explosion, sirènes retentissaient. L'adolescent s'enfuit hors du zoo, courant à travers les rues qui vibraient encore de secousses secondaires.

Ce qui restait de la ville avant son arrivée était une montagne de décombres. Les flammes qui recrachaient de la fumée noire s'élevaient des immeubles effondrés de tous côtés. Le vent chaud provoqué par le feu faisait une danse folle et lugubre au-dessus des bâtiments détruits, attisait les flammes de plus en plus puissantes, et se transformait en une colonne enflammée qui serpentait entre les tours.

Lorsqu'il leva la tête, il vit un condor perché sur un poteau penché à quarante-cinq degrés, qui regardait d'en haut les flammes s'étendre dans toute la ville. Immobile, l'oiseau ressemblait à un trophée noirci de fumée. Sous l'effet de violentes secousses, le poteau se pencha davantage, et le condor alla se poser d'un coup d'aile sur une voie express aérienne affaissée. Auparavant soutenue par d'énormes colonnes de béton, elle était courbée en forme de fer de flèche tordue. Il écarquilla les yeux, mais une fumée noire vint lui cacher la vue. Un tourbillon de fumée s'éleva avec des gémissements dans le ciel du mois d'août et le teignit en noir.

Sept pingouins avançaient sur une file près de lui. Ils sautillèrent tout en agitant leur tête noire et luisante, et se dirigèrent vers un taxi transformé en boule de flammes. Le garçon tendit les mains vers celui qui fermait le cortège, ça y est, je l'ai attrapé, se disait-il, quand l'animal poussa un cri et se dégagea en essayant

de s'échapper à l'intérieur d'une maison détruite en battant bruyamment des ailes. Dans sa précipitation, il heurta avec son dos un bloc de béton effondré, et rampa par terre en dessinant des cercles avec ses petites ailes qui frappaient le sol. L'adolescent releva l'animal blessé et le serra contre sa poitrine, mais l'autre agitait la tête comme un fou pour se délivrer de son étreinte, et se jeta hors de ses bras. La fumée pénétra dans les yeux du garçon et, au moment où il se frottait les paupières, il perdit de vue le pingouin.

L'une des voitures qui se trouvaient sous la passerelle des piétons brisée en deux commença à bouger. Un orang-outang tenait le volant de ce véhicule au capot défoncé et au pare-brise lacéré. Babines retroussées, l'animal ne cessait de sauter et d'appuyer sur l'accélérateur, et faisait avancer par à-coups la voiture vers le garçon. À la vue du visage de l'homme couvert de sang assis sur le siège arrière, il sentit une contraction brûlante à l'épigastre et recula. Je le reconnais, il lui ressemble, ce n'est pas possible. À l'instant même où il rejetait cette idée, la voiture explosa et fut enveloppée par les flammes. L'odeur du feu imprégna ses narines, le vent chaud et sec souleva sa frange. Le souffle du brasier plaqua ses vêtements contre son corps, et son cœur se mit à battre à grands coups.

Les animaux saisis de panique étaient devenus fous, plutôt que de revenir à leur état naturel. Un zèbre s'était précipité dans l'arcade d'une rue commerciale à présent semblable à un tunnel après l'effondrement du toit, un rhinocéros pointait ses cornes dans un feu de signalisation maintenant en diagonale. Un lion se jeta dans l'écran en flammes d'un cinéma, l'éléphant qui restait planté au milieu du carrefour dressait vers le ciel sa trompe aussi menaçante qu'un fouet. L'adolescent perdit l'équilibre en marchant sur ses lacets, et au moment où il s'accroupissait pour les nouer, une plume de paon tomba devant ses yeux. Pendu à un câble électrique entortillé, un paon mâle s'agitait tel un papillon pris dans une toile d'araignée.

L'adolescent sentit soudain une présence. Il se retourna, et vit un tigre s'approcher progressivement, puis la bête sauta brusquement sur lui, et planta les crocs dans son épaule droite. Sur l'instant, le garçon se raidit pour résister, mais les dents qui s'enfonçaient davantage encore le firent lâcher prise. Au sommet d'une tour penchée, des silhouettes de tireurs étaient alignées. Une flamme jaillit sans bruit d'un fusil. Le dos soudain lourd, il fut projeté au sol, du sang gicla, colorant tout en rouge devant lui et il fut aspergé du liquide gluant et chaud qui coulait au-dessus de sa tête. Il se dégagea du corps de l'animal qui respirait encore. Le tigre coréen à ses pieds fut pris de spasmes, cracha du sang, puis, après un dernier sursaut, ne bougea plus, affalé sur les décombres.

Le garçon rampa sur les masses de béton qui s'amoncelaient comme autant de morceaux de chair déchiquetée. Les bâtiments détruits à moitié seulement ne semblaient pas avoir honte ni peur, ils se contentaient de supporter stoïquement leur position penchée. Le garçon voulut se mettre à genoux pour prier, mais il ne savait que dire et ne trouvait pas de mots. Il entendit les pleurs d'un bébé quelque part. C'est là-dedans, se dit-il en entrant dans un immeuble où il écouta de toutes ses oreilles. Il entendait, mais faiblement, l'enfant allait mourir s'il ne le sauvait pas rapidement. Les pleurs s'intensifiaient à chaque fois qu'il enlevait des gravats. Il continua sans relâche à remuer ses mains en sang. Et c'est une cigale qui sauta soudain hors des gravats.

Il ferma les yeux et serra sa médaille d'identification en or. Il prit une telle inspiration que son corps entier trembla. Il avait peur d'ouvrir les yeux. Il entendit des voix. Ses oreilles bourdonnaient de la même manière que le jour où il avait été couvert d'injures après avoir reçu une gifle. Kazuki, Kazuki. C'était la voix de Kôkô. Il ouvrit les yeux. Tout devint flou comme des ombres dans les ténèbres. Il aperçut Kyôko et son frère, main dans la main, qui agitaient leur paume libre semblables à des pétales de fleurs en suspension dans l'air. Il ne savait pas s'ils lui faisaient signe d'approcher, ou bien lui disaient adieu. Le ciel était toujours dégagé, sans le moindre nuage, et le soleil brûlant, éclatant. Aveuglant. Le garçon cligna des yeux, et porta le regard sur leurs deux silhouettes noires qui s'étendaient sur le sol. La distance qui le séparait d'eux lui sembla trop grande. Infinie. Il ne pourrait plus jamais la combler. Normalement, l'image devient nette à mesure que l'on se rapproche du sujet, mais à présent, leurs visages s'estompaient davantage à chacun de leurs pas vers lui et il n'en voyait même plus les contours.

Kyôko et Kôki relâchèrent leur étreinte, glissèrent leurs mains sous les aisselles du garçon et le relevèrent.

— Ça va ?

Au contact de la poitrine de la jeune fille pressée contre son bras, il se souvint avec netteté de ce corps doux au toucher qu'il avait enlacé dans la cave.

— Ça va, dit-il d'une voix étouffée, en essayant de sourire. C'était un sourire d'enfant courageux destiné à rassurer, mais Kyôko le vit faible et crispé.

Il se retourna. Puis il fit un pas craintif en avant, et la regarda. Tel un animal qui colle son visage contre les barreaux de fer froid et lance des regards désespérés vers l'extérieur, les yeux de l'adolescent se cramponnèrent à cette existence. La cage. Seul signe que le monde existait encore, seule preuve que le

lieu où il se tenait à présent n'était ni une illusion ni un rêve mais une réalité indubitable, et que lui-même était vivant. Le garçon admit qu'il se tenait bien devant une cage. Non pas pour être apaisé ou guéri, mais pour subir un châtement. Un accès de tristesse le fit soudain suffoquer, et il chercha de l'air pour respirer. Il ignorait si les gouttelettes qui coulaient de son menton étaient des larmes ou de la sueur, mais il avait le visage tout mouillé, et un goût aigre coulait dans sa bouche.

Deux doigts se tendirent vers ses joues et le pincèrent violemment. Kôki se plaça face à lui, appuya brusquement le pouce au niveau de son cœur, puis lui chatouilla le menton. Les yeux de son frère brillaient comme une piscine en pleine nuit.

L'adolescent sortit de sa poche une photo jaunie. Sur cette photo, prise devant la grille de l'éléphant, on le voyait, lui, main dans la main avec Kôki et Miho. Debout derrière eux se tenaient côte à côte, le père, une main posée sur l'épaule de Miho, et la mère, le bras autour du cou de Kôki. Et comme il l'avait deviné, il s'agissait de ce zoo. Les yeux de son père dirigés vers lui semblaient tristes. Il avait pourtant vu cette photo plusieurs fois, mais il ne s'était jamais rendu compte auparavant que la tristesse était logée dans ce regard. Le garçon regarda sa main qui avait tué son père, et avec cette main il cacha le visage sur le cliché. Il prit l'appareil jetable acheté dans un kiosque de la gare.

— On va prendre une photo.

Il déchira l'emballage, enclencha le mécanisme de l'appareil, et regarda autour de lui. Une mère qui promenait un bébé dans une poussette et un père qui tenait un petit garçon par la main avançaient dans sa direction.

— Excusez-moi, dit-il en courant vers eux, est-ce que je pourrais vous demander de nous prendre en photo.

Il tendit l'appareil à ce père. Tous trois se mirent côte à côte devant la cage où il n'y avait pas d'éléphant. Le garçon fixa le regard sur les ténèbres de l'appareil et essaya de sourire. Il ne savait si Kyôko et Kôki, main dans la main, souriaient. Tout ce qu'il avait dans la tête impressionna la pellicule.

{1} Jeu qui s'apparente au flipper, dont le but consiste à projeter de petites billes d'acier le long d'un panneau vertical garni de clous et à les faire pénétrer dans des trous pour gagner de nouvelles billes.